845B457
K1917
v. 2

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY

845 B457
K1917
v. 2

ROMANCE
DEPARTMENT

35¢ @ 24
+50¢

# THÉATRE

DE

# TRISTAN BERNARD

II

Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays, y compris la Hollande.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 1-17.

# THÉATRE

DE

# TRISTAN BERNARD

II

LE DANSEUR INCONNU — L'ARDENT ARTILLEUR
L'INCIDENT DU 7 AVRIL
LE PETIT CAFÉ — DU VIN DANS SON EAU
LA GLOIRE AMBULANCIÈRE — JEANNE DORÉ

LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS
URBANA

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

845 B45
K1917
v 2

28N17 O.M.W.

# LE DANSEUR INCONNU

## COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, le 29 décembre 1909,
au Théatre de l'Athénée.

25517 127 v.2



382952

## PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| HENRI CALVEL | MM. | A. Brulé. |
| GONTHIER | | H. Krauss. |
| HERBERT | | A. Lefaur. |
| BARTHAZARD | | Cazalis. |
| THIBAUDEL | | Gallet. |
| RÉMY | | Cousin. |
| LE VIEUX CLIENT | | Téroff. |
| LE BARBISTE | | Bonvallet. |
| L'INVITÉ | | Bertic. |
| BAUCHAMP | | Sauriac. |
| BLIVET | | Maupain. |
| 2e INVITÉ | | Michel. |
| LE JARDINIER | | Borderie. |
| FÉLIX | | Désiré. |
| BERTHE | Mmes | A. Nory. |
| LOUISE | | Goldstein. |
| MADAME TOMBELLE | | Bussy. |
| LÉONTINE | | C. de Sivry. |
| JEANNE | | Greuze. |
| MADAME GIRAUT | | Ael. |
| MADAME EDMOND | | Loury. |
| GILBERTE | | Ogelly. |
| MADAME HENRIET | | Destres. |

La scène se passe à Paris, de nos jours.

# LE DANSEUR INCONNU

## ACTE PREMIER

La scène représente un salon oriental dans un grand hôtel où l'on donne un bal de noce. Deux entrées en pan coupé, à droite et à gauche, au fond de la scène. Au premier plan à gauche, une autre entrée par où arrivent les invités. Entre la porte de gauche, premier plan, et la porte du fond, une cheminée surmontée d'une glace. A droite, premier plan, une table et des cigares.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

M. BAUCHAMP, UN MONSIEUR.

LE MONSIEUR.

Dites donc, Bauchamp, ce n'est pas ici qu'on joue au bridge?

BAUCHAMP.

Non, c'est dans l'autre salon, mon ami.

LE MONSIEUR.

Eh bien, mon brave Bauchamp, vous êtes content, hein? C'est un beau jour pour vous! Quand on marie sa fille...

BAUCHAMP.

Oui, mais je vais me trouver bien seul.

LE MONSIEUR.

Est-ce que la jeune mariée n'habitera pas avec vous?

BAUCHAMP.

Elle dit ça maintenant, mais avec un jeune ménage on ne sait jamais comment ça tournera.

LE MONSIEUR.

Elle est charmante aujourd'hui. Cette robe... en je ne sais pas quoi... moi, je ne m'y connais pas en robes, ça a dû vous coûter cher, cette étoffe-là!

BAUCHAMP.

Oh! oui, ça revient très cher, très cher.

LE MONSIEUR.

Et cette soirée? (Bauchamp lève les yeux au ciel.) C'est une bonne idée que de l'avoir donnée dans un hôtel! Comme ça on ne bouleverse pas l'appartement. Et puis, vous avez tant de monde! Mais ça doit vous coûter chaud?

BAUCHAMP.

Quinze francs par tête, et nous aurons à l'hôtel un minimum de trois cents personnes... D'ailleurs, il est bien dépassé.

LE MONSIEUR.

Comment fait-on le contrôle?

BAUCHAMP.

Eh bien, ils ont un employé à la porte; il compte les invités, et je vous assure qu'il les compte bien.

LE MONSIEUR.

Et vous avez partagé les frais avec la famille du marié?

BAUCHAMP.

Oui... oui... je n'ai pas voulu chicaner, bien qu'ils aient beaucoup plus d'invités que moi. Ils connaissent tout Paris, ces animaux-là!

LE MONSIEUR.

Le marié a encore ses parents?

BAUCHAMP.

Il a sa mère que voici. Voulez-vous que je vous présente?

LE MONSIEUR.

J'ai déjà eu l'honneur d'être présenté à madame... Tombelle. (En se croisant avec madame Tombelle.) Madame.

## SCÈNE II

### BAUCHAMP, MADAME TOMBELLE.

MADAME TOMBELLE, au monsieur qui sort.

Monsieur... (A part.) Encore un invité! (A Bauchamp.) Il y a un monde fou! Il y a là-bas des gens que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam... Vous avez invité tout Paris?

BAUCHAMP, furieux.

Comment, madame, pouvez-vous dire cela?

MADAME TOMBELLE.

Il me semble que tous ces gens-là qui entrent ici et qu'on ne connaît pas, on pourrait bien leur demander leur invitation.

BAUCHAMP.

Eh bien, il paraît que ça ne se fait pas; c'est l'usage, au contraire, de ne rien demander.

MADAME TOMBELLE.

C'est un usage inventé par les patrons d'hôtel. Comme ça, entre qui veut... à quinze francs par tête. Ils inviteraient eux-mêmes des gens que ça ne m'étonnerait pas. (Un monsieur entre.) Encore un!

## SCÈNE III

### Les Mêmes, UN MONSIEUR.

LE MONSIEUR, pendant que madame Tombelle le regarde avec hostilité, à Bauchamp.

Cher ami, j'ai toutes les excuses de ma femme à vous présenter. Elle est souffrante, elle est très souffrante, et elle n'a pu venir.

BAUCHAMP, distraitement.

Eh! Elle n'est pas si souffrante que ça, puisque vous voilà!

LE MONSIEUR.

Si, si, si! Elle ne va pas bien. Je serais bien resté auprès d'elle, mais je tenais à venir l'excuser.

MADAME TOMBELLE, à part.

On se serait contenté d'un petit bleu.

LE MONSIEUR, à mi-voix.

C'est la mère de votre gendre, n'est-ce pas? Voulez-vous être assez aimable pour me présenter?

BAUCHAMP.

Madame Tombelle, voulez-vous me permettre de vous présenter mon ami, monsieur Buzardin.

LE MONSIEUR, étonné.

Buzardin! Mais non, voyons, Mentel, Charles Mentel.

BAUCHAMP.

Mais oui! mais oui! Mentel!... Voyons, où avais-je la tête? Mon vieil ami, monsieur Mentel...

LE MONSIEUR, souriant.

Je disais aussi...

Il sort.

BAUCHAMP, à madame Tombelle.

J'ai toujours cru qu'il s'appelait Buzardin... Ce qu'il y a d'ennuyeux maintenant, c'est que je ne sais plus qui est Buzardin... Où le retrouverai-je?

MADAME TOMBELLE.

Soyez tranquille, vous le retrouverez ici... Il y a ici tous les gens que vous connaissez en plus de ceux que vous ne connaissez pas... Vous avez invité le Bottin!

BAUCHAMP, énervé.

Oh! Écoutez, madame Tombelle, je ne veux pas entamer de discussion avec vous, mais vous avez trois fois plus de monde que moi.

MADAME TOMBELLE.

Je sais bien que je connais plus de monde que vous, c'est ce qui vous gênait un peu; je m'en suis bien aperçue. Pour ne pas être en reste, vous avez voulu en inviter plus que moi.

BAUCHAMP, énervé.

Nous comparerons nos deux listes, madame.

Entrent trois invités. L'un va à Bauchamp. Il paraît un peu gris.

UN DES INVITÉS, à Bauchamp.

Bonjour, cher ami, j'ai failli ne pas venir. J'ai été retenu au dîner des anciens élèves de Sainte-Barbe. Je me suis même permis de vous amener deux barbistes... Permettez-moi de vous les présenter : Monsieur Bauchamp... Mes amis... (Ils s'éloignent.)

BAUCHAMP.

Parfait! Parfait! (A madame Tombelle.) Il est ivre!

MADAME TOMBELLE, à Bauchamp.

C'est votre invité! Il nous amène pour trente francs de barbistes! C'est heureux qu'il n'arrive pas avec toute l'association.

Entre Henri, par la porte du fond, à gauche.

## SCÈNE IV

MADAME TOMBELLE, BAUCHAMP, HENRI, puis BARTHAZARD.

MADAME TOMBELLE, à Bauchamp.

C'est encore un des vôtres, celui-là?

BAUCHAMP, avec empressement.

Non, non! Je ne le connais pas!

MADAME TOMBELLE.

C'est assurément un des vôtres; je ne l'ai jamais vu.

BAUCHAMP.

Je suis certain de ne pas le connaître; il n'est pas venu me féliciter.

MADAME TOMBELLE.

Il ne m'a rien dit non plus.

BAUCHAMP.

C'est peut-être un ami de votre fils que vous ne connaissez pas. (Tristement, en voyant Henri s'approcher de la table.) Voilà qu'il va aux cigares!

MADAME TOMBELLE.

Oh! les cigares, moi, ça ne me regarde pas. C'est vous qui les avez fournis, selon nos conventions...

BAUCHAMP.

J'ai peut-être eu tort.

MADAME TOMBELLE.

Il en essaye un. Il n'est pas à son idée. Il le met dans sa poche.

BAUCHAMP.

Charmant! Il le fumera chez lui.

MADAE TOMBELLE.

Il en prend un autre pour ici. (Un temps.) Il le met aussi dans sa poche.

BAUCHAMP.

J'aime mieux m'en aller. Je ferais un scandale!

MADAME TOMBELLE.

Voulez-vous que j'en fasse un?

BAUCHAMP.

Non! Non! Tout de même, ne dites rien...

Henri sort par la porte à gauche. Barthazard entre par l'entrée des invités, premier plan.

BARTHAZARD.

Bonjour, cher ami! Et tous mes compliments... J'ai une commission à vous faire de la part de Choulet. Il ne pourra pas venir, il est grippé.

BAUCHAMP.

Il fait bien de garder la chambre par ces temps-ci!

BARTHAZARD.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous l'amener... Enfin, vous avez déjà pas mal de monde.

MADAME TOMBELLE.

Ce n'est pas ça qui manque.

BAUCHAMP, présentant.

Madame Tombelle! Monsieur Barthazard!

BARTHAZARD.

Madame!... Tout à l'heure, en même temps que moi, il est entré près de quinze personnes. (Madame Tombelle sursaute.) Je crois que c'était une bande de touristes anglais.

MADAME TOMBELLE, à Beauchamp.

Vous avez invité des clubs anglais?

BAUCHAMP.

Je ne sais ce que ça veut dire!

MADAME TOMBELLE.

Oh! Il faudrait aller mettre ordre à ça?

Elle sort précipitamment, suivie de Bauchamp. Henri, qui était sorti un instant, entre en ce moment par la droite.

## SCÈNE V

### HENRI, BARTHAZARD.

BARTHAZARD.

Tiens! Henri! Tu connais donc les Bauchamp?

HENRI.

Qu'est-ce que c'est que ça, les Bauchamp?

BARTHAZARD.

Les parents de la mariée.

HENRI.

Pas du tout!

BARTHAZARD.

Ah! Tu ne connais pas les Bauchamp. Tu es donc ami des Tombelle? Je ne savais pas que tu les connaissais.

HENRI.

Les Tombelle? Qui est-ce, ça, les Tombelle?

BARTHAZARD.

Les parents du marié. Comment, tu ne connais ni les Bauchamp, ni les Tombelle? Qui est-ce qui t'a invité?

HENRI.

Personne.

BARTHAZARD.

Alors comment es-tu ici?

HENRI.

Je suis venu. Il y avait de la lumière, je n'avais pas dîné, j'étais en habit. Tu n'admires pas mon habit?

BARTHAZARD.

J'admire ton habit.

HENRI.

C'est l'habit de Gonzalez, un traducteur d'espagnol, qui est dans mon hôtel... Regarde mes bottines vernies.

BARTHAZARD.

Très bien.

HENRI.

Elles appartiennent à un chef d'orchestre qui demeure aussi dans mon hôtel. Par exemple, j'ai un chapeau haut de forme, un huit reflets extraordinaire. Il est malheureusement au vestiaire... C'est un chapeau fait sur mesure... pas pour moi... mais il a été fait sur mesure... Je n'ai qu'à le mettre un petit peu sur l'oreille et il me tient très bien sur la tête.

BARTHAZARD.

Alors quoi? Tu n'as toujours aucune ressource dans la vie? Je croyais que tu gagnais un peu d'argent avec tes dessins d'ameublement?

HENRI.

Oh! bien peu de chose : cent cinquante francs par mois... et encore! pas très régulier... Mais je n'ai pas que ça. Je suis représentant d'une maison allemande, de la maison Dichmuller... C'est quelqu'un, au café, qui m'a procuré ça...

BARTHAZARD.

Et qu'est-ce qu'elle fabrique, la maison Dichmuller?

HENRI.

Je ne sais pas au juste... Je ne connais pas l'alle-

mand. Je sais qu'ils fabriquent du fer, quelque chose en fer. Un métal...

BARTHAZARD.

Alors tu ne sais pas quels produits tu vends?... Comment fais-tu pour en vendre?

HENRI.

Je n'en vends pas. Tout ce que je sais sur le produit en question, c'est que personne n'en demande, et que moi, je n'ai pas l'occasion d'en proposer. Mon chiffre d'affaires se maintiendra très longtemps au même niveau... Il ne diminuera pas. C'est déjà quelque chose. Enfin, mes patrons n'ont pas l'air trop mécontents de moi. J'ai reçu, ce matin, une lettre de monsieur Dichmuller, une lettre en allemand dont le traducteur d'espagnol m'a traduit quelques lignes. Je devais dîner avec mon patron à huit heures. J'avais rendez-vous dans un café du boulevard. Comme je n'étais pas très sûr du signalement de mon patron, et qu'à huit heures et demie personne ne s'était approché de moi, j'ai fini par demander à tous les consommateurs nouveaux s'ils s'appelaient ou non monsieur Dichmuller. C'est curieux, c'est curieux ce qu'il y a de personnes qui ne s'appellent pas monsieur Dichmuller! Faute de Dichmuller, à neuf heures, j'avais faim. Alors j'ai profité de ce que j'étais en habit pour venir ici, au bal. J'ai vu des fenêtres très éclairées. J'ai mangé quelques sandwiches au buffet, avec un consommé en guise de potage; j'ai mangé le dessert à un autre bout du buffet, sous forme de quelques gâteaux. J'ai pris deux petits verres, et je viens fumer ici, où la Providence a mis des cigares. La vie est belle!... Mon vieux, je serais le plus heureux des hommes si le traducteur, propriétaire de cet habit, était un peu plus large d'épaules!

BARTHAZARD.

Oui! oui! oui! Tout ça est très gentil, mais ça n'est pas une existence pour un garçon comme toi. Tu es instruit, tu es très instruit, tu as été élevé dans une famille riche, puisque tes parents, pendant toute ton enfance, ont possédé une assez grosse fortune.

HENRI.

Ils ne l'ont pas gardée.

BARTHAZARD.

Ce sont des choses qui arrivent. N'empêche que les choses qui t'arrivent, tu t'y résignes assez facilement! Mais un garçon comme toi a d'autres choses à faire dans la vie qu'à se résigner! Ah! ça m'ennuie de te voir arriver ici en intrus!

HENRI.

Eh bien, je ne peux y venir que comme ça. D'abord, je ne demanderais pas mieux que d'avoir de belles fréquentations et que d'être un homme chic comme toi, mais il faudrait commencer pour ça par avoir quelques sous.

BARTHAZARD.

Mais est-ce que je suis plus riche que toi, moi?

HENRI.

Je ne dis pas que tu sois riche, mais tu as quelques ressources tout de même. Tu as de l'argent, tu as des billets de banque! Chaque fois que tu as ouvert ton portefeuille devant moi, j'ai toujours vu des billets de banque dedans.

BARTHAZARD.

Ça tient sans doute à ce que je ne l'ouvre que lorsqu'il y a des billets dedans.

HENRI.

Comment! Alors tu serais aussi un purotin! Ça me fait plaisir de trouver un collègue!

BARTHAZARD.

Oh! bien, s'il ne te faut que ça pour te faire plaisir, tu en trouveras encore quelques autres et ici même, tu sais. Il y en a comme moi qui sont bien heureux d'arriver, au prix de grands efforts, à avoir devant eux pour toute fortune quelques centaines de francs... Il est vrai que l'important est de les avoir.

HENRI.

Comment fais-tu pour ça?

BARTHAZARD.

Eh bien, je fais des dettes.

HENRI.

Tu fais des dettes? Mais comment les payes-tu?

BARTHAZARD.

Je ne les paye pas. Il y a un moyen bien simple de ne pas payer ses dettes : c'est de ne pas vouloir les payer. Ce qui perd les débiteurs, c'est qu'ils ont des velléités de s'acquitter! A quoi bon? Il faut savoir dans son for intérieur qu'on ne payera pas. Alors, on est tranquille. Ça donne de l'assurance dans la vie. Quand on demande une remise à un créancier, on lui dit : « Je vous payerai dans quinze jours », on veut être de bonne foi, on a l'espérance qu'on le payera. Si on n'a pas cet espoir, on fait tout ce qu'on peut pour se le donner à soi-même. Mais cette espérance ne suffit pas à vous donner l'assurance nécessaire. On dit : « Je vous payerai », mais on dit ça très mal ; tandis

que, quand on est sûr de ne pas le payer, quand on en a pris son parti, on a la carrure, la fermeté qu'il faut pour lui affirmer qu'on le payera.

HENRI.

C'est très joli tout ça, mais ça me fait un peu peur.

BARTHAZARD.

Oh! je ne dis pas que ce soit toujours commode et qu'on se résignerait à cette existence si on devait la mener toute sa vie. On est tout de même soutenu par l'espérance que ça changera un jour. On attend le grand moment, le grand moment de la fortune, et, en attendant, on mène une vie préoccupée, une vie difficile. C'est le purgatoire de la richesse, mais il faut y passer. Pour arriver à être riche, il faut venir dans les endroits où il y a de l'argent. On ne rencontre pas de mines d'or vierge à Paris : il faut s'introduire dans les mines d'or monnayé. Mon petit Henri, tu n'as qu'à faire comme moi pour arriver à la fortune.

HENRI.

Eh bien, qu'est-ce que tu veux, mon vieux, je n'y tiens pas. Je mène une vie un peu dure, mais en somme, assez tranquille. Je ne crève pas précisément de faim. J'ai, de temps en temps, de quoi faire une manille au café... J'ai quelques ardoises à droite et à gauche. Moi, ce qu'il me faut maintenant, c'est avoir assez pour ne pas crever de faim et pour offrir, de temps à autre, un verre à un ami... Tu ne veux pas venir prendre un verre de champagne au buffet?

BARTHAZARD.

Je te remercie, je veux bien. (Henri s'approchant de la boîte de cigares en prend un.) Mais qu'est-ce que c'est que cette vie pour toi? Venir prendre des cigares, des

cigares comme ça! (Il tire un porte-cigares de sa poche et le remplit peu à peu de cigares.) Ça n'est pas digne de nous, ces choses-là! (Il reprend des cigares.) Ça n'est pas digne de nous!

Ils sortent ensemble.

## SCÈNE VI

LOUISE, GILBERTE, JEANNE, entrent.

LOUISE.

Ah! une glace! Ah! Enfin, voilà un quart d'heure que je cherche une glace!... On va pouvoir se rectifier un peu et être tranquilles un moment... Mais qui est-ce qui est de sentinelle?

GILBERTE, à la porte.

De sentinelle?

LOUISE.

Oui, tu vas voir... Tu vas te mettre à l'entrée, à droite, et tu nous signaleras l'arrivée de la redoutable madame Tombelle, la mère du marié. Elle veut absolument donner de l'animation à son bal. Alors elle se promène avec de malheureux jeunes gens qu'elle tient à faire tourner et à qui elle nous présentera, de gré ou de force.

JEANNE, à Louise qui se regarde dans la glace.

Comment trouves-tu Alice?

GILBERTE.

Quelle Alice?

LOUISE.

La mariée.

JEANNE.

Elle était rouge tout à l'heure. Alors elle s'est mis de la poudre et elle a l'air de ces gâteaux trop sucrés, tu sais, de ces pâtisseries de village.

LOUISE.

Elle est encore là-bas, je crois.

JEANNE.

Et elle a dit qu'elle ne s'en irait qu'à la fin du bal.

LOUISE.

Elles disent toutes qu'elles ne s'en iront qu'à la fin du bal.

GILBERTE.

Pourquoi ça?

LOUISE.

Parce qu'elles ont peur que le marié ne leur demande pas de s'en aller plus tôt.

JEANNE.

Quelle drôle d'idée de donner un bal! Ça ne se fait plus.

LOUISE.

Ça ne se fait plus, mais le père... Machin... Bauchamp... enfin le père d'Alice, quoi!... comme la mère Tombelle, ils sont dans les chambres syndicales. Ils ont beaucoup de relations parmi les commerçants... C'est un bal réclame...

GILBERTE.

Voilà Berthe! Faut-il la laisser entrer?

LOUISE.

Mais oui! Tu es bête, voyons!

## SCÈNE VII

LES MÊMES, BERTHE.

BERTHE.

Je suis en train de dépister quelqu'un, Georges Herbert à qui j'ai promis une valse.

LOUISE.

C'est un engagement.

BERTHE.

Ça ne compte pas; je ne serai majeure que dans un an.

LOUISE.

Mais pourquoi le fuis-tu? Il a les meilleures intentions, ce garçon-là! Il veut t'épouser et il a trois millions.

BERTHE.

Je veux me marier selon mon cœur. Regarde Alice, la mariée d'aujourd'hui. Crois-tu qu'elle aime son mari?

LOUISE.

Elle l'épouse... on ne peut pas tout faire à la fois.

BERTHE.

Eh bien, moi, je vais essayer de tout faire à la fois; si je ne réussis pas, il sera toujours temps de faire une fin et de se jeter dans un beau mariage. En attendant... (Regardant vers la porte.) Oh! mes enfants, le voilà qui vient... Vous ne m'avez pas vue. Je suis rentrée me coucher, hein?

LOUISE.

Nous ne savons pas mentir.

BERTHE.

Apprenez. C'est très utile dans la vie.

Elle sort par la gauche, vivement, au moment où Herbert entre par la droite.

## SCÈNE VIII

LOUISE, GILBERTE, HERBERT, JEANNE.

HERBERT.

Vous n'avez pas vu mademoiselle Gonthier?

LOUISE.

Berthe? Elle vient de s'en aller, elle vous cherche.

HERBERT.

Ah! Elle n'en a vraiment pas l'air...

Il remonte vers le fond.

LOUISE.

Moi, je le trouve très bien, ce garçon-là... du moment qu'il fait la cour à une autre...

JEANNE.

Il a de l'allure... une allure un peu molle.

GILBERTE.

Mais de l'allure.

HERBERT, redescendant.

Voyons, mesdemoiselles, vous la connaissez, n'est-ce pas? Dites-moi ce que cela signifie... Il y a dans son attitude vis-à-vis de moi quelque chose qui m'échappe complètement.

TOUTES LES TROIS.

Quoi donc?

HERBERT.

Enfin, pourquoi est-ce que je ne lui plais pas?

LOUISE.

Vous ne lui plaisez pas? Qu'est-ce qui vous fait dire ça?

HERBERT.

Mais c'est une impression que j'ai... Enfin, quoi! j'admets qu'elle n'ait pas tout de suite pour moi un grand amour. S'il fallait toujours compter sur le grand amour!... Mais enfin, pourquoi me fuit-elle?

GILBERTE.

Elle ne vous fuit pas.

HERBERT.

Est-ce que je suis un homme qu'on doive fuir?

LOUISE.

Voyons!

HERBERT.

On ne sait jamais au juste comment on est physiquement, mais plusieurs personnes m'ont dit que je n'étais pas mal. On m'a même dit que j'étais beau.

JEANNE.

Ça ne m'étonne pas... ça ne m'étonne pas qu'on vous l'ait dit.

HERBERT.

Je vous raconte ça sans aucune espèce de v anité.. Je dis les choses comme elles sont... Ce n'étaient pas des personnes qui avaient pour moi une partialité spéciale... Ma mère me dit que je suis beau, mais enfin je

ne compte pas ma mère, qui pourrait s'aveugler sur mon compte.

GILBERTE.

Elle ne s'aveugle pas...

HERBERT.

Et puis, je sais aussi que la beauté ne suffit pas, qu'il faut qu'un homme soit intelligent...

LOUISE.

Eh bien?

HERBERT.

Eh bien? Est-ce que je suis bête?

LOUISE.

Mais non, vous n'êtes pas bête.

HERBERT.

Je ne suis pas bête. Je suis certain de ne pas être bête... Je ne suis pas un être extraordinaire, évidemment, mais enfin, ma conversation n'est pas ennuyeuse?

LOUISE.

Oh! non! pour ça, non!

HERBERT.

Je connais par cœur des quantités de mots d'esprit, et j'arrive à les placer très bien. Quelquefois on rit énormément... Je vais beaucoup à la Bourse, dans les grands restaurants... Toutes les histoires drôles, nouvelles, qu'il y a sur le boulevard, eh bien je suis en situation pour les connaître un des premiers... Les surnoms, je connais tous les surnoms! J'en connais même qui ont été faits sur moi.

JEANNE.

Sur vous ?

HERBERT.

Ils sont idiots. Ils ne veulent rien dire... J'ai fait mon droit, enfin...

JEANNE.

Moi aussi.

HERBERT.

Je sais bien que c'est moins exceptionnel pour un homme que pour une femme, mais enfin, c'est toujours un titre important... Et puis, j'ai voyagé: j'ai été en Allemagne, j'ai été en Suisse, en Italie... J'ai même fait une croisière dans un yacht... Je la raconte très bien...

LOUISE.

Vous me l'avez déjà racontée trois fois.

HERBERT.

Eh bien, si je vous l'ai racontée plusieurs fois, vous avez pu remarquer que je change et que je ne raconte pas toujours la même chose... Ça prouve, n'est-ce pas, que je ne raconte pas ça comme un perroquet... Enfin, je ne suis pas un monsieur qui reste là à ne rien dire.

LOUISE.

Avec vous, la conversation ne languit pas.

HERBERT.

Non! non!

Silence prolongé.

GILBERTE.

Il n'y a pas de journaux illustrés?...

HERBERT, vivement.

Tenez, la lecture... J'ai lu énormément de livres. Je ne dis pas que j'ai tout retenu, mais j'en ai gardé pas

mal. C'est assez drôle, n'est-ce pas, j'ai l'air de vous vanter mes mérites...

LOUISE.

Mais non! Pas du tout! pas du tout!

HERBERT.

C'est qu'il n'y a pas de garçon moins vantard que moi. Seulement, je suis bien forcé de dire ce qui est, puisque personne ne le dit... Tenez, ça n'a pas une importance énorme, mais je valse remarquablement et, quand je conduis un cotillon, on a l'air de mépriser ça, mais c'est tout de même quelque chose, je trouve sans cesse des idées amusantes... Il me semble que l'ensemble de tout ça devrait plaire à une jeune fille... Et, dans tout ce que je vous ai dit là, je n'ai pas voulu parler de ma fortune. Je n'en parle jamais. J'ai trois millions, mais ce n'est pas moi qui irai le crier sur les toits... Enfin, qu'est-ce que ça veut dire? Pourquoi ne fait-elle pas la moindre attention à moi? Est-ce que c'est une tactique?

LOUISE.

Je n'en sais rien... mais ayez un peu de patience : elle finira peut-être par vous aimer!

TOUTES.

Certainement!

HERBERT.

Mais certainement, mais certainement! Au fond, j'en suis persuadé. Seulement, qu'est-ce que vous voulez? J'ai un peu d'impatience et un peu d'énervement. Quand je pense qu'il y a tant de jeunes filles qui ne demanderaient qu'à m'écouter, et que celle que je recherche... Mais c'est peut-être justement parce que je la recherche?...

LOUISE.

Oui, c'est peut-être ça.

HERBERT.

Écoutez. N'en parlez pas. Je vais adopter une tactique avec elle, nous verrons ce que ça donnera... Je l'ai invitée pour cette valse, je vais faire semblant de l'avoir oublié, et j'irai danser avec une autre.

LOUISE.

Oui, à votre place, c'est ce que je ferais.

HERBERT.

C'est une idée. (Il va vers le fond). Je la vois, là-bas, elle va revenir par ici. Si elle demande après moi, vous ne lui direz pas que j'ai demandé après elle.

TOUTES.

Non! non!

Il sort. Berthe entre.

## SCÈNE IX

### LOUISE, BERTHE, GILBERTE.

BERTHE.

J'ai trouvé quelque chose de très ingénieux à lui dire : c'est que le médecin m'a défendu de valser... c'est assez ingénieux pour lui.

LOUISE.

Ça prendra! Ça prendra! D'autant plus qu'il fait semblant d'avoir oublié ta valse... C'est une tactique chez lui... il veut voir si ça t'influencera.

BERTHE.

Oh! très bien! très bien! Tâche donc de lui dire que sa tactique est excellente, mais qu'il faut qu'il s'y tienne toute sa vie.

GILBERTE.

Alerte! Je crois que voilà la maîtresse de maison qui nous cherche...

LOUISE.

Filons! On ne peut pas être tranquille! (A Berthe.) Tu viens?

BERTHE.

Non, non, je reste ici, elle ne m'aura pas... La valse m'est interdite.

Elles sortent par la gauche. Henri entre par la droite.

## SCÈNE X

### HENRI, BERTHE.

HENRI, à lui-même.

Sixième verre de champagne!... ça va de mieux en mieux!... Tout tourne un peu autour de moi... Mais c'est une impression purement physique... j'ai la tête tout à fait à sa place... une lucidité extraordinaire!... Seulement, je ferais bien un tour de valse... je tournerais en sens contraire, ça rétablirait l'équilibre de ce salon! (A Berthe.) Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous demander cette valse?

BERTHE.

Monsieur, je ne danse pas.

HENRI.

Ce n'est pas possible! Vous devez aimer la danse, mais je sais pourquoi vous ne voulez pas danser : c'est parce qu'on ne m'a pas présenté à vous.

BERTHE, hésitante.

Monsieur...

HENRI, vivement.

C'est pour ça. Vous êtes une jeune fille bien élevée, et vous ne dansez pas avec les personnes qu'on ne vous a pas présentées... Et, sans doute, vous ne leur parlez pas non plus? Oh! comme vous avez tort!

BERTHE.

Pourquoi cela?

HENRI.

Mais parce qu'il n'y a que les gens qui ne vous ont pas été présentés qui soient intéressants. Ils sont l'inconnu... je suis pour vous l'inconnu... comme vous êtes pour moi l'inconnue... Je ne sais pas si la vie nous rapprochera, je ne crois pas, et je vais même vous dire quelque chose d'assez désobligeant, c'est qu'il est peut-être souhaitable qu'elle ne nous rapproche jamais.

BERTHE.

Mais pourquoi ça, monsieur?

HENRI.

Mais parce que jamais, sans doute, vous n'arriverez à produire sur moi une aussi jolie impression que celle que j'ai de vous en ce moment. Ce que je connaîtrais de vous, par la suite, ce serait peut-être très bien, mais ça ne dépasserait jamais ce que j'imagine déjà.

BERTHE.

C'est gentil pour votre imagination, mais ça l'est peut-être moins pour moi...

HENRI.

Si, c'est gentil pour vous. Ce que j'imagine a pour point de départ ce que je vois en ce moment. Je construis un rêve, un beau rêve, mais c'est d'après vous, d'après votre visage, d'après vos yeux... Je vous demande pardon, mademoiselle, de vous parler ainsi de vos yeux et de votre visage, bien qu'ils ne m'aient pas été présentés, mais je crois que je les connais désormais très bien et que je ne les oublierai pas de si tôt.

BERTHE.

Enfin, pour un monsieur qui ne me connaît pas, il me semble que vous me faites la cour.

HENRI.

Il me semble aussi. Et dire que peut-être... certainement, je n'oserais pas vous la faire si je vous connaissais. Encore un avantage à ne pas être présenté! C'est étonnant ce que je gagne à ne pas être connu.

BERTHE.

Nous sommes au bal masqué.

HENRI.

Savez-vous ce qu'on fait quand on est au bal masqué? On perd toute retenue, on se parle carrément de ses affaires de cœur.

BERTHE.

Oui, mais les jeunes filles comme moi ne vont pas au bal masqué... c'est un peu scandaleux.

HENRI.

Qu'est-ce que ça fait? Le scandale restera entre nous, c'est un scandale intime. Nous sommes dans un bal de famille. Les gens qui passent peuvent supposer que nous nous connaissons.

BERTHE.

Oui, mais si un de mes parents venait par ici... J'ai au bal mon père et mes deux tantes.

HENRI.

Eh bien, vous en serez quitte pour me présenter.

BERTHE.

Sous quel nom?

HENRI.

A votre choix. Donnez-moi un titre si vous aimez la noblesse, ou présentez-moi comme un artiste.

BERTHE.

Ou un commandant de cavalerie.

HENRI.

Commandant, à trente ans, ce n'est pas mal!

BERTHE.

Ah! vous venez de me dire votre âge et vous ne deviez rien me dire du tout.

HENRI.

Ah! oui, oui, j'ai eu tort: j'ai manqué à nos conventions. Mais je ne vous demande pas le vôtre...

BERTHE.

C'est l'âge des illusions.

HENRI, d'un ton dédaigneux.

Oui.

BERTHE.

Pourquoi ce « oui » dédaigneux? Est-ce que vous n'aimez pas la réponse que je vous ai faite?

HENRI.

Non, je ne l'aime pas, c'est une réponse de bal. C'est même une réponse de bal blanc. Si je vous connaissais, je vous sourirais aimablement, avec une complaisance servile; mais je ne vous connais pas, j'ai le droit d'être impoli et sévère pour une personne comme vous, qui pourriez ne pas me répondre avec des phrases toutes faites, des phrases de convention, à moi qui essaye d'en faire exprès pour vous!

BERTHE.

Voilà! Si vous m'étiez présenté, je me donnerais peut-être plus de peine.

HENRI.

Cette demoiselle est vexée! Cette demoiselle est vexée de ce que je lui ai dit! Ah! ah! je lui ai révélé mon âge! Voilà qu'elle me dévoile son caractère... Eh! eh! l'inconnu se dissipe peu à peu!

BERTHE.

Et je commence peut-être à vous produire une moins bonne impression!

HENRI.

Pourquoi ça? Parce que j'ai découvert en vous une petite susceptibilité, une petite vanité intellectuelle? Eh bien, c'est que vous avez un peu de prétention, vous voulez être intelligente; moi, je ne déteste pas les femmes un peu intelligentes... Évidemment, j'aime

bien regarder une femme et l'admirer, mais je ne suis pas fâché qu'elle me donne autre chose, qu'elle me donne un peu de son charme, de son âme, de mes rêves. Oh! ce n'est pas un rêve extraordinaire, ni très original, c'est le rêve de tout le monde. Mon rêve serait d'avoir un gentil compagnon avec qui je pourrais voyager... nous nous amuserions des mêmes choses. Un autre moi-même, en qui je me retrouve, avec un visage plus flatteur. Une femme qui écoute bien, comme vous, avec le regard et le sourire que vous avez... Non, ne faites pas attention à ce que je vous dis, parce que, si vous faites attention, vous n'aurez plus ce même sourire et ce même regard... ils me sont nécessaires... il me semble que je m'améliore quand ils me couvent ainsi... Cette personne que je rêvais, eh bien, je ne l'ai jamais rencontrée... Je sais qu'elle existe... elle est peut-être tout près de moi.

BERTHE.

Mais vous... est-ce qu'on vous a déjà aimé?

HENRI.

Oui, oui! Je suis content que vous m'ayez demandé ça, parce que je n'aurais jamais osé vous le dire, et je désirais vous le dire!

BERTHE.

Pourquoi ça?

HENRI.

Pourquoi ça? Voulez-vous que je vous le dise? Si nous nous connaissions, je n'oserais peut-être pas vous le dire, mais je ne vous connais pas, je peux être franc! Eh bien, cela me ferait un très grand plaisir que vous m'aimiez... alors, je tiens sérieusement à vous plaire. Il me semble que d'avoir été déjà aimé, c'est comme un petit ornement. En tout cas, c'est signe que

je ne suis pas un paria, ça peut vous encourager à faire comme les autres. C'est comme la personne qui achète au camelot la première chanson du jour ou un porte-monnaie. Il n'y a personne avant qui oserait tendre la main. On attend que quelqu'un se décide. Eh bien, mademoiselle X..., si vous désirez m'aimer, ne vous gênez pas, il y a déjà eu des amateurs.

BERTHE.

Je vous remercie, je ne le désire pas.

HENRI.

Oh! oh! voilà qu'elle me répond encore comme si on se connaissait. Elle est coquette avec moi. Et moi, je ne suis pas du tout coquet avec vous.

BERTHE.

Je ne suis pas coquette parce que je vous dis que je ne tiens pas à vous plaire.

HENRI.

Mais la coquetterie, ça ne consiste pas à dire qu'on plaît aux gens, ça consiste à s'en défendre. Tenez, je veux bien admettre qu'il n'y ait pas chez vous une tentation irrésistible de m'aimer, mais je suis sûr que si je vous aimais, ça ne vous ferait aucun déplaisir. Et il n'est pas question que je vous plaise. D'ailleurs, je vous plais un peu.

BERTHE.

Oh! cet aplomb!

HENRI.

Mais, il n'y a pas de « cet aplomb », je vous plais, j'en suis certain.

BERTHE.

Mais comment pouvez-vous voir ça?

HENRI.

Eh bien, à la façon dont vous m'écoutez. Vous m'écoutez très bien. Quand je vous fais un compliment, vous avez un regard vague, vous faites semblant de penser à autre chose. Vous cachez votre plaisir! Allons! Allons! vous êtes une personne très bien...

BERTHE.

Oh! c'est dans votre imagination!

HENRI.

Non! non! non! Il n'est plus question de ça. Vous êtes mieux que tout ce que j'ai pu imaginer de vous. Depuis que je vous parle, vous avez été jolie de sept ou huit façons différentes, et ma pauvre imagination ne les avait certes pas prévues. Et je me rends compte que vous en avez encore à votre disposition de ces jolis visages... Quand vous êtes joyeuse, quand vous êtes triste, quand vous êtes comme ci comme ça... C'est chaque fois une nouvelle façon d'être jolie... Ah! la! la! la! la!

BERTHE.

Qu'est-ce qu'il y a?

HENRI.

Qu'est-ce que je suis venu chercher? (Il se lève, fait quelques pas avec agitation, puis revient s'asseoir près de Berthe.) J'arrive en cet endroit critique où je commence à ne plus me contenter de cet incognito. Je crois que c'est le moment, et que je ferais mieux de m'en aller.

BERTHE.

Pourquoi?

HENRI.

Eh bien, parce qu'une fois que je vous aurais quittée, je serais très malheureux et plus j'aurais l'imprudence

de rester auprès de vous, plus je serais malheureux en vous quittant.

BERTHE.

Eh bien, vous pouvez bien risquer ça. C'est admirable! Vous dites que vous avez du plaisir à causer avec moi, et je veux bien le croire... Eh bien, pour l'agrément que vous éprouvez, vous ne pouvez même pas me faire le sacrifice d'être malheureux à cause de moi, et de me regretter un peu.

HENRI.

Oh! mais, c'est que je ne serai pas un petit peu malheureux... Ce sera autre chose qu'un petit regret. Puisque nous sommes encore masqués, je puis vous dire sans trop de honte que je ne suis pas très heureux dans la vie. Je ne vous connais pas, ça m'est bien permis de vous montrer un peu de ma tristesse. Je ne suis donc pas heureux... Mais je ne suis pas très, très malheureux, parce que, s'il me manque bien des choses, je ne pense pas à ce qui me manque... (Un temps.) Est-ce que vous êtes frileuse?

BERTHE.

Assez. Pas trop. Pourquoi ça?

HENRI.

Moi, je ne suis pas très sensible au froid, mais à condition de ne pas m'approcher d'une cheminée, parce qu'après ça j'ai toutes les peines du monde à la quitter. Eh bien, j'ai peur d'avoir eu un peu plus chaud que d'habitude. Il fera très froid tout à l'heure en sortant. Allons! puisque je suis ici pour dire des choses brutales, vous m'avez gâté ma soirée.

BERTHE.

Ce n'est pas gentil de ne pas me dire quelque chose de plus aimable avant de me quitter.

HENRI.

C'est très aimable, ce que je vous dis là. Non, non, mademoiselle X..., je me suis trop approché du feu. Dites-moi tout de suite qui vous êtes.

BERTHE.

Je suis l'inconnue, vous le savez bien...

Entre Barthazard.

BARTHAZARD.

Tiens! vous connaissez mon ami, Henri?

BERTHE.

Nous sommes de très vieilles connaissances.

Elle sort par la gauche.

## SCÈNE XI

### HENRI, BARTHAZARD.

BARTHAZARD.

Eh bien, dis donc, mon vieux, tu ne vas pas te plaindre, hein? Ta soirée est complète! Après les sandwiches, de bons cigares... ou plutôt des cigares passables. Après les cigares, une petite tranche de flirt, pour faire la digestion... Tu n'es pas trop maltraité par ces gens que tu ne connais pas.

HENRI, mélancoliquement.

Ah! tais-toi, va! Vois-tu, j'aurais mieux fait de m'arrêter aux cigares... C'est idiot ce que j'ai fait là! et quand on n'est pas assez fortuné pour se payer le bonheur, il ne faut pas trop s'en approcher et le regarder... Non, non, ne regardons pas les étalages!

BARTHAZARD.

Mais quoi? quoi? tu as l'air pincé, mon vieux...

HENRI.

Oh! ce n'est rien! Je suis très embêté, (Avec un sourire.) et pourtant, je ne suis pas mécontent... C'est très curieux, je suis beaucoup moins embêté que je ne devrais... Oh! je sais bien pourquoi, parbleu! C'est la faute de cet imbécile espoir, de cet espoir stupide et charmant que nous avons tous en nous... Si j'avais la force de raisonner, je me dirais que je viens de faire un rêve fou, et il y a en moi une petite foi obstinée, perverse, qui me répète que ce n'est pas irréalisable... Je sais qu'il faut y renoncer, et je n'y renonce pas... Tu me trouves bête?

BARTHAZARD, après un silence.

Non!

HENRI.

Voyons...

BARTHAZARD.

Non, parce que renoncer aux choses, il n'y a pas de meilleur moyen pour les empêcher de réussir.

HENRI.

Tu te fiches de moi, voyons! C'est tellement chimérique!

BARTHAZARD.

Mais il n'y a rien là de chimérique.

HENRI.

Non, écoute, mon vieux, ne blague pas.

BARTHAZARD.

Mais je ne songe pas à blaguer une seconde... (Le regardant.) Veux-tu épouser cette jeune fille?

HENRI.

Idiot! Elle a peut-être cent mille francs de dot!

BARTHAZARD.

Cent mille francs? Non. Trois ou quatre cent mille, au bas mot. Et j'ajouterai même qu'elle est fille unique et que, plus tard, elle aura certainement plus d'un million... Veux-tu l'épouser?

HENRI.

Je t'écoute complaisamment, comme un enfant écoute sa nourrice et j'avoue que tu dis des bêtises qui me font plaisir. L'idée que je pourrais vivre avec cette petite femme-là, avoir toujours auprès de moi cet exquis compagnon, c'est là une idée dangereuse qui me fera souffrir tout à l'heure... Qu'importe? Je vais me payer quelque temps cette idée-là!

BARTHAZARD.

Oh! tu m'embêtes avec tes songeries... Il n'est pas question de rêve. Nous parlons de choses sérieuses... Tu veux épouser cette jeune fille et je vais te la faire épouser...

HENRI.

Vas-y! Vas-y! Je continue à rêver.

BARTHAZARD.

Tu ne te doutes pas d'une chose : c'est que j'ai une influence considérable sur le père de cette jeune fille-là... Tu es représentant d'une maison allemande. C'est un emploi qui ne te rapporte rien, mais qui fait bien mieux dans un discours que ton métier modeste de dessinateur d'ameublement... Représentant d'une maison étrangère, il y a quelque chose à faire avec ça... D'abord, les maisons étrangères ne sont pas ici,

sous nos yeux. C'est un avantage... Tu n'habites pas Paris...

HENRI.

Comment, je n'habite pas Paris?

BARTHAZARD.

Non, non! Tu n'habites plus Paris. A ton hôtel, tu es mal logé. On sait dans ton entourage que tu n'es pas précisément un beau parti... Tu habiteras Bruxelles ou Liége, où le père Gonthier ne connaît personne. J'ai vu tes livres. Tu viens de faire une année de soixante-dix mille francs... Quatre-vingt mille francs est mieux que soixante-dix mille... Tu as encore la représentation d'autres maisons... J'ai vu ta correspondance... Tu es d'une excellente famille ruinée... Ça, c'est conforme à la vérité. Tu as refait ta fortune... Ça n'est pas encore tout à fait vrai, mais ça le deviendra. Voilà!

HENRI.

En admettant que tu aies le toupet de raconter tout ça à ces gens, comment éviteras-tu qu'on vérifie tes assertions?

BARTHAZARD.

Mais on ne les vérifiera pas, mon ami. C'est moi qui les aurai vérifiées... Tu oublies que ces gens ont en moi une très grande confiance.

HENRI.

Enfin, comment se fait-il qu'il y ait des gens, tant de gens, qui aient confiance en toi, et que tu ne les aies pas associés à tes affaires, que tu ne leur aies pas demandé d'argent?

BARTHAZARD.

Mais c'est parce que, du jour où je leur demanderais un sou, ils n'auraient plus confiance en moi... Non,

mais tu ne connais pas les hommes, mon petit Henri... Ils accordent tout de suite leur confiance, mais jamais leur argent. Ça leur est désagréable de donner leur argent, mais ça leur est toujours agréable de donner leur confiance... C'est un sentiment naturel à l'homme. C'est facile d'avoir confiance dans les gens. Ça va tout seul. Cet homme-là sera tellement content de trouver un parti avantageux pour sa fille qu'il serait navré de ne pas y croire. J'aurai toujours quelques billets de banque pour t'avancer les frais, afin de t'habiller, et que tu puisses envoyer des fleurs. Alors voilà qui est parfait : dans deux mois, tu épouseras la fille de mon ami Gonthier... Nous ne risquons rien, n'est-ce pas?

HENRI.

Nous ne risquons rien.

BARTHAZARD.

Qu'est-ce que tu vas me donner pour ça?

HENRI.

Ce que tu voudras.

BARTHAZARD.

Je me contente de cinquante mille francs.

HENRI.

Oh! je ne marchande pas, tu auras tes cinquante mille francs.

BARTHAZARD.

Il ne suffit pas de me dire : « Tu auras tes cinquante mille francs », il faut que tu me le signes... Nous sommes aujourd'hui le...

HENRI.

Le 20 avril.

BARTHAZARD.

Tu seras marié le 20 juin. Au 10 décembre de cette année, c'est-à-dire six mois après ton mariage, tu me verseras vingt-cinq mille francs, et le 10 décembre de l'année prochaine, c'est-à-dire un an après la noce, tu me verseras encore vingt-cinq mille francs. J'ai du papier timbré sur moi. (Sortant de sa poche un stylographe.) Voilà le stylo, attribut obligé de l'homme d'affaires diligent... Assois-toi là.

HENRI.

Mais tu es bête!

BARTHAZARD, l'asseyant.

Assois-toi là. Appuie ta main sur cette table et écris-moi là-dessus en travers : « Accepté pour vingt-cinq mille francs au 10 décembre... »

HENRI.

Tu es stupide!

BARTHAZARD.

Eh bien, si je suis stupide, qu'est-ce que ça peut te faire d'écrire ça?

HENRI.

Oh! ça m'est égal... j'écrirais bien un million.

BARTHAZARD.

Écris seulement vingt-cinq mille francs... C'est plus sérieux... « Accepté pour vingt-cinq mille francs au 10 décembre... »

HENRI.

Accepté pour vingt-cinq mille balles...

BARTHAZARD.

Non, non, vingt-cinq mille francs...

HENRI.

Vingt-cinq mille balles, c'est plus français.

BARTHAZARD.

Non, vingt-cinq mille francs... Signe de ton nom... Et sur cet autre papier : « Accepté pour vingt-cinq mille francs au 10 décembre 1910... » Eh bien, voilà. Sais-tu ce que tu viens de faire?

HENRI.

Je viens d'écrire deux lignes bien inutiles.

BARTHAZARD.

Tu viens de vendre ton âme au diable... Je vais retrouver mon ami Gonthier...

Il sort pendant que Berthe entre avec Louise.

## SCÈNE XII

### HENRI, BERTHE, LOUISE.

LOUISE.

Oh! oh! voilà le bel inconnu!

BERTHE.

Écoute, Louise, je te permets de te taire.

LOUISE.

Il est très gentil garçon!

BERTHE.

Que tu es bête! Que tu es bête! Est-ce que tu vas me laisser tranquille?...

LOUISE.

Oui, je te laisserai tranquille, mais tu vas me présenter.

BERTHE, à Henri.

Mon amie désire que je vous présente... L'Inconnu... Mademoiselle Louise Ternin.

LOUISE, s'inclinant.

Bonjour, monsieur. Je connais beaucoup de personnes de votre famille...

HENRI.

Ah! vraiment?

LOUISE.

Elle est très sympathique, votre immense famille d'inconnus...

BERTHE.

Monsieur est tout de même connu de quelqu'un... De monsieur Barthazard... (A Henri.) Y a-t-il longtemps que vous êtes l'ami de monsieur Barthazard?

HENRI.

Pas très longtemps... Et vous?

BERTHE.

Pas très longtemps, mais mon père l'aime beaucoup. Il le trouve très intelligent et il a une grande confiance en lui... C'est un très bon garçon, n'est-ce pas?

HENRI.

Très bon garçon.

LOUISE.

Mais vous n'avez pas l'air convaincu?

HENRI.

Si, si.

BERTHE.

Vous l'aimez beaucoup?

HENRI.

Beaucoup.

BERTHE.

C'est curieux, je ne vous connais pas depuis très longtemps et ça m'intéresse beaucoup de savoir ce que vous pensez des gens.

HENRI.

Eh bien, c'est gentil, ce que vous dites là!

BERTHE.

Je me dépêche même de vous dire des choses aimables parce que, quand nous nous connaîtrons tout à fait, ce ne sera plus ça.

HENRI.

C'est ça, dépêchez-vous, dépêchez-vous...

BERTHE.

Je vais encore vous faire une déclaration qui sera d'ailleurs la dernière... J'ai une grande confiance en vous, parce que vous avez l'air d'un brave garçon...

HENRI.

Oh! il ne faut pas se dire ça trop vite.

BERTHE.

Moi, ça me plaît de vous le dire... Je suis sûre que c'est vrai!

Un silence.

HENRI.

Avez-vous beaucoup dansé, ce soir?

BERTHE.

Ah! voilà que vous me connaissez trop, maintenant, vous entrez impudemment dans la banalité. (A Louise.) C'est qu'il est timide. Il ne veut pas trop qu'on dise qu'il est un brave garçon. Voici mon père et monsieur Barthazard.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, GONTHIER, BARTHAZARD.

BARTHAZARD, à Gonthier.

Ce qu'il y a d'intéressant dans ces affaires de représentation, c'est que le représentant est sur le velours. Il n'a aucun frais, et si, par hasard, la maison qu'il représente — car cela arrive aux maisons les plus solides — fait de mauvaises affaires, il trouve immédiatement une autre société, qui est au courant de sa valeur personnelle d'agent et qui lui confie ses intérêts. (Apercevant Henri.) Tiens! (Bas à Gonthier.) Le jeune homme en question. (Montrant Henri.) Monsieur Henri Calvel. (A Henri.) Monsieur Gonthier.

GONTHIER, à Henri.

Monsieur! (A demi-voix à Barthazard.) Je ne veux pas avoir l'air de me jeter à sa tête, mais est-ce que vous croyez que je peux l'inviter à venir prendre le thé un de ces soirs?

BARTHAZARD.

Mais oui! mais oui! c'est un garçon très simple!

GONTHIER.

Notre ami, monsieur Barthazard, m'a dit tant de bien de vous que je serais ravi de faire votre connaissance...

Il doit venir prendre le thé un de ces soirs. Si vous vouliez nous faire l'amabilité de l'accompagner?

HENRI, s'inclinant.

Avec plaisir.

GONTHIER.

Ça va! Ça va bien... Vous n'aurez qu'à choisir avec votre ami, le soir qui vous conviendra. Nous sortons très peu, ma fille et moi... (Présentant.) Ma fille.

HENRI, s'inclinant.

Mademoiselle!

BERTHE, allant à lui.

Charmée de faire votre connaissance... Nous comptons sur vous?

LOUISE.

Nous comptons sur vous?

HENRI.

Oui, mesdemoiselles.

GONTHIER, à Barthazard.

Dites-lui que c'est une très bonne fille... Je ne veux pas avoir l'air de faire son éloge...

BARTHAZARD, à Henri.

C'est une charmante jeune fille que mademoiselle Gonthier.

GONTHIER.

Je ne me permettrais pas de dire cela moi-même, mais du moment que monsieur Barthazard le dit... Et vous savez, elle est gentille déjà à la première impression, mais plus on la connaît, plus on l'apprécie.

HENRI.

Même sans connaître mademoiselle, j'ai eu une excellente impression... (Silence.)

GONTHIER, embarrassé.

Voilà... Voilà...

Il sourit.

HENRI, avec un sourire gêné.

Voilà!

GONTHIER.

Eh bien, à bientôt, monsieur! Nous comptons sur vous.

HENRI.

Je vous remercie, monsieur.

Il lui tend la main.

GONTHIER, à Barthazard.

C'est entendu n'est-ce pas? (Il remonte un peu vers le fond. A Berthe.) Ma petite, nous allons rentrer, tu sais.

BERTHE.

Oui, papa, mais il faut que je prenne l'éventail que j'ai laissé par là. (A Louise.) Tu rentres avec nous?

LOUISE.

Non, non, je suis avec grand'maman... Elle s'amuse follement à regarder danser. Elle ne s'en ira que la dernière.

Elle sort par le fond. Berthe entre par la gauche.

GONTHIER, va vers la porte.

Eh bien, Berthe?

Il entre un instant à gauche.

## SCÈNE XIV

### BARTHAZARD, HENRI, puis BERTHE et GONTHIER

BARTHAZARD.

Je vais prendre rendez-vous pour après-demain soir. Je n'ai pas voulu le dire tout de suite pour laisser encore les choses dans le vague, mais tu viendras me prendre au bureau, nous irons dîner chez eux.

HENRI.

Non! Non! ça m'embête! je préfère y renoncer.

BARTHAZARD.

Non, mon vieux! Tu n'y renonceras pas maintenant. La chose est en bon chemin, je te réponds que tu y viendras.

Berthe revient en scène avec Gonthier.

BERTHE, à Henri.

A un de ces soirs?

Gonthier tend la main à Henri.

HENRI, à part.

Ça fait la troisième fois que nous nous donnons la main. Je crois que je lui donne trop souvent la main.

GONTHIER.

Nous comptons sur vous.

HENRI.

Alors... (Il se trouve tout à coup en face de Gonthier et lui tend la main.) Alors à un de ces soirs.

GONTHIER.

Tu viens, fillette?

BERTHE, à Henri.

A bientôt, n'est-ce pas?

HENRI.

A bientôt! (Sortent Berthe et Gonthier.)

BARTHAZARD.

Est-ce que tu viendras?

HENRI.

Je ne sais pas...

# ACTE DEUXIÈME

La scène représente un salon élégamment meublé. Au lever du rideau une femme de chambre ouvre la porte à un garçon fleuriste, qui vient déposer une corbeille de fleurs blanches sur une table.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LÉONTINE, LE FLEURISTE, puis FÉLIX.

LÉONTINE.

Mettez ça là. J'espère que voilà une belle corbeille!

LE FLEURISTE, en arrangeant la corbeille.

Et c'est de la belle fleur. Tout fleur de serre. Vous ne trouverez pas là-dedans de cette camelote d'hortensia qui n'est là que pour faire du volume. Ah! la maison se tient, y'a pas à dire, depuis qu'on a sangé de patron. On leur fait payer le prix aux clients. Mais du moment que l'on sert en conséquence.

LÉONTINE.

Notre demoiselle va être ravie de trouver ça en rentrant d'automobile!

LE FLEURISTE.

Elle est partie faire promenade?

LÉONTINE.

Avec le papa. Tous les jours elle fait sortir le papa, pour l'habituer, qu'elle dit, à l'auto. Ce pauvre monsieur, le nôtre, a une de ces frousses de tous les diables. Ils m'ont emmenée la semaine dernière. Moi qu'étais assise à côté du chauffeur et qui n'ai peur de rien, j'entendais le pauvre monsieur à nous qui criait : « Arrêtez! arrêtez tout de suite! » Le chauffeur arrêtait, suffit qu'il en était commandé. Évidemment! Et vous savez, quand on est tout le temps à faire marcher les freins, il paraît, le chauffeur m'a dit que les pneumatiques n'y résistent pas. La gomme s'use, s'use, et par le fait, on crève plus facilement. Mais not' monsieur — le nôtre —, il est ravi lorsqu'on crève, parce que, suivez-moi, une fois crevé, forcé de réparer, et pendant qu'on répare, on ne marche pas.

LE FLEURISTE,

qui l'a écoutée, les bras ballants, recommence à arranger ses fleurs.

Oh! triste! triste! Et ça se paye des automobiles de vingt mille francs, sans même savoir en profiter. Moi qu'on me donne seulement une auto, qu'est-ce que je dis, une auto? une simple moto! qu'est-ce que je dis, une moto? Un petit tri, un petit tri-porteur, sans moteur.

LÉONTINE.

Voulez-vous vous rafraîchir un peu?

LE FLEURISTE.

J'ai pas besoin d'être rafraîchi. Je suis toujours un peu frais, mais je suis toujours là pour un coup de vin pour ne pas faire de la peine au monde qui me l'offre.

LÉONTINE.

Venez par ici. Félix va vous servir à boire. (On sonne.) Ça doit être le petit fiancé en question. Je dis le fiancé,

c'est le promis. Enfin c'est tout comme... (A la cantonade.) Félix, grande paillasse, verse un verre à ce brave garçon. Ça vaudra mieux que de t'occuper à rien faire.

FÉLIX, du dehors.

J'ai fait entrer le jeune homme dans le petit salon.

LÉONTINE.

Bon, bon, je vais le faire entrer ici, pour qu'il voie seulement qu'on a bien apporté ses fleurs. (Elle va ouvrir au fond.) Que monsieur entre par ici. Monsieur verra que vous serez mieux.

Henri, très élégamment vêtu, entre par le fond.

## SCÈNE II

### LÉONTINE, HENRI.

HENRI.

Bonjour!

LÉONTINE.

Bonjour, monsieur; mademoiselle et monsieur ne sont pas rentrés d'auto. Mais ils ne vont pas tarder, puisqu'ils savaient bien que monsieur était pour venir. J'espère que monsieur nous a encore gâtés d'une belle corbeille!

HENRI, un peu étonné.

Ah! oui!...

LÉONTINE.

Et puis, que je remercie monsieur pour ce que vous m'avez donné hier soir. Monsieur est gentil pour moi.

HENRI.

Hier soir?

LÉONTINE.

Ces dix francs que monsieur Barthazard m'a remis venant de monsieur.

HENRI.

Ah! oui...

Il va s'asseoir sur un fauteuil, le dos à demi tourné au public.

LÉONTINE.

Ce n'est pas à moi, domestique, à en causer. Mais enfin je suis depuis sept ans dans la maison, et je puis me permettre de dire que mademoiselle a une sacrée chance et monsieur aussi par le fait, parce que des demoiselles comme la nôtre, aussi bonne que mignonne, vous n'en trouvérez pas des floppées et monsieur son papa est aussi gentil. Oh! je sais bien que pour ce que vous en ferez, ça vous intéresse moins. Et donc il faut les entendre, notre maître et sa fille, parler de monsieur à table, je les entends sans écouter, car c'est moi qui sers, quand ils sont seuls, et qu'il n'est pas question d'embarras, ni de fla-fla. Eh bien, ce qu'ils portent monsieur dans leur cœur, c'est rien que de le dire! Mademoiselle ne se gêne pas devant son papa : les jeunes filles qui ont perdu leur maman, dans un sens, vous les trouvérez plus mal élevées que les autres, mais aussi moins empruntées et moins en dessous. Et mademoiselle donc ne se gêne pas pour dire qu'elle est contente quand monsieur est là et qu'elle trouve monsieur plein d'intelligence et qu'il ne manque pas de bons mots. Il vous sort des paroles si gentilles — c'est mademoiselle qui parle — oui, nom d'une brique! — ça, c'est moi qui parle —; ce qu'il dit n'est plus la même chose que si c'était sorti par un autre. Puis c'est le tour du papa de parler de la belle position à monsieur.

Henri, qui a écouté avec plaisir les paroles de Léontine, a un moment d'impatience.

FÉLIX, entrant par le fond.

Il y a là un monsieur qui demande après monsieur... Un artiste peintre qu'on dirait...

HENRI.

Qui ça peut-il être?... Priez-le d'entrer.

FÉLIX.

Entrez donc par ici, monsieur.

Entre Thibaudel. Il est vêtu d'une redingote noire assez présentable; il est coiffé d'un chapeau mou, et porte une cravate flottante.

## SCÈNE III

### HENRI, THIBAUDEL.

HENRI, assez joyeusement.

Tiens! Thibaudel! (Félix et Léontine sortent.) Le domestique te prenait pour un peintre.

THIBAUDEL.

Parce que j'ai une cravate flottante et un chapeau mou. Ce domestique vit avec d'anciennes idées. De nos jours, à part toutefois les peintres, tout le monde a une cravate flottante et un chapeau mou. Et c'est très bien vu dans ma noble confrérie des courtiers de publicité.

HENRI.

Mon vieux Thibaudel, je suis content de te voir.

THIBAUDEL.

Je te crois. Car tu ne songes même pas à t'étonner de ma présence ici...

HENRI.

Je ne m'en étonne pas, puisque je t'ai prié de me faire parvenir les lettres qui m'arriveraient à l'hôtel.

THIBAUDEL.

J'ai passé à l'hôtel plus select où tu habites présentement. On m'a dit que j'avais des chances de te trouver ici. Je t'apporte donc une petite fiche... C'est une traite de trente-quatre francs que l'on a présentée ce matin.

HENRI.

Oui, c'est de mon tailleur. C'est la première d'une série de cinq. Et c'est d'autant plus triste que j'ai usé depuis longtemps déjà les vêtements que cette traite va commencer à acquitter. Je les ai donnés à un balayeur. De sorte que je commence maintenant à payer les habits du balayeur.

THIBAUDEL.

Tu as l'intention de payer!

HENRI.

Mais oui!

THIBAUDEL.

Tu sais que tu as jusqu'à demain soir avant le protêt.

HENRI.

Je vais te donner l'argent tout de suite.

THIBAUDEL.

Comment, tu as trente-quatre francs?

HENRI.

J'ai trente-quatre francs.

THIBAUDEL.

Je te voyais bien habillé et très chic, mais de là à penser que tu avais trente-quatre francs!

HENRI.

Je vais te remettre un billet de cinquante francs.

THIBAUDEL.

Je n'ai pas de monnaie.

HENRI.

Ça ne fait rien. Tu me rendras ces seize francs quand tu me reverras.

THIBAUDEL.

Ne me dis pas ça, je tiens à te revoir. Je te déclare d'ores et déjà qu'il me sera très difficile, et décidément trop pénible de te rendre seize francs. Tu es mon ami. Pour toi je me jetterais dans un brasier ardent ou dans la plus froide des rivières, mais n'attends pas de moi que je te rende le moindre numéraire. Non... De l'argent, ça m'arrive rarement d'en recevoir, parfois d'en donner, mais jamais d'en rendre.

HENRI, songeur.

Oui, oui, c'est comme ça que je comprenais la vie.

THIBAUDEL.

Mon vieux, il n'y a que cette façon : comme ça tout l'argent qui nous rentre nous fait plaisir, parce qu'on se dit : « Je ne serai pas obligé de le restituer »... C'est égal, vieux Henri, je suis bien content de te revoir ici, bien à ton aise.

HENRI.

Je ne suis pas à mon aise.

THIBAUDEL.

Qu'est-ce qu'il y a?

HENRI.

Eh bien, il y a que je suis très embêté. Écoute, j'ai confiance en toi... et puis je suis content de trouver quelqu'un à qui je puisse parler et à qui je ne sois pas obligé de raconter des blagues... J'ai été amené ici par Barthazard... Tu connais Barthazard?

THIBAUDEL.

Oui, oui, je l'ai un peu connu jadis, mais depuis il a fait du chemin; maintenant, on ne se voit plus beaucoup...

HENRI.

Eh bien, ce Barthazard est un être effrayant... Il m'a embarqué dans des histoires!... Tel que tu me vois je suis représentant d'une maison allemande de métallurgie...

THIBAUDEL.

Oui, je sais.

HENRI.

Non, tu ne sais pas... Je suis représentant d'une maison allemande de métallurgie, et je gagne de soixante à soixante-dix mille francs par an... Voilà ce que tu ne savais pas non plus il y a huit jours.

THIBAUDEL.

Mes compliments!

HENRI.

Il n'y a pas de quoi... Barthazard a donc profité de ce qu'il est en très bons termes avec cette famille pour raconter des histoires et me faire épouser la jeune fille.

THIBAUDEL.

Oui, mais est-ce que ça va prendre?

HENRI.

Eh bien, c'est ce que je lui dis tout le temps... Mais c'est un individu d'une audace effrayante... Il va! il va!... c'est son genre! Il prétend hardiment que ces gens ne se renseigneront pas ailleurs. Moi, je prétends que si, et à chaque instant j'ai un trac horrible que tout vienne à se découvrir. Pourtant, c'est curieux, s'ils étaient mis au courant de cela une bonne fois, eh bien je serais soulagé. On me flanquerait à la porte et tout serait dit; alors je retournerais à l'hôtel, à notre hôtel, je reprendrais ma vie... une vie difficile, mais somme toute, beaucoup plus tranquille...

THIBAUDEL.

Eh bien, mon vieux, reviens! Qu'est-ce que tu attends? Nous sommes réduits au bridge à trois avec le patron de l'hôtel et le traducteur d'espagnol. Rends-nous notre quatrième. Si tu désires tant que ça qu'ils soient au courant, tu n'as qu'à tout leur raconter toi-même!

HENRI.

Oui, mais je ne leur dis pas, parce que j'aime cette jeune fille. Qu'est-ce que tu veux? ne ris pas, j'aime cette jeune fille.

THIBAUDEL.

Je ne ris pas.

HENRI.

L'amour, il y a encore quinze jours, je me demandais si cela existait. Oui, ça m'est arrivé plusieurs fois de rencontrer une petite femme gentille et de me dire avec empressement : « Je suis amoureux! » Je lui répétais cela toute une soirée, mais c'était surtout pour moi que je le disais. Le lendemain...

THIBAUDEL.

Elle était souriante...

HENRI.

Elle était souriante... mais j'étais désenchanté... Alors, comme à cinq ou six reprises, je n'avais pas réussi à me monter le cou, j'en avais conclu que l'amour n'existait pas. Mais il existe, tu entends, il existe... Tu peux le dire dans ta clientèle, et dans tout le quartier. Quand je suis avec cette personne, je n'ai pas besoin du tout de me forcer pour me dire que je l'aime, au contraire! Je tâche de me persuader que je ne l'aime pas, et je n'y parviens pas... J'ai beau me raisonner, tu ne peux pas te figurer à quel point je me raisonne! Il y a en moi deux individus : un rabat-joie qui fait son possible pour dégoûter l'autre. Le rabat-joie lui dit : « Cette jeune fille est jolie », et il ne peut pas dire le contraire! Elle est certainement jolie... Mais il ajoute qu'il y a des millions d'autres jolies femmes sur la surface de la terre. D'accord; mais les autres, ce n'est pas elle.

THIBAUDEL.

Évidemment.

HENRI.

Je l'aime parce que c'est elle : il me semble que si elle était changée en rocher...

THIBAUDEL.

Peu probable.

HENRI.

Si elle était changée en rocher, j'aimerais ce rocher qui serait elle... Eh bien, est-ce que j'en ai mon compte?

THIBAUDEL.

Oui, oui, ça y est... Mais qu'est-ce qui va arriver de tout ça?

HENRI.

Je n'en sais rien.

THIBAUDEL.

Enfin je vais toujours payer ta petite traite de trente-quatre francs... Au revoir, jeune exalté.

Henri prête l'oreille.

HENRI.

Tiens! voilà...

THIBAUDEL.

Qui ça?

HENRI.

Barthazard... mon bourreau.

THIBAUDEL.

Alors, je m'en vais.

Barthazard entre avec un paquet sous le bras et paraît très affairé.

## SCÈNE IV

BARTHAZARD, HENRI, THIBAUDEL, qui sort peu après.

BARTHAZARD.

Henri, j'ai quelque chose à te dire.

Il voit Thibaudel qu'il salue d'un signe de tête.

THIBAUDEL, lui tend la main.

Ah! tu ne me reconnais pas?

BARTHAZARD.

Si, si fait. Vous allez bien?

THIBAUDEL.

Oui, oui. Au revoir, baron!

Il sort.

BARTHAZARD, après avoir gardé un moment le silence.

Qu'est-ce qu'il vient faire ici, celui-là? Alors il vient te relancer. Tu es fou de le laisser venir.

HENRI.

Eh bien, c'est un type de mon hôtel. Il m'avait apporté une chose pressée.

BARTHAZARD.

Mais il faut rompre avec tous ces gens-là!

HENRI.

Oh! écoute! fiche-moi la paix! Tu m'embêtes!

BARTHAZARD.

Il ne s'agit pas de t'embêter ou de te laisser tranquille, il s'agit de ne pas compromettre notre affaire... Notre affaire va bien, mais c'est le reste qui va très mal... J'ai en ce moment des ennuis par-dessus la tête, des sommes à payer aujourd'hui même et j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir un peu de temps. Je vais justement chez moi, où il y a un individu de qui j'ai besoin pour obtenir un délai. Et avec toutes ces histoires-là, il faut encore que j'aille courir les fleuristes et les marchands de bonbons pour la jeune fille... Heureusement que j'ai trouvé un confiseur à qui j'ai fait un contrat de publicité... Tu donneras ces bonbons tout à l'heure.

HENRI.

Non, non, va les donner, ça m'embête de les donner...

BARTHAZARD, le regardant avec mépris.

Enfin!... Je les laisse là... Elle saura bien que ça vient de toi... Je vais retrouver cet individu chez moi... Il y

a quatre minutes d'ici à la maison, je ne serai pas longtemps absent... (Louise entre.) Tiens! Mademoiselle Louise! Votre amie n'est pas de retour?

LOUISE.

Non, elle n'est pas rentrée d'auto.

BARTHAZARD.

Notre jeune homme n'est pas content. Il n'aime pas attendre.

Il s'en va.

## SCÈNE V

### HENRI, LOUISE.

HENRI, comme à lui-même.

Oh! c'est intolérable.

LOUISE.

Qu'est-ce que vous dites?

HENRI.

Je dis que tout ce qui n'est pas Berthe me rend malheureux!

LOUISE.

Eh bien, merci pour moi!

HENRI.

Ne plaisantez pas. Vous savez bien que je vous considère comme une vraie amie, je l'ai senti tout de suite... Je suis un peu fatigué de l'entourage de Berthe. Ce n'est pas à cause de vous, bien entendu, qui êtes charmante, mais les autres... son père...

LOUISE.

C'est un très brave homme.

HENRI.

C'est un très brave homme, mais...

LOUISE.

Mais quoi?

HENRI.

Ce serait si bon de s'aimer en dehors de tout et de tous.

LOUISE.

Un cœur et une chaumière!

HENRI.

Oui, oui, oui, je me suis bien fichu de cette expression, mais maintenant je la comprends très bien... Les amoureux souhaitent une chaumière parce qu'ils veulent être en dehors de la vie, ne plus penser à ce qu'on appelle une situation, une position, à ce qui s'évalue, à ce qui se chiffre... Écoutez, ma chère amie, je voudrais vous poser une question, mais je vous supplie d'y répondre du fond de vous-même... Vous connaissez bien Berthe?

LOUISE.

Oui. Mieux que moi-même.

HENRI.

Eh bien, si je n'étais pas ce qu'on croit... si au lieu d'être (Avec effort.) un représentant de commerce... (Avec effort.) brillant... si j'étais un pauvre garçon sans situation, croyez-vous qu'elle m'aimerait?

LOUISE.

Mais bien sûr! Elle ne vous aime pas pour votre

argent... Elle n'en a pas besoin de votre argent... Elle en a pour deux... Je sais qu'elle a déjà refusé officiellement un garçon qui a trois millions de fortune...

HENRI.

Vous êtes sûr de ce que vous dites? Écoutez : j'avais songé à faire une expérience un peu romanesque... Je vais vous demander ce que vous en pensez... Si je lui disais que je suis... ou plutôt que je ne suis pas du tout ce qu'elle croit... si je lui racontais que je n'ai pas de position, que j'habite dans un hôtel du quartier des Ternes, dans une petite rue, un tout petit hôtel... une toute petite chambre, très basse de plafond, mais très haute d'étage... Si je lui racontais que je gagne péniblement une centaine de francs par mois en faisant par exemple des dessins d'ameublement?

LOUISE.

Oh! comme c'est vraisemblable!

HENRI.

Mais c'est tout à fait vraisemblable... Je désire qu'elle sache... (Se reprenant.) je désire qu'elle s'imagine que je suis cela... et que même je suis bien heureux d'avoir cette petite chambre, qu'il m'est arrivé de dormir l'été dans la cour d'un loueur de voitures, dans un vieil omnibus de rebut...

LOUISE.

Oh! qu'est-ce que c'est que cette histoire-là? Est-ce que ça existe, ça?...

HENRI.

Si, si, je crois que ça existe... Je connais quelqu'un à qui c'est arrivé... Ce quelqu'un, il faudrait dire à Berthe que c'est moi... ce quelqu'un a posé des heures entières dans des antichambres de marchands de

meubles pour attendre d'être reçu et pour proposer un petit dessin... Ce quelqu'un, étant à Royan, s'est trouvé, je ne sais comment, il y a deux ans, obligé de s'engager dans un orchestre de tziganes où il faisait la quête avec une petite soucoupe, parce qu'il ne savait jouer d'aucun autre instrument.

LOUISE.

C'est de la fantaisie...

HENRI.

Oui, oui, c'est un peu de la fantaisie. Je désire que Berthe me voie sous les traits d'un être minable, sans aucune position... Ce serait drôle!

LOUISE, souriant.

Eh bien, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas vous montrer comme ça.

HENRI, avec emportement.

Enfin pourquoi? pourquoi? Alors ce n'est pas pour moi-même qu'elle m'aime?

LOUISE.

Mais si, voyons! elle vous aime pour vous, elle ne vous aime que pour vous... Seulement que voulez-vous? Berthe est une fille défiante... Elle ne se défie pas des autres, elle se défie d'elle-même. Si vous étiez un pauvre jeune homme, jamais elle ne croirait à la sincérité de vos sentiments.

HENRI, tombe accablé sur un fauteuil.

Voilà! Voilà! ce que je craignais!

LOUISE.

Oh! comme il se frappe! Oh! comme il est com-

pliqué! Il n'est pas content de ce qui est, il faut encore qu'il se demande ce qui arriverait si ce qui est n'était pas... Allons, mon ami, profitez donc de ce qui existe, allez! Ne vous mettez pas martel en tête... Il est un peu bête, ce grand garçon-là!

## SCÈNE VI

LES MÊMES, GONTHIER, BLIVET.

GONTHIER, entre suivi de Blivet.

Il est ici!... Ma fille vous prie de l'excuser encore un peu parce qu'elle avait une essayeuse qui l'attendait dans sa chambre... Alors elle y est allée directement. Elle reviendra tout à l'heure... La jeune Louise est même invitée à la rejoindre pour lui donner son avis, son précieux avis.

LOUISE.

Ah! oui, c'est une mission de confiance. A tout à l'heure...

Elle sort.

GONTHIER, présentant.

Mon ami Blivet, un vieil ami... (A Henri.) Mon cher, nous venons de faire notre promenade d'auto quotidienne, une superbe promenade... Me voilà tranquille jusqu'à demain trois heures... (A Blivet.) Mon ami, je ne suis pas fâché de te faire connaître ce jeune homme... A un âge où beaucoup de jeunes gens sont encore à chercher leur voie, celui-là a déjà une situation magnifique.

HENRI.

Monsieur Gonthier, je vous assure que vous exagérez...

GONTHIER.

J'exagère! J'exagère!

HENRI.

Oui...

GONTHIER, à Blivet.

Il n'est pas bluffeur, au moins, hein? Chaque fois qu'on lui parle de sa situation, c'est la même chose, il a l'air d'éluder la conversation... Mais je sais... heureusement que je suis au courant par Barthazard, et que celui-là me fournit des chiffres... Près de soixante-dix mille francs bon an, mal an.

HENRI, embarrassé.

Oh! oh! soixante-dix mille francs...

GONTHIER.

Je puis donner ces détails devant Blivet, c'est un vieil ami... (A Blivet.) Est-ce que ce n'est pas magnifique?

BLIVET.

Je te crois!

GONTHIER.

Et vous savez pour qu'il trouve ça magnifique, Blivet, il faut que ça le soit, parce qu'il est plutôt débineur.

BLIVET.

Je suis débineur?

GONTHIER.

Oh! tu es débineur, mon vieux...

BLIVET.

Je ne m'en suis jamais aperçu.

GONTHIER.

Moi, je m'en suis aperçu tout à l'heure, devant mon

auto. Tu ne l'admirais que d'un œil... (A Henri.) Qu'est-ce que Barthazard vient encore de m'apprendre ce matin? que vous avez une autre usine de Westphalie qui vous fait des offres?...

HENRI, d'un air inquiet.

Qu'est-ce qu'il vous a dit?

GONTHIER.

Oh! vous savez, ça ne sort pas d'ici... Ne me cachez rien. Je ne le raconterai pas... c'est une usine concurrente de la vôtre, paraît-il, qui vous offre une situation presque double?

HENRI.

Oh! c'est inutile, je n'accepterai pas.

GONTHIER.

Parce qu'elle est concurrente de la vôtre? Il faut accepter, voyons. Et même s'il y a une combinaison pour avoir les deux sans qu'elles s'en doutent... Je ne sais pas, moi... si c'est possible... N'est-ce pas, Blivet?

BLIVET.

Mais oui.

GONTHIER.

Du moment que Blivet vous le dit, c'est un homme qui connaît les affaires... D'ailleurs, il est dans votre partie...

HENRI.

Dans ma partie?

GONTHIER.

Oui, dans la métallurgie.

HENRI, à part.

Bon! bon!

GONTHIER.

C'est un grand métallurgiste.

HENRI, même jeu.

Eh bien, ça va être bien!

BLIVET.

Vous représentez la « Artberg Gesellschaft »?

HENRI.

Oui, oui...

BLIVET.

C'est surtout dans les aciers chromés que vous travaillez, n'est-ce pas?

HENRI.

Dans les aciers chromés, oui, oui...

BLIVET.

Pour quel usage?

HENRI.

Pour tous les usages...

BLIVET.

Vous avez aussi des aciers au ferro-aluminium et à l'iridium?

HENRI.

Oui, oui...

BLIVET.

Êtes-vous content des aciers à l'iridium?

HENRI.

Pas mécontent.

BLIVET.

Sans entrer dans les détails de fabrication, très

secrets évidemment, vous pouvez tout de même me dire les résultats que vous avez obtenus comme élasticité et comme résistance à la rupture.

HENRI.

... Eh bien, de très beaux résultats...

BLIVET.

Quel chiffre atteignez-vous pour la résistance, par exemple?

HENRI, à mi-voix.

Dix ou douze.

BLIVET.

Dix ou douze?

HENRI.

... Trois cents...

BLIVET, étonné.

Ah!

HENRI, à part.

J'ai très mal répondu. Tant mieux! Tout va se découvrir, on va me flanquer à la porte...

BLIVET, à Gonthier.

Il ne veut pas parler. Il doit être épatant pour la partie commerciale.

GONTHIER.

Il paraît que, comme commerçant, c'est un homme de tout premier ordre... (Il s'approche d'Henri en souriant.) Oui, oui, c'est un commerçant de tout premier ordre... nous savons cela. Mais mon garçon, j'ai tout le temps l'air de vous parler de votre situation, de votre position, il ne faudrait pas croire que je ne pense qu'à ça... Je suis content que vous ayez une situation, mais ce n'est pas du tout votre situation qui me plaît, c'est vous. Ce n'est pas du tout parce que vous gagnez de l'argent que je vous donne ma fille...

HENRI, touché.

Merci, monsieur Gonthier!

GONTHIER.

Grâce à Dieu, ma fille n'a pas besoin de ce que vous gagnez, et vous n'auriez absolument pas un sou que vous me plairiez tout de même...

HENRI, avec élan.

Oh! mon Dieu, que je vous remercie! Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que vous me faites plaisir en me disant cela...

GONTHIER.

Évidemment, si vous n'aviez rien à vous, je ne vous aurais jamais donné ma fille. Nous n'avons pas besoin de votre argent, mais c'est une garantie pour nous, tout de même ; ça nous prouve que vous êtes un garçon sérieux... (Il lui tape sur l'épaule.) un garçon sérieux...

Henri sourit tristement. Entrent Berthe et Louise.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, BERTHE, LOUISE.

GONTHIER.

Mais voici les petites... Eh bien, ce fameux essayage est terminé?

BERTHE.

Oh! ce n'est jamais fini! (Elle serre la main d'Henri.) Bonjour!

HENRI, souriant.

Bonjour!

BERTHE.

Qu'est-ce que vous avez?

HENRI.

Rien...

BERTHE.

Des ennuis d'affaires?

HENRI.

Oui, c'est cela...

BLIVET.

Eh bien, c'est un peu long, ces essayages de robes! Et ce n'est pas fini! C'est maintenant qu'il va falloir en essayer!...

GONTHIER, riant.

Ah! ah!

BLIVET.

Ah! ah!

Berthe a l'air un peu embarrassée et Henri davantage.

LOUISE.

Ah! ah! (Un temps.) Situation gênante s'il en fut... Nous savons tous de quoi il est question, seulement on n'en parle pas... Allons! allons! pourquoi n'en parlons-nous pas? (Avec effort.) A quand le mariage?

GONTHIER.

Oh! moi, je ne demande pas mieux que d'en parler, vous savez bien. Je n'ai pas besoin qu'on mette une paire de gants et qu'on vienne faire auprès de moi une démarche officielle... (A Henri.) Mais je vous ai dit pourquoi nous attendions... Il faut que nous allions voir le plus tôt possible ma tante, de Versailles, afin qu'elle ne l'apprenne pas par quelqu'un d'autre, parce que, si elle apprenait la chose par un autre, eh bien, merci!

nous serions beaux!... Aussitôt que vous aurez une après-midi de libre, nous irons à Versailles...

BERTHE.

En auto?

GONTHIER.

En auto ou en chemin de fer... Alors aussitôt la démarche faite, ce n'est pas moi, mes enfants, qui retarderai les choses... Vous n'aurez qu'à vous mettre tout de suite en campagne pour choisir un appartement...

LOUISE, à Henri.

Dans quel quartier allez-vous habiter?

HENRI, gêné.

Eh bien, nous verrons. Pas du côté des Ternes.

GONTHIER.

Il faudra voir ça après-demain!... Supposez qu'on aille à Versailles demain... Va-t-on à Versailles demain?

HENRI.

... C'est que demain... j'ai peur que ça ne me soit pas possible...

GONTHIER.

Mais si! mais si! ce sera possible.

HENRI.

... Je ne crois pas...

BERTHE.

Pourquoi ça?

HENRI.

Eh bien, je vais tâcher...

GONTHIER.

Pour l'appartement, on choisira quelque chose de

spacieux. Autant s'installer pour de bon la première fois et ne pas avoir à s'agrandir plus tard...

BERTHE, apercevant le sac de bonbons.

Qu'est-ce que c'est encore que ça? Oh! des bonbons... (A Henri.) De vous, monsieur Henri?

HENRI.

Je suppose.

BERTHE.

Nous allons en manger tout de suite.

Elle ouvre la boîte et en offre à Louise.

GONTHIER, prend Henri sous le bras.

Vous savez que nous n'avons pas encore parlé de la question d'intérêt.

HENRI.

Non, non, n'en parlons pas.

GONTHIER.

Il faut tout de même que je vous dise ce que je donne à ma fille.

HENRI.

Ce n'est pas la peine, ce n'est pas la peine...

GONTHIER.

Je tiens à vous le dire : je lui donne cinq cent mille francs de dot...

HENRI.

Non, non, monsieur Gonthier, ne me parlez pas de ça. Je vous assure que c'est la seule chose qui me déplaise dans mon bonheur.

GONTHIER.

Alors vous voudriez la prendre sans dot?

HENRI.

Je ne suis pas partisan de la dot... Je trouve que le mari doit subvenir à lui tout seul à l'existence de son ménage.

GONTHIER.

Je sais bien que vous êtes en mesure de le faire.

HENRI.

Oui... Mais même si je n'étais pas en mesure de le faire, je vous parlerais ainsi.

GONTHIER.

Admettez tout de même qu'une année vous soyez moins content de vos affaires... Il est vrai que vous auriez toujours la ressource de vous adresser à moi.

HENRI.

Eh bien, je voudrais m'en tirer sans m'adresser à vous. J'ai des idées spéciales là-dessus.

GONTHIER.

Alors il faudrait vous restreindre?

HENRI.

Eh bien, je me restreindrais, je me restreindrais.

GONTHIER.

Mais vous êtes un être extraordinaire! Vous commencez à m'inquiéter parce que vraiment vous êtes un peu exagéré. Quel meilleur emploi voulez-vous que je fasse de ma fortune que de venir en aide à mes enfants?

HENRI.

Eh bien il y a des emplois... Il y a bien des emplois... (Pénétré.) Il y a du bien à faire...

GONTHIER.

Je suis un bon homme, je ne demande pas mieux que de faire le bien.

HENRI.

Oh! il y a du bien à faire... il y a des pauvres hères qui travaillent... des dessinateurs d'art qui ont besoin d'être secourus. Barthazard entre.

GONTHIER.

Tiens! Voilà Barthazard, nous allons lui demander son avis.

HENRI.

C'est ça, demandez-le-lui...

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, BARTHAZARD.

GONTHIER, à Barthazard.

Il est bien extraordinaire, votre jeune homme!... Savez-vous ce qu'il me dit? Qu'il veut épouser ma fille sans dot... (Un silence.)

BARTHAZARD.

Ah! bien! bien!

GONTHIER.

Vous m'avez dit qu'il était très désintéressé, mais à ce point-là! Blivet! Écoute donc ça, Blivet?

Il prend Blivet sous le bras et s'éloigne en remontant vers le fond

## SCÈNE IX

BARTHAZARD, HENRI.

BARTHAZARD.

Qu'est-ce que tu as encore été raconter au père

Gonthier? Que tu veux épouser sa fille sans dot, maintenant?

HENRI.

Certainement.

BARTHAZARD.

Mais tu en as de bonnes! Il est vrai qu'une fois mariés il subviendra toujours à vos besoins... Ça s'arrangera le jour du contrat, mais nous n'en sommes pas encore au contrat, malheureusement...

HENRI.

Je t'avais bien dit que ton affaire ne tenait pas debout, qu'un rien pouvait la jeter par terre. D'ailleurs, ça va très mal.

BARTHAZARD.

Comment, ça va très mal?

HENRI.

Oui, ce vieux monsieur que tu vois là-bas et qui n'a l'air de rien... C'est un métallurgiste.

BARTHAZARD.

Eh bien?

HENRI.

Eh bien, il m'a posé des questions

BARTHAZARD.

Qu'est-ce que tu as répondu?

HENRI, ravi.

Oh! des choses idiotes!

BARTHAZARD.

Tu l'as fait exprès!

HENRI.

Je n'ai pas eu besoin... Mais qu'est-ce que tu veux, on ne joue pas du jour au lendemain le rôle que tu veux me faire jouer. Il fallait me faire passer trois ans à l'École des mines.

BARTHAZARD.

Oh! mais je vais rattraper ça, moi!

BERTHE, s'approchant d'Henri.

Un bonbon! Comme il fait une vilaine figure! Non, vous n'aurez pas de bonbon, et je ne vous parlerai pas tant que vous aurez cette figure-là...

Elle remonte vers le fond.

BARTHAZARD, à Blivet.

Eh bien, vous avez essayé de faire parler mon jeune homme?

BLIVET.

Non, moi je n'ai pas essayé de le faire parler, je lui ai posé quelques questions... Je ne croyais pas aller trop loin.

BARTHAZARD.

Et vous en avez tiré quelque chose?

BLIVET.

Pas grand'chose!

BARTHAZARD.

Vous ne tirerez rien de celui-là. (A Gonthier, qui s'est approché.) Tenez, ne lui parlez pas tout le temps des maisons dont il est le représentant, parce qu'en dehors de sa maison allemande il a la représentation non officielle... de plusieurs maisons russes. C'est même ce qui constitue le plus clair de son revenu, mais il n'en parle

pas... Cette espèce d'incognito lui sert sur le marché. C'est un homme tout à fait étonnant.

BLIVET.

Eh bien, pourquoi est-il au service d'usines allemandes ou russes, et pourquoi ne cherche-t-il pas à avoir une place dans une usine française?

BARTHAZARD.

Les usines françaises ne le payeraient pas assez cher.

BLIVET.

Et pourquoi donc? J'en connais qui pourraient être attirées...

BARTHAZARD.

Allons donc! la vôtre?

BLIVET.

Pourquoi pas?

GONTHIER.

Ce qui me chiffonne, c'est qu'il a l'air triste... Il a l'air sinistre pour un homme qui est en pleins projets de mariage...

BARTHAZARD.

Oui, mais c'est son air... Il est ravi, au fond.

BLIVET.

Moi, je sais pourquoi il est comme ça : c'est parce qu'on ne le laisse pas avec la petite fille... Sortons sans avoir l'air de rien.

GONTHIER.

Oui, oui, sortons sans avoir l'air de rien.

BARTHAZARD.

C'est ça... nous allons parler de cette affaire...

Gonthier et Barthazard sortent.

BLIVET, à Louise.

Vous n'avez rien à faire là-haut, avec la couturière?

LOUISE.

Si, si, c'est entendu, il faut que j'y monte... (A Berthe et à Henri.) Excusez-moi! Excusez-moi! (En sortant, à Blivet.) Ils m'excusent.

## SCÈNE X

### BERTHE, HENRI.

BERTHE.

Enfin, quoi? qu'est-ce que ça veut dire? Et puis pourquoi ne voulez-vous pas aller demain chez ma tante?

HENRI.

Mais je n'ai pas dit que je ne voulais pas y aller...

BERTHE.

Mais vous ajournez tout le temps... Enfin c'est un peu ridicule, c'est moi qui ai l'air de me jeter à votre tête... Je ne devrais pas être obligée de vous pousser ainsi. Après m'avoir dit les sentiments... que vous aviez pour moi... Est-ce que c'est changé? Est-ce que c'est fini?

HENRI, exalté.

Pouvez-vous me dire? Mais jamais je ne vous ai tant aimée!...

BERTHE.

Eh bien, alors pourquoi hésitez-vous à m'épouser?

HENRI.

Mais je n'hésite pas. Je désire ardemment que nous vivions ensemble le plus tôt possible...

BERTHE.

On ne le dirait pas...

HENRI.

C'est parce que... Je ne sais comment vous expliquer. Je suis suffoqué par la rapidité de mon bonheur. Je ne profite pas des choses quand elles passent si vite... C'est un temps si charmant que celui des fiançailles! Si ça pouvait durer! Ces moments d'attente délicieuse, on ne les retrouve jamais...

BERTHE.

Quel drôle de langage! Qu'une personne désenchantée de la vie, qu'un vieillard de quatre-vingts ans parle avec attendrissement du temps des fiançailles, voilà qui peut se comprendre... Mais vous, qui devez être impatient de vivre avec moi, pourquoi voulez-vous vous éterniser dans cette période d'attente? Ce n'est pas naturel... Il y a quelque chose que vous me cachez.

HENRI.

Moi?

BERTHE, le regardant dans les yeux.

N'êtes-vous pas libre?

HENRI.

Comment? Si je ne suis pas libre?

BERTHE.

Je vous demande si vous n'avez rien dans la vie qui vous attache... Le soir où vous m'avez parlé pour la première fois, vous m'avez dit que vous aviez déjà été aimé... Est-ce qu'il y a au monde quelqu'un que votre mariage gênerait?

HENRI.

Je vous jure qu'il n'y a rien de tout cela.

BERTHE.

Je vous crois... Mais alors, pourquoi? Pourquoi?... Oh! je vois bien que vous ne m'aimez plus!

Elle se cache le visage dans ses mains.

HENRI, affolé.

Elle pleure maintenant! Elle pleure! Elle se met à pleurer! Mais c'est abominable! Je ne veux pas que vous pleuriez! J'aimerais mieux vous emporter, vous emporter tout à moi, au bout du monde... (Affolé.) Voulez-vous fuir avec moi? Je vous enlève!

BERTHE, stupéfaite.

Mais pourquoi ça? Puisqu'on me donne à vous? (Inquiète.) Vous me feriez croire que vous ne pouvez pas vous marier, que vous n'êtes pas libre.

HENRI.

Mais je vous épouserais! on se marierait à l'étranger, dans une petite église. Nous mènerions une vie modeste. Je travaillerais pour vivre...

BERTHE.

Mais pourquoi? Pourquoi voulez-vous que je quitte mon père?

HENRI.

J'ai en horreur tout ce qui vous entoure!

BERTHE.

Vous quitteriez votre situation?

HENRI, avec élan.

Ah! tout de suite!... Je trouverais une place à Londres, dans une maison de commerce...

BERTHE.

Vous ne savez pas l'anglais?

HENRI.

Non, mais je sais le français. C'est très utile dans une maison de commerce anglaise.

BERTHE.

Écoutez, mon ami, en ce moment vous n'êtes pas bien. Vous étiez trop calme tout à l'heure. Et maintenant, vous avez trop d'exaltation... Pourquoi nous en aller quand tout le monde est si bon pour nous? Pourquoi ne pas aimer mon père qui nous aime bien? Si vos affaires vous tracassent, vous n'aurez plus besoin de travailler après notre mariage. Mon père vous l'a dit... Soyez gentil, ne me tourmentez pas. Vous m'obligez à vous parler sans réserve, parce que je vous vois agité, et pas aussi heureux que vous devriez être... J'ai pour vous une tendresse infinie...

HENRI.

Ah! oui. Parlez, parlez. Quand vous parlez, je ne pense plus qu'à vous... Il me semble que votre parole m'entraîne avec vous, loin d'ici, comme sur un fleuve d'oubli. Le reste du monde disparaît. Toute ma vie est dans vos yeux... (Ils se tiennent les mains et se regardent en silence. On entend la voix de Barthazard. Henri tombe accablé sur un fauteuil.) Ah! le reste du monde reparaît!

## SCÈNE XI

LES MÊMES, BARTHAZARD.

BARTHAZARD, entrant.

J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre...

HENRI.

Encore!

BARTHAZARD, à Berthe.

Quel type!

BERTHE, à Henri.

Vous voilà de nouveau avec une drôle de figure. (Bas.) Votre ami ne vous réussit pas, je vous réussis mieux... Je vous laisse tout de même avec lui. Louise m'attend là-haut. A tout à l'heure! (Elle lui tend la main, Henri la lui saisit et la lui baise avec effusion.) Mais je ne m'en vais pas en Amérique... on va se revoir? (Il lui baise encore la main.) A tout de suite!

Elle s'en va en lui jetant un regard un peu inquiet.

## SCÈNE XII

### BARTHAZARD, HENRI.

BARTHAZARD.

Le père Blivet est emballé sur ton compte. Il veut se séparer de son directeur qui le sert admirablement depuis vingt ans, pour te prendre, toi, dans son usine, simplement parce qu'il ne te connaît pas et qu'il te payerait trois fois plus cher... Tu vois que ça va bien.

HENRI, d'un ton équivoque.

Oui, oui, ça va bien...

BARTHAZARD.

Mais ce n'est pas tout ça. Il faut que l'affaire aille précipitamment. Pourquoi as-tu dit que tu n'étais pas libre demain pour rendre visite à la tante de Versailles?

HENRI.

Eh bien, parce que dans deux ou trois jours c'est encore assez tôt...

BARTHAZARD.

Tu es bon, toi! Je ne veux pas attendre. Je suis à la veille d'être saisi, et si je suis saisi, nous la dansons, car je perds tout crédit, et le père Gonthier toute confiance... J'ai besoin de vingt mille francs d'ici deux jours. Je ne peux les trouver qu'en négociant le premier billet de vingt-cinq mille francs que tu m'as signé. Mais il faut pour cela que les fiançailles soient officielles, que l'on sache que tu vas devenir le gendre du père Gonthier... Alors, je pourrai négocier ta signature! tes autographes commenceront à avoir de la valeur... C'est pour cela, mon vieux, qu'il vaut mieux aller demain à Versailles.

HENRI.

Je t'en prie, attends deux jours encore.

BARTHAZARD.

Tu m'embêtes! Je t'ai déjà dit qu'il faut que ce soit demain...

HENRI.

Eh bien, alors...

BARTHAZARD.

Eh bien, alors?...

HENRI.

Eh bien, alors, ça ne sera pas du tout.

BARTHAZARD.

Il est fou! Qu'est-ce qui lui prend maintenant?

HENRI.

Il me prend que j'en ai assez! Je ne suis pas fait

pour mentir tout le temps comme ça. Une fois de temps en temps, je ne dis pas. Mais constamment, sans arrêter! C'est esquintant! Et il me faut avoir une mémoire! Quand on dit la vérité, au moins c'est plus facile, on n'est pas excédé par cette peur continuelle de se couper...

BARTHAZARD.

Pauvre petit! Je te plains!

HENRI.

Oh! oui, tu peux me plaindre... Ce n'est pas gai! Et puis non seulement ça me fatigue, mais ça me dégoûte... Tu ne peux peut-être pas comprendre ça!

BARTHAZARD, ironique.

Je n'atteins pas à ton niveau moral.

HENRI.

Mais il ne s'agit pas de niveau moral... Je veux dire que c'est beaucoup plus pénible pour moi que pour toi, de m'obliger de mentir à un être... que j'aime... le seul que j'aime au monde.

BARTHAZARD.

Mais c'est précisément, espèce de fourneau! parce que tu l'aimes et parce qu'elle t'aime que ça n'a aucune importance. Ça s'arrangera tout seul, cette histoire-là. Plus les choses seront engagées et moins il y aura de chances de rupture. Quand la vérité éclatera, ça finira par une petite scène de famille, et puis, on se raccommodera.

HENRI.

Oui, oui, ce sera du raccommodé!

BARTHAZARD.

Eh bien, ce sera du raccommodé, du bonheur

recollé... Ça vaudra toujours mieux que ce que tu avais avant.

HENRI.

Mon vieux, quand on a cru avoir ce que j'espérais, on ne se contente pas de l'à peu près... Oh! tu ne peux pas comprendre ça!...

BARTHAZARD.

Non, non! je ne comprends pas.

HENRI.

Pour toi, tu admets qu'on peut entrer dans la vie des gens en leur inspirant de la confiance, de l'amitié et de l'amour... Moi, je trouve que c'est effrayant de gâcher ces beaux sentiments-là en s'en servant comme d'instruments d'effraction. Quand j'étais enfant, et que j'avais des parents riches, je me rappelle qu'un jour un domestique s'était servi d'un couteau d'or ciselé pour ouvrir un buffet dont on avait perdu la clef. Il a ouvert le buffet. Mais le couteau d'or a été abîmé. On n'a jamais pu le ravoir...

BARTHAZARD.

Il dit des fables, maintenant... C'est un fabuliste, c'est un moraliste...

HENRI.

Tu m'embêtes! Je te répète qu'il ne s'agit pas de morale. Tu me demandes des choses impossibles : cette jeune fille m'aime; elle me croit un brave garçon.

BARTHAZARD.

Tu le deviens terriblement!

HENRI.

Le jour où elle verra qu'elle s'est trompée sur mon compte...

BARTHAZARD.

Elle te pardonnera...

HENRI.

Oui, la faiblesse de son affection l'attachera sans doute à moi... Mais je ne veux pas de ça. Tu ne sais pas ce que c'est que de voir de la tendresse, de la confiance, de l'abandon sur ce joli visage... Le jour où ça disparaîtrait, où je lirais de la défiance dans ses yeux, ce serait intolérable.

BARTHAZARD.

Je t'admire, mon vieux. Je t'admire très sincèrement. L'amour a fait une conversion. Alors tu te figures que c'est arrivé et que tu es devenu un honnête homme?... Je la connais, ton honnêteté, veux-tu que je te dise ce que c'est? C'est tout simplement la peur d'être découvert. Tu ne te gênerais pas pour trahir si tu étais sûr que ta trahison ne fût jamais dévoilée.

HENRI.

Oh! mon vieux, je ne suis pas sûr d'être un honnête homme. Mais toi, je crois bien que tu es une fripouille. Moi, c'est possible que je l'aie été aussi. Mais c'est fini, je ne marche plus. Ce n'est pas de ma faute, je ne peux plus marcher!

BARTHAZARD.

Eh bien, ça y est, ça y est, il n'y a pas d'erreur! Il est honnête! Mais quel changement rapide! Tu as donc fait un héritage pour te payer des scrupules pareils? Il y a sept ou huit jours, quand je t'ai rencontré dans ce bal où tu venais sans être invité, qu'est-ce que tu étais, mon petit garçon? Comment vivais-tu? Je ne sais pas les détails de ton existence en dehors de ceux que j'ai révélés au père Gonthier, mais

comment vivais-tu? Tu faisais des dettes, tu commandais des habits à ton tailleur en sachant que tu ne les payerais pas, tu acceptais de gros cigares qu'on ne t'avait pas offerts, tu empruntais de l'argent en sachant que tu ne pouvais pas le rendre, tu faisais des billets de complaisance... A cette époque, tu n'avais pas encore attrapé cette belle maladie d'honnêteté!

HENRI.

C'est possible que j'aie fait tout cela. J'ai roulé deux ou trois tailleurs que je connaissais à peine. Au moment de payer ma chambre, j'ai raconté des histoires de brigands à ma vieille patronne d'hôtel.

BARTHAZARD.

Tu ne l'aimais pas d'amour!

HENRI.

Eh bien, oui, c'est ça! je ne l'aimais pas d'amour. Tous ces vilains torts, ça n'était pas de la trahison. J'ai appris ce que c'était que de trahir quand j'ai appris ce que c'était que d'aimer.

BARTHAZARD.

Allons! l'amour a fait de toi un garçon vertueux! Et maintenant, tu es arrivé à un instant de la vie où tu ne trahiras plus personne...

HENRI.

Je le crois.

BARTHAZARD.

C'est magnifique! c'est digne de tous les prix Montyon à la fois... Seulement, je regrette que ça ne t'ait pas pris un peu plus tôt, parce que moi, Barthazard, je ne bénéficierai pas de ces belles résolutions. Car tu ne t'aperçois peut-être pas de ça, mais tu vas me

trahir, moi! Je suis un faiseur, c'est entendu, tu auras tous les honnêtes gens pour toi... N'empêche que, lorsque je t'ai proposé ce marché qui aujourd'hui te semble infâme, tu l'as accepté, mon petit garçon! Si j'avais cru avoir affaire à un faux frère, est-ce que tu crois que je me serais engagé là-dedans? Mais je cours encore plus de risques que toi! J'avais une situation... mettons une situation morale, auprès de tous ces gens-là. Elle va être compromise, parce que toi, qui n'étais même pas connu d'eux il y a huit jours, tu vas vendre la mèche, tu vas manger le morceau... Je sais ce que tu vas me répondre, homme honnête! Ta trahison envers moi ne compte pas! Notre accord, aucune loi ne l'a sanctionné. Mais il était tout de même fondé sur notre bonne foi réciproque... Alors tu crois que tu ne me trahiras pas! Mais tu me trahiras avec toutes les excuses, que dis-je! avec l'auréole! parce que, me trahissant, tu auras la morale de tous les honnêtes gens avec toi! C'est parfait!

HENRI, après un silence.

Oui, tu as trouvé le seul argument qui pouvait me toucher. Oh! comme c'est embêtant! Comme c'est embêtant! Comme c'est compliqué!

BARTHAZARD.

Tu vois, c'est compliqué aussi d'être honnête!

HENRI.

Oui, parce que j'ai commencé par être autre chose... Comment faire? Écoute. Il s'agit de me sortir de là sans que ça te nuise à toi. Car la raison que tu m'as donnée est bonne pour toi, mais elle ne vaut rien pour ces gens-là. Ce n'est pas juste parce que j'ai commencé à les estamper avec toi pour que je continue par considération pour toi... Tu n'as pas droit au bénéfice de

cette combinaison. Mais c'est évidemment mon devoir de t'en épargner la honte. Écoute, tiens, va trouver le père Gonthier, dis-lui que je l'ai mis dedans, fournis-lui les preuves... Tu as des billets sur toi que je t'ai signés. Mais ils sont à ton nom, malheureusement.

BARTHAZARD.

Non, non, ils ne sont pas à mon nom..

HENRI.

Ah! tu es un homme de précaution... Dis au père Gonthier qu'on t'a remis ces billets : c'est une preuve que j'ai pris des engagements pour après mon mariage.

BARTHAZARD.

Mais je ne ferai pas ça. Je t'ai laissé aller jusqu'au bout pour voir où tu voulais en venir. Mais je ne ferai jamais ça...

HENRI.

Pourquoi? Puisque je t'y autorise!

BARTHAZARD.

Je me fous de ton autorisation... Tu traverses en ce moment une crise à laquelle je ne fais aucune attention. Quand cette petite crise sera terminée, dans une demi-heure, tu verras qu'il n'y a qu'un seul parti à prendre : c'est d'épouser mademoiselle Gonthier.

HENRI, décidé.

Si tu ne vas pas trouver le père Gonthier, c'est moi qui lui parlerai. Je vais lui dire tout, et j'ajouterai (D'un ton de délivrance.) que je ne comprends rien à la métallurgie! Je crois que si l'on m'offrait une vraie situation dans la métallurgie, je n'accepterais pas... Je parlerai donc au père Gonthier. Je lui parlerai con-

rageusement. Ou plutôt je lui écrirai. Je lui écrirai une lettre où je prendrai tout sur moi.

BARTHAZARD, avec autorité.

Tu n'écriras pas cette lettre.

HENRI.

Je vais l'écrire, et tout de suite!

BARTHAZARD.

Ne crie donc pas si fort, le père Gonthier est là.

HENRI.

Eh bien, qu'il vienne en ce moment! Je suis surexcité... Peut-être que je lui parlerai.

BARTHAZARD.

Écoute, va m'attendre chez moi. Je te demande une demi-heure de discussion, mais de discussion paisible... Je te convaincrai.

HENRI.

Je t'accorde une demi-heure, mais tu ne me convaincras pas... Ah! quel soulagement, quel orgueil j'aurai à me promener et à dire aux gens : « Je n'ai pas le sou! Je suis dans la débine! Je suis dans la nasse! Je suis dans la mouise! »

BARTHAZARD.

Tais-toi! Tais-toi!

HENRI, continuant.

Je suis décavé! Je suis fauché! Je suis un purotin!

Il sort très exalté.

BARTHAZARD, seul, marchant avec énervement.

Non! non! Mais qu'est-ce que je vais faire de cet

imbécile?... C'est très dangereux cette histoire-là! Il va tout me flanquer par terre. (On sonne.) Allons, bon, voilà du monde! Comment vais-je m'en tirer maintenant? Ah! j'aime mieux avoir affaire à des crapules qu'à des crétins de ce tonneau-là! Au moins, avec des crapules, on se défend!

## SCÈNE XIII

### HERBERT, BARTHAZARD.

HERBERT.

Tiens, Barthazard?... Je ne suis pas fâché de vous rencontrer pour vous dire un peu ce que j'ai sur le cœur. Je suis content de vous, mon garçon. Quand vous viendrez à la banque me demander un service, comme cela vous est arrivé quelquefois, je saurai me souvenir de ce que vous avez bien voulu faire pour moi.

BARTHAZARD.

Qu'est-ce que vous me racontez-là?

HERBERT.

Oh! ne faites pas l'innocent, vous le savez aussi bien que moi. Vous ne saviez pas que je m'étais mis sur les rangs pour épouser mademoiselle Gonthier?

BARTHAZARD.

Eh bien?

HERBERT.

Eh bien, vous m'avez jeté un concurrent dans les jambes... Mais soyez tranquille, mon vieux Barthazard, tout se paye dans la vie. Vous récolterez ce que vous avez semé.

BARTHAZARD, après un silence.

Oh! vous êtes extraordinaire! Vous auriez pu me mettre au courant d'une façon plus explicite. Si vous m'aviez dit que vous étiez en ligne, évidemment, étant données les relations que nous avons eues ensemble, j'aurais évité de vous amener un concurrent. Mais je croyais que vous plaisantiez, je ne croyais pas que vos projets étaient sérieux...

HERBERT.

Pas sérieux! Pas sérieux! mais je ne pense qu'à ça depuis deux ans. Je me suis tellement habitué à l'idée que je l'épouserais, que je ne peux pas m'imaginer que je puisse vivre autrement... Eh bien, c'est de l'amour? Si ce n'est pas de l'amour, ça y ressemble.

BARTHAZARD.

Est-ce que la jeune fille vous aime?

HERBERT, nerveusement.

La jeune fille ne m'aime pas beaucoup, je le veux bien, mais qu'est-ce qui me dit qu'elle n'aurait pas fini par m'aimer : à la longue, on se fait aimer par une femme quand elle n'a pas autre chose en vue... J'ai entendu des jeunes filles blaguer pendant six mois des jeunes gens qui leur faisaient la cour. On s'absente, on retrouve ces jeunes filles. On commence à blaguer les jeunes gens avec elles. On s'aperçoit qu'elles éludent la plaisanterie. On sent qu'il ne faut plus blaguer. Le monsieur qu'on débinait est arrivé à ses fins. J'aurais fini par me faire aimer, tout comme un autre, mais à la condition qu'elle ne pense pas à quelqu'un d'autre... J'avais les plus grandes chances de passer à l'ancienneté, mais il fallait, pour ça, qu'il n'y eût pas de promotions au choix pour me barrer le passage.

BARTHAZARD.

Vous vous désespérez, mais enfin rien n'est encore fait...

HERBERT.

Allons donc! mon cher, c'est absolument officiel. On disait dans une maison d'où je sors que le mariage avait lieu dans un mois.

BARTHAZARD.

Si vous écoutez ce que disent les gens! Tant qu'il n'y a pas eu de démarche officielle, de demande en mariage, les fiançailles ne comptent pas.

HERBERT.

Mais les fiançailles se font dans deux jours!

BARTHAZARD.

Qui est-ce qui vous a dit ça?

HERBERT.

C'est ce qu'on m'a dit de tous les côtés.

BARTHAZARD.

Au lieu de vous renseigner auprès de tout le monde, et de tous les côtés, demandez-moi un tuyau de la dernière heure.

HERBERT.

Eh bien, je vous le demande... Parlez donc! il est agaçant!

BARTHAZARD.

Eh bien, les fiançailles ne se feront jamais.

HERBERT.

Qu'est-ce que vous me racontez là?

BARTHAZARD.

Il y a qu'on s'est trompé, qu'il y a une erreur : la personne présentée, que j'ai présentée moi-même, n'était pas du tout ce qu'on... ce que nous croyions.

HERBERT.

Qu'est-ce que vous me racontez là?

BARTHAZARD.

Des choses qui ne sont pas très gaies.

HERBERT.

Eh bien, dites donc, ça n'est pas triste pour tout le monde, et ça pourrait être très agréable pour moi.

BARTHAZARD.

Comment très agréable pour vous?

HERBERT.

Eh bien, si ce mariage ne se fait pas, je reprends mes chances, dites donc?

BARTHAZARD.

Vous reprenez vos chances... Elles ne sont pas très épaisses, vos chances! Elles sont ce qu'elles étaient avant... c'est-à-dire que, malgré votre fortune, nous parlons ici à cœur ouvert, vous n'aviez pas beaucoup de chances auprès de la famille Gonthier. Le père Gonthier...

HERBERT.

Il ne me déteste pas...

BARTHAZARD.

Il ne vous a pas précisément à la bonne... Mademoiselle Gonthier, de son côté, je veux bien croire qu'elle finira par vous aimer...

HERBERT, d'un air fat.

Je pense...

BARTHAZARD.

Mais ce n'est pas encore couru... En somme, vous n'avez pas grand monde dans la maison qui puisse vous soutenir.

HERBERT.

Si je trouvais un camarade de bonne volonté....

BARTHAZARD.

Je ne vois pas qui... Ce n'est pas de moi que vous voulez parler?

HERBERT.

Pourquoi donc pas?

BARTHAZARD.

Vous n'y pensez pas, mon vieux!... J'étais l'ami du garçon que j'ai amené ici; il s'est mal conduit, je le veux bien, il s'est mal conduit; tout de même il m'est impossible de soutenir une autre candidature.

HERBERT.

Pourquoi ça? Du moment qu'il vous a fichu dedans?

BARTHAZARD.

Non, non, ce n'est pas mon genre...

HERBERT.

Barthazard, vous avez tort de ne pas me venir en aide.

BARTHAZARD.

Pourquoi est-ce que j'ai tort? On dirait que vous me menacez! Quel mal est-ce que vous pouvez me faire? Je ne vous crains pas, vous savez! Ma situation actuellement — je n'ai pas de mystère à faire avec vous — ma

situation est fichue. J'ai de très gros embarras. Il n'y a pas moyen d'en sortir...

HERBERT.

Il n'y a pas moyen d'en sortir... avec un bon coup de main?

BARTHAZARD.

Qui voulez-vous qui me le donne?

HERBERT.

Eh bien, des personnes à qui vous pourriez donner un autre coup de main en échange.

BARTHAZARD.

Ah! On dit ça, on dit ça... On promet beaucoup de choses, mais je ne crois pas beaucoup à la reconnaissance des gens.

HERBERT.

Non, mais si cette reconnaissance est écrite et signée, vous pourriez peut-être y croire?

BARTHAZARD.

Oh! vous m'enjolez, vous! je ne marche pas.

HERBERT.

Vous avez de quoi écrire?

BARTHAZARD.

Nous ne sommes pas très bien ici pour causer.

HERBERT.

Eh bien, il y a un café très convenable en face... J'y ai passé des heures cette semaine, à attendre l'entrée ou la sortie de votre protégé.

BARTHAZARD.

On peut toujours aller au café. Allons au café.

HERBERT.

Allons.

BARTHAZARD.

Allons! Mais ne perdons pas de temps, je suis pressé.

Ils sortent. Le domestique, portant un plateau chargé entre suivi de Léontine.

## SCÈNE XIV

LÉONTINE, FÉLIX, puis BERTHE, JEANNE.

LÉONTINE à Félix.

Mettez ça par ici, et ne vous fatiguez pas mon pauvre garçon. Vous allez vous faire du mal.

FÉLIX.

Cette sacrée petite Berthe qui me fait rester ici toute l'après-midi pour lui servir son thé, à elle et à ses petites amies, quand je pourrais être aux courses de Saint-Ouen, en train de perdre ma bonne galette!

LÉONTINE.

Et la mienne avec. Deux fois vingt-cinq sous que vous m'avez fait parier hier. Taisez-vous d'abord. Et puis, fermez ensuite... Voilà ces demoiselles.

Elle sort.

## SCÈNE XV

FÉLIX, BERTHE, JEANNE, LOUISE

BERTHE.

Ah! voilà notre goûter!

LOUISE.

Il n'est que temps!

BERTHE.

Pas somptueux, notre goûter. Gaufrettes, pain perdu, petites galettes salées. (A Jeanne.) Qu'est-ce que tu vas devenir, pauvre petit oiseau, toi qui ne peux supporter que les sandwiches au rosbif.

JEANNE.

Oh! moi, avec un peu de pain et un restant de fromage!

BERTHE.

Il y a du rosbif. On va te faire des sandwiches.

JEANNE.

Oui, mais le pain et le fromage tout de même...

BERTHE.

Vous entendez, Félix?

FÉLIX.

Oui, mademoiselle... (Fausse sortie.) Ces demoiselles prendront peut-être du malaga.

JEANNE.

Non. Simplement une bouteille de bourgogne.

LOUISE, regardant Berthe.

Est-elle gentille! Sa bonté s'étend sur toute la nature.

JEANNE.

A ses petites amies elle donne la pâture. Ce que c'est que d'être heureuse, tout de même! Il n'y a rien de tel que ça pour vous mettre de bonne humeur!

BERTHE.

Oui, je suis contente. Depuis ce fameux bal, je ne

cesse pas d'être contente. Mais je crois tout de même que ma plus grande émotion, mon plaisir le plus profond, je les ai eus ce soir-là. Cette conversation avec Henri, que je ne connaissais pas du tout. Vous savez, l'instant où j'ai senti qu'il me plaisait, que je commençais à lui plaire... Il n'y a pas à dire, c'est très agréable. Et ce que j'aurais été malheureuse de ne plus le revoir après?

LOUISE.

Oui, et tu l'as revu. Ton mariage à toi débute par une aventure, au lieu de commencer, comme nos futurs mariages, à nous, par des négociations. Des gens, au courant de notre situation, nous parleront d'un jeune homme dont la situation cadrera avec la nôtre. On nous dira : le jeune homme est bien. Nous chercherons à nous figurer comme il est, et même, s'il est bien, comme lui ne cadrera pas avec le portrait qu'on s'en sera formé, il y aura toujours une déception.

JEANNE.

Moi je suis promise depuis l'âge de trois ans à un jeune homme de Lyon, un de mes cousins. Je le déteste. Je le déteste depuis si longtemps que lorsqu'on se mariera je n'aurai plus la force de le détester.

LOUISE.

Oui, mais ce n'est pas encore fait. Et puis, tu fais ton droit. Tu auras une vie indépendante.

BERTHE.

Elle fait son droit?

JEANNE.

Je ne t'ai pas dit? Je te l'ai dit quatre fois depuis huit jours. Mais tu ne m'as pas écoutée! J'apprends même la procédure dans l'étude de mon père. Et je suis déjà très forte.

BERTHE.

Voyez-vous ça? Tu serais capable de me faire mon contrat?

JEANNE.

Peut-être... Régime dotal ou communauté réduite aux acquêts?

BERTHE.

Oh! je n'en sais rien...

LOUISE.

Tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle se marie.

Félix rentre avec une assiette de sandwiches et du fromage.

JEANNE.

Voilà les sandwiches et le fromgi.

BERTHE.

Le quoi?

JEANNE.

Le fromgi. C'est un petit clerc de l'étude qui dit comme ça. Il paraît que c'est bien meilleur quand on dit le fromgi.

BERTHE, à Félix.

Félix, pourquoi est-ce que papa ne vient pas goûter?

FÉLIX.

Il y a quelqu'un avec monsieur. C'est monsieur Herbert qui est venu lui parler, même qu'il avait l'air pressé.

BERTHE.

Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir à papa?

LOUISE.

Il vient demander ta main.

BERTHE.

Il arrive un peu tard... Pas disponible.

JEANNE, mangeant.

Qu'il demande toujours. Il n'en est pas à un refus près.

Félix sort.

BERTHE.

Je voudrais bien savoir ce qu'Herbert est venu dire à papa.

Félix rentre.

FÉLIX.

J'apporte de l'eau bouillante pour le thé de monsieur. Monsieur Herbert vient de s'en aller, et voici monsieur...

BERTHE, à Gonthier.

Eh bien, papa, si tu avais la gentillesse de venir goûter avec tes petites amies.

JEANNE.

C'est vrai, ça!

LOUISE.

Vous vous conduisez très mal, monsieur Gonthier.

BERTHE, à Gonthier.

Papa, qu'est-ce qu'il te voulait, Herbert?

GONTHIER.

Rien, rien.

BERTHE.

Mais tu as l'air ennuyé.

GONTHIER.

Mais pas du tout.

BERTHE.

Papa, tu vas me dire ce que tu as.

GONTHIER.

Mais je n'ai rien, je t'assure.

BERTHE.

Tu as quelque chose!

GONTHIER.

Eh bien! Il y a que j'ai manqué de flanquer Herbert à la porte. C'est un vilain bonhomme.

LOUISE.

Qu'est-ce qu'il a fait? Rien ne m'étonne de lui.

GONTHIER.

Oui, mais tout de même, je ne m'attendais pas à cela! J'admets que le mariage de Berthe le défrise, mais de là à employer de pareils moyens...

BERTHE.

Mais qu'est-ce qu'il a fait?

GONTHIER.

Eh bien! ma foi, tant pis! Je te raconte tout ça... Je lâche le paquet! Il m'a apporté de soi-disant billets qui auraient été signés par Henri, d'après lesquels Henri s'engagerait à payer une somme de cinquante mille francs après son mariage.

LOUISE.

Mais qu'est-ce que ça veut dire, ça?

GONTHIER.

Ça veut dire que cet Henri ne serait pas du tout le garçon que nous avons cru. Ce serait un imposteur qui a cherché à se procurer de l'argent en faisant un riche mariage! Tout simplement!

LOUISE.

Et Herbert a le toupet de prétendre une chose pareille?

GONTHIER.

Et de me montrer des billets signés d'Henri.

JEANNE, doctorale.

Voyons... Il s'agit de lettres de change, avalisées par Henri, et qu'un tiers porteur devrait négocier?

GONTHIER.

Oui, oui...

LOUISE.

Et vous avez flanqué Herbert à la porte?

GONTHIER.

C'est-à-dire que j'étais tellement ahuri que je l'ai laissé partir, comme ça, tout tranquillement, mais il était à peine descendu que je voulais le rappeler pour le mettre à la porte!

LOUISE.

Quel vilain homme que cet Herbert!

LÉONTINE, entrant.

Monsieur, voici ce qu'on vient d'apporter de la part de monsieur Henri.

GONTHIER, ouvre la lettre.

C'est trop fort! (Il tombe assis.) Ah! mon enfant! (A Berthe.) Ah! ma pauvre fille, c'est une lettre d'Henri qui s'accuse lui-même. Voilà : « Monsieur. Je ne suis pas du tout celui que vous croyez... Je n'ai jamais eu la position que je vous ai annoncée. Je ne gagne pas soixante mille francs par an, et je suis un purotin, un purotin!... » Il répète « un purotin »... Il souligne...

BERTHE.

Oh! papa! papa!

Elle s'en va dans sa chambre.

GONTHIER, courant derrière elle.

Ma petite! ma pauvre petite!

## SCÈNE XVI

### LÉONTINE, JEANNE, LOUISE.

LÉONTINE.

Qu'est-ce que vous pensez de ça, mesdemoiselles?

LOUISE, à Léontine.

Et vous, qu'est-ce que vous dites de ça, Léontine?

LÉONTINE.

Oh! moi, je ne peux pas m'imaginer que ce petit jeune homme soit un coquin!

LOUISE.

Mais il s'accuse lui-même!

LÉONTINE, obstinée.

Je ne peux pas me l'imaginer...

LOUISE.

Eh bien, moi non plus!

JEANNE.

Eh bien, moi non plus!

LÉONTINE.

C'est tout de même drôle que vous, mesdemoiselles,

ni moi, nous ne pouvons croire que ça soit un vilain monsieur; et mademoiselle, elle s'est mise à pleurer; elle le croit, elle, tout naturellement!

LOUISE.

Parce qu'elle l'aime!

JEANNE.

Parbleu!

LÉONTINE.

Voyez-vous...

Elle se met à pleurer.

LOUISE.

Mais ne pleurez donc pas comme ça, voyons! Vous êtes ridicule! ça s'arrangera!

Elle se met à pleurer.

JEANNE.

Allons, voyons, tout s'arrangera!

Elle se met à pleurer.

LÉONTINE, regardant la corbeille..

Il faudra tout de même que je retire cette corbeille d'ici. (Regardant les fleurs.) Elles sont plus belles que jamais!

JEANNE.

Vous n'avez pas un peu de pain de ménage?

# ACTE TROISIÈME

La scène représente le magasin d'un tapissier. A droite et à gauche, des meubles, armoires, fauteuils, canapés, chaises. Dans le fond, un escalier qui monte à une galerie au premier étage. Cette galerie est elle-même remplie de meubles. Au fond, sous l'escalier, un bureau vitré. A droite, une devanture vitrée, ouvrant sur la rue.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

MADAME EDMOND, puis RÉMY, homme de peine.

Madame Edmond est debout près du petit bureau vitré. Elle tient à a main un cornet acoustique dont le tube s'en va dans le bureau. Elle écoute dans le cornet acoustique et donne des signes d'impatience.

MADAME EDMOND.

Mais non! Mais non! (Parlant dans le cornet.) Ce n'est pas l'étoffe Louis XV qu'il faut mettre sur le petit fauteuil... Je vous l'ai déjà répété dix fois... Ce sont les bois qu'il faut garnir... (Elle met le cornet à son oreille, écoute, puis parle à nouveau dans le cornet.) Le coupon vieux rose que j'ai dans l'armoire, à droite... (Signe d'impatience. Elle met le cornet à son oreille, écoute encore, puis porte le cornet à sa bouche.) Pas celui qui est devant... (Nouveau signe d'impatience.) Celui du deuxième rayon, à côté d'un paquet d'échantillons de franges... (A elle-même.) Oh! Il faut tout faire par soi-même... On n'est pas secondé! (Parlant dans le cornet.) C'est le paquet de coupons en trois morceaux... (Silence.) Vous prendrez le moins long et le

plus large... (A elle-même.) Si je n'avais pas tout ça dans la tête! (Parlant dans le cornet.) Il y en a deux qui sont à peu près de la même longueur... Eh bien, vous prendrez le plus large de ces deux-là... Celui où la coupe s'en va un petit peu en biais, parce qu'on a donné un échantillon. (Après un silence.) J'espère que vous avez compris et que je n'aurai pas besoin de me déranger.. Rémy!

Elle remet le cornet en place.

RÉMY, arrivant du fond où il époussetait des meubles.

Madame?

MADAME EDMOND, avec impatience.

A-t-on apporté la peluche vert-mousse de chez Sérafino?

RÉMY, répétant avec application.

A-t-on apporté la peluche vert-mousse de chez Sérafino? (Après une courte réflexion.) Non, madame, on n'a rien apporté du tout.

MADAME EDMOND.

Il faudra y aller tantôt. Savez-vous si la voiture a été chez la comtesse de Guerzey pour prendre la petite armoire?

RÉMY, répétant.

Savez-vous si la voiture a été chez la comtesse pour la petite armoire? (Après réflexion.) Oui, je sais si elle y a été, madame... Elle n'y a pas été.

MADAME EDMOND.

Qu'est-ce qu'elle attend pour cela? On avait dit que c'était pressé... Il faut que je fasse tout par moi-même... Le nouvel employé est-il là?

RÉMY.

Le nouvel employé est-il là? Oui, madame, le nouvel employé, il est là. Faut-il le faire venir?

MADAME EDMOND.

Dites-lui qu'il vienne me parler.

RÉMY.

Dites-lui qu'il vienne me parler... Je vais lui dire de parler à madame. (Il va vers le fond. A Henri.) Voulez-vous venir parler à madame... (A madame Edmond.) Voilà le nouvel employé qui vient parler à madame.

Entre Henri. Rémy va au fond et sort au bout d'un instant.

## SCÈNE II

### MADAME EDMOND, HENRI.

MADAME EDMOND.

Nous allons encore continuer comme ces jours-ci... Je vous avais dit que je vous emploierais aux achats d'étoffes, puisque vous êtes dessinateur et que vous avez conséquemment le goût des jolis motifs. Mais, vous resterez encore deux ou trois jours à la vente car, plus vous vous rendrez compte du goût de la clientèle, mieux ça vaudra... C'est certainement intéressant de choisir de belles choses à son idée, mais il faut entrer un peu dans les idées du monde et voir ce qui leur plaît... (Avec mépris.) Ce qui leur plaît! Ils ont quelquefois des goûts! Enfin il n'est pas mauvais de les connaître. C'est, en tout cas, une excellente indication, pour une personne comme vous, qui êtes appelé à vous occuper des achats. Je crois que vous arriverez à vous en tirer. La seule chose qui me chiffonne, c'est que vous ayez l'air aussi triste...

HENRI, tristement.

Je n'ai pas l'air triste, madame.

MADAME EDMOND.

Vous n'avez pas l'air gai... Pour la clientèle, il ne faut pas avoir l'air triste comme ça. Moi qui vous parle, avec eux, j'ai l'air de bonne humeur, mais, si je n'écoutais que mon estomac, je serais plutôt maussade et tout ce qu'il y a de plus crin. Souvent je souris au monde quand je voudrais les envoyer à tous les diables. Et j'ai l'air de m'intéresser à toutes leurs histoires...

HENRI.

Je vais tâcher d'avoir l'air plus gai...

MADAME EDMOND.

Je sais bien que ça n'a pas une grande importance, puisque vous n'êtes pas pour rester à la vente. Quand je vous emploierai comme acheteur, il ne sera pas mauvais d'avoir cet air triste et dégoûté comme en ce moment... (Elle écrit quelques mots sur son carnet et fait un geste pour sortir.) Je vais jusqu'à la manutention. Je serai de retour dans quelques instants.

## SCÈNE III

### HENRI, RÉMY.

HENRI.

Venez vite par ici. Vous avez été là-bas, rue d'Anjou?...

RÉMY.

Rue d'Anjou?... J'y suis été... J'ai regardé sous le grillage... la publication des bans... (Avec satisfaction.) la publication des bans... Il y en a cinq ou six... Milliard... Dupont... Roco... Roqui... comment donc? Roco...

HENRI.

Mais il n'y avait pas les noms que je vous ai dits?

RÉMY.

S'il y avait les noms que vous m'avez dits?... Non, non, ils n'y étaient pas... Voilà vot'petit papier, où c'est qu'ils sont écrits... Ils y sont toujours sur le papier... Gonthier... Mademoiselle Berthe Gonthier... monsieur Herbert. J'ai fait ça avec soin... J'ai d'abord regardé les noms sur le petit papier, puis j'ai regardé les noms sur le grillage... puis, si c'est pareil, je dis : « C'est pareil... » mais c'est pas pareil...

HENRI.

Gardez ce papier, vous y retournerez tout à l'heure.

RÉMY.

J'y retournerai tant que vous voudrez... Mais on n'en mettra plus aujourd'hui, l'employé me l'a dit. J'y retournerai si vous voulez.

HENRI.

Pas aujourd'hui.

RÉMY.

Enfin, je vais toujours le garder pour demain, le petit papier, avec le nom de votre bonne amie...

HENRI.

Oh! ma bonne amie... elle n'a jamais été ma bonne amie. Je savais bien que je la perdrais en faisant ce que j'ai fait... en écrivant ma lettre...

RÉMY.

En écrivant la lettre?

HENRI.

Oui, ce sont des choses que vous ne pouvez pas comprendre.

RÉMY.

Oh! Oh! que je ne peux pas comprendre! Je comprends bien tout! Ça m'est arrivé la même chose qu'à vous... Une fois, j'ai écrit une lettre... C'était à une petite... alors, voilà qu'une autre petite m'a disputé... J'étais artilleur à ce moment-là... Voilà que l'artilleur de l'autre petite a rappliqué par là-dessus, on a été pour se flanquer des coups, tant et si bien qu'on a fini par boire, qu'on a rentrés éméchés... Alors, en revenant au quartier, la grosse malle... quinze jours de prison dont huit jours de cellule... c'est toujours la même histoire.

HENRI.

Oui, ça n'a aucun rapport... ça n'a aucun rapport...

RÉMY, docile.

Ça n'a aucun rapport.

HENRI.

Évidemment, elle ne peut plus m'aimer... puisque je m'accusais... Mais pourquoi n'a-t-elle pas donné signe de vie? Je ne m'attendais pas à être privé d'elle tout à coup... Vous savez, mon vieux, pour ne pas chercher à la revoir depuis quinze jours, il m'a fallu une grande force de caractère, ou beaucoup de lâcheté... Ah! je suis malheureux, je suis malheureux!

RÉMY.

Ça n'a pas de bon sens de se mettre dans des états comme ça... Un garçon comme vous... Vous avez une si gentille petite position!...

HENRI.

Je m'en moque bien de cette gentille position... Pendant quatre ans, j'ai cherché une place convenable. Je ne l'ai pas trouvée... Maintenant que je n'y tenais plus, que je m'en fichais, la Providence m'a envoyé une petite place ici pour que je ne lui fasse pas la tête : elle m'envoie de temps en temps ma petite part de bonnes choses, mais elle choisit toujours le moment où ça ne me fait pas plaisir... Vous comprenez ça?

RÉMY.

Si je vous comprends! La même chose qui m'est arrivée à moi... Un petit procès que j'ai eu devant monsieur le juge de paix... J'avais payé, j'avais égaré le reçu, j'ai dû payer deux fois.

HENRI.

Je ne saisis pas... Si vraiment elle m'avait aimé, elle n'aurait pas laissé sans réponse une lettre que j'ai écrite à son père... mais elle n'a peut-être pas osé... Oh! que je suis malheureux!

Il arrache une étiquette d'une armoire à glace.

RÉMY.

Vous arrachez ces étiquettes?

HENRI.

Oui, ça ne fait rien.

RÉMY.

Il vaut mieux ne pas les enlever... On ne les a pas mises là pour ça... Il faut vous calmer un peu... Allons! allons! Calmez-vous... Une de perdue, dix de retrouvées...

HENRI.

Mais il n'existe pas une autre femme comme celle-là!

RÉMY.

Laissez-moi donc tranquille... Mais il y en a des quantités de gentilles, sans compter que celle que vous avez aimée, peut-être bien que vous la voyez plus gentille qu'elle n'est...

HENRI.

Eh bien, non! C'est ce que je ne veux pas me dire. Je préfère vivre avec cette idée que j'ai perdu irrémédiablement un être précieux que de chercher à me consoler en pensant que cet être adorable n'était pas aussi bien que j'avais pensé...

RÉMY, après réflexion.

Oh! je comprends très bien ce que vous dites... Ainsi, moi, du temps que j'étais menuisier...

HENRI.

Non, non! Vos histoires sont très intéressantes, je les aime bien, mais ne m'en racontez plus...

RÉMY.

Ne m'en racontez plus...

HENRI.

Je me sens mal à mon aise... Je suis de plus en plus malheureux... Je me sens fiévreux... c'est intolérable...

Il arrache une étiquette attachée à un meuble.

RÉMY, la rattachant avec douceur.

Il vaut mieux laisser les étiquettes après les meubles; sans cela ça deviendra un peu difficile de s'y reconnaître pour les prix... Tenez, voilà la patronne qui vient, là-bas, et voilà deux dames qui entrent avec elle...

Il s'éloigne dans le fond. Entre madame Edmond, par la droite, suivie de madame Giraut et de madame Henriet.

## SCÈNE IV

### HENRI, MADAME EDMOND, MADAME GIRAUT, MADAME HENRIET.

MADAME EDMOND, à madame Giraut.

Voulez-vous entrer par ici... Vous jetterez un coup d'œil sur les meubles et vous commencerez à vous fixer un peu. J'ai à écrire une lettre pressée qu'il faut que je fasse porter tout de suite... Je suis à vous dans un instant... Alors c'est bientôt le mariage de votre fille... de votre cousine, madame?

MADAME GIRAUT.

Dans six semaines.

MADAME EDMOND.

Je crois que je connais le fiancé, monsieur Lombard.

MADAME GIRAUT.

Oh! c'est un homme charmant!... Demandez à ma cousine. Il n'est plus tout à fait de la première jeunesse...

MADAME EDMOND.

Non, mais enfin, il n'est pas extraordinairement âgé... Il a dans les cinquante-cinq ans, n'est-ce pas?

MADAME GIRAUT.

Quarante-neuf.

MADAME EDMOND.

Et mademoiselle votre fille, vous m'avez dit son âge, il y a trois mois... Elle a dix-neuf ans?

MADAME GIRAUT.

Non! non! vingt-deux ans... même près de vingt-

trois ans... On m'a un petit peu déconseillée de différents côtés... Il y a des personnes qui étaient d'avis, d'autres personnes qui n'étaient pas d'avis... J'ai hésité, naturellement! Demandez à ma cousine. Quand il s'agit de la vie d'une enfant... Évidemment, ça fait une petite différence d'âge, mais ça vaut mieux que d'épouser un homme trop jeune...

MADAME EDMOND.

Certainement! Certainement! (A Henri qu'elle trouve assis sur l'escalier.) Monsieur Henri, qu'est-ce que vous faites là? Il y a des clientes! Voulez-vous montrer des meubles de salle à manger et de chambre à coucher à ces dames? (A madame Giraut.) Je suis à vous dans un instant... Excusez-moi, n'est-ce pas?

MADAME GIRAUT.

Mais faites donc!

Madame Edmond sort par la droite.

## SCÈNE V

HENRI, MADAME GIRAUT, MADAME HENRIET, puis MADAME EDMOND.

HENRI, s'approchant. Il est très distrait, très préoccupé.

Mesdames?

MADAME GIRAUT.

Nous voudrions quelque chose de très seyant pour chambre à coucher d'un jeune ménage.

HENRI, avec un soupir.

Oui! Oui...

MADAME GIRAUT, à madame Henriet.

Comme ce petit canapé est charmant!

MADAME HENRIET.

Oh! ravissant! Comme ces fleurs sont gaies!

MADAME GIRAUT.

J'ai peur qu'il ne soit pas très solide. (A Henri.) Est-ce qu'il est très solide?

HENRI, égaré.

Quoi?

MADAME GIRAUT.

Ce petit canapé. Je vous demande s'il est très solide.

HENRI, distrait.

Non.

MADAME GIRAUT, à madame Henriet.

C'est une maison de confiance. (A Henri.) Je vais vous dire, monsieur, ce que je désirerais pour ma fille... Je trouve que c'est déjà beaucoup pour le bonheur d'un jeune ménage que d'avoir des meubles gais...

HENRI.

Oh! ce n'est pas ça qui a de l'importance! Il n'y a absolument qu'une chose essentielle dans la vie, c'est l'amour. Choisissez deux êtres jeunes et bien assortis, ne vous occupez jamais d'autre chose.

MADAME GIRAUT, timide.

Oui, vous avez raison... Mais je crois tout de même qu'un homme un peu âgé peut rendre heureuse une femme, aussi bien et peut-être mieux qu'un homme jeune...

HENRI.

Non, non. Ne croyez pas ça.

MADAME GIRAUT.

Pourtant, ma fille épouse un homme âgé... Ne croyez-vous pas...

HENRI, fatidique.

Elle ne sera pas heureuse... Il n'y a que l'amour!... Le reste ne signifie rien... On parle de position, de situation... Est-ce que la position, la situation feront naître du bonheur entre deux êtres, si ces deux êtres ne sont pas assortis, s'ils ne sont pas faits pour se comprendre, pour s'aimer? Il faut penser à la responsabilité qu'on encourt quand on marie une jeune fille contre ses aspirations... C'est une responsabilité terrible!... Ces sentiments profonds, cette pénétration de deux êtres, cette pensée qu'on n'est plus seul dans l'existence... Quand on n'a pas ça, la vie est incolore, la vie n'est plus rien... (Exalté.) Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse, qu'on devienne, quand on est privé de ça? (Changeant de ton.) Parlons affaires. Qu'est-ce qu'il vous faut? Nous avons des salles à manger complètes, buffets crédence, tables à rallonges, chaises en cuir de Cordoue, articles très avantageux; meubles de chambre à coucher, thuya, palissandre, prix défiant toute concurrence, un petit guéridon... (Regardant une étiquette que Rémy a rattachée par erreur au guéridon.) mille deux cent cinquante francs.

MADAME GIRAUT.

Je vous remercie.

HENRI.

Une grande armoire sculptée : vingt-sept francs.

MADAME HENRIET.

Il y a des choses pas cher.

MADAME GIRAUT, à madame Henriet.

Oui, oui. Mais ce qu'il m'a dit m'a fait un effet extraordinaire...

MADAME EDMOND, revenant.

Eh bien, madame, vous avez un peu fixé votre choix?

MADAME GIRAUT.

Non, non. Je reviendrai... Je préfère revenir... Je ne suis pas très en train d'acheter des meubles, aujourd'hui... Et puis, ce qu'on m'a dit de divers côtés... ce que m'a dit monsieur, tout cela me donne à réfléchir.

MADAME EDMOND.

Qu'est-ce que vous a dit ce monsieur?

MADAME GIRAUT.

Il m'a fait penser à certaines considérations... Nous reviendrons, madame, nous reviendrons...

Elles sortent.

## SCÈNE VI

MADAME EDMOND, HENRI, puis RÉMY.

MADAME EDMOND.

Eh bien, qu'est-ce que vous avez dit à ces dames?

HENRI.

Rien... Simplement qu'il fallait réfléchir avant de donner sa fille à un homme âgé. C'est une bonne action que j'ai faite.

MADAME EDMOND.

Mais est-ce que ça vous regarde? Vous en avez une façon de faire l'article aux gens! Vous êtes là pour leur offrir des meubles, et pas pour leur faire de la morale. (Un temps.) C'est un peu fort ça!

RÉMY, entrant.

Madame, il y a là des personnes qui vous demandent à l'annexe... Ce sont des personnes qui viennent pour un ameublement complet.

MADAME EDMOND.

J'y vais. (A Rémy.) Et puis, s'il vient du monde, faites-moi chercher. Que monsieur ne s'occupe pas trop de la vente.

Elle sort.

## SCÈNE VII

### HENRI, LOUISE, puis BERTHE.

RÉMY, entrant, à Louise.

Voilà justement le monsieur que vous demandez. (A part.) C'est sa bonne amie (A Louise.) Soyez tranquille, ma bonne dame, je vous laisse avec lui. Je vous laisse toute seule avec lui... Moi, vous savez, je comprends les choses. (Il rit.) Je comprends les choses.

Il sort. Henri est assis, accablé, sur un fauteuil. Il n'a pas vu Louise qui s'approche du fauteuil.

LOUISE.

Il n'y a pas moyen de se faire servir dans cette boîte?

HENRI, se lève précipitamment et demeure effaré en apercevant la jeune fille.

Mademoiselle Louise!

LOUISE.

Vous ne vous attendiez pas à me voir, hein?... Vous vous êtes bien caché, bien à l'abri des recherches... Je suis allée à cet hôtel où je savais que vous habitiez ces

temps derniers. On y avait complètement perdu votre trace. Et c'est le valet de chambre de Berthe qui, en passant dans la rue, vous a aperçu derrière la vitrine, par le plus grand des hasards... Il en a fait la confidence à Léontine, la femme de chambre. Or, Léontine n'a pas de secrets pour moi. Je lui ai bien recommandé de n'en pas souffler mot à Berthe... Mais, enfin, c'est inouï que vous l'ayez quittée comme ça, sans écrire un mot, à elle, et que vous n'ayez pas cherché à la revoir!

HENRI.

Mais elle, a-t-elle cherché à me revoir?

LOUISE, l'imitant.

Mais elle, a-t-elle cherché à me revoir? C'est ce qu'on appelle des gens qui s'aiment, mettons... qui se sont aimés. Ils font de la dignité... Entre des gens de cette espèce, rien ne se passe comme chez les personnes ordinaires... qui, elles, au moins, tâchent de s'expliquer... (Un temps.) Vous ne voulez pas vous expliquer... Vous êtes comme des petits enfants qui ont le cœur gros... Berthe, encore, ça se comprend qu'elle n'ait pas cherché à vous revoir... Avait-elle seulement votre adresse?

HENRI.

Elle savait à quel hôtel j'étais... J'ai envoyé deux fois par jour à cet hôtel pour voir s'il n'était rien arrivé à mon nom.

LOUISE.

Et puis, vous écrivez une lettre où vous vous représentez vous-même comme la dernière des canailles. Moi, je n'y crois pas à votre lettre. Elle est peut-être vraie... mais jamais vous ne me le ferez croire.

HENRI.

Elle y a cru, elle!

LOUISE.

Elle y a cru parce que cela faisait son malheur... Elle y a cru parce qu'elle n'a pas osé ne pas y croire. Mais rien de ce que vous lui disiez n'était vrai, n'est-ce pas?

HENRI, avec effort.

Tout était vrai.

LOUISE.

Oui!... C'est curieux! Plus vous me le dites, moins j'y crois... Je ne peux pas m'habituer à vous considérer comme une canaille. Je ne vous vois pas faisant le mal. Je vous verrais, de mes yeux, ouvrant le coffre-fort de votre patronne que je donnerais tort à mes yeux... Je dirais qu'ils se trompent et que j'ai quelque chose en moi-même de plus sûr que mes yeux.

HENRI.

Voilà ce qu'elle aurait dû me dire!

LOUISE.

Oui, mais elle n'a pas pour vous, comme moi, des sentiments de simple amitié. Elle ne vous aime que d'amour, elle! Alors elle n'a pas confiance... Mais ce n'est pas seulement pour vous dire ça que je suis venue ici. Je veux que vous voyiez Berthe... (Silence.) Je veux que vous voyiez Berthe... (Nouveau silence.) Il ne répondra rien. Ah! vous vous valez bien, elle et vous!

HENRI.

Elle n'a pas accepté de me voir?

LOUISE.

Elle ne sait pas qu'elle vous verra. Je l'amènerai ici. Si je lui proposais de venir, elle en mourrait d'envie, mais sa dignité l'en empêcherait... Elle viendra tout à l'heure choisir des meubles.

HENRI.

Ah! oui! des meubles!

LOUISE.

Vous savez qu'elle se marie.

HENRI, atterré.

Elle se marie?

LOUISE

Vous ne le saviez pas?

HENRI.

... Si, je le savais. Mais ça me fait tout de même un drôle d'effet de vous l'entendre dire.

LOUISE.

Elle se laisse marier par le pauvre père Gonthier qui se figure bêtement que ça lui changera les idées... Car le père Gonthier, dans cette histoire-là, est aussi bête que sa fille... Et ce n'est pas peu dire!

HENRI.

Je veux bien avoir une entrevue avec mademoiselle Gonthier.

Louise se met à rire.

LOUISE, reprenant son sérieux.

Elle s'appelle Berthe.

HENRI.

Plaît-il?

LOUISE.

Je vous le dis parce que vous avez l'air d'avoir oublié son nom.

HENRI.

Il est bien entendu que c'est une simple explication, que ce n'est pas un rapprochement?

LOUISE.

Qui est-ce qui vous parle de ça? Il n'en a jamais été question.

HENRI.

Alors dans ces conditions...

LOUISE.

Vous voulez bien?

HENRI.

Soit!...

LOUISE.

Eh bien, j'ai du mérite... Jamais je n'aurais cru que vous accepteriez si vite. Je savais que vous y teniez énormément; alors je pensais avoir beaucoup plus de mal à vous décider.

HENRI.

Mais il est bien entendu qu'il ne s'agit pas...

LOUISE.

... D'un rapprochement... Encore une fois! Mais qui est-ce qui vous en parle? Il est extraordinaire avec ses idées de rapprochement! Je reviens tout à l'heure avec elle, sans avoir l'air de rien... Dans dix minutes, nous sommes là.

Elle sort par la porte de la rue, au moment où Rémy entre par le fond.

RÉMY.

Pardon, monsieur, il y a un monsieur qui est entré par la porte de l'annexe, sur l'autre rue. C'est un député...

HENRI.

Un député?

RÉMY.

J'en ai déjà vu un, je sais comment ils sont habillés... Entrez donc par ici. Entrez donc, monsieur le député.

Entre Thibaudel.

## SCÈNE VIII

### HENRI, THIBAUDEL.

THIBAUDEL.

Mon vieux, c'est moi. Tu as passé l'autre jour à la pension, et c'est la bonne femme qui m'a donné ton adresse actuelle... Je viens, comme il y a quinze jours. On a présenté une petite traite de trente-quatre francs...

HENRI.

C'est vrai. Ils m'avaient forcé à accepter ce règlement à des échéances très rapprochées.

THIBAUDEL.

Et tu avais accepté en pensant que ça n'arriverait pas. C'est curieux comme le 15 de chaque mois ou le 30 semble loin tant qu'on n'arrive pas à la veille!

HENRI.

Je vais te donner trente-quatre francs.

THIBAUDEL.

Tu vas encore payer cette traite? Mais si tu les payes toutes, ils continueront à en présenter! Tu vas payer. Mais ils ne vont rien y comprendre!... Et qu'est-ce que tu fiches dans ce magasin? Tu achètes des meubles?

HENRI.

Non, j'en vends... C'est-à-dire... que je suis là pour en vendre.

THIBAUDEL.

Et ton mariage?

HENRI.

Il ne se fait pas. Je suis parti de là-bas...

THIBAUDEL.

Tu as l'air très content de ça?

HENRI.

Je ne suis pas de mauvaise humeur aujourd'hui...

THIBAUDEL.

Mais alors, si tu es parti de là-bas, pourquoi n'es-tu pas venu bridger avec nous?

HENRI.

Mon vieux, j'ai passé de sales moments... J'ai été très malheureux...

THIBAUDEL.

Ça va mieux aujourd'hui?

HENRI.

Oui, ça a l'air d'aller mieux...

THIBAUDEL.

Tu as trouvé une place?

HENRI.

Oui, un petit emploi.

THIBAUDEL.

Et ta patronne est contente de toi?

HENRI, détaché.

Très mécontente... Je ne fais pas l'affaire du tout.

THIBAUDEL.

Elle va te flanquer à la porte?

HENRI.

Je m'en fous... aujourd'hui, je ne suis pas de mauvaise humeur... (Brusquement.) Elle va venir, mon vieux! Elle sera ici dans sept minutes... nous aurons une explication...

THIBAUDEL.

Je ne suis pas très au courant.

HENRI.

Ah! tâche de comprendre... Il ne s'agit pas d'un rapprochement... mais enfin on va s'expliquer... on ne sera pas ennemis... J'en ai assez d'être ennemi avec elle... Elle n'a pas été très gentille pour moi, elle aurait pu répondre à la lettre que j'avais écrite à son père... Mais enfin j'ai été tellement infâme avec elle! Quand je pense, entends-tu? que je l'avais vue, que je l'avais aimée et que j'ai accepté les propositions de Barthazard... Tu m'entends?...

THIBAUDEL.

Je t'entends, mais je ne te comprends pas très bien.

HENRI.

Ça ne fait rien.

THIBAUDEL.

Ça ne fait rien... Alors qu'est-ce que je dois faire pour ces trente-quatre francs?

HENRI.

Attends, je vais voir si je les ai... Voilà toujours vingt-cinq francs.

THIBAUDEL, déçu.

Tiens! Tu as de la monnaie?

HENRI.

Oui, j'en ai.

THIBAUDEL.

Non, mais là-bas on aurait pu m'en rendre... La publicité va mal en ce moment... J'ai une affaire de publicité lumineuse en plein boulevard. Seulement, c'est sur la cour. Alors, les clients font des difficultés... J'avais pensé que si tu avais un billet de cinquante francs j'aurais pu faire la monnaie, que je l'aurais rapportée un peu plus tard.

HENRI.

Mais je n'ai pas du tout cinquante francs... Je ne sais même pas si j'ai trente-quatre francs. Les temps sont changés. Tiens, voilà tout de même... vingt-huit... vingt-neuf... trente et un francs... Ah! nous arrivons... J'ai encore des sous par là...

THIBAUDEL.

Tu n'auras jamais assez de sous...

HENRI.

Trente et un francs quatre-vingts. J'ai encore des timbres par là... (Regardant dans son portefeuille.) dix-sept timbres à deux sous, ça nous met juste à trente-trois francs cinquante... Ah! bigre!... Si près du but! Ah! attends! (Il regarde dans une de ses poches.) Voilà deux petits bleus qui n'ont pas servi... Tu pourras peut-être te les faire rembourser au bureau à côté de chez nous. Ils m'ont déjà fait ça... Ça fera même trente-quatre francs dix... mais ça n'a pas d'importance.

THIBAUDEL.

Tu n'as donc pas encore touché ton mois?

HENRI.

Je suis ici depuis deux jours, c'est de l'argent qui me reste sur ce que m'a donné Barthazard... A propos,

j'ai demandé une avance à la patronne... Je lui dois quelques louis... Je voudrais les lui rembourser tout de suite. Veux-tu être assez gentil pour passer, en t'en allant, à cette adresse, chez Barthazard?... Tu lui diras de venir le plus tôt possible. Comme ça il me donnera des renseignements sur ce qui s'est passé.

THIBAUDEL.

Au revoir.

HENRI.

Tiens! comme tu es froid!

THIBAUDEL.

Non, je ne suis pas froid.

HENRI.

A un de ces jours... En tout cas, à la prochaine traite...

THIBAUDEL.

Je ne sais pas si je pourrai, tu sais.

Il sort par le fond.

## SCÈNE IX

RÉMY, HENRI.

RÉMY.

Voilà le camion qui rentre. Il faut venir remplacer la patronne à la réception des marchandises. (Regardant Henri, qui paraît plus dispos.) Il s'y met! Il s'y met! (Avec jovialité.) V'là l' camion! V'là l' camion!

Ils sortent par le fond. Berthe et Louise entrent, l'instant d'après, par la porte de droite.

## SCÈNE X

### BERTHE, LOUISE, JEANNE, puis MADAME EDMOND.

BERTHE.

Mais enfin, qu'est-ce que c'est que ce magasin?

JEANNE, avec un coup d'œil d'intelligence à Louise.

Mais enfin, qu'est-ce que c'est que ce magasin?

LOUISE.

Oh! c'est un magasin extraordinaire. Je ne comprends pas comment tout Paris n'y vient pas!... Il y a de très jolis meubles!...

BERTHE, en regardant autour d'elle.

Mais je ne vois rien de merveilleux...

LOUISE.

Il faut parcourir le magasin... Tu verras, tu verras!... Il y a des choses qui t'étonneront.

Madame Edmond arrive.

MADAME EDMOND.

Qu'est-ce que ces dames désirent?

LOUISE.

Pas mal de choses.

JEANNE.

Pas mal de choses...

LOUISE.

Voulez-vous faire venir un vendeur?

MADAME EDMOND.

Henri! Henri!

Berthe a un léger tressaillement à ce nom.

LOUISE, à Berthe, à mi-voix.

Il s'appelle aussi Henri. (Henri, qui était monté par un autre escalier au premier étage, descend à toute vitesse l'escalier qui est au fond. Berthe et Henri, de chaque côté de la scène, restent immobiles d'émotion en s'apercevant. Louise à madame Edmond.) C'est pour mademoiselle qui va se marier. (Madame Edmond s'incline d'un air approbateur. Louise haut.) C'est nous, ses amies, qu'elle veut bien charger de choisir ses meubles.

MADAME EDMOND.

Quels meubles désirez-vous voir?

LOUISE, vivement.

Ceux que vous avez au premier.

MADAME EDMOND.

Au premier, ce sont les meubles de salle à manger.

LOUISE, vivement.

Justement!... (Elles montent l'escalier.) Monsieur, pendant ce temps, montrera les meubles de salon.

Madame Edmond regarde Henri d'un air un peu inquiet, puis elle suit Louise et Jeanne en feuilletant son carnet.

BERTHE, d'une voix émue.

Vous avez des meubles de salon, monsieur?

HENRI, d'une voix entrecoupée.

Oui, mademoiselle, nous avons des meubles de salon. Un salon Louis XV, six fauteuils, un guéridon, un canapé, dix-neuf cents francs... Un salon empire, quatre fauteuils, une garniture de cheminée, tout compris deux mille neuf cents francs.

MADAME EDMOND, presque en haut de l'escalier, regardant Henri d'un air de pitié.

Il est aussi fait pour vendre des meubles que moi pour danser sur un fil.

BERTHE.

Vous n'avez rien de Louis XVI?

HENRI.

Non.

MADAME EDMOND, se retournant.

Comment, non?

HENRI, vivement.

Si, nous avons des quantités de modèles Louis XVI : huit fauteuils, deux canapés, imitation de Beauvais, figures ou fleurs à volonté.

MADAME EDMOND, s'en allant.

S'il arrive à quelque chose!

LOUISE, paraissant, à madame Edmond.

Madame, nous avons vu une très jolie armoire là-bas. Voulez-vous venir la montrer à mon amie?

MADAME EDMOND.

Où çà, mademoiselle?

LOUISE.

Tout là-bas... Tout là-bas...

Elle la fait passer devant et reste un moment au haut de l'escalier. Henri et Berthe se regardent en silence.

BERTHE, très doucement.

C'est un guet-apens de Louise, mais je ne lui en veux pas. Je ne suis pas fâchée de vous revoir une dernière fois et de vous dire que je vous pardonne.

HENRI, après un silence.

Vous ne pouvez vous imaginer à quel point vos paroles me font du bien.

LOUISE, à elle-même.

Ils ont l'air déjà d'accord... Mais ça me fait l'effet de marcher un peu vite.

Elle sort.

HENRI, à Berthe.

Vous m'avez fait bien du mal.

BERTHE.

Moi? Mais comment pouvez-vous dire? Qu'est-ce que vous avez à me reprocher?

HENRI.

Ce ne sont pas des reproches, je n'ai pas le droit de vous en adresser, ce sont des constatations. Je constate que vous n'avez pas songé à me revoir, et vous avez songé tout de suite à vous remarier... à vous marier...

BERTHE.

Mais comment? C'est vous qui êtes parti... Vous avez écrit une lettre où vous vous accusiez de m'avoir menti...

HENRI.

Et ça vous a suffi? Parce que j'avais écrit une lettre, je devenais tout à coup un réprouvé, un paria...

BERTHE.

Vous vous accusiez vous-même!

HENRI.

Il fallait me défendre! Et si j'avais trouvé chez vous un amour véritable, eh bien, nous nous serions séparés, mais vous ne m'auriez pas laissé partir comme ça...

BERTHE.

Alors vous croyez que je ne vous aimais pas?

HENRI.

Vos sentiments n'avaient rien de profond, j'en ai fait l'expérience.

BERTHE, irritée.

Mais vous offensez mes sentiments. (Elle s'arrête.) Mais pourquoi nous disons-nous des paroles dures?... Nous n'étions pas venus ici pour ça. Seulement, vous voyez, il y a quelque chose d'irrémédiable entre nous... Nous avons essayé de nous parler, nous n'avons pas pu... Au revoir. Tâchons de nous consoler. Il ne nous reste qu'à nous séparer...

HENRI.

Il ne vous reste qu'à m'oublier...

BERTHE.

Ça ne sera peut-être pas commode.

HENRI.

Allons donc! Je sais ce que vous avez pour moi... C'est un caprice de petite fille...

BERTHE.

Un caprice de petite fille qui va briser ma vie.

Entre un vieux monsieur décoré.

HENRI.

Oh! qu'est-ce que c'est que ça? C'est insupportable!

## SCÈNE XI

HENRI, BERTHE, UN VIEUX MONSIEUR.

LE VIEUX MONSIEUR.

Cette bibliothèque Louis XV que vous avez en montre?

HENRI, vivement.

Vendue! C'est vendu!

LE VIEUX MONSIEUR.

Ah! tant pis! tant pis!... Mais vous pourriez peut-être m'en faire une semblable.

HENRI.

C'est que...

BERTHE, bas.

Dites que vous ne refaites jamais vos modèles...

HENRI.

Nous ne refaisons jamais nos modèles...

LE VIEUX MONSIEUR.

Ah! tant pis! tant pis! Eh bien, au revoir, monsieur. (Il va pour sortir. Revenant.) Mais vous devez certainement avoir des petites tables de bureau?

BERTHE, vivement.

Non, non, rien qui vous convienne...

HENRI.

Vous aurez ça un peu plus haut, dans la rue...

LE VIEUX MONSIEUR.

Merci bien...

HENRI.

Au revoir, monsieur. (Il le pousse doucement.)... Un caprice de petite fille... (Le monsieur se retourne, étonné.) Non, non, ce n'est pas à vous.

Il continue à le pousser doucement et ferme la porte.

## SCÈNE XII

### HENRI, BERTHE.

HENRI.

Je vous disais que ce n'est que par un caprice de petite fille...

BERTHE.

Et moi je vous disais que ce caprice avait brisé ma vie...

LE VIEUX MONSIEUR, rouvrant la porte.

Le magasin d'ameublement, en haut dans la rue, est-ce à droite ou à gauche?

HENRI.

Des deux côtés... (Il le pousse et ferme la porte à clef.) Vous n'êtes pas en peine de la reconstituer, votre vie, je suis bien tranquille.

BERTHE.

Mais certainement, je ferai mon possible pour vous oublier. D'ailleurs, qu'est-ce que ça peut vous faire? ça vous est bien égal...

HENRI, levant les yeux au ciel.

Bien égal!... Je dirais le contraire que vous ne me croiriez pas...

BERTHE.

Mais vous n'avez même pas la force de dire le contraire.

HENRI.

Allez! allez! Je m'épuise en dénégations, je me heurte à une incrédulité voulue, résolue... Et moi qui voudrais tant vous convaincre... (Sonnerie du téléphone.) Ah! on n'est pas tranquille une minute! (Il décroche l'appareil,

la sonnerie continue.) Avec ce nouveau système, ça sonne encore une fois décroché. (Il prend l'appareil.) Je vais leur dire qu'ils se trompent de numéro.

BERTHE.

Alors ils n'arrêteront pas de sonner.

HENRI.

Allô! allô! Je suis la maison... (A Berthe.) Oh! je suis tellement affolé!... Je ne sais plus le nom de la maison d'ici.

BERTHE.

Moi non plus.

HENRI.

Lisez-le à l'envers sur la porte vitrée.

BERTHE, essayant de lire à l'envers.

Ten... cag...

HENRI, dans l'appareil.

Oui, oui... la maison Gachinet...

BERTHE, vérifiant machinalement.

En effet... Gachinet.

HENRI, dans l'appareil.

Bien! Bien! La patronne n'est pas ici... Elle est en course... Elle reviendra dans... dans deux heures... Vous allez me donner la commande? (Résigné.) Bien... la personne va venir? Qu'elle se dépêche... (A Berthe.) C'est une maison concurrente qui est pressée et qui nous passe une commande... (Après un soupir et toujours l'appareil à la main.) Quand je vous ai trompée, c'est sur ma situation... ma position dans la vie... ça n'a jamais été sur mes sentiments... Je vous aimais...

BERTHE.

Mais non.

HENRI.

Mais si, je vous jure... Ah! voilà!... Laissez-nous, mademoiselle, nous causons... (A Berthe.) Ah! c'est la personne... (Dans l'appareil.) Oui, j'ai ce qu'il faut pour écrire la commande... Douze chaises de salle à manger, noyer et cuir repoussé... J'écris... j'écris...

Il n'écrit pas.

BERTHE.

Écrivez, ils vont vous faire répéter...

HENRI.

Je n'ai pas de crayon.

BERTHE, prenant un crayon et une feuille de papier dans le bureau.

Attendez!... (Elle écrit.) Douze chaises de salle à manger, noyer et cuir repoussé...

HENRI.

Deux dressoirs noyer.

BERTHE, écrit.

Deux dressoirs noyer...

HENRI, dans l'appareil.

Une table de trois mètres sur cent trente-cinq. (Berthe écrit.) Bien! Bien! Je vais répéter.

BERTHE, lisant.

Douze chaises de salle à manger, noyer et cuir repoussé...

HENRI, dans l'appareil.

Douze chaises de salle à manger, noyer et cuir repoussé...

BERTHE, lisant.

Deux dressoirs noyer.

HENRI, dans l'appareil.

Deux dressoirs noyer.

BERTHE, lisant.

Une table de trois mètres sur... Je lis mal les chiffres...

HENRI, dans l'appareil.

Une table de trois mètres sur... (Il écoute.) cent trente-cinq...

BERTHE.

Et quatre allonges.

HENRI, dans l'appareil.

Et quatre allonges... (Parlant à l'appareil.) Eh bien, écoutez, vous dites pour dans... cinq jours? c'est entendu, pour dans cinq jours...

BERTHE.

C'est court.

HENRI, vivement dans l'appareil.

C'est court... la fabrication dit que c'est court. (Après avoir écouté.) Eh bien, ça ne fait rien, allez-y... dans cinq jours... on s'organisera... (Brusquement.) Au revoir! (Il raccroche l'appareil.) Enfin, voilà une commande qui sera exécutée fidèlement... Ça va bien mieux... depuis que nous sommes deux.

BERTHE.

Oui, ça va mieux...

HENRI.

Ce serait si bien si vous étiez avec moi dans ce magasin... Tout ça ne serait pas arrivé... Je n'aurais pas eu besoin de dire que je gagnais soixante-dix mille francs par an.

BERTHE.

Pourquoi avez-vous fait cela? Pourquoi est-ce que vous avez menti? Comment voulez-vous que je vous croie?

HENRI.

Je vous ai menti! Je vous ai menti...

BERTHE.

Donnez-moi une explication... Vous ne me donnez aucune explication... Vous voyez, c'est curieux, il me semble que je ne vous en veux pas! Quand nous nous parlons de nos affaires, nous nous disputons, et puis quand nous écrivons comme ça, des commandes, nous ne pensons plus à nous disputer...

HENRI.

On a l'impression d'être bien d'accord ensemble.

BERTHE.

D'être bien d'accord ensemble. (On entend le bruit de quelqu'un qui essaye d'ouvrir la porte.) Oh! qu'est-ce que c'est que ça.

HENRI.

C'est le vieux type qui revient. Il n'a pas trouvé le magasin d'ameublement dans la rue, ça ne m'étonne pas. Il n'y en a pas!

Coups à la porte.

BERTHE.

Laissons-le taper.

Nouveaux coups.

HENRI.

Il va ameuter la maison. (Il va à la porte.) Inventaire! Inventaire! On fait l'inventaire! (A Berthe.) Qu'est-ce que nous disions? Il me semble qu'on était un peu moins fâchés...

BERTHE.

Je ne suis pas fâchée, mais il y a quelque chose entre nous d'abîmé.

HENRI.

Pourquoi? Pourquoi?

BERTHE.

Mais parce que vous m'avez menti... Alors je dis que vous m'avez toujours menti... Cette heure que nous avions passée ensemble au bal d'Alice, c'était le souvenir le plus exquis de ma vie, et je pense que vous n'étiez pas sincère...

Elle s'assoit sur une chaise et se met à pleurer.

HENRI.

Mais si, j'étais sincère... Mais si, à ce moment, je ne savais pas qui vous étiez.

BERTHE, se levant brusquement.

Comment? A ce moment vous ne saviez pas qui j'étais?

HENRI.

Mais non, voyons... Ce n'est qu'après que Barthazard... (Se reprenant.) Ce n'est qu'après que j'ai raconté à Barthazard que j'avais une riche position... J'ai tort de vous dire ça, c'est beaucoup plus infâme...

BERTHE.

Mais non, si c'est comme ça, ce n'est pas plus infâme...

HENRI.

Comment! Puisque c'est après vous avoir rencontrée et aimée que j'ai commencé à vous mentir.

BERTHE.

... Si c'était comme ça, je ne vous en voudrais pas...

Vous me rencontrez d'abord... vous m'aimez... vous voulez m'épouser. Alors vous avez employé, pour m'épouser, tous les moyens...

HENRI.

... les plus coupables.

BERTHE.

Ah! non! ce n'était plus des moyens coupables puisque vous m'aimiez... (On essaye d'ouvrir la porte.) C'est encore le vieillard!

HENRI.

Il est embêtant!

BERTHE.

Ah! laissez-le taper... Il se lassera.

Coups à la porte.

HENRI.

Il n'y a pas moyen d'être tranquilles.

BERTHE, reprenant l'entretien.

Je n'ai plus confiance...

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, LOUISE, GONTHIER, HERBERT.

LOUISE, paraissant en haut de l'escalier.

Eh bien, dites donc, vous vous êtes enfermés... Je viens de regarder par la fenêtre, en haut, tu sais qui est à la porte?

Coups à la porte.

HENRI.

Mais oui. C'est un client!

LOUISE.

C'est le père de Berthe, accompagné de son fiancé.

Coups à la porte.

BERTHE.

Mon père ici?

LOUISE.

Oui, c'est moi qui l'avais convoqué. Par exemple, je n'avais pas besoin d'Herbert.

BERTHE.

Eh bien, il faut leur ouvrir.

HENRI.

Il faut leur ouvrir?

LOUISE.

Mais oui.

Elle va à la porte. Entrent Gonthier et Herbert.

GONTHIER, entrant et apercevant Henri et Berthe alignés.

Qu'est-ce que ça veut dire? (Il regarde Herbert.) Qu'est-ce ça veut dire?

HERBERT, rentrant à sa suite.

C'est moi qui vous le demande... (Il regarde Henri et Berthe). C'est pour me faire voir cela que vous m'avez amené ici?

GONTHIER.

Mais je ne savais pas. (A Henri.) Qu'est-ce que vous faites ici, monsieur?

HENRI.

Mais je suis chez moi.

GONTHIER.

Chez vous? Vous êtes tapissier?

HENRI.

Employé... à cent soixante-quinze francs par mois. (Fièrement.) Chiffre exact.

GONTHIER, curieusement, à Berthe.

Qu'est-ce que tu fais ici?

HERBERT.

C'est sur ce ton que vous parlez à votre fille que vous trouvez avec monsieur?

GONTHIER.

C'est vrai. (Sévèrement.) Qu'est-ce que tu fais ici, toi?

BERTHE.

Oh! papa, sur quel ton me parles-tu?

GONTHIER, timidement.

C'est lui qui me dit...

BERTHE.

D'ailleurs, je te donnerai toutes les explications nécessaires sans que tu prennes ta grosse voix... Mais, d'abord, je veux éclaircir un point d'histoire. (A Herbert.) Vous avez été mis au courant de la conduite de monsieur.

Elle montre Henri.

HERBERT.

Oui. Et je m'étonne qu'après cela je me trouve en sa présence!...

HENRI, vivement.

Mais monsieur.

BERTHE.

Taisez-vous! Taisez-vous, l'un et l'autre.

HERBERT.

C'est que...

LOUISE.

Silence!

BERTHE.

Vous savez dans quelles circonstances monsieur, au bal de l'hôtel, a fait ma connaissance?

HERBERT.

Et comment, après vous avoir rencontrée, il a décidé de vous épouser.

BERTHE.

C'est ce qui m'intéresse... Ah! si Barthazard était là, il pourrait nous le dire.

HERBERT.

Je puis vous renseigner. J'ai voulu savoir et Barthazard qui est dans ma maison maintenant m'a tout raconté. Monsieur est venu au bal sans être invité. C'était une espèce de bohème. Là, il vous a vue, vous lui avez plu, paraît-il. Il vous a trouvée charmante, et il a mis tout en œuvre pour vous épouser...

BERTHE.

C'est comme ça que ça s'est passé?

HERBERT.

Absolument.

BERTHE.

Ah! merci.

Elle va à Herbert et l'embrasse

HERBERT, ravi.

Ah! Berthe!

BERTHE, à Gonthier.

Ah! papa! Je suis bien heureuse. (Elle va prendre le bras d'Henri.) Je puis l'épouser maintenant...

HERBERT.

C'est trop fort!

LOUISE à Herbert

Grâce à vous.

GONTHIER.

Je voudrais bien être mis au courant.

BERTHE.

Papa, j'ai pris des renseignements. Il n'a aucune position en dehors de son emploi ici... un emploi modeste...

HENRI.

Mais très instable.

BERTHE.

Je te demande de lui accorder ma main.

GONTHIER.

Ah! écoute, ma fille, c'est peut-être un peu vite.

BERTHE, passant outre.

C'est entendu.

Rémy entre.

RÉMY.

Il y a là un monsieur qui a rendez-vous avec vous. C'est encore un député. Voilà sa carte.

HENRI.

Barthazard!

LOUISE, à Rémy.

Amenez-le. (Sort Rémy.) Il n'est que juste de l'appeler puisque c'est lui qui a fait le mariage.

HERBERT.

Ce qu'il y a de plus fort, c'est que, pour qu'il me donne un coup de main, je l'ai fait entrer dans ma maison avec de très beaux appointements, une participation sérieuse et un traité de quinze ans en bonne et due forme. Et maintenant, je suis lié pour quinze ans avec M. Barthazard...

LOUISE.

C'est un homme très intelligent qui vous rendra des services.

HERBERT.

C'est possible.

GONTHIER.

Et c'est un homme de confiance.

HERBERT.

C'est bien possible.

Entre Barthazard.

RÉMY.

Par ici, monsieur le député.

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, BARTHAZARD, puis MADAME EDMOND et JEANNE.

BARTHAZARD.

Tiens! (Interdit.) bonjour!

BERTHE.

Monsieur Barthazard, permettez-moi de vous remercier. Le mariage pour lequel vous avez tant travaillé a enfin réussi.

Barthazard regarde Herbert qui lui fait signe qu'il ne s'agit pas de lui.

LOUISE, lui prend la main et montre Henri.

C'est avec monsieur.

BARTHAZARD, après un moment de silence.

Il ne me reste qu'à te féliciter. Quoi qu'il y ait eu sur le compte de ce jeune homme, ma conviction est

qu'il est très honnête. Il a été régénéré par l'amour. L'amour fait des miracles. (A Henri, à mi-voix.) La fortune aussi... je suis désormais un honnête homme...

HENRI.

Ça ne m'étonne pas, tu es capable de tout.

JEANNE, arrivant au haut de l'escalier.

Ah bien, dites donc, je commence à m'ennuyer là-haut... J'en suis à mon trentième cabinet de travail. Et j'ai une faim!... Mais qu'est-ce que tout ce monde-là?

MADAME EDMOND, arrivant derrière elle au haut de l'escalier.

Je vous demande pardon, messieurs et dames. Mais me voilà toute à vous... (A Louise.) Voulez-vous que nous voyions maintenant les meubles de salon?

HENRI, dans un emportement de joie.

C'est inutile, madame, c'est inutile!... le mariage est rompu?

MADAME EDMOND.

Vous êtes fou! C'est la seconde fois qu'il fait rompre un mariage dans ma clientèle...

LOUISE.

Mais cette fois-ci, c'est pour épouser la fiancée. Et c'est lui qui vous achètera des meubles...

HENRI.

Vous ne m'aurez plus comme vendeur.

BERTHE.

Mais comme client...

HENRI.

Ce sera une façon plus sûre de faire des affaires avec moi.

---

# L'ARDENT ARTILLEUR

PIÈCE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois le 21 octobre 1903,
au THÉÂTRE RABELAIS.

## PERSONNAGES

VEUVE TONTAINE.
SOPHIE.
GAMARÉ.

---

# L'ARDENT ARTILLEUR

La scène représente une cuisine. Porte à droite donnant sur l'escalier de service. Au fond, à droite, une porte donnant sur un petit cabinet de débarras. Au fond, à gauche, une autre porte donnant sur un petit couloir conduisant à la chambre de la bonne. Porte à gauche, premier plan, donnant sur un couloir conduisant à l'appartement. Il est neuf heures du soir.

## SCÈNE PREMIÈRE

### SOPHIE, GAMARÉ.

SOPHIE.

On a frappé. (Elle va à la porte premier plan, à droite.) Entrez, monsieur Gamaré.

GAMARÉ, artilleur de 2e classe.

Excusez-moi. J'ai travaillé jusqu'à sept heures au bureau du chef. Et il y a loin de Vincennes à la rue de la Victoire. Même avec le métro.

SOPHIE.

Vous travaillez au bureau du chef?

GAMARÉ.

Je suis scribe. Avant de faire mon service, j'étais comptable à Nancy. C'est même là que j'ai connu le

contrôleur du concert de la Pépinière, ce qui m'a donné l'occasion d'aller à ce café-chantant et ce qui m'a permis de vous y rencontrer.

SOPHIE, allant à gauche, premier plan.

Je vous demande pardon, je vais ouvrir cette porte. Elle donne sur le couloir qui conduit chez la veuve Tontaine.

GAMARÉ.

La veuve Tontaine?

SOPHIE.

C'est madame. Elle est couchée. Mais si par hasard, elle se relevait, on l'entendrait bouger.

GAMARÉ, inquiet.

Et si elle me voyait ici, elle ne serait pas contente?

SOPHIE.

Si. Elle serait très contente. Elle aurait une occasion de me mettre à la porte. Et puis une occasion de crier. Elle aime beaucoup ça.

GAMARÉ.

Elle a mauvais caractère.

SOPHIE.

Depuis qu'elle a été nommée professeur au Lycée Racine. Ça lui a pris le jour de sa nomination. Elle est tout le temps sur mon dos à me faire des observations. L'autre jour, pour aller au concert, ç'a été la croix et la bannière. Elle ne me laisse pas sortir le soir, ni même l'après-midi toute seule.

GAMARÉ, lui passant la main autour de la taille et l'embrassant.

Elle a raison! Elle a raison!

SOPHIE.

Comment? Elle a raison?

GAMARÉ.

Moi si j'habitais avec vous, je vous empêcherais bien de mal tourner... de mal tourner avec les autres.

SOPHIE, allant écouter.

Ce n'est rien. J'avais cru l'entendre bouger... Elle s'est couchée de bonne heure parce que demain elle se lève de bonne heure pour son cours. Je crois que nous allons être tranquilles... Voulez-vous vous rafraîchir?

GAMARÉ.

Je ne suis pas venu ici pour ça.

SOPHIE.

Voulez-vous un peu d'eau-de-vie?

GAMARÉ.

Non. Je mangerais plutôt un peu de viande froide. J'ai dîné à six heures et demie. Je commence à avoir l'estomac creux. Mais si vous n'en avez pas, ne vous dérangez pas.

SOPHIE.

J'ai la moitié du gigot de tout à l'heure.

Elle le sert sur la table.

GAMARÉ.

Oh! ça me suffira. Avec une bouteille de vin et un quart de fromage...

SOPHIE.

Et un morceau de tarte. Il m'en reste de midi.

GAMARÉ.

Ça me suffira tout à fait.

SOPHIE.

Vous prendrez bien un peu de café par là-dessus?

GAMARÉ.

Jamais avant!

SOPHIE.

Jamais avant?

GAMARÉ.

Jamais avant ce qui va se passer.

SOPHIE.

Mais qu'est-ce que vous croyez qu'il va se passer?

GAMARÉ.

Il va se passer quelque chose.

SOPHIE.

Jamais de la vie, par exemple!

GAMARÉ.

Oui, les femmes disent toujours : non, et jamais... (Il l'embrasse.) Je t'aime. Et tu vas voir comme je sais aimer... aussitôt que j'aurai mangé du gigot froid.

SOPHIE.

Allons, mettez-vous à table.

GAMARÉ, mangeant.

Le gigot froid, c'est excellent... (S'arrêtant.) C'est égal, si cette brave dame, la veuve Tontaine, savait que je viens lui manger la viande de boucherie qu'elle paie avec son argent.

SOPHIE.

Ça vous gêne?

GAMARÉ.

Non. Je m'en fous. Mais c'est pour dire. (Il se remet à

manger.) Eh bien! vois-tu, dans la vie, je n'en demande pas plus. Manger de la bonne viande, du bon fromage avec du bon Bourgogne. Dire quelques mots par là-dessus à une bonne petite femme. Et quand tout est fini, ma tasse de café très chaud, avec deux verres de rhum. Le café me remet en état, nom d'un chien! et je suis prêt à recommencer toute la série : le gigot, le fromage, le bourgogne et la petite femme... (Il se lève.) Et sais-tu ce que j'aime le mieux dans tout ça? le sais-tu?... C'est toi... Je t'aime mieux que le mouton... Attention!

SOPHIE.

Voilà Madame... Qu'est-ce qu'elle veut?... Cachez-vous par là.

Elle le pousse à droite, au fond.

## SCÈNE II

### VEUVE TONTAINE, SOPHIE.

VEUVE TONTAINE.

Vous, vous alliez sortir!

SOPHIE.

Non, madame.

VEUVE TONTAINE.

Vous, vous alliez sortir. Je vois ça à votre figure. On ne me cache rien à moi...

SOPHIE.

J'affirme à madame que je n'avais pas l'intention de sortir.

VEUVE TONTAINE.

Vous mentez! Vous mentez effrontément. D'ailleurs, je sais un moyen bien simple de vous en empêcher.

(Elle tourne la clef de la porte, à droite, premier plan, et met la clef dans sa poche.) Vous ne sortirez plus, ma fille.

SOPHIE.

Mais madame!

VEUVE TONTAINE.

Il n'y a pas de : mais madame!

SOPHIE.

Mais madame, je n'ai pas descendu mes épluchures.

VEUVE TONTAINE.

Vous les descendrez demain. Ou plutôt, descendez-les tout de suite. Je vous attendrai ici. Votre boîte à épluchures est dans ce petit cabinet.

Elle va à la porte de droite, au fond.

SOPHIE, l'arrêtant.

Non madame. Je me souviens maintenant. J'ai descendu ma boîte tout à l'heure.

VEUVE TONTAINE.

Il faudrait savoir un peu mieux que ça ce que vous avez fait ou ce que vous avez à faire. Dépêchez-vous de vous coucher. Je m'en vais dans ma chambre.

Elle sort.

## SCÈNE III

### SOPHIE, GAMARÉ.

SOPHIE, ouvrant à Gamaré.

Oh! si vous saviez ce qui m'arrive. Elle a fermé l'escalier de service et elle a pris la clef.

GAMARÉ.

Ça m'est égal. J'ai ma nuit.

SOPHIE.

Mais comment est-ce que vous ferez pour vous en aller demain.

GAMARÉ.

Je partirai vers trois, quatre heures du matin. Et je descendrai par le grand escalier.

SOPHIE.

C'est une idée. La porte n'est fermée qu'au verrou. Et ça s'ouvre sans clef depuis le dedans.

GAMARÉ.

Tu vois que tout s'arrange très bien. Allons, dépêche-toi.

SOPHIE.

Je ne suis guère en train.

GAMARÉ.

Moi, je suis très en train. C'est l'essentiel.

SOPHIE.

Il faut toujours en passer par où vous voulez. Je vais vous mettre votre café sur le feu pour qu'il soye bien chaud tout à l'heure.

GAMARÉ.

Bouillant, bouillant, bouillant. Avec deux petits verres de rhum qu'il faudra verser en tournant aussitôt qu'il aura commencé à bouillir... Viens! j'ai des idées.

SOPHIE.

Ah bien, revoilà madame!

GAMARÉ.

Ah! bien, c'est embêtant à la fin. Moi, quand j'ai des idées, j'aime pas qu'on me dérange.

Il entre dans le petit cabinet.

## SCÈNE IV

### VEUVE TONTAINE, SOPHIE.

VEUVE TONTAINE. Elle est en tenue de nuit.

Hé bien! qu'est-ce que ça signifie? Pas encore couchée! C'est trop fort!

SOPHIE.

Madame, il ne faut pas m'en vouloir... J'étais en train...

VEUVE TONTAINE.

Voulez-vous aller vous coucher!

SOPHIE.

Que madame soye tranquille. Je vais me coucher dans un instant.

VEUVE TONTAINE.

Je ne sortirai pas d'ici avant que vous soyez couchée. J'éteindrai le gaz moi-même. C'est trop fort!

SOPHIE.

Mais madame...

VEUVE TONTAINE.

Allez-vous coucher!

SOPHIE.

Bien, madame... (A part.) Bon Dieu! Bon Dieu! Bon Dieu!

## SCÈNE V

VEUVE TONTAINE, seule, puis GAMARÉ.

VEUVE TONTAINE.

Elle est insupportable. Et cette cuisine est dans un état. Voilà un dessus de buffet plein de poussière. Je ne peux pas laisser ça comme ça. Ça m'agace. Où met-elle ses chiffons à nettoyer?

Elle regarde autour d'elle, puis va ouvrir la porte du débarras.

GAMARÉ, sortant, en faisant le salut militaire.

Gamaré Albert-Ferdinand, scribe au bureau du maréchal des logis chef du 3e escadron du 34e d'artillerie, dix-sept mois de service, zéro campagne, zéro blessure.

VEUVE TONTAINE.

Qu'est-ce que ça veut dire?

GAMARÉ.

Le fourrier est chargé de recenser toutes les semaines les effets du petit équipement. Il en rend compte au maréchal des logis chef qui en établit la situation. Visée par le capitaine, cette situation est présentée au chef d'escadron qui la soumet à son tour au colonel... (A part.) Elle n'est pas mal du tout, cette petite femme-là.

VEUVE TONTAINE.

Qu'est-ce que vous faites ici, soldat?

GAMARÉ.

Je me chauffe.

VEUVE TONTAINE.

Vous êtes venu débaucher ma bonne. Attendez un peu.

Elle va vers la chambre de la bonne.

GAMARÉ, lui barrant le passage.

N'allez pas par là. Et ne dérangez pas votre bonne. Je ne la connais pas, votre bonne. Elle est étonnante, avec sa bonne! Elle croit toujours qu'on en veut à sa bonne. Comme s'il n'y avait que sa bonne au monde!

VEUVE TONTAINE.

Mais...

GAMARÉ.

Taisez-vous! Je n'en veux pas de votre bonne... Ce n'est pas la peine d'aller la chercher... (S'approchant de la veuve Tontaine.) Ce n'est pas pour elle que je suis venu... Le moment est venu de vous expliquer ma présence dans votre cuisine.

VEUVE TONTAINE.

Qu'est-ce que vous voulez dire?

GAMARÉ.

C'est bien vous qui allez tous les jours au lycée Racine?

VEUVE TONTAINE.

Tous les jours? Non. Quatre fois par semaine.

GAMARÉ.

Et vous n'avez remarqué personne dans la rue? Vous n'avez pas vu un artilleur en civil?

VEUVE TONTAINE.

Je n'ai pas remarqué.

GAMARÉ.

Cet artilleur en civil, c'est celui que vous avez devant les yeux. Je vous aime, madame, d'un amour sans cesse grandissant.

VEUVE TONTAINE.

Vous allez me faire le plaisir de vous en aller immédiatement...

Elle va pour ouvrir la porte de service.

GAMARÉ.

Je ne m'en irai pas... Je ne m'en irai pas avant de vous avoir dit ce que j'ai à vous dire.

VEUVE TONTAINE.

Je vais appeler.

GAMARÉ.

Vous allez appeler Dache, le perruquier des zouaves. Laissez-moi donc tranquille. Je suis un gentleman-artilleur, et je ne vous ferai aucune violence. Seulement je suis venu ici pour vous parler, et je parlerai.

VEUVE TONTAINE, s'asseyant.

Quand vous aurez fini...

GAMARÉ.

Je suis un garçon bien tranquille et bien calme. Mais quand j'ai décidé de rendre une femme heureuse, il n'y a pas, il faut que ça se fasse ou qu'elle dise pourquoi. Vous êtes professeur de morale. Moi je suis artilleur. Vous allez m'expliquer pourquoi vous auriez tort de faire ce que je vous demande. Si je suis convaincu, je prendrai mon shako et je m'en irai.

VEUVE TONTAINE.

Je vous écoute patiemment parce que je ne veux pas d'esclandre. Quand vous aurez fini de parler, vous partirez.

GAMARÉ.

Mais vous ne voulez pas me parler? Pourquoi? Pourquoi? Est-ce que c'est bien, ça, de la part d'une per-

sonne civilisée, de refuser d'écouter un honnête homme? C'est très mal... Voyons, Elodie, ma petite Elodie, parlez-moi.

VEUVE TONTAINE.

Qu'est-ce qui vous prend de m'appeler Elodie? Je ne m'appelle pas ainsi.

GAMARÉ.

Moi je veux vous appeler comme ça. Elodie est le nom que j'ai toujours donné dans mes rêves à la femme idéale que je devais rencontrer un jour et qui ne s'est jamais trouvée sur mon chemin. Vous, vous êtes cette femme-là. Je n'en étais pas sûr tout à l'heure. Mais maintenant, je le sens. Il me faut une femme instruite et qui me comprenne. Personne ne me comprend au 34e. Le fourrier n'a aucune sensibilité. Le chef est une âme frivole. Le capitaine est une tête à X, une machine à calculer. D'ailleurs il ne m'adresse jamais la parole. C'est entendu, Elodie, vous ne me connaissez pas. Je tombe du ciel dans votre cuisine. Mais je suis une créature humaine. Je tourne vers vous un visage aimant, dont vous devez avoir pitié.

VEUVE TONTAINE, d'un ton plus doux.

Mais...

GAMARÉ, doucement.

Appelez-moi Albert.

VEUVE TONTAINE.

Mon pauvre garçon...

GAMARÉ.

C'est assez gentil...

VEUVE TONTAINE.

Cette déclaration, adressée à n'importe quelle femme,

pouvait déjà sembler extraordinaire... Mais à moi, vous ne savez pas qui je suis.

GAMARÉ.

Mais si. Vous êtes professeur de morale. Je le sais. Et puis après?

VEUVE TONTAINE.

Et puis après?

GAMARÉ.

Prouvez-moi que j'ai tort de vous demander ce que je vous demande. Je prends mon shako et je m'en vais,

VEUVE TONTAINE.

C'est une chose qui se prouve de soi-même...

GAMARÉ.

Pas du tout. Moi, je ne comprends pas ça. Il faut m'expliquer. Quelle est ma prétention en venant ici. C'est de m'unir à vous selon les lois de la nature. Pour que deux êtres puissent s'unir selon les lois de la nature, pensez-vous qu'un sacrement soit nécessaire? (Geste de la veuve Tontaine.) Non, vous ne le pensez pas! Vous ne pouvez pas le penser. Vous pensez que deux êtres attirés l'un vers l'autre...

VEUVE TONTAINE.

Mais je ne suis pas attirée vers vous!

GAMARÉ.

Ça viendra. Et puis quand même vous seriez attirée, la pudeur naturelle, ou l'hypocrisie de votre sexe vous empêcherait d'en convenir. Donc, je ne vous demande pas si vous êtes attirée vers moi, je le suppose.

VEUVE TONTAINE.

Vous avez une certaine audace. Vous supposez que

je suis attirée vers vous alors que je vous connais depuis moins d'un quart d'heure. Mais vous-même, quoi que vous en disiez, est-ce que vous pouvez avoir une inclinaison pour moi? Est-ce possible? En un quart d'heure?

GAMARÉ, doucement, sur un ton d'avertissement.

Elodie!...

VEUVE TONTAINE, riant.

Qu'est-ce qu'il y a?

GAMARÉ, doucement.

Elodie, méfiez-vous! Vous me demandez si je vous aime vraiment. C'est quelque chose qui commence!...

VEUVE TONTAINE.

Ah! vraiment!

GAMARÉ.

Je ne veux pas vous prendre en traître. Vous commencez à m'aimer, je vous en avertis... Et je vous dis également que vous avez raison, bien que je ne sois pas professeur de morale. Certes, ce ne serait pas bien de s'unir selon les lois de la nature si l'on fait ça pour l'amusette, et si l'on ne s'aime pas. Mais quand il y a entre deux êtres un sentiment sincère et violent...

VEUVE TONTAINE.

Depuis un quart d'heure.

GAMARÉ.

Hé, depuis un quart d'heure! Mais c'est énorme, un quart d'heure de passion, à l'eau de feu. Ça vaut mieux que dix ans de petit sentiment à l'eau tiède. Un quart d'heure de passion! Mais en un quart d'heure, je me suis rapproché de vous à mille kilomètres à l'heure. Je vous connais parfaitement, je connais votre vie. Je sais très bien ce qui vous a manqué pour être heureuse...

VEUVE TONTAINE.

Et qu'est-ce qu'il m'a manqué?

GAMARÉ.

Il vous a manqué de me connaître. Mais maintenant, ça ne vous manque plus. Et à moi, qu'est-ce qu'il me manquait? Il me manquait Elodie. J'ai été séparé d'Elodie et je la retrouve maintenant. (Il l'embrasse violemment sur les deux joues.) Bonjour, Elodie.

VEUVE TONTAINE, presque sérieusement fâchée.

Hé bien, voyons!

GAMARÉ.

C'est un baiser, un baiser de vieilles connaissances, un baiser bien pur, familial... D'ailleurs, je suis prêt à vous en donner d'autres.

Il l'embrasse dans le cou longuement. Elle se débat.

VEUVE TONTAINE, lui échappant.

C'est intolérable à la fin!

GAMARÉ, l'approuvant.

Oui!

VEUVE TONTAINE, étonnée.

Quoi, oui?

GAMARÉ.

Cette résistance est intolérable. Vous manquez de confiance en moi.

VEUVE TONTAINE.

Comment ça?

GAMARÉ.

Oui. Vous êtes pleine de très bons sentiments. Vous êtes une très brave femme. Seulement vous jugez que vous ne me connaissez pas assez.

VEUVE TONTAINE.

Hé bien, oui, c'est vrai! A supposer même que j'aie pour vous une inclinaison... Ce qui n'est pas.

GAMARÉ.

Ce qui est.

VEUVE TONTAINE.

Ce qui n'est pas.

GAMARÉ.

Ce qui est. Je garde mon opinion. Nous ne nous entendrons là-dessus que lorsque je vous aurai dans mes bras. D'ailleurs, je vous comprends très bien. Je comprends très bien qu'avec la pudeur naturelle — avec l'hypocrisie de ce sexe — vous ne puissiez pas m'avouer que vous m'aimez. Parce que vous savez bien qu'au moindre aveu de votre bouche, je bondirais et je vous emporterais avec moi.

Il s'avance vers elle.

VEUVE TONTAINE, se reculant.

Et ça serait joli! Me donner à vous que je connais depuis un quart d'heure.

GAMARÉ.

Voilà bien votre refrain... Ah! les femmes! Il leur faut des stages, des formalités. Vous ne pouvez décemment m'appartenir qu'après avoir causé de toutes sortes de choses plus ou moins indifférentes pendant un laps de temps donné. Hé bien, je trouve ça très mal... Vous savez très bien à quel point je suis pressé de vous avoir. Ah! si vous voulez, je vous ferai la cour, je vous parlerai de la nature, de mes voyages, de ma première enfance et de mes premiers 28 jours. Seulement, je ne penserai qu'à une chose : vous avoir, Il y aura en moi cette arrière-pensée, qui m'empêchera de vous parler librement. Hé bien, cette arrière-pensée,

il faut la faire disparaître. Il faut que je vous aie tout de suite. Après ça, je ne dis pas qu'on n'y pensera plus. Mais on n'y pensera que lorsqu'il le faudra. Ce ne sera plus une obsession presque énervante. (Il s'est assis auprès d'elle et lui a passé un bras autour de la taille.) Ce sera un espoir tranquille et heureux. Ça viendra à un moment, dès que l'entretien se fera plus tendre. Je vous prendrai dans mes bras, et quand mes lèvres chercheront les vôtres, elles les trouveront tout près, tout près...

La veuve Tontaine se dégage.

VEUVE TONTAINE.

Laissez-moi!

GAMARÉ.

Ah! non! non! ça n'est plus permis. Vous allez être mauvaise, vous allez être odieuse, vous allez vous faire détester. Comment? Vous n'allez pas me laisser le regret de ne pas vous avoir eue ce soir, après avoir été si près de vous... Non! Après ça, j'aime mieux m'en aller et ne plus vous revoir.

VEUVE TONTAINE.

Hé bien, allez-vous-en... (Avec hésitation.) Je ne demande que ça.

GAMARÉ, mollement.

Et moi donc! (Il s'approche d'elle.) Je m'en vais. (Il la prend dans ses bras.) Je m'en vais... mais je ne peux pas m'en aller pour toujours, sans vous dire au revoir gentiment. (Il l'embrasse dans le cou.) Au revoir... (Il l'embrasse longuement.) Au revoir... Vous ne trouvez pas que ce n'est vraiment pas confortable, cette cuisine, pour se dire au revoir.

VEUVE TONTAINE, d'une voix troublée.

Je vous demande pardon... Je vous laisse ici...

GAMARÉ.

Oui. Allons par là. Allons nous dire au revoir. Allons nous séparer.

Ils sortent.

## SCÈNE VI

SOPHIE, sortant après un instant de sa chambre, puis la veuve Tontaine.

Elle doit être rentrée se coucher... Tiens, elle a laissé la lumière. (Elle va ouvrir la porte du débarras.) Il est parti... Il a pu s'échapper! J'aime mieux ça... Je n'étais pas en train... Pourvu qu'il n'ait réveillé personne en s'en allant par là... C'est égal, ces histoires-là, ce n'est pas fait pour moi... D'ailleurs je n'ai pas de chance avec les artilleurs... (Elle range des assiettes dans l'armoire.) Comment a-t-il fait pour se sauver? Lui qui ne connaissait pas l'appartement. (Prêtant l'oreille.) Bon! voilà encore madame! (Troublée.) Madame, je m'étais relevée, parce que... j'avais oublié...

VEUVE TONTAINE, doucement.

Ça ne fait rien ma fille... C'est moi qui ai été un peu brusque tout à l'heure... Puisque je vous trouve là, préparez-moi donc une tasse de café chaud, avec deux petits verres de rhum, que vous verserez doucement au moment où le café s'échauffera.

SOPHIE, la regardant avec stupéfaction.

Bien, madame.

---

# L'INCIDENT DU 7 AVRIL

## COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois le 20 mai 1911,
au Théâtre de L'Athénée.

## PERSONNAGES

| | |
|---|---|
| LE SUBSTITUT | MM. LARMANDIE. |
| TRIBADEL | GALLET. |
| MESSADIE | TÉROF. |
| LE JUGE | SAURIAC. |
| BOUSSU | BORDERIE. |
| THÉVENEL | MARSEILLE. |
| LE PRÉSIDENT | CUEILLE. |
| L'HUISSIER | LECOMTE. |
| LE GARÇON | FOURNEZ. |
| 1er AVOCAT | MATHÉ. |
| 2e AVOCAT | FOUCHÉ. |
| MADEMOISELLE KERMAGNON | Mmes DULUC. |
| DÉA | GOLDSTEIN. |
| MADEMOISELLE NOREL | LUKAS. |

Public.

---

# L'INCIDENT DU 7 AVRIL

La scène représente une chambre correctionnelle à Paris.

## SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÉSIDENT, LE JUGE, ANDRÉ.

LE PRÉSIDENT, au juge.

Voilà la salle où vous allez siéger, mon cher collègue. Elle n'est pas grande, mais c'est une des mieux éclairées.

ANDRÉ, à mi-voix au président.

Monsieur le président, est-ce que monsieur n'est pas notre nouveau juge?

LE PRÉSIDENT.

Oui, André... Ah! mon Dieu, je manquais à toutes les règles du protocole! J'oubliais, mon cher collègue, de vous présenter André. André est notre fidèle garçon de salle, notre ancien à tous.

ANDRÉ.

Ça, c'est vrai, monsieur le président, je suis le plus ancien de la chambre, et même de tout le tribunal! J'étais déjà ici du temps du président Tribouillard, celui qu'on appelait le président Maximum.

LE JUGE.

André regrette peut-être l'ancienne sévérité, l'implacable sévérité de nos aînés.

LE PRÉSIDENT.

Non, non, André a évolué avec son siècle. André est pour l'indulgence, comme tout le monde...

LE JUGE.

C'est très bien, c'est très bien...

LE PRÉSIDENT.

A Amiens, vous ne siégiez pas souvent à la correctionnelle?

LE JUGE.

Non, croyez-vous, je n'ai pour ainsi dire jamais siégé qu'au civil.

LE PRÉSIDENT.

Ah! ce sont d'autres impressions... assez pittoresques, je dois le dire, surtout à Paris, où il faudra vous familiariser avec un langage et des expressions toutes nouvelles... Enfin, on s'y fait vite à la langue verte, et je serai là au besoin pour vous servir d'interprète. Mais dites donc, l'heure s'avance; il est temps, je crois, d'aller s'habiller. (Au moment où ils vont pour sortir, le substitut entre par la droite.) Ah! voici notre ministère public. Déjà en robe! Est-ce que nous serions en retard?

## SCÈNE II

### LE SUBSTITUT, LE PRÉSIDENT, MADEMOISELLE KERMAGNON,

LE SUBSTITUT.

Non, non, c'est moi qui suis un peu en avance... J'avais quelque chose à voir... Bonjour!

Il serre la main du juge, puis celle du président. A ce moment, mademoiselle Kermagnon entre par la porte de gauche. Elle est en robe d'avocat.

LE PRÉSIDENT.

Oh! mais nous allons avoir le plaisir d'entendre plaider aujourd'hui mademoiselle Kermagnon! Mon cher collègue, il faut que je vous fasse faire la connaissance d'une de nos plus distinguées avocates du barreau de Paris. Mademoiselle Kermagnon, qui va plaider tout à l'heure devant nous...

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Oh! une affaire des plus banales.

Elle serre la main du juge, puis celle du président et celle du substitut.

LE JUGE.

Il n'y a pas d'affaire banale, pour un orateur de talent. Et je suis sûr que, si vous et notre ami le substitut vous voulez vous en donner la peine, nous assisterons à un véritable tournoi...

MADEMOISELLE KERMAGNON.

N'attendez rien d'exceptionnel, de ma part tout au moins.

LE SUBSTITUT.

Mademoiselle Kermagnon, pas de modestie excessive...

LE PRÉSIDENT.

Dépêchons-nous d'aller nous habiller.

Ils sortent en saluant. Le substitut reste en scène, avec l'avocate et le garçon.

## SCÈNE III

MADEMOISELLE KERMAGNON,
LE SUBSTITUT, ANDRÉ.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Dites donc, mon cher substitut, est-ce que vous croyez que cette affaire Niclès nous emmènera loin, et

pensez-vous que je ferais bien de demander une remise à la septième, où je devais me présenter à midi trois quarts?

LE SUBSTITUT.

L'affaire Niclès est la première inscrite. Mais ce serait peut-être plus prudent que vous demandiez une remise à la septième.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Eh bien, c'est entendu. Je vais y aller...

A ce moment André fait mine de s'en aller, puis revient épousseter une table.

LE SUBSTITUT.

N'allez pas jusqu'à la septième. Envoyez-y un de vos confrères. André va vous en appeler un. Vous entendez, André?

MADEMOISELLE KERMAGNON.

André, soyez assez aimable pour aller jusqu'au vestiaire. Mademoiselle Norel, que vous connaissez, doit être arrivée. Vous lui direz qu'elle vienne me voir.

ANDRÉ.

Bien, mademoiselle.

Il donne encore un coup de plumeau et sort lentement. A peine a-t-il refermé la porte que l'avocate et le substitut tombent dans les bras l'un de l'autre. Leurs lèvres se joignent dans un long baiser.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Ah! coco! coco! J'ai cru qu'il ne s'en irait pas. Deux jours que je n'avais été dans tes bras... J'étais folle... Je suis sûre que tu ne trouvais pas le temps long, toi!

LE SUBSTITUT.

Imbécile!.. laisse-moi, avec ton col qui monte si haut, je ne peux plus aller dans mon petit coin.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Tu peux, va, tu peux, mon col ne serre pas très fort. (Le substitut, les yeux clos, a posé amoureusement ses lèvres sur la nuque de mademoiselle Kermagnon.) Dis donc, qu'est-ce que tu crois qu'il faut que je plaide dans cette affaire Niclès? Ma cliente a insulté l'agent. Si je disais que l'agent l'avait provoquée?

LE SUBSTITUT.

Ça ne fait pas bon effet.

Il replonge son nez dans le cou de l'avocate.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Alors quoi? dis-moi... Mais dis-moi donc, petit?

LE SUBSTITUT.

Ne te tourmente pas; si tu veux, je ne requerrai pas.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Ah! non, parce que, vis-à-vis de ma cliente et des gens qui seront là, j'aurais l'air d'avoir la tâche beaucoup trop facile. Si, requiers, coco, requiers!

LE SUBSTITUT.

Hé bien, je ne serai pas trop méchant.

Son visage disparaît à nouveau derrière la tête de mademoiselle Kermagnon.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Qu'est-ce que tu as fait, vilain, pendant ces deux jours?

LE SUBSTITUT.

Je me suis terriblement ennuyé, pendant que tu étais au mariage de ton cousin. Était-ce de ton cousin ou de ta cousine?

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Oh! tu penses que je me suis amusée, sans toi!

Puisque tu connais la famille, tu aurais pu venir un peu.

LE SUBSTITUT.

C'est toi qui m'as défendu de venir, sous prétexte qu'il serait très difficile de ne pas se regarder gentiment...

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Et tu te l'es laissé défendre bien facilement. Probablement que tu avais de quoi passer ton temps... Ah! si je savais ça...

LE SUBSTITUT.

T'es bête!

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Écoute, mon petit, rien que de penser que tu pourrais me tromper, mon chéri, j'ai envie de te tuer, de te tuer là, séance tenante. Ne me trompe jamais, petit amour...

LE SUBSTITUT.

Tu n'as pas besoin d'avoir peur... Laisse-moi mon petit coin... (A ce moment la porte s'ouvre. Entre mademoiselle Norel. Le substitut, gravement.) Évidemment, la défense n'est pas astreinte à nous communiquer les pièces, mais dans l'intérêt même du client...

MADEMOISELLE KERMAGNON, après l'avoir baisé sur la bouche.

Espèce de serin, mon amie sait tout. Regarde, Norel, comme il est rouge...

LE SUBSTITUT.

Vous n'êtes pas sérieuse, mademoiselle Kermagnon...

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Vous êtes trop austère, monsieur le substitut. (Exit le substitut.) Il est bien gentil, et nous nous aimons.

## SCÈNE IV

### MADEMOISELLE NOREL, MADEMOISELLE KERMAGNON.

MADEMOISELLE NOREL.

Vous ne songez pas à vous marier?

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Il y a du tirage du côté de ma famille. Mais je crois que lorsque j'aurai bien plaidé deux ou trois fois, on m'accordera chez moi un peu plus d'indépendance. Et peu à peu j'acquerrai assez d'autorité pour qu'on me laisse me marier à ma guise... Mais je t'avais fait appeler pour un service. Va donc demander pour moi une remise à la septième, affaire Chaubel... Pourquoi n'es-tu pas venue me prendre ce matin?

MADEMOISELLE NOREL.

Figure-toi, ma chère, que j'étais aux Galeries. Je n'y vais jamais l'après-midi : l'aspect de ces femmes, uniquement occupées de chiffons, me met hors de moi... C'est tout de même bien de s'être émancipées, comme nous avons fait, d'être sorties de la frivolité, d'être des êtres pensants. Je vais aux Galeries, ou au Printemps, quand il faut y aller. J'avais besoin d'un peu de surah mauve, pour une modification à mon corsage.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Celui qui va avec ta petite jupe plissée?

MADEMOISELLE NOREL.

Oui, je vais déjeuner chez le bâtonnier.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Ah! moi aussi! Ah! bien, si tu mets ta robe en surah mauve, je mettrai plutôt ma robe en taffetas vert-nil.

Elles sortent au moment où Déa Niclès entre par la gauche avec Thévenel, Boussu, le poète Messadie et André.

## SCÈNE V

### DÉA, THÉVENEL, BOUSSU, MESSADIE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Vous allez pouvoir installer vos amis là, devant, parce que, s'ils attendaient l'entrée du public, ils risqueraient d'être mal placés.

MESSADIE.

Moi, je suis témoin.

ANDRÉ.

Oh! bien alors, vous, monsieur, il faut vous en aller par là-bas, et donner votre feuille de citation.

MESSADIE, vieillard tout chétif et chenu.

Ah! bon, je vais aller avec les témoins...

DÉA.

Je vous suis bien reconnaissante, monsieur Messadie, vous, un monsieur si conséquent, d'avoir bien voulu vous déranger pour parler pour moi.

MESSADIE.

C'est un devoir, ma petite amie, c'est un devoir.

DÉA.

C'est égal, y a bien des messieurs comme vous, âgés, à son aise, qui ne se seraient pas dérangés!

MESSADIE.

Ça va bien, allez! Ça va bien!

ANDRÉ.

Accompagnez monsieur, vous, madame la prévenue, en cas que vous ayez quelque chose à signer.

Il les emmène par le fond.

## SCÈNE VI

THÉVENEL, BOUSSU.

THÉVENEL.

Dis donc, Boussu, Déa paraît très rassurée.

BOUSSU.

Grâce à moi.

THÉVENEL.

Grâce à toi?

BOUSSU.

Grâce à mézig. Il y a très longtemps que je voulais passer une nuit d'amour avec Déa. Alors je lui ai offert de lui rendre un grand service, et de lui faire faire la connaissance du substitut.

THÉVENEL.

Tu le connais?

BOUSSU.

Ni de vue, ni de nom. Mais une fois que Déa m'a eu accordé ses faveurs, je lui ai présenté un autre brave garçon de ma génération qui brûlait, lui aussi, du désir de passer une nuit d'amour avec cette aimable fille. De sorte que cette gentille enfant est persuadée maintenant qu'elle a comblé les vœux de l'organe, si j'ose dire, du ministère public.

THÉVENEL.

Mais tout à l'heure elle va bien voir que ce n'est pas lui?

BOUSSU.

Elle verra mon œil. Elle ne sait pas ce que c'est qu'un substitut. Je lui ai dit que c'était un homme habillé en rouge, qui se tenait caché dans le mur et qui n'apparaissait que tout à la fin.

THÉVENEL.

C'est un peu cochon ce que tu as fait là...

BOUSSU.

Oh! mon vieux...

THÉVENEL.

C'est moi que t'aurais dû présenter comme le substitut...

BOUSSU.

Elle te connaissait, mon vieux.

THÉVENEL.

C'est égal, c'est un peu malheureux d'être obligé d'avoir recours à de pareils moyens pour obtenir les faveurs d'une personne qui a fait le bonheur d'une bonne moitié du quartier Saint-Georges.

BOUSSU.

Ah! qu'est-ce que tu veux? Nous sommes ses camarades. Elle ne veut pas nous demander d'argent.

THÉVENEL.

Il faut tout de même que je trouve un plan. Dire qu'il ne s'est jamais rien passé entre nous...

BOUSSU.

C'est un titre pour toi.

THÉVENEL.

C'est égal, je ne tiens pas à me faire montrer au doigt. Je suis sûr que Messadie lui-même...

BOUSSU.

Le vieux là qui s'intitule poète-chansonnier?

THÉVENEL.

S'il ne faisait que s'intituler! Mais le terrible, c'est qu'il fait des chansons.

BOUSSU.

Alors tu te figures que pour ce vieux birbe, la reconnaissance de Déa...? Il faut être deux, mon Thévenel. Et puis, ce vieillard égrillard qui fréquente toutes les grues de Montmartre est un vieux monsieur, un rentier très convenable, qui vit avec une vieille femme sinistrement légitime, et qui est aussi effritée que lui-même, car je ne sais pas si tu as remarqué ce vieillard, c'est vraiment de l'ancien, de l'ancien authentique, pas du truqué. (A ce moment la porte du public s'ouvre, et il entre du public.) Asseyons-nous au banc des avocats.

Rentre Déa qui va s'asseoir au banc des prévenus libres. Mademoiselle Kermagnon rentre par une autre porte et s'approche de Déa.

## SCÈNE VII

DÉA, MADEMOISELLE KERMAGNON, ANDRÉ, BOUSSU, PUBLIC; puis LES TROIS JUGES, LE SUBSTITUT et DEUX AVOCATS.

DÉA.

Bonjour, mademoiselle l'avocate.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Bonjour, bonjour! Eh bien, c'est entendu, vous niez. Vous dites que vous n'avez pas prononcé les mots...

DÉA.

Oh! mademoiselle, ça ira bien, allez, je suis tranquille. Je serai acquittée.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Écoutez, je l'espère, mais ce n'est pas absolument sûr. Je ne veux pas vous enlever vos illusions.

DÉA.

Oh! si, je suis tranquille. Je vous dirai que j'ai pris des précautions. Ainsi, le substitut...

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Le substitut?

DÉA.

Je suis sûre de lui.

MADEMOISELLE KERMAGNON, inquiète.

Comment ça?

L'HUISSIER.

Le tribunal!

DÉA, très impressionnée.

Oh! le tribunal.

L'HUISSIER.

Le tribunal, messieurs, levez-vous et découvrez-vous.

Entrent les trois juges et le substitut.

MADEMOISELLE KERMAGNON, inquiète.

Qu'est-ce que vous disiez, que le substitut?...

DÉA.

Je vous dirai ça plus tard. (Très impressionnée.) Oh! le tribunal! le tribunal!

LE PRÉSIDENT, s'asseyant.

L'audience est ouverte. La première affaire.

L'HUISSIER.

Affaire Niclès. Injures à un agent de la force publique dans l'exercice de ses fonctions.

LE PRÉSIDENT.

La prévenue?

L'HUISSIER.

Elle est libre, monsieur le président. (S'approchant de Déa Niclès). Levez-vous et répondez aux questions.

LE PRÉSIDENT.

Vous vous appelez bien Déa Niclès? Vous exercez la profession de?...

DÉA.

Je suis à l'Olympia et à la Gaîté. Je suis marcheuse.

LE JUGE, à mi-voix, au président.

Marcheuse?

LE PRÉSIDENT.

Non, ça veut dire qu'elle est dans les corps de ballet. (A la prévenue.) Est-ce que vous êtes en ce moment au théâtre?

DÉA.

Non, monsieur le président, je suis en congé pour le moment.

LE PRÉSIDENT.

Oui, depuis quelque temps déjà, n'est-ce pas?

DÉA.

Depuis quelque temps.

LE PRÉSIDENT.

Et vous occupez vos loisirs... Enfin, c'est votre affaire. Vous avez à répondre d'un fait qui s'est passé le mois dernier, le 7 avril, devant la terrasse de la brasserie Pigalle. L'agent 704, du neuvième arrondissement, que l'on va entendre tout à l'heure, ayant adressé des observations à un chauffeur de taximètre qui s'arrêtait devant la brasserie, sans avoir fait le demi-tour réglementaire pour se trouver sur sa droite, l'agent 704 se vit interpeller par différentes personnes attablées à la terrasse, et notamment par vous, qui lui avez adressé des injures relatées au procès-verbal : (D'un air indifférent.) « fourneau », « vache » et « dos ».

DÉA.

C'est faux, monsieur le président, c'est d'autres personnes qui étaient là. Moi je n'ai rien dit, seulement comme les autres personnes se sont barrées...

LE JUGE, à mi-voix, au président.

Barrées?

LE PRÉSIDENT, de même.

Oui, se sont défilées, se sont trottées (Devant l'air étonné du juge.) sont parties, si vous préférez.

DÉA.

... il fallait qu'il y eût quelqu'un qui paye pour tout le monde; alors, c'est moi qui a été chauffée.

LE PRÉSIDENT.

Alors vous niez les propos qui vous sont attribués par l'agent 704?

DÉA.

Je ne nie pas, je dis que c'est faux.

LE PRÉSIDENT.

Nous allons entendre l'agent 704.

MADEMOISELLE KERMAGNON, anxieuse, à Déa.

Qu'est-ce que vous disiez du substitut?

DÉA.

Je ne peux pas vous le dire maintenant.

LE PRÉSIDENT.

Appelez le premier témoin.

L'HUISSIER.

L'agent Tribadel.

Tribadel entre.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, TRIBADEL, puis MESSADIE et BOUSSU.

LE PRÉSIDENT.

Vos nom et prénoms.

TRIBADEL.

Tribadel, Henri-Félix, agent de la brigade des voitures, neuvième arrondissement.

LE PRÉSIDENT, après l'avoir dévisagé.

Comment, c'est encore vous?

TRIBADEL.

Oui, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

Vous vous êtes déjà présenté la semaine dernière.

TRIBADEL.

Oui, monsieur le président, on m'avait appelé « vache ».

LE PRÉSIDENT.

Et ce n'était pas la première fois.

TRIBADEL.

J'étais déjà venu deux fois à cette chambre-ci, parce qu'aux autres chambres on m'y voit encore plus souvent.

LE PRÉSIDENT.

Toujours pour le même motif?

TRIBADEL.

Quelquefois c'est parce qu'on m'appelle « sale flic ».

LE PRÉSIDENT.

Mais enfin, comment se fait-il que vous soyez injurié, à vous tout seul, plus que tous vos collègues?

TRIBADEL.

Je n'en sais rien, monsieur le président. Je suis très doux dans mon service. Je ne fais des observations qu'à la dernière extrêmité, mais je suis empoigné par tout le monde. Au régiment, c'était le même coup. Je n'ai pas eu en tout quinze jours de consigne. Mais ce que j'ai agrafé, c'est effrayant. Quand je suis sorti du service, je suis entré en tant que commis dans une administration. Mais je n'ai pas pu y rester. Du matin au soir, je n'arrêtais pas d'être engueulé. Si bien que je me suis dit : « Je vais tâcher d'entrer à la Préfecture comme gardien de la paix. » J'avais d'excellents

certificats, j'ai été nommé d'emblée. Ah! monsieur le président, jamais je n'en ai autant reçu que depuis que j'ai sur les épaules l'uniforme de l'autorité.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce qui vous est arrivé encore, le 7 avril dernier?

TRIBADEL.

C'était vers les six heures de l'après-midi. J'étais au coin de la place Pigalle, de service, quand voilà qu'un taxi-auto s'arrête sans avoir fait demi-tour devant la brasserie Pigalle. Je lui fais des observations. Un monsieur qui était dans la voiture se met à m'empoigner, comme si j'avais ennuyé ce taxi-auto pour le plaisir. Comme ce monsieur ne se servait pas de termes offensants, je ne dis rien, mais voilà des gens assis à la terrasse du café qui m'attrapent. Instinctivement, je me suis alors tourné vers un monsieur à barbe blanche, qui avait l'air très comme il faut et qui faisait des hochements de tête, comme pour me donner raison. Alors ce monsieur m'a dit textuellement : « Espèce de barbeau, vous êtes là à gueuler comme un âne, et quand vous trouvez une petite femme seule dans un coin de rue, vous êtes le premier à vous l'envoyer. »

LE PRÉSIDENT.

Un monsieur à barbe blanche?

TRIBADEL.

Oh! monsieur le président, à Montmartre, la barbe blanche ne signifie rien.

LE JUGE, à mi-voix, au président.

Que veut dire : « espèce de barbeau? »

LE PRÉSIDENT, de même.

Poisson.

LE JUGE, d'un air entendu.

Ah! oui! Mais je croyais...

LE PRÉSIDENT.

Barbeau est plus élégant... (A Tribadel.) Continuez.

TRIBADEL.

Pendant ce temps, un autre criait : « Oui, c'est un barbeau! C'est un barbeau! Sa femme couche avec les sous-brigadiers pour lui faire avoir de l'avancement. » Ce qui est tout à fait calomnieux, monsieur le président, vis-à-vis de ma femme. Cet individu qui criait ne la connaissait pas. Elle est très occupée comme concierge, et a assez à faire de son ouvrage pour avoir le temps de voir une autre personne que moi.

LE PRÉSIDENT.

Nous en sommes persuadés. On vous injuriait donc de différents côtés.

TRIBADEL.

Calomnieusement.

LE PRÉSIDENT.

Calomnieusement, c'est entendu. Mais que disait l'inculpée?

TRIBADEL.

Elle ne faisait que crier : Dos! Dos! C'est un dos! »

LE JUGE, au président.

Dos?

LE PRÉSIDENT.

C'est à peu près la même acception que « barbeau ».

(A la prévenue.) Vous entendez? On vous accuse d'avoir traité l'agent de « dos ».

DÉA.

Je disais : « Dos! dos! » c'est possible, mais est-ce que je m'adressais à l'agent? Si on ne peut plus prononcer le mot « dos », dans la rue Pigalle, sans qu'il le prenne pour lui!...

LE PRÉSIDENT, à Tribadel.

Allez, continuez!

TRIBADEL.

Je fus entouré, alors, de gens qui me traitèrent (Il lit des notes sur sa manchette, en tournant le poignet peu à peu, à la dérobée.) de « fourneau », de « vache », de « dos », de « barbeau », de « malvenu », de « malade ». (Il va pour lire une autre injure, mais il s'arrête.) Ils m'adressèrent encore bien des expressions que je ne veux pas répéter ici. Tout ce que je puis dire, c'est qu'ils me prêtaient des mœurs contre nature. Je n'ai pu mettre la main sur tout le monde, je n'ai pu emmener au poste que mademoiselle que voilà.

LE PRÉSIDENT.

C'est tout ce que vous avez à dire?

TRIBADEL.

Oui, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT, sévèrement.

Sans vouloir diminuer, en aucune façon, la responsabilité de la prévenue, il est déplorable de voir un agent de la force publique, un représentant de l'autorité, servir constamment de cible à des facéties qui discréditent, ou tout au moins qui risquent de discréditer en lui l'autorité elle-même. C'est inouï que

cela vous arrive, à vous, tout le temps, et que ça n'arrive pas aux autres agents. Vous faites le plus grand tort à votre corporation.

TRIBADEL.

Mais monsieur le président...

LE PRÉSIDENT.

Taisez-vous, et allez vous asseoir!...

TRIBADEL.

Puis-je m'en aller tout à fait, monsieur le président?

LE PRÉSIDENT.

Nous allons peut-être avoir encore besoin de vous. Vous êtes bien pressé d'aller vous faire injurier dans votre quartier! (Avec énergie.) Allez vous asseoir!

LE SUBSTITUT.

Le fait est que c'est absolument scandaleux de nous apporter ici, presque à chaque audience, une potée des injures que vous avez reçues, et qui finissent par éclabousser l'autorité, comme disait si bien monsieur le président.

TRIBADEL.

Mais monsieur le substitut...

LE SUBSTITUT.

Allez vous asseoir!

L'HUISSIER, le poussant.

Allez! Allez! Bougre de maladroit! Voilà qu'il m'écrase le pied avec sa botte!

TRIBADEL.

Mais monsieur l'huissier...

L'HUISSIER.

Allez vous asseoir, empoté!

LE PRÉSIDENT.

Il y a un témoin cité par la défense?

L'HUISSIER.

Oui monsieur le président, le témoin Messadie.

LE PRÉSIDENT.

Faites-le venir.

MADEMOISELLE KERMAGNON, très agitée, à la prévenue

Vous avez le temps maintenant. Dites-moi ce que vous aviez commencé tout à l'heure au sujet du substitut.

DÉA.

Voilà, je suis sûre qu'il est pour moi. Après ce que j'ai fait pour lui, il ne peut pas me condamner.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Ce que vous avez fait pour lui?

DÉA.

Oh! mais voici le témoin, mademoiselle l'avocate.

Entre Messadie, pendant que mademoiselle Kermagnon donne des signes d'agitation.

LE PRÉSIDENT.

Faites approcher le témoin. Votre nom, votre âge, votre profession?

MESSADIE.

Jean-Bertrand Messadie, cinquante-neuf ans.

LE PRÉSIDENT, étonné.

Cinquante-neuf ans?

MESSADIE.

Oui, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT, condescendant.

Bien, bien. Votre profession?

MESSADIE, d'un ton léger.

Moineau franc.

LE JUGE, à mi-voix au président.

Moineau franc?

LE PRÉSIDENT, étonné.

Je ne sais pas ce qu'il veut dire. (Au témoin.) Moineau franc?

MESSADIE.

Poète-chansonnier. Je suis né à Châtellerault, mais de cœur et d'âme je suis un enfant de la Butte.

LE PRÉSIDENT, le nez plongé dans ses papiers.

Dites ce que vous savez.

MESSADIE.

Je suis un enfant de la Butte,
Un gai moineau de Clignancourt,
Si l'on me blâme, je dis : « Flûte! »
Et bien vite je tourne court.

A ce moment, le juge fait signe au président d'écouter. Le président écoute avec stupéfaction.

Qu'importe que mon escarcelle
Ne regorge pas de doublons,
Si je rencontre une donzelle,
Une donzelle aux cheveux blonds...

LE PRÉSIDENT.

Mais ce sont des vers?

MESSADIE.

Je vous crois!

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie?

MESSADIE.

Ce n'est pas une plaisanterie, c'est tout au plus une fantaisie, une fantaisie ailée. La poésie est mon langage naturel.

LE PRÉSIDENT.

Dites ce que vous savez.

MESSADIE.

Le jour même de cette affaire,
En rêvant à quelque Ninon,
Je gagnais la célèbre artère
Qui porte, ô Pigalle! ton nom,
Quand non loin de la Blanche place...
(En souriant) « Place Blanche. »
Quand non loin de la Blanche place,
Je vis, non sans étonnement,
Je vis que des badauds en masse
Formaient un vaste attroupement.

LE PRÉSIDENT.

Nous ne sommes pas ici pour entendre vos élucubrations. Voulez-vous vous exprimer en prose?

MESSADIE, plaintif.

Je ne peux pas! Je ne peux pas!

LE PRÉSIDENT, avec une sévérité croissante.

Voulez-vous vous exprimer en prose? Vous avez entendu l'agent 704 faire des observations à un chauffeur d'auto-taxi?

MESSADIE.

Monsieur le président, j'étais là.

LE PRÉSIDENT.

Et vous avez entendu madame traiter l'agent de « dos »?

MESSADIE.

Frasque de jeunesse!

LE PRÉSIDENT.

Enfin, l'avez-vous entendue ou non?

MESSADIE.

Oui, je l'ai entendue, mais qu'importe?

LE PRÉSIDENT, à Déa.

Vous voyez, vous entendez le témoin?

DÉA.

Comment, vous prétendez que vous m'avez entendue traiter l'agent de « dos »?

MESSADIE.

Qu'est-ce que ça peut faire?

DÉA.

Enfin, c'est trop fort? C'est vous qui me demandez de vous citer comme témoin, et vous vous mettez à parler contre moi!

MESSADIE.

Mais à Montmartre, on a toujours fait un pied de nez à l'autorité, ça ne tire pas à conséquence.

LE PRÉSIDENT.

Allez vous asseoir.

MESSADIE.

J'allais rêvant...

LE PRÉSIDENT, furieux.

Allez vous asseoir.

MESSADIE, salue, s'en va du côté du public et dit, en s'adressant au public et aux avocats.

J'allais rêvant à ma gentille,
Ainsi qu'un enfant sans souci,
Quand j'entends un sergent de ville
Houspiller un auto-taxi.

LE PRÉSIDENT.

Voulez-vous aller vous asseoir!

MADEMOISELLE KERMAGNON, à Déa.

Cette fois-ci, vous allez me dire...

LE PRÉSIDENT.

La parole est au ministère public.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Monsieur le président, je vous demanderai de lever la séance... trois minutes seulement... je ne me sens pas très bien.

LE PRÉSIDENT.

Nous sommes à vos ordres, mademoiselle. L'audience est suspendue pendant cinq minutes.

Pendant que le tribunal se lève,

MADEMOISELLE KERMAGNON, à Déa.

Cette fois-ci, vous allez me dire tout. Qu'est-ce qui s'est passé avec le substitut?

DÉA.

Eh bien, mademoiselle, on m'avait dit qu'avec le substitut il fallait se faire recommander pour qu'il soye gentil avec moi, et qu'il ne me condamne pas... Alors dame, il s'est trouvé un ami qui le connaissait. Cet ami m'a mise en rapport avec lui... Je ne peux pas vous dire exactement ce qui s'est passé, mais enfin, tout de même, quand on a passé une nuit avec un monsieur, ce serait un peu mufle de sa part s'il vous condamnait...

MADEMOISELLE KERMAGNON, se maîtrisant.

Bien! Bien!... Alors vous n'avez pas eu honte?

DÉA.

De quoi?

MADEMOISELLE KERMAGNON, frémissante.

Vous n'avez pas eu honte!

DÉA.

Ce qui me ferait honte ce serait d'être condamnée par le tribunal.

MADEMOISELLE KERMAGNON, se maîtrisant encore.

Bien! Bien! (A elle-même.) Quelle ignoble créature! (A mademoiselle Norel qui entre.) Oh! ma petite! Oh! ma petite! Si tu savais comme je suis malheureuse!

MADEMOISELLE NOREL.

Qu'est-ce qu'il y a?

## SCÈNE IX

LES MÊMES, MADEMOISELLE NOREL.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Gaston m'a trompée! Il m'a trompée avec cette femme!

MADEMOISELLE NOREL.

Qui est cette femme?

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Ma cliente... Et je vais être obligée de la défendre!

MADEMOISELLE NOREL.

Comment? Veux-tu que je la défende à ta place?

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Oh! non, non! Par exemple! Ah! Je vais m'en charger, moi, tu vas voir comment!

DÉA, qui s'est approchée de Boussu, à mi-voix.

Quand est-ce qu'on va le voir, le substitut?

BOUSSU, de même.

Tu le verras, ne t'inquiète pas.

DÉA.

Il est caché dans un mur, que tu m'as dit?

BOUSSU.

Oui, oui.

DÉA.

A quel endroit?

BOUSSU.

Ah! ça, je ne sais pas... Je ne sais pas au juste.

L'HUISSIER.

Le tribunal.

Entre le tribunal, suivi du substitut.

LE PRÉSIDENT.

L'audience est ouverte. La parole est au ministère public.

LE SUBSTITUT.

Messieurs les juges, l'affaire qui amène devant vous mademoiselle Déa... Niclès...

MADEMOISELLE KERMAGNON, à Mademoiselle Norel.

Il fait semblant de ne pas se rappeler le nom...

LE SUBSTITUT.

Cette affaire, il ne faut pas s'en exagérer la gravité...

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Naturellement!... Tu vois, il l'épargne, il l'épargne!

LE SUBSTITUT.

Notre tâche à tous, magistrats, notre tâche la plus impérieuse, notre devoir le plus certain est de faire respecter l'autorité. Mais dans quelles circonstances, messieurs, l'autorité cette fois-ci a-t-elle été, je ne dirai pas offensée, ni injuriée, ce sont à la vérité des mots trop forts... dans quelles circonstances l'autorité a-t-elle été blaguée, mettons blaguée?... N'oublions pas que c'est une histoire de Montmartre, que c'est une plaisanterie de gens en gaieté, plaisanterie coupable, je m'empresse de le dire, mais pour laquelle évidemment vous ne devez pas avoir la même rigueur, la même sévérité que pour beaucoup d'incartades de

ce genre. Il me semble que dans votre jugement vous devez tenir compte de la personnalité même de l'agent 704, que, depuis son enfance, ainsi qu'il l'a dit, une certaine fatalité semble avoir marqué au front, et qui paraît destiné à recevoir constamment des injures. De sorte que les personnes qui les lui adressent sont, à la vérité, moins des coupables que des instruments de la fatalité... La prévenue a traité l'agent... je ne veux pas répéter le terme, vous l'avez présent à l'esprit, la prévenue, a traité l'agent, prétend-il, d'une injure assez courante à Montmartre, que malheureusement beaucoup de personnes là-bas doivent mériter... Cette injure, la prévenue prétend qu'elle ne l'adressait pas à l'agent lui-même. En effet...

MADEMOISELLE KERMAGNON, à mademoiselle Norel.

Tu vois, tu vois! Comme il l'épargne... Mais c'est lui qui plaide pour elle, ce n'est pas moi, c'est lui, l'avocat...

LE PRÉSIDENT, qui entend murmurer mademoiselle Kermagnon.

Chut! un peu de silence.

LE SUBSTITUT.

... En effet, le système de défense de l'accusée n'est pas absurde *a priori*. Il est hors de doute que l'agent 704 ne mérite pas une minute l'injure ridicule dont on l'a gratifié... Pourquoi a-t-il pensé qu'elle s'adressait à lui? Pourquoi? Est-ce parce qu'il pense que, lorsqu'une injure part, se trouve suspendue dans l'air, c'est à lui, à lui seul, qu'elle peut être destinée?... Évidemment, la fatalité qui le poursuit semble l'autoriser à adopter cette thèse. Mais tout de même, nous pouvons, nous, un peu changer de point de vue, et penser que, dans le brouhaha qui s'est élevé ce jour-là à la terrasse de la brasserie Pigalle, il pouvait y avoir d'autres altercations, et que des injures ont été proférées entre

différents groupes sans que l'agent 704 ait été fondé à en faire le trust, à les accaparer toutes à son profit... J'ai voulu faire valoir, messieurs, toutes les raisons qui plaident en faveur de votre indulgence... La voix publique, que je représente ici, évidemment, demande un châtiment ou une légère punition pour la demoiselle Niclès... Jamais cette voix ne sera teintée de plus d'indulgence. Et vous serez de mon avis, messieurs les juges, en estimant que cette indulgence, non pas en raison même de la personne de la prévenue, mais en raison de la fatalité des faits, que cette indulgence n'est pas déplacée...

Il s'assoit.

MADEMOISELLE KERMAGNON, à mademoiselle Norel.

Tu vois, tu vois, il a plaidé absolument pour elle...

MADEMOISELLE NOREL.

Mais veux-tu que je prenne la parole à ta place?... Tu n'es pas en état de plaider.

MADEMOISELLE KERMAGNON, avec énergie.

Tu vas voir.

LE PRÉSIDENT.

La parole est à l'avocat de la prévenue.

MADEMOISELLE KERMAGNON, nerveusement, se tourne du côté du substitut qu'elle ne cesse de regarder pendant toute sa plaidoirie.

Messieurs les juges, ma tâche, en réalité, semble assez facile, puisque le ministère public, avec une indulgence à laquelle il ne nous a pas, jusqu'à présent habitués, a presque pris la parole en faveur de l'accusée et prononcé à peu près tous les arguments qui semblaient réservés à la défense... Ce n'est pas à un membre du barreau de s'élever contre cette indulgence, puisque, je le sais bien, notre devoir nous oblige à présenter la défense de tous les prévenus, quelles que

soient leur condition sociale et la classe de la société à laquelle ils appartiennent. Mais vous pourrez vous demander, messieurs les juges, si, ayant une fois dans sa vie à faire entendre la voix de l'indulgence, le ministère public n'a pas fait un choix un peu étrange, je ne dis pas suspect, je me contente de dire étrange, en faisant bénéficier de cette indulgence une créature... une personne que rien, semble-t-il... à part peut-être ses charmes extérieurs... que rien, semble-t-il, ne paraissait destiner à mériter cette rare faveur... Mademoiselle Déa Niclès, que je suis appelée à défendre devant vous, est assurément une personne intéressante et fort jolie... Certainement elle est fort jolie... Depuis qu'il y a des juges, depuis l'aventure de Phryné, il est constant et il est presque admis que l'agrément du visage et des formes ait une influence sur le jugement des magistrats!... (Le président, les juges et le substitut regardent l'avocate avec stupéfaction.) Que mademoiselle Déa Niclès se serve de ces arguments éternels, ce n'est pas à moi à le regretter, mais elle n'a pas besoin d'avoir recours à mon office pour faire valoir des charmes qui, par eux-mêmes, sont assez puissants, dis-je, puisqu'ils arrivent à fausser complètement la conscience des hommes qui pourtant sont chargés de veiller au respect de l'autorité, (Avec des larmes dans la voix.) des êtres assez indignes, assez oublieux de leurs devoirs pour sacrifier aux pieds de ces créatures tous les principes... tous les principes... Monsieur le président, je vous demande pardon, je ne me sens pas très bien...

LE PRÉSIDENT.

Voulez-vous que je suspende la séance?

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Non! non... une minute seulement pour reprendre mes forces...

On s'empresse autour d'elle.

UN AVOCAT, à un autre avocat.

Qu'est-ce qu'elle a? Qu'est-ce que ça signifie?

MADEMOISELLE KERMAGNON, au bout d'un instant, à mademoiselle Norel.

Ça va mieux.

DÉA, s'approchant.

Ça va mieux, mademoiselle?

MADEMOISELLE KERMAGNON, hostile.

Oui, oui, ça va mieux.

DÉA.

Eh bien, puisque ça va mieux, laissez-moi vous poser une question pendant que vous êtes arrêtée? Mon ami ne peut pas me le dire. Savez-vous dans quel coin est caché le substitut?

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Le substitut?

DÉA.

Oui. Où est-ce donc qu'il est?

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Vous vous moquez de moi?

DÉA.

Mais non! mais non.

MADEMOISELLE KERMAGNON, avec une lueur d'espoir.

C'est ce monsieur, en face.

DÉA.

Jamais de la vie!

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Comment jamais de la vie?

DÉA.

Je le connais mieux que vous! C'est un petit gros avec une moustache retroussée. Il m'a donné rendez-vous à l'hôtel. Il paraît qu'il est caché dans le mur et qu'il en sort à la fin, pour le jugement.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Monsieur le président, je suis remise, je demande qu'on reprenne l'audience immédiatement.

LE PRÉSIDENT.

On peut encore attendre.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Non, non, je ne veux pas attendre pour vous crier l'innocence complète, éclatante, de cette pauvre petite créature que vous avez devant vous... Je vous ai montré tout à l'heure, en accusant ses pareilles, à quel point j'étais en garde moi-même contre les personnes de son métier, mais c'est une femme à part... il ne faut pas la confondre avec ces êtres de fange, ces êtres que la vie a maltraités, que la vie a jetés dans la galanterie, alors qu'elle était douée de tous les bons instincts, de la plus grande honnêteté... Il serait assez triste que, sur la dénonciation d'un agent de la force publique... que je ne veux pas qualifier encore car il a déjà été suffisamment qualifié à cette audience... il serait déplorable qu'une condamnation vînt ternir la vie, — je ne dis pas exempte de reproches, mais exempte des taches graves qu'y peut inscrire l'autorité judiciaire. Il faudrait tracer l'existence entière de cette pauvre fille abandonnée par ses parents dès l'âge le plus tendre, jetée pour ainsi dire au ruisseau... Et c'est parce que la société l'a laissée tomber aussi bas qu'elle voudrait se montrer si pleine de rigueur envers elle?

Non! Non! C'est par un jugement d'acquittement, c'est par un jugement de réhabilitation que vous accueillerez cette pauvre femme... Je sais bien que la peine qu'elle peut encourir n'est pas grave, mais il n'y a pas de flétrissure relative; le léger châtiment qu'elle encourt, vous ne devez pas même le prononcer, car il y a là un bel acte de justice, d'équité, à accomplir envers cet être-là, charmant, doué de toutes les grâces et qui ne s'en est jamais servi pour un but condamnable. Elle n'a voulu devoir son acquittement, que vous allez prononcer, elle n'a voulu le devoir qu'à votre esprit impartial de justice et d'humanité...

Mademoiselle Kermagnon s'assoit.

UN AVOCAT, à un autre avocat.

Elle a vraiment des qualités, cette petite femme-là!

UN AUTRE AVOCAT.

C'est vrai! je ne l'avais jamais vue si emballée.

LE PRÉSIDENT.

Le tribunal délibère... (Il se penche vers les deux juges.) Écoutez, elle tient beaucoup à son acquittement et, surtout, je voudrais donner une leçon au 704. Au moins, il nous laissera tranquilles pendant quelque temps... « Le tribunal, étant donné que les faits de la prévention ne sont pas suffisamment prouvés, acquitte la prévenue, ordonne sa mise en liberté immédiate... » L'audience est suspendue...

Applaudissements dans l'auditoire. « Bravo! »

UN AVOCAT, s'approchant de Mademoiselle Kermagnon.

Vous savez, mademoiselle, c'est une affaire qui n'a l'air de rien, mais c'est inouï d'avoir obtenu l'acquittement pour ça... Le tribunal condamne toujours en ces matières .. C'est un succès magnifique et qui aura son

retentissement dans tout le palais. (Se tournant vers un autre.) Ce qu'elle a été épatante!... D'abord cette façon d'avoir l'air de charger sa cliente, puis cette espèce d'évanouissement, chiqué merveilleusement... et cette péroraison véhémente... Elle ira loin, cette petite bonne femme... C'est un Lachaud! dites donc, c'est une Lachaud!

LE SUBSTITUT, s'approchant.

Permettez-moi de vous féliciter, mademoiselle.

Il lui serre la main.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Merci! Merci! Est-ce que vous continuez à siéger, aujourd'hui, monsieur le substitut?

LE SUBSTITUT.

Je vais me faire remplacer pour les affaires suivantes.

MADEMOISELLE KERMAGNON.

C'est ça, c'est ça... J'irai vous demander une consultation juridique tout à l'heure.

MESSADIE, s'approchant de Mademoiselle Kermagnon.

Je n'ai pas pu dire ce que je voulais dire de plus intéressant. Il m'a arrêté :

Un sbire immonde et sans aveu...

MADEMOISELLE KERMAGNON.

Excusez-moi, monsieur Messadie, je n'ai pas le temps.

MESSADIE, s'approchant de Boussu.

Un sbire immonde et sans aveu...

BOUSSU.

Non, non, écoutez, vous me direz ça une autre fois. Il faut que j'accompagne Déa.

DÉA.

Dis donc, Boussu, et le substitut?

BOUSSU.

Tu ne l'as pas vu? Tout le monde l'a vu... Il est apparu dans le fond de la salle, mais ça n'a pas été long.

DÉA.

Eh bien, vrai, moi qui regardais de tous mes yeux..

BOUSSU.

Tu étais trop émue.

MESSADIE, s'approchant de Thévenel.

Un sbire immonde et sans aveu...

THÉVENEL.

Non, non! c'est entendu, à un de ces jours, à un de ces jours.

MESSADIE, se trouve nez à nez avec l'agent Tribadel.

Un sbire immonde et sans aveu...

TRIBADEL, résigné.

Allons! c'est encore pour moi!... Allez-y!

---

# LE PETIT CAFÉ

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, le 12 octobre 1911,
au Théâtre du Palais-Royal.

## PERSONNAGES

| | |
|---|---|
| PHILIBERT | MM. Germain. |
| ALBERT | Le Gallo. |
| VEAUCHENU | Lévesque. |
| BIGREDON | Mondos. |
| LE GÉNÉRAL DE KERKOADEC | Clément. |
| LE PLONGEUR | Palau. |
| PLOUVIER | Roze. |
| XAVIER | Champagne. |
| LE JOURNALISTE | Rochambeau. |
| GASTONNET | Louvigny. |
| PÉZARD | Robeau. |
| ARTHUR | Préval. |
| LE FACTEUR | Barral. |
| LE GÉRANT | Duvelleroy. |
| L'HUISSIER | Valot. |
| BOUZIN | Vanelli. |
| UN GARÇON | Périou. |
| LE SOMMELIER | Eygen. |
| JABERT | Joullin. |
| BÉRENGÈRE D'AQUITAINE | Mmes Madeleine Dolley. |
| YVONNE | Jane Renouardt. |
| EDWIGE | Marguerite Lavigne. |
| ISABELLE | Camille Calvat. |
| LA CAISSIÈRE | Germaine Brasseur. |
| JACQUELINE | De Garal.<br>Garcia. |
| AGATHE | Simeone. |
| IRMA | De Vierville. |
| AMÉLIE | Saint-Marc. |
| UNE DAME | Siamy. |
| UNE AUTRE DAME | Mayrac. |
| L'HABILLEUSE | Vanyck. |
| UN SERGENT DE VILLE | MM. Valpré. |
| PREMIER CLIENT | Jean Guyon. |
| DEUXIÈME CLIENT | Demours. |
| TROISIÈME CLIENT | Jean. |
| QUATRIÈME CLIENT | Vinais. |

15 Consommateurs, hommes et femmes.
4 Chanteuses hongroises.

# LE PETIT CAFÉ

## ACTE PREMIER

La scène représente un petit café de modeste apparence. A droite, tout au premier plan, une porte donnant sur la cuisine et les dépendances du café. A droite, également, un peu plus haut que cette porte, un comptoir où est installée une jeune femme. Le café fait le coin de la rue. Le fond de la scène et le côté gauche sont censés donner sur la rue. A gauche, au fond, en pan coupé, l'entrée du café, assez spacieuse. Une autre petite porte donnant accès dans le café se trouve au fond à droite.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

VEAUCHENU, un très vieux monsieur de quatre-vingts ans environ, LA CAISSIÈRE.

Au lever du rideau, une quinzaine de consommateurs sont en train de jouer aux cartes, aux dominos, aux dames, aux échecs. On entend des mots tels que : Domino ! » « Je vous souffle ! » « J'en demande ! » « Il faut jouer ça ! » « Le roi ! » La caissière cause avec le vieux monsieur. Quelques instants après le lever du rideau, elle frappe sur un timbre, et tous les consommateurs se lèvent et sortent en courant.

VEAUCHENU.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à se sauver comme ça?

LA CAISSIÈRE.

Ce sont les employés des grands magasins « A la Porte

des Ternes », vous savez, près du bureau des omnibus. Ils reprennent leur travail à deux heures. Alors c'est convenu que je dois les prévenir avec un coup de timbre, trois minutes avant : comme ça ils peuvent jouer jusqu'à la dernière minute.

VEAUCHENU.

Et alors, ils se lèvent au milieu de la partie?

LA CAISSIÈRE.

Oui, oui, c'est une convention. A partir du coup de timbre, les parties ne comptent plus. Il y en a même qui en profitent : quand ils sentent qu'ils sont pour perdre, eh bien, ils traînent, ils traînent jusqu'à tant que le coup de timbre arrive à sonner.

VEAUCHENU.

Ça doit faire des disputes, ça?

LA CAISSIÈRE.

Non, non, c'est pour l'un comme pour l'autre, n'est-ce pas? Ça fait partie du jeu.

VEAUCHENU.

Ils ont l'air plutôt agréables, ces jeunes gens. Ils vous font bien un peu la cour?

LA CAISSIÈRE.

Pensez-vous? Ils aiment mieux jouer aux cartes ou aux dominos...

VEAUCHENU.

Ah! les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont pas à la hauteur.

LA CAISSIÈRE.

Et les vieux messieurs n'y sont plus... Je ne dis pas ça pour vous, monsieur Veauchenu...

VEAUCHENU.

Ah! dame! Vous pourriez presque le dire : je commence à n'être plus de la première jeunesse, en tout cas... (Un silence.) Ça ne vous fatigue pas de rester comme ça toute la journée à votre caisse?

LA CAISSIÈRE.

Oh! je ne reste pas tout le temps. Ainsi tout à l'heure, je vais aller déjeuner avec mon mari, qui est gérant dans une brasserie, à deux pas d'ici, et, pendant ce temps-là, c'est la demoiselle du patron qui me remplacera.

VEAUCHENU.

Elle est gentille, la demoiselle du patron?

LA CAISSIÈRE.

Il n'y a pas à dire, elle est très jolie. Elle est surtout remarquablement élevée : piano, anglais, tout ce qui s'en suit. Le patron tient la main à ça, mais il veut aussi qu'elle vienne au comptoir, qu'elle l'aide dans son commerce, pour qu'elle n'ait pas trop de fierté... C'est que lui, n'est-ce pas, il a cinquante-cinq ans. Il aurait bien de quoi se retirer, mais il veut encore travailler. Ça ne l'empêche pas d'être tout le temps dans son café à surveiller... Et il n'a qu'un garçon avec lui : Albert. Vous attendez après lui pour payer votre consommation? (Appelant.) Albert! Il est toujours dans un coin de la cuisine avec le petit officier.

VEAUCHENU.

Le petit officier?

LA CAISSIÈRE.

Oui, le plongeur.

VEAUCHENU.

Le plongeur?

LA CAISSIÈRE.

Celui qui lave les verres, les soucoupes, qui s'occupe de la pompe à bière, c'est l'ami d'Albert. Albert, voyez-vous, c'est un très bon garçon, mais il a un défaut, c'est qu'il est un peu distrait. Comment dites-vous de ces oiseaux qui n'ont pas de cervelle?

VEAUCHENU.

Je vois ce que vous voulez dire : un moineau?

LA CAISSIÈRE.

Non, non .. attendez...

VEAUCHENU.

Une linotte?

LA CAISSIÈRE.

Non, non, ce n'est pas encore ça...

VEAUCHENU.

Une linotte n'a pas de cervelle.

LA CAISSIÈRE.

Ce n'est pas tout à fait ça... (Appelant.) Albert!... Il ne vient pas! Enfin monsieur, si vous voulez vous en aller, vous n'avez qu'à me payer à moi le prix de votre consommation.

VEAUCHENU.

Je m'en vais. Je vais à un comité. Au revoir, madame!

Il se dirige vers la porte.

LA CAISSIÈRE.

Au revoir, monsieur. (Le montrant du doigt.) Étourneau!

VEAUCHENU, se retournant.

Qu'est-ce que j'ai fait?

LA CAISSIÈRE.

C'est le nom de l'oiseau que je cherchais.

VEAUCHENU.

Ah! bien!

Il va pour sortir et se croise avec Isabelle qui entre.

## SCÈNE II

### Les Mêmes, ISABELLE

ISABELLE.

Tiens, monsieur Veauchenu! Eh bien, merci! Si je m'attendais! Comment allez-vous, monsieur Veauchenu? Vous ne me reconnaissez pas?

VEAUCHENU.

Non, mademoiselle.

ISABELLE.

Je suis la petite ouvrière en journée qui venait chez madame votre fille... Isabelle.

VEAUCHENU.

Ah! oui, oui, je me souviens!

ISABELLE.

Ah! monsieur Veauchenu! Comme je suis contente de vous voir!... Vous allez bien prendre quelque chose avec moi?

VEAUCHENU.

C'est que j'ai un comité... Je vous dirai qu'on ne me voit pas trop souvent au café. Je suis venu aujour-

d'hui parce que j'avais un peu d'avance et que je n'avais pas pris mon café chez moi...

ISABELLE.

Un comité de quoi, monsieur Veauchenu?

VEAUCHENU.

Un comité d'encouragement au travail, mon enfant.

ISABELLE.

Oh bien ! il n'a qu'à attendre, votre comité!... Je serais si contente de vous offrir quelque chose! Mais ça vous déplaît, sans doute, de vous attabler avec moi?

VEAUCHENU, poli.

Pas du tout, mon enfant. Si je n'étais pas pressé..

ISABELLE.

Restez tout de même un instant.

VEAUCHENU.

Alors c'est moi qui veux vous offrir.

ISABELLE.

C'est vous qui commencerez, je paierai la deuxième tournée... Asseyez-vous là, monsieur Veauchenu...

Elle s'assoit contre le mur à une table au premier plan à gauche.

VEAUCHENU, après une hésitation.

Enfin!... (Il s'assoit en face d'elle.) Qu'est-ce que vous faites, maintenant, mon enfant?

ISABELLE.

Oh! comme il dit ça sévèrement!... Oh! mais vous n'êtes pas rigolo quand vous dites ça, monsieur

Veauchenu! Mais je travaille!... Je crois bien que je travaille!

VEAUCHENU.

Vous ne travaillez pas tout le temps?

ISABELLE.

Souvent! Quelquefois, bien entendu, je viens au café pour voir des amis... avec qui je fais une partie et qui m'emmènent au théâtre.

VEAUCHENU.

Enfin la vie que vous menez n'est pas des plus régulières?

ISABELLE.

Mais qu'est-ce qu'il vous faut, monsieur Veauchenu? Je vous assure que je mène une vie très régulière... à part que je fais la fête, mais c'est toujours avec des amis, et jamais avec des personnes que je ne connais pas... sauf, bien entendu, si je rencontre un type qui me plaît, qui me fait de l'œil. Mais du moment qu'il me plaît, eh bien, c'est un ami!

VEAUCHENU.

Enfin, je vois... (Un temps.) Ah! que ça me fait de la peine ce que vous me dites!

ISABELLE.

Pourquoi ça, monsieur Veauchenu?

VEAUCHENU.

Parce que j'aurais mieux aimé vous voir travailler que faire ainsi la fête... Vous ne savez pas où ça vous entraînera... La vie de travail, voyez-vous, c'est la plus sûre, et, au fond, quand on s'y habitue, c'est la plus gaie et la plus tranquille...

ISABELLE.

Est-ce que vous jouez au jacquet, monsieur Veauchenu?

VEAUCHENU, hausse les épaules.

Évidemment, je sais jouer au jacquet. Mais ce n'est pas là la question. (Hochant la tête.) Jadis, vous gagniez votre vie si gentiment, pendant que vous étiez ouvrière en journée...

ISABELLE.

Nous allons prendre le jacquet... parce que d'ici qu'Albert arrive...

Elle prend un jeu de jacquet derrière elle, près de la fenêtre.

VEAUCHENU.

Mais vous savez, je ne vais pas pouvoir jouer.

ISABELLE.

Mais si, mais si! Une petite partie! (Appelant.) Albert!

LA CAISSIÈRE.

Il va venir.

ISABELLE.

C'est le garçon d'ici. Un numéro pas ordinaire!... Nous allons lui faire raconter son histoire... (Appelant.) Albert!

LA CAISSIÈRE.

Eh bien, Albert! Voyons! (Albert entre.) Ce n'est pas malheureux! Où étiez-vous donc, Albert?

## SCÈNE III

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT.

Où j'étais? Avec le patron.

LA CAISSIÈRE.

Où était-il, le patron?

ALBERT.

Il était avec moi. (Allant à Veauchenu.) Vous voulez peut-être consommer, monsieur?

ISABELLE.

Eh bien, dites donc, vous vous faites attendre!

ALBERT.

Oh! vous savez... moi... je finis toujours par venir... Qu'est-ce que vous prenez?

ISABELLE.

Voyons, monsieur Veauchenu, qu'est-ce que vous prenez?

ALBERT.

Comment, vous n'êtes pas encore décidés?

ISABELLE.

Eh bien, dites donc!

ALBERT.

Ce n'est pas un reproche, mais vous m'attrapez parce que je me fais attendre, et, quand j'arrive, vous ne savez pas ce que vous voulez prendre. Vous auriez bien pu penser à ça en m'attendant... D'ailleurs, vous savez, moi, ce que j'en dis, je ne suis pas pressé! Il est à peine deux heures de l'après-midi, nous fermons à minuit cinq... Et ce n'est pas ce que vous boirez qui me fera passer ma soif... (Allant à la caisse). Vous voulez savoir ous'qu'est le patron? Il est à la cave... en train de vendanger.

LA CAISSIÈRE.

De vendanger?

ALBERT.

Oui. La Seine a débordé un peu... Il vient de l'eau dans la cave... Quand l'eau vient dans la cave, elle se mêle au vin. Hier, on a reçu deux barriques; aujourd'hui nous en avons trois.

ISABELLE, appelant.

Albert! Deux bocks!

ALBERT.

Deux bocks? Voilà! Deux bocks... C'était bien la peine de réfléchir un quart d'heure pour demander ça!

LA CAISSIÈRE.

Vous avez déjà déjeuné?

ALBERT.

Oui, à la cuisine.

LA CAISSIÈRE.

Moi, je m'en vais retrouver mon mari pour déjeuner avec lui, aussitôt que mademoiselle sera descendue pour me remplacer.

ALBERT.

Ah! bien! elle ne se presse pas, mademoiselle!

LA CAISSIÈRE.

Qu'est-ce que vous dites?

ALBERT.

Je dis : Elle ne se presse pas, mademoiselle!

LA CAISSIÈRE.

Vous dites ça avec un air! Vous ne l'aimez pas?

ALBERT, au comptoir.

Oh! ce n'est pas que je ne l'aime pas... C'est que je la

déteste! Vous la connaissez comme moi. Elle vous traite du haut des tours de Notre-Dame parce qu'on n'est que garçon de café et qu'elle est la fille du patron. Fille du patron, garçon de café, ça n'empêche pas qu'on est tous les deux dans la limonade... Pas vrai? (Il prend un plateau.) Tiens! comme c'est gentil de vous faire attendre quand elle sait que vous allez rejoindre votre pauvre mari... A propos, votre pauvre mari, vous ne voulez pas le tromper avec moi?

LA CAISSIÈRE.

Oh! je n'y pense guère!

ALBERT.

Alors, n'en parlons plus. Vous savez, si ça vous dit un jour, que ce ne soit pas la timidité qui vous arrête. Je suis un homme de bonne composition.

LA CAISSIÈRE.

Qu'est-ce qu'il vous faut de plus? Est-ce que vous n'avez pas déjà une bonne amie?

ALBERT.

J'ai une amie? Qui est-ce qui a pu commettre cette indiscrétion-là?

LA CAISSIÈRE.

C'est vous.

ALBERT.

Ah! bon! Si c'est moi, je n'ai rien à dire.

LA CAISSIÈRE.

Vous m'avez même raconté que vous l'aviez connue jeune fille...

ALBERT.

Je vous ai raconté une chose pareille! C'est

d'ailleurs exact. C'est une personne envers qui j'ai contracté des devoirs... Elle m'embête beaucoup.

LA CAISSIÈRE.

Quel âge a-t-elle?

ALBERT.

Elle n'est plus toute jeune.

LA CAISSIÈRE.

Trente ans passés?

ALBERT.

Dans ces eaux-là. Enfin, entre quarante et quarante-cinq.

LA CAISSIÈRE.

Et c'est vous qui... le premier?... (D'un air d'incrédulité.) Oh! Oh!

ALBERT.

Si vous croyez qu'on me fiche dedans comme ça?

LA CAISSIÈRE.

Oh! la! la!

ALBERT.

Eh bien, qu'est-ce qu'il a fait : « Oh! la! la! »?

LA CAISSIÈRE.

Les hommes me font rire... Vous n'êtes pas une bête, certainement, mais vous êtes aussi poire que les camarades... Avec deux ou trois compliments bien placés, on vous ferait voir du pays.

ALBERT.

Ne croyez pas ça, j'ai les pieds en dentelle!

LA CAISSIÈRE.

Mais vous marchez tout de même.

ALBERT.

En tout cas, je voudrais bien qu'Edwige m'en ait conté...

LA CAISSIÈRE.

Edwige?

ALBERT.

Oui, Edwige... Parce que si elle m'en avait conté, je ne l'aurais pas connue jeune fille... je n'aurais pas ce remords dans ma vie, je n'aurais pas de devoirs envers elle.

ISABELLE, à Albert.

Eh bien, nos deux bocks?

ALBERT.

Voilà! Voilà! Jamais je ne me rappelle que je suis garçon de café... Il faut toujours que je fasse un effort de mémoire.

Il apporte les deux bocks.

ISABELLE.

Nous attendons depuis un quart d'heure!

ALBERT.

Faut pas me gronder... Je suis infirme!

ISABELLE.

Qu'est-ce que vous avez?

ALBERT.

Je marche doucement!... Ça m'est venu parce que j'ai été domestique chez un homme qui n'avait qu'une jambe... Alors il s'achetait des bottines toutes faites, il me donnait toujours ses bottines du pied droit... Mon pied droit ne s'en trouvait pas mal, mais ça allait moins bien pour mon pied gauche... Il m'en est resté

quelque chose dans l'allure... Et puis, j'ai une conformation un peu défectueuse : j'ai les côtes en long, je ne suis bien que sur le dos... Je n'étais pas fait pour être garçon de café.

ISABELLE

Mais vous n'avez pas toujours été garçon de café? (Elle pousse Veauchenu du coude.) Écoutez ça, monsieur Veauchenu...

ALBERT.

Vous touchez à la partie bien triste de mon existence.

VEAUCHENU.

Je vous demande pardon...

ALBERT.

Oh! à force de la raconter, ça m'est devenu tout à fait égal... Mon enfance s'est passée dans un château magnifique, dans un immense parc, avec des arbres des plus vieux et des plus grands. Il y avait plutôt quelque chose comme pelouses : du vert, du vert qui n'en finissait pas, à croire que toute la terre était verte... Au milieu, une pièce d'eau, mais dix fois le lac d'Enghien, et du poisson, du poisson à la pelle, de la vieille carpe énorme, grosse comme un homme et dorée comme un maréchal... Moi, je courais dans le parc du matin au soir. J'étais élevé chez le jardinier du comte de Caspion, Caspion, de la vieille, vieille noblesse... Ça remonte, ça remonte dans la nuit des temps : ça va chercher Hugues Capet... Charlemagne, et ça ne s'arrête pas là, ça va encore plus au fond... Si vous aviez vu le salon et les portraits des ancêtres, des costumes de toutes les époques, un vrai bal masqué! Et, au milieu de tout ça, le châtelain qui se baladait, et avec quelle allure! Une bonne figure d'image à deux sous, et des cheveux blancs... non,

soyons exact, des cheveux gris... (Pénétré.) Ce qu'il était respectable! Ce qu'il était vénérable! Croiriez-vous que ce vieux fourneau a été pris de l'idée idiote de s'en aller faire le tour du monde, pour explorer, qu'il m'a dit. Le résultat de cette exploration, c'est qu'on ne sait pas ce qu'il a pu devenir... Il y a cinq ans qu'il est parti. Pendant la première année, une lettre de temps en temps. Arrivé au moment où l'intendant du château n'a plus trouvé dans sa caisse l'argent nécessaire à mon entretien, j'ai dû venir me placer à Paris où, grâce à mon instruction, mon éducation, mon savoir-faire, mon intelligence, j'ai trouvé une place de garçon de café; d'établissement en établissement, je suis tombé ici, chez le père Philibert... Vous voilà aussi savants que moi : vous connaissez mon histoire.

VEAUCHENU.

Nous vous faisons causer : voulez-vous prendre quelque chose avec nous?

ALBERT.

Oh! je n'aime pas la bière d'ici, mais enfin, je ne veux pas vous désobliger. (Il va à la caisse.) Un bock, un! (A la caissière.) Je viens de gagner un bock en racontant ma vie... Dites donc, madame Mirmain, tout à l'heure, pendant que je me suis absenté, est-ce qu'Edwige n'est pas venue?

LA CAISSIÈRE.

Qui est-ce ça, Edwige?

ALBERT.

Eh bien, c'est mon amie, la chanteuse. Du moment, elle est chanteuse hongroise. Oui, c'est elle qui dirige l'orchestre des femmes hongroises à l'Exposition des Arts de l'Ameublement : le soir, elle va chanter avec ses sœurs...

LA CAISSIÈRE.

Elle a des sœurs?

ALBERT.

Elle a toujours des dames avec elle. Ce sont ses sœurs. Tantôt, c'est des Hongroises comme aujourd'hui, tantôt c'est des Russes, tantôt c'est des Siciliennes. Elle a de la famille dans toutes les parties du monde, cette femme-là!... Le soir, elle chante avec ses sœurs dans les restaurants de nuit... Aussi, moi, je ne la vois que tous les quinze jours, et il y a déjà près de deux semaines que je ne l'ai pas vue. Je ne dis pas que le temps ne commence pas à me durer. (Apparaît Edwige.) Ah! zut! la voilà!

Il va au fond et revient à la caisse.

LA CAISSIÈRE.

Qu'est-ce qu'il y a?

ALBERT.

C'est elle.

LA CAISSIÈRE.

Mais vous disiez que vous trouviez le temps long après elle?

ALBERT.

Je ne suis pas content quand je ne la vois pas, mais je ne suis pas très content quand je la vois. C'est une femme qui m'aime.

LA CAISSIÈRE.

Eh bien?

ALBERT.

A la folie... Mais elle ne peut pas me voir sans me disputer. Pour qu'elle vienne me voir comme ça, au café, il faut qu'elle ait à me disputer... Je vais lui demander qu'est-ce qu'elle prend, mais c'est plutôt moi qui prendrai quelque chose.

LA CAISSIÈRE.

Pourquoi vous dispute-t-elle?

ALBERT.

J'en sais rien. Et elle non plus. Mais il faut qu'elle attrape le monde. C'est sa façon de vous aimer.

Entre Edwige.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, EDWIGE. C'est une femme d'allure un peu exotique d'une quarantaine d'années. Elle s'assoit à une table.

EDWIGE.

Garçon! (Albert s'approche timidement.) Une liqueur!

ALBERT.

Quelle liqueur!

EDWIGE, à mi-voix.

Je te hais!

ALBERT, gêné.

Oui, oui, je sais.

EDWIGE.

Pourquoi est-ce que tu le sais?

ALBERT.

C'est-à-dire que je ne le sais pas. Mais quand tu... quand vous...

EDWIGE, impérieusement.

Quand tu...

ALBERT, à voix basse.

Quand tu...

EDWIGE.

Plus haut!

ALBERT, élevant très peu la voix.

Quand tu...

EDWIGE.

Pourquoi est-ce que tu ne me tutoies pas?

ALBERT, montrant les consommateurs.

Les gens...

EDWIGE.

Eh bien, les gens? Je me fiche des gens! Et toi aussi. Mais tu as peur de la dame du comptoir...

ALBERT.

Moi?

EDWIGE.

Oui, toi!

ALBERT.

J'ai peur de la dame du comptoir?

EDWIGE.

C'est ta maîtresse.

ALBERT.

Ah! bien, par exemple!

EDWIGE, après réflexion.

C'est la voix de l'innocence. Mais tu serais coupable, que tu serais assez roublard pour prendre cette voix-là... Écoute, je suis une femme très calme et très raisonnable. Mais quand on m'affole, je ne vois plus clair, je finirai par... (Elle fait le geste d'appuyer sur une gâchette.) Aussi, fais bien attention de ne pas me tromper.

ALBERT.

Oh! je suis bien tranquille!

EDWIGE.

Je n'aurai pas besoin d'une certitude. Un simple soupçon me suffira.

ALBERT.

Qu'est-ce que vous désirez prendre?

EDWIGE.

Laisse-moi donc tranquille avec tes consommations! Quand ma conversation le gêne, il me demande ce que je veux prendre. Quel triste individu!... Si je reste attachée à toi, c'est par une espèce de fatalité.

ALBERT.

Merci.

EDWIGE.

Merci de quoi?

ALBERT.

Je remercie la Fatalité.

EDWIGE.

Je t'assure que si je pouvais me détacher de toi .. Mais pour le moment, je voudrais t'avoir tout à moi... Quel jour nous unirons-nous pour la vie!

ALBERT, mollement.

Oui, quel jour?

EDWIGE.

Je n'en sais rien encore. Actuellement, ta position est trop précaire. Je ne veux pas t'entretenir! Tu accepterais!

ALBERT, faisant un geste.

Moi!

EDWIGE.

Tu accepterais, mais pas moi. J'ai besoin de t'estimer. Pour le moment, vivons chacun de notre

côté. Mais si ton sort s'améliore, si tu gagnes un peu d'argent, nous irons trouver un maire quelconque et nous nous unirons pour la vie.

ALBERT, pénétré.

C'est entendu... Qu'est-ce que vous prenez?

EDWIGE.

Qu'est-ce que vous prenez? Qu'est-ce que vous prenez? Il n'a que cette phrase-là à la bouche!

ALBERT.

Dame! je suis dans la limonade!

EDWIGE.

Donne-moi... voyons, donne-moi... (D'une voix sombre.) un amer.

ALBERT.

Voilà. (Il va à la caisse.) Un amer!

LA CAISSIÈRE.

Eh bien, comment ça se passe-t-il?

ALBERT.

Ne m'adressez pas la parole : elle me tuerait. (La caissière rit.) Ne riez pas : elle me tuerait. Tant qu'elle est là, je ne réponds plus de mon existence...

Il apporte la consommation, verse l'amer, qu'il étend avec de l'eau.

EDWIGE.

Bois d'abord!

ALBERT.

Pourquoi?

EDWIGE.

C'est ta maîtresse là-bas qui tripote dans toutes ces

bouteilles. Je ne sais pas ce qu'elle a mis là-dedans. Bois d'abord, pour plus de sûreté.

Albert trempe ses lèvres dans le verre, après avoir regardé autour de lui avec circonspection. Il boit et repose le verre sur la table.

ALBERT, à Edwige.

Vous ne buvez pas?

EDWIGE.

Non, s'il y a quelque chose dans le verre, une seule victime suffira. (Elle se lève.) Quand est-ce que je te reverrai!

ALBERT.

Je ne sais pas... Vous chantez toujours au pavillon du Bois?

EDWIGE.

Jusqu'à minuit. Après cela, je rentre chez ma mère

ALBERT, à part.

Étrange créature!

EDWIGE.

Alors tu me laisses partir?... Et tu ne me demandes pas quand je reviendrai?

ALBERT.

Quand reviendrez-vous?

EDWIGE.

Je te hais!

Elle le regarde avec hostilité et sort.

ALBERT.

Soit! (Il revient à la caisse.) Ça y est! Vous pouvez me parler maintenant, je suis disponible.

LA CAISSIÈRE.

Alors elle vous cramponne, hein?

ALBERT.

Non. Elle m'aime. Ça me console un peu de n'être pas aimé... là-bas.

LA CAISSIÈRE.

De qui?

ALBERT.

De deux ou trois personnes à qui je pense, dont je souhaite l'amour. Ça change tous les jours. Entre autres, une grue admirable que j'ai vue à Saint-Germain, du temps que j'étais maître d'hôtel au Pavillon Henri-IV. Une belle femme qui m'a humilié... Elle m'a traité comme le dernier des derniers, sans me regarder... A partir de ce moment, je lui ai voué une adoration farouche. Mais n'en parlons plus. (Il enlève l'amer. Bigredon entre et s'assoit au fond.) Voilà Monsieur Bigredon qui entre... Mais il faut que je boive mon bock... (A Veauchenu et à Isabelle.) Je bois mon bock. (Il le boit.) A votre santé! (Il porte la soucoupe à la table de Veauchenu. A la caissière.) Maintenant, donnez-moi le café crème de monsieur Bigredon. Il vient tous les jours à la même heure prendre son café crème... Et on voudrait que je ne sois pas las de cette vie monotone!... (Il va à Bigredon avec la cafetière et le pot à crème.) Monsieur Bigredon, voilà votre café crème.

## SCÈNE V

LES MÊMES moins EDWIGE, BIGREDON, puis YVONNE.

BIGREDON, à Albert

Où est votre patron?

ALBERT.

Il n'est pas là!

BIGREDON.

Allez donc le chercher. J'ai quelque chose à lui dire.

ALBERT.

Je m'en vais à la cave... Il est à la cave. (A la caissière.) Je vais chercher le patron. Dites donc, est-ce que ça ne fait pas de mal, un verre de vin après un bock?

LA CAISSIÈRE.

Ça ne doit pas être très bon.

ALBERT.

Je vais toujours essayer... Si le premier ne passe pas, je le pousserai avec un deuxième. (Entre Yvonne, de droite, premier plan. Albert, à la caissière.) Ah! voilà la princesse de la limonade qui vient vous remplacer.

YVONNE, à Albert.

Je viens de passer par la cuisine. Le déjeuner est encore là. Vous avez déjeuné il y a une demi-heure, et vous ne vous donnez pas la peine d'enlever votre couvert.

ALBERT.

Je vais l'enlever, mademoiselle. (A part.) Il faut toujours qu'elle m'humilie!... (A lui-même.) Je m'en fous!... Je m'en fous! (Changeant de ton.) Est-ce que je m'en fous tant que ça!

Il sort.

VEAUCHENU, à Isabelle.

Dites donc, ce monsieur qui est là-bas, il me semble que je le connais.

ISABELLE.

Non, vous ne le connaissez pas. Vous avez de meilleures connaissances!

VEAUCHENU.

Qu'est-ce qu'il a fait!

ISABELLE.

On n'en sait rien... mais c'est un homme qui est dans toutes sortes d'affaires louches et dans des combinaisons extraordinaires.

VEAUCHENU.

Ça ne lui a pas réussi? Ça prouve qu'il n'y a rien de tel que l'honnêteté.

ISABELLE.

Oui. Mais à côté de ça, vous verrez des gens honnêtes qui réussissent et d'autres qui ne réussissent pas

VEAUCHENU.

A côté de ça, vous verrez des crapules qui ne font pas leurs affaires et d'autres qui les font parfaitement.

ISABELLE.

Alors?

VEAUCHENU.

Eh bien, oui!

Ils boivent. Pendant ce temps, la caissière s'en va et la jeune fille la remplace au comptoir.

ISABELLE, à Veauchenu.

Tenez, voilà le patron de l'établissement.

## SCÈNE VI

### VÉAUCHENU, ISABELLE, YVONNE, BIGREDON, PHILIBERT.

PHILIBERT, entrant, à Yvonne.

Eh bien! T'as bien appris ton piano?

YVONNE.

Oui, papa.

PHILIBERT.

Qu'est-ce qu'elle t'a fait jouer?

YVONNE.

Du Schumann.

PHILIBERT.

De quoi?

YVONNE.

Du Schumann.

PHILIBERT.

Ah! (Un temps.) Est-ce qu'elle est restée toute son heure?

YVONNE.

Oui, papa.

PHILIBERT.

Et ce matin, t'as bien pris ta leçon d'anglais?

YVONNE.

Oui, papa.

PHILIBERT.

Qu'est-ce qu'elle t'a appris, ta maîtresse?

YVONNE.

J'ai traduit du Longfellow.

PHILIBERT.

Comment que t'as dit?

YVONNE.

Du Longfellow.

PHILIBERT.

Ah! Ah! Est-ce qu'elle est bien restée toute son heure?

YVONNE.

Oui, papa.

PHILIBERT.

Très bien. (Il va à Bigredon.) Bonjour, monsieur Bigredon.

BIGREDON.

Bonjour, monsieur Philibert. Je vous ai fait demander par votre garçon parce que j'ai des choses d'une importance capitale à vous dire.

PHILIBERT.

Elle est gentille, ma petite fille, hein?

BIGREDON.

Oui, très gentille. Écoutez...

PHILIBERT.

Elle apprend bien... Quand elle m'a dit les noms de tout ce qu'elle apprend, je n'en revenais pas... Elle apprend des choses tout ce qu'il y a de mieux, en anglais, en piano... Vous verrez ça... Si je lui fais dire les noms, je suis sûr qu'il y en a que vous ne connaissez pas.

BIGREDON.

Écoutez... Voilà : j'ai des choses extraordinaires à vous dire.

PHILIBERT.

Des choses extraordinaires? Qu'est-ce que c'est encore que ça?

BIGREDON.

C'est au sujet d'Albert, votre garçon.

PHILIBERT.

Moi, je pense à une chose, à propos de mon garçon : c'est que je l'ai quitté à la cave tout seul.

BIGREDON.

Laissez-le donc! Laissez-le donc!

PHILIBERT.

Vous en parlez à votre aise...

Il fait mine de se lever.

BIGREDON.

Mais, nom d'un chien! voulez-vous rester ici? Savez-vous ce qui lui arrive, à votre garçon?

PHILIBERT.

Quoi donc?

BIGREDON, le fait rasseoir et lui dit à mi-voix.

Il hérite de huit cent mille francs!

PHILIBERT.

Qu'est-ce que vous dites?

BIGREDON.

Il avait été élevé dans un château, chez le comte de Caspion...

PHILIBERT.

Oui, je sais ça... il m'a bien souvent rasé avec cette histoire-là!

BIGREDON.

Eh bien, le comte de Caspion, qui était parti faire un voyage autour du monde, a eu un accident. Il est mort... On a appris qu'il a été tué par des cannibales. Je crois même qu'ils l'ont mangé. Enfin, on n'a rien retrouvé ni corps, ni vêtements, ni même son casque de feutre. Ils en avaient de l'appétit! Ils n'ont laissé que son portefeuille.

PHILIBERT.

Parce que ce sont des honnêtes gens.

BIGREDON.

Non, parce qu'ils n'aiment pas le cuir de Russie. Et alors, dans son portefeuille...

PHILIBERT.

Il y avait un testament.

BIGREDON.

Et sur ce testament, il léguait huit cent mille francs à Albert. Il serait son enfant naturel que je n'en serais pas autrement surpris que ça...

PHILIBERT.

Ah! nom de nom! Je vais raconter ça à Albert... il va en faire une de ces pommes!

BIGREDON.

Ne dites rien! Ah! sapristi! Il faut d'abord que vous tiriez votre épingle...

PHILIBERT.

Comment ça?

BIGREDON.

Albert ne saura la chose que dans une heure. On lui a expédié de chez Me Gédebois, notaire — je sais ça par un des clercs — une lettre recommandée. Or, cette lettre arrivera à la troisième distribution, c'est-à-dire dans une heure ou trois quarts d'heure. Avant qu'elle arrive, il faut absolument chambrer notre Albert et vous réserver deux cent mille francs sur son héritage.

PHILIBERT.

Deux cent mille francs!

BIGREDON.

C'est tout ce qu'il y a au monde de plus facile, par le petit moyen que j'ai préparé.

PHILIBERT.

Qu'est-ce que c'est encore que cette canaillerie?

BIGREDON.

Vous vous assurez les services d'Albert pour une durée de vingt ans, à raison de cinq mille francs par an.

PHILIBERT.

Dites donc, cinq mille francs par an? Vous êtes timbré? Ce n'est pas moi qui ai fait l'héritage!

BIGREDON.

Vous aurez comme garçon, entendez-vous, à votre service, un homme qui aura huit cent mille francs à lui.

PHILIBERT.

Mais je n'y tiens pas.

BIGREDON.

Monsieur Philibert, vous savez ce que c'est que d'être pocheté?

PHILIBERT.

Non, monsieur.

BIGREDON.

Vous savez ce que c'est que d'en avoir une couche?

PHILIBERT.

Non, monsieur.

BIGREDON.

Eh bien, je vous expliquerai ça. Vous comprenez bien espèce de... monsieur Philibert... que ce garçon ne va pas rester à servir des bocks, s'il a huit cent mille francs à lui, et qu'aussitôt qu'il aura sa fortune entre les mains, il vous rendra tout de suite son tablier...

PHILIBERT.

Eh bien, il me le rendra!

BIGREDON.

Mais il ne pourra pas vous le rendre sans vous payer un dédit de deux cent mille francs que j'ai inscrit sur ce papier-là et que je vais lui faire signer. Vous l'engagez pour vingt ans, moyennant cinq mille francs par an, avec un dédit de deux cent mille francs. On lui apprend qu'il hérite. Alors, comme il ne veut pas rester garçon de café, il vous paie vos deux cent mille francs, et puis il s'en va. Est-ce que ce n'est pas bien arrangé, ça?

PHILIBERT.

C'est canaille!

BIGREDON.

Vous hésitez?

PHILIBERT.

Oui, j'hésite toujours quand c'est canaille, jusqu'à ce que je finisse par trouver comme ça, par l'effort de ma réflexion qui tourne et retourne la chose, jusqu'à ce que j'aie fini par me persuader que ce n'est plus canaille... et je finis toujours par me persuader ça, surtout quand c'est un peu avantageux.

BIGREDON.

Alors dépêchez-vous de réfléchir. Vous avez à peine vingt ou vingt-cinq minutes.

PHILIBERT.

Oh! c'est fini!... J'ai réfléchi... Quand je réfléchis, vous savez, je n'ai pas besoin de réfléchir longtemps... juste le temps de me dire que je réfléchis et ça y est.

BIGREDON.

Alors envoyez-moi votre garçon.

PHILIBERT.

Dites donc, un dédit de deux cent mille francs, je trouve que c'est un peu beaucoup... J'ai comme qui dirait des scrupules.

BIGREDON.

Des scrupules?

PHILIBERT.

Oui, j'ai des scrupules. J'ai peur qu'il n'accepte pas.

BIGREDON.

Mais qu'est-ce que ça peut lui faire? Il n'est encore au courant de rien... Il signera deux cent mille francs comme quatre cent mille.

PHILIBERT.

Eh bien, demandez-lui quatre cent mille...

BIGREDON.

Non, deux cent mille francs, c'est deux fois vingt années d'appointements, ça a l'air d'un chiffre raisonnable.

PHILIBERT.

Je vais vous le chercher... d'autant plus qu'il est en train de boire mon vin.

BIGREDON.

Tant mieux, farceur! S'il a un peu de vent dans les voiles, il marchera plus sûrement.

PHILIBERT, à Yvonne.

Dis donc, fifille, sonne en bas à Albert. Le timbre sonne près de la cave, il saura bien que c'est lui qu'on appelle.

BIGREDON.

Je vais rajouter sur mon papier quelques lignes d'explications.

PHILIBERT.

Dites donc, Bigredon, c'est un peu canaille.

BIGREDON.

Oui, vous savez, c'est un peu canaille.

PHILIBERT.

Ce n'est pas trop, trop canaille?

BIGREDON.

Mais non, mais non!

PHILIBERT.

Ah! vous savez, moi... Mais le voilà qui vient... Oh! la! la! la! Il fait du bruit dans l'escalier... Ce n'est pas le bruit d'un homme qui monte très droit!

## SCÈNE VII

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, entrant, il est visiblement ivre. Il parle tout seul à mi-voix.

C'est bête! Y a pas à dire! J'en ai trop pris... Seulement, il y a une fatalité : j'ai pas trouvé de verre en bas... Alors, quand on boit après le tonneau, eh bien, dame! on ne sait pas ce qu'on en boit... On ne sait pas

si c'est un litre ou un verre à bordeaux... Oh! ça a bien coulé pendant une, deux, trois minutes... Je ne me suis pas rendu compte... Heureusement que le singe mannezingue il a mis un peu d'eau dedans... sans ça j'aurais parfaitement été capable de me cuiter... Oh! la! la! pas de ça, pas de ça, mesdames... (Pendant ce monologue, il nettoie des verres sur une table. Philibert vient au comptoir parler à sa fille.) Personne ne peut se vanter de me dire qu'il m'a jamais vu saoul... jamais! jamais! jamais! Quand je sens que je suis mûr, eh bien, je vas me coucher... Aujourd'hui je ne suis pas mûr et je n'ai pas le temps de me coucher... (Sévèrement.) Le travail! Le travail!... J'ai tout mon sang froid.

BIGREDON, s'approchant.

Albert!

ALBERT.

Me voilà. On vous reconnaît, monsieur... Je sais bien qui vous êtes... Je reconnais aussi votre nom... Je vous le dirai une autre fois.

BIGREDON.

Voyons, Albert! Votre patron m'a chargé de vous dire quelque chose.

ALBERT.

C'est-y qu'il veut me fiche à la porte?

BIGREDON.

Il n'est pas question de ça!

ALBERT.

Entre nous, bien entre nous... si j'ai bu... un litre... un litre et demi... c'est le bout du monde! c'est le bout du monde!

BIGREDON.

Mais ça n'a aucune importance... Votre patron songe

si peu à vous mettre à la porte qu'il veut vous augmenter...

ALBERT.

Très bien... j'y consens.

BIGREDON.

Il a reconnu que vous étiez un garçon intelligent.

ALBERT.

Non!

BIGREDON.

Vous n'êtes pas intelligent?

ALBERT.

Moi? Je suis supérieurement intelligent... je suis une des grandes intelligences du quartier des Ternes... Mais c'est rare s'il a pu le reconnaître... il n'en est pas capable... c'est un daim, monsieur Philibert!... Voilà, c'est un daim!

BIGREDON.

C'est un daim?

ALBERT.

Oui! Oh! il ne faut pas qu'il vienne me le dire à moi que je suis intelligent! Je lui dirais : monsieur, vous n'êtes pas capable de savoir si je suis intelligent! Si je n'étais pas de bonne humeur, je ne me gênerais pas pour lui coller ma main sur la figure!

BIGREDON.

Philibert, votre patron, s'est dit : « Je vais m'attacher ce garçon... Je vais lui donner cinq mille francs par an. »

ALBERT.

Bien.

BIGREDON.

Et lui faire un traité... un traité de vingt ans...

ALBERT.

Très bien.

BIGREDON.

Si l'un des deux quitte l'autre, il faudra qu'il paie un dédit. C'est-il juste?

ALBERT.

C'est très juste.

BIGREDON.

Comme nous savons bien que ça ne se présentera jamais, nous allons faire inscrire dedans un dédit très fort : deux cent mille francs.

ALBERT.

Non!

BIGREDON.

Vous trouvez que c'est trop?

ALBERT.

C'est pas assez! S'il m'attache pour vingt ans, je veux bien accepter, mais je ne m'engage pas comme ça. A supposer que ma fiole lui déplaise tout à coup, il va me mettre sur le pavé en me donnant deux cent mille francs?... Non, non! il faut mettre cinq cent mille.

BIGREDON.

Mais non, mais non, c'est trop, ça vicierait le traité, c'est un chiffre invraisemblable.

ALBERT.

Alors, deux cents francs!

BIGREDON.

Non, deux cent mille francs!

ALBERT.

Deux cent mille francs... Je vais signer...

BIGREDON.

J'ai ce qu'il faut.

ALBERT.

Faut-il que je signe tous mes petits noms?

BIGREDON.

Si vous voulez.

ALBERT.

Je n'en ai qu'un : Albert. Quant à mon nom, c'est le nom de Loriflan... celui de ma mère. Monsieur Albert Loriflan... Voilà! Je m'en vais signer...

BIGREDON.

Là... et là. (Appelant.) Monsieur Philibert?

Philibert vient signer et remonte au fond avec Bigredon.

YVONNE, de la caisse.

Albert!

ALBERT.

Elle va encore m'humilier, cette personne-là. Oh! si elle veut m'humilier encore comme ça pendant vingt ans! J'aurais dû faire mettre sur le papier qu'elle ne doit plus m'humilier...

YVONNE, l'appelant.

Je ne voudrais rien vous dire devant les consommateurs, mais je vous ai répété trois fois de ne pas laisser traîner des soucoupes... Vous quitterez la maison ce soir...

ALBERT.

Mademoiselle, je ne pense pas!

YVONNE.

Comment, vous ne pensez pas?

ALBERT.

Nous sommes aujourd'hui le 15 avril 1911... c'est-il juste, mademoiselle?

YVONNE.

C'est juste. Mais qu'est-ce que ça signifie?

ALBERT.

Ça signifie que je partirai le 15 avril... 1931... C'est dur à calculer! Le 15 avril 1931, je quitterai cette maison. Vous pouvez chercher quelqu'un pour ce jour-là.

YVONNE.

Vous êtes complètement ivre, mon garçon! Je vous prépare votre compte immédiatement. On vous doit quarante-cinq francs pour le mois en cours et sept francs que vous avez prêtés à la cuisinière, cela fait cinquante-deux francs. C'est juste?

ALBERT.

Non!

YVONNE.

Comment ça?

ALBERT.

Mademoiselle, si c'est mon compte juste que vous voulez, ça fait cinquante-deux francs et puis deux cent mille francs, en tout deux cent mille cinquante-deux francs.

YVONNE.

Papa!

PHILIBERT, s'approchant d'Albert.

Voilà votre traité.

YVONNE.

Papa, veux-tu faire sortir cet homme immédiatement?... il se moque de ta fille... Je le mets à la porte.

PHILIBERT.

Mais non! mais non! qu'est-ce qu'il y a?

ALBERT.

Il y a que mademoiselle m'a disputé rapport aux soucoupes que j'avais oublié d'enlever. Alors mademoiselle, qui est maîtresse ici, m'a mis à la porte. Je lui ai dit que je n'étais prêt à m'en aller que dans vingt ans. Elle a voulu me faire mon compte, je lui ai réclamé deux cent mille francs.

YVONNE.

Tu vois, papa, qu'il est ivre!

ALBERT.

Monsieur le patron du café, voulez-vous prier mademoiselle votre fille de ne pas insulter votre garçon?

PHILIBERT.

Allons! Allons! Laisse donc; je te dirai pourquoi il faut le laisser tranquille.

ALBERT.

Ah! ah! c'est qu'on ne me marchera plus sur les pieds maintenant!

Entre le facteur au fond à droite.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE FACTEUR, puis UN MONSIEUR et UNE DAME, puis LE PLONGEUR.

ALBERT, au facteur.

Qui est-ce qui vous a permis d'entrer par la porte du café? Je ne peux pas tolérer ça... (Avec éclat.) On ne me marchera plus sur les pieds!

LE FACTEUR.

J'ai une lettre recommandée pour vous.

ALBERT, voulant le faire sortir.

Passez par la porte de la rue. Il y a une concierge, la maison ne manque pas de concierge.

LE FACTEUR.

Ce n'est pas la peine de m'avaler en travers!... Je l'ai vue, la concierge. Elle m'a dit : « monsieur Albert, c'est au café. »

ALBERT.

Une lettre pour moi? (Lisant l'en-tête de l'enveloppe.) « Monsieur Gédebois, notaire. » (Au facteur.) Qu'est-ce qu'il y a donc dans cette lettre?

Philibert va au fond retrouver Bigredon.

LE FACTEUR.

Ah! moi, je n'en sais rien, mon vieux. Signez seulement mon livre et nous serons quittes.

ALBERT.

Oh! je n'aurai jamais tant signé qu'aujourd'hui...

Mais qu'est-ce que ça peut encore être que cette lettre?...

Il s'interrompt de signer.

LE FACTEUR, lisant la signature.

Albert Lori...

ALBERT.

... flan. Je vais ajouter flan... Attendez, facteur, je vois ce que c'est, c'est quinze francs d'indemnité que j'ai demandés à la Compagnie de l'Ouest qui m'a esquinté mon vélo... Si c'est quinze francs, facteur, quatre sous pour vous... Vous entendez? quatre sous pour vous... (Il ouvre la lettre et lit.) Ah! la! la! la! la! la! la! la! la! je suis saoul!... ça y est, je suis complètement saoul!... Oh! qu'est-ce qui m'arrive?

Il tombe assis sur une chaise, à côté de Veauchenu, et boit une gorgée d'un des bocks tout frais que le patron vient de servir à Veauchenu et à Isabelle.

VEAUCHENU.

Eh bien, dites donc, donnez-moi un autre bock!

ALBERT.

Non, je n'en ai bu qu'une gorgée... J'ai assez bu... J'avais la gorge sèche.

VEAUCHENU.

Donnez-moi un autre bock.

ALBERT, solennellement,

C'est moi qui paie, cher ami... c'est moi qui paie! (D'une voix très agitée.) J'ai huit cent mille francs. (A Isabelle.) J'ai huit cent mille francs!... (Il va au facteur.) Ce n'est pas quatre sous que je vais te donner, à toi, c'est vingt francs... Puis d'abord, (Il l'embrasse sur les deux joues.) tu as une femme?... Tu as deux, trois enfants?

LE FACTEUR.

Trois.

ALBERT.

Ce n'est pas assez! Il faut en faire un autre, et donne-leur à chacun trois francs... Et voilà pour ta femme... Elle les a bien gagnés... (Il va embrasser Isabelle, puis Veauchenu, puis Bigredon, puis Philibert et s'arrête devant le comptoir, puis il embrasse une seconde fois Philibert, en disant.) Pour mademoiselle. (Yvonne sort à droite en haussant les épaules. A Philibert.) Lisez ça, mon vieux patron. (A Bigredon.) Lisez ceci en même temps, mon vieux consommateur, vous m'en direz des nouvelles... Voilà des clients! (Entrent un monsieur et une dame. Albert embrasse la dame, puis le monsieur. Au monsieur.) Ne vous fâchez pas, aujourd'hui c'est fête... on consomme à l'œil... Vous pouvez prendre un demi, payer à madame une boisson avec une paille : c'est moi, c'est le garçon qui régale! (Venant à Philibert.) Eh bien, patron, qu'est-ce que vous dites de ça?

PHILIBERT.

Je vous félicite.

BIGREDON.

Nous sommes tous bien contents.

ALBERT.

Croyez-vous que c'est une chose épatante! (Au plongeur qui paraît près de la porte.) Arrive ici, toi, je ne t'ai pas embrassé... (Il lui pose un baiser sur le front.) Je t'embrasse... Tu viens d'être embrassé par un homme qui a huit cent mille francs de fortune.

LE PLONGEUR.

Comment ça?

ALBERT.

J'ai hérité de huit cent mille francs. Je vais la mener,

maintenant, la grande vie... Je vais retrouver cette grue admirable qui m'a insulté à Saint-Germain... Elle sera ma maîtresse... J'achèterai une automobile électrique, un smoking, une fleur pour ma boutonnière... je me promènerai tout le temps en souliers vernis. (Il fait le geste d'enfiler des gants.) Non, je ne mettrai pas des gants, parce que ça me gêne, mais j'aurai tout le temps une paire de gants tout propres dans ma main, pour faire comme ça avec la main... Voilà comme je vais être maintenant... Écoutez tous, vous êtes tous au courant de ce qui m'arrive... Mais surtout, il ne faut pas que ça vienne aux oreilles d'une certaine personne, chanteuse hongroise, que vous avez peut-être vue à la maison... Si jamais cette personne arrive me demander, je suis parti dans ma famille, très, très, très loin... Je serai pour donner de mes nouvelles... (Geste vague.) un de ces jours... (A Philibert.) Patron, dites donc, je n'ai pas l'intention de partir tout de suite et de vous laisser en plan... J'attendrai que vous trouviez un extra. Ça ira bien jusqu'à ce soir.

PHILIBERT.

Mais non, mais non, mon cher Albert... Si vous voulez prendre votre liberté dès maintenant...

ALBERT.

Vous êtes trop bon. Vous savez, vous me devez cinquante-deux francs, mais vous comprenez que dans ma position, dans ma situation, je suis homme à vous en faire grâce. Ce sera pour offrir un cadeau à madeselle Yvonne.

PHILIBERT.

Mais non! Mais non! Il faut que les comptes se fassent en règle... Je vous dois cinquante-deux francs, vous me les retiendrez sur les deux cent mille.

ALBERT.

Sur les deux cent mille?

PHILIBERT.

Dame! Puisque vous quittez la maison, mon cher Albert, il faut payer votre dédit.

ALBERT.

Voyons! voyons! voyons! voyons!... ce n'est pas possible, monsieur Bigredon!

BIGREDON.

Qu'est-ce qu'il y a?

ALBERT.

Ce n'est pas possible! Si j'avais su, ce matin, ce qui m'arrive, je n'aurais pas signé. Vous n'allez pas me réclamer ça, patron?

BIGREDON.

Avec ça que vous ne les avez pas réclamés quand on a voulu vous mettre à la porte?

ALBERT.

Deux cent mille francs!

BIGREDON.

Vous en avez huit cent mille!

ALBERT.

Et alors, si j'en donne deux cent mille, je n'en aurai plus que six cent mille. Oh! non! non! Oh! non! non! je ne peux pas vivre à moins de huit cent mille francs. J'ai fait mon budget. Il me faut huit cent mille francs.

BIGREDON.

Il faudra pourtant bien vous résoudre à verser deux cent mille francs à votre patron. A moins que vous n'ayez l'intention de rester garçon de café...

ALBERT.

Oh! je ne veux pas cracher deux cent mille francs!... Ça me ferait trop mal au cœur!

BIGREDON.

Alors, restez garçon de café!

ALBERT.

Le patron ne peut pas me réclamer ça, voyons, ça serait canaille!

BIGREDON.

Mettez-vous à sa place : vous lui devez par traité une somme considérable. Il est père de famille, il est forcé de l'exiger.

ALBERT.

Je ne veux pas verser deux cent mille francs.

BIGREDON.

Alors, restez garçon de café. Ça sera un peu embêtant d'être cloué ici de huit heures du matin à minuit et de servir des bocks quand on a quarante mille livres de rentes...

ALBERT.

Ça ne peut pas durer éternellement. (A Philibert, avec une colère contenue.) Patron! j'ai réfléchi, le métier me plaît. Ça me ferait de la peine de quitter cette maison. Je reste à votre service.

PHILIBERT.

Bien! Bien!... (A Bigredon.) Vous voyez, il reste à mon

service et je serai obligé de lui donner cinq mille francs par an pendant vingt ans... La belle combinaison que vous m'avez fait faire là!

BIGREDON.

Patience, il ne restera pas longtemps.

Ils remontent.

ALBERT, au plongeur.

J'ai mon plan... Tu vas voir... Je vais me faire fiche à la porte, voilà tout. Comme c'est lui qui se privera de mes services, c'est lui qui me devra les deux cent mille francs... (Philibert sonne. Yvonne rentre.) D'ailleurs, tu sais, moi, je l'en tiendrai quitte; pourvu que je ne les donne pas, ça me suffit...

Entrent Jabert et Amélie.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, JABERT et AMÉLIE.

JABERT, à Amélie.

Qu'est-ce que tu prends?

AMÉLIE.

Une grenadine au kirsch.

JABERT.

Garçon!

PHILIBERT.

Albert, voyez au trois.

ALBERT, assis au premier plan, à Philibert.

Plaît-il, Auguste?

PHILIBERT.

Voyez au trois.

ALBERT, sans se lever.

Fatigué!... Excessivement fatigué.

PHILIBERT.

Qu'est-ce qu'il y a?

ALBERT.

Il y a, bon Auguste, que je suis fatigué... et qu'il faut que tu te déranges toi-même...

ISABELLE, à Veauchenu.

Eh bien, dites donc, monsieur Veauchenu, ce n'est pas ordinaire! Vous entendez comme il parle au patron?

PHILIBERT.

Albert, voulez-vous servir les clients?

ALBERT.

Je ne peux pas marcher... j'ai une poussière dans l'œil!

PHILIBERT, à Albert.

Une dernière fois, voulez-vous servir les clients?

ALBERT.

Non, mon gros. T'es pas ankylosé... t'as des jambes... faut savoir t'en servir...

PHILIBERT, à Albert.

Faites bien attention, c'est grave! Je vous dis d'aller servir les clients!

JABERT.

Eh bien, garçon...

ALBERT.

Ne les faites pas attendre, cher Auguste! Moi, je vous dis qu'il m'est impossible de marcher.

PHILIBERT, furieux.

Eh bien! Eh bien! (Se ravisant.) Je vais y aller moi-même.

ALBERT.

C'est ça! c'est ça!

PHILIBERT, à Bigredon en passant.

Il est insupportable!... Je ne puis plus y tenir...

BIGREDON.

Patience! Il se calmera...

Deux clients entrent et vont s'asseoir à une table au premier plan près de l'endroit où est assis Albert.

## SCÈNE X

LES MÊMES, DEUX CLIENTS.

PREMIER CLIENT.

Garçon! Une fine et un café noir!

ALBERT.

Patron!

PHILIBERT.

Qu'est-ce qu'il y a?

ALBERT.

Prenez la commande de ces messieurs. (Aux clients.) J'ai un patron très bien, qui marche au doigt et à l'œil.

PHILIBERT, à Albert.

Vous ne voulez pas les servir?

ALBERT, se ravisant.

Mais si!...

Il va à la caisse, prend la cafetière; il apporte un grand verre et un petit verre à liqueur. Il sert. Il prend de la fine et en remplit le grand verre; il prend du café et en verse dans le petit verre à liqueur.

PHILIBERT, à part.

Qu'est-ce qu'il fait?

ALBERT, aux clients.

Je vous verse un grand verre de fine parce qu'elle nous revient très bon marché... C'est fabriqué avec de l'esprit de bois et des semelles de bottes... Quant au café, je vous en verse très peu parce que c'est du jus de tabac, c'est très malsain pour la santé.

PHILIBERT, aux clients.

Je vous demande pardon, messieurs et dames. (Il enlève les deux verres et verse du café et de la fine dans deux verres qu'il a apportés. A Bigredon.) Je ne peux plus y tenir!

BIGREDON.

Attendez!

Sortent Bigredon et Philibert, à droite au fond.

DEUXIÈME CLIENT.

Mais c'est inouï!

PREMIER CLIENT.

Qu'est-ce qu'il a ce garçon-là?

DEUXIÈME CLIENT.

Et ce patron qui le laisse faire?

PREMIER CLIENT.

Ah! c'est rigolo! Moi, il faut que je m'en aille, mais je le regrette...

DEUXIÈME CLIENT.

Moi, j'ai rendez-vous à la brasserie du Tonneau avec Pézard qui est à côté... Je vais le chercher, pour qu'il assiste à cette scène, c'est plutôt rigolo!

PREMIER CLIENT, en sortant à Albert.

Eh bien, vous ne vous épatez pas avec vos patrons!

ALBERT, assis.

Faut ça! Faut ça!

Sortent les deux clients.

## SCÈNE XI

ALBERT, VEAUCHENU, YVONNE, LE PLONGEUR, entrant de droite.

LE PLONGEUR, à Albert.

Oh! écoute, mon vieux! il faut que je te prévienne de quelque chose. Le patron et le père Bigredon viennent de parler tout de suite devant la fenêtre de la cuisine... Bigredon disait : « Faut chercher un huissier, il constatera qu'il vous répond impoliment et c'est comme si c'était lui qui vous avait donné votre congé, puisqu'il vous met dans l'obligation de le mettre à la porte... » Alors, ils sont chez l'huissier.

ALBERT.

Chez l'huissier?

LE PLONGEUR.

Oui, qui demeure au-dessus, dans la maison.

ALBERT.

Ah! oui, l'étude du deuxième.

LE PLONGEUR.

Tiens-toi ça pour dit!

ALBERT.

Bien! Bien!

## SCÈNE XII

LES MÊMES, DEUXIÈME CLIENT
entrant avec PÉZARD.

DEUXIÈME CLIENT, à Pézard.

Ici, nous sommes mieux qu'au Tonneau, et je te réponds que tu auras des distractions supplémentaires... Tu n'es jamais venu ici? Mais tu vas me regarder ce garçon-là.

PÉZARD.

Qu'est-ce qu'il a d'extraordinaire?

DEUXIÈME CLIENT.

C'est un numéro dont tu me diras des nouvelles. Tu vas voir la façon dont il va répondre à son patron... Ce que l'autre file doux quand il est là! Moi, je n'ai jamais vu ça...

PÉZARD.

Qu'est-ce que tu prends?

DEUXIÈME CLIENT.

Oh! ne te presse pas, mon vieux! faut attendre que le patron soit là, c'est pour ça que je t'ai amené.

ALBERT, s'approchant.

Qu'est-ce que ces messieurs désirent?

PÉZARD.

Nous réfléchissons.

Pendant cette scène, le plongeur n'est pas sorti. Il a mis des soucoupes en tas près du comptoir. Entrent Philibert et Bigredon par la porte qui donne dans l'intérieur.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, PHILIBERT et BIGREDON, puis L'HUISSIER.

DEUXIÈME CLIENT, à Pézard.

Voilà le patron, nous allons rigoler!

PHILIBERT, à Bigredon.

L'huissier arrive par là.

BIGREDON.

Bon! N'ayons l'air de rien.

L'huissier entre par la gauche.

LE PLONGEUR, à Albert. Il passe devant lui en portant des soucoupes et se dirige vers la cuisine.

Voilà l'huissier!

ALBERT.

Je le vois, va!

L'huissier va s'asseoir à une table près de deux clients.

DEUXIÈME CLIENT.

Patron!... (Philibert s'approche d'eux.) Faites-nous donc servir un café pour moi et une fine.

PÉZARD.

J'aimerais mieux un cassis à l'eau.

DEUXIÈME CLIENT.

Non, mon vieux, prends une fine, tu vas voir... c'est plus rigolo !

PÉZARD.

Ça me fait mal à l'estomac...

DEUXIÈME CLIENT.

Ça ne fait rien, c'est plus rigolo !...

PÉZARD.

Je ne te comprends pas.

DEUXIÈME CLIENT.

Tu vas voir... (A Philibert.) Faites-nous servir, patron.

PHILIBERT, inquiet.

Je vais encore me faire engueuler... Ça y est. (En passant devant l'huissier.) Vous allez voir.

L'HUISSIER.

Bon, bon, je suis là pour ça.

PHILIBERT, d'une voix tremblante.

Albert !

ALBERT, accourant.

Plaît-il, patron ?

PHILIBERT.

Voulez-vous servir à ces messieurs une fine et un café ?

ALBERT, docilement.

Tout de suite, patron, tout de suite.

Il va au comptoir.

PHILIBERT, à l'huissier.

Regardez ce qu'il va faire avec la fine.

Albert rapporte la cafetière et la bouteille, ainsi que le plateau avec un grand et un petit verre. Philibert est toujours près de la table. L'huissier et Bigredon sont aux aguets. Albert fait d'abord le geste de verser la fine dans le grand verre, puis, narquois, il regarde Philibert, et verse la fine dans le petit verre.

PÉZARD, au deuxième client.

Qu'est-ce qu'il y a de drôle? Il est très bien, ce garçon!

DEUXIÈME CLIENT.

Tu vas voir. (A Albert.) Garçon, est-ce qu'elle est bonne, cette fine champagne?

PHILIBERT, à l'huissier.

Écoutez ça!

ALBERT.

Cette fine champagne, monsieur, oh! elle est de premier choix!

DEUXIÈME CLIENT.

Elle n'est pas truquée?

ALBERT.

Absolument nature!... C'est une des vieilles distilleries de la Charente qui met ça de côté pour la maison. Personne n'a le droit d'y toucher... On met ça dans des fûts entourés de cire...

PHILIBERT, à part.

Il est épatant!

ALBERT.

Buvez-moi ça! (Il verse du café dans le grand verre.) Et, si vous voulez vous envoyer du café à la hauteur, il n'y a qu'ici qu'on le fait comme ça... Vous pouvez chercher dans tous les Ternes.

DEUXIÈME CLIENT.

Je croyais que c'était du jus de tabac.

ALBERT.

Moka, Zanzibar, Martinique, par quarts. Pour l'autre quart, un spécial à nous. (A part.) Je crois que je leur ai posé ça proprement!

PÉZARD, au deuxième client.

Je ne te comprends pas... Tu me fais venir ici pour voir un phénomène... Tu me fais boire de la fine au lieu de mon cassis à l'eau!... Je te retiens, moi, tu sais.

DEUXIÈME CLIENT.

Ah! mon vieux, je n'y comprends rien! (A Philibert.) Dites donc, c'est ce garçon-là qui vous a manqué tout à l'heure?

PHILIBERT.

Où c'est que vous avez vu qu'il m'a manqué?

PÉZARD.

Oui, où c'est-il que t'as vu ça?

DEUXIÈME CLIENT.

Pourtant, tout à l'heure, il vous disait...

PHILIBERT.

Oh! vous avez pu voir, mon petit gars, que je n'ai pas été long à lui faire rentrer ça... Il n'y a qu'à savoir mater les gens...

ALBERT, à l'huissier, avec une politesse exagérée.

Qu'est-ce que vous prenez, monsieur?

L'HUISSIER.

Merci! Je suis entré un instant voir un ami qui n'est pas là et je sors.

ALBERT.

Oh! monsieur! Vous ne voulez pas me permettre de vous offrir quelque chose, simplement pour vous faire constater que les garçons ici, sont des garçons modèles et qu'ils régalent les clients, n'importe quels clients. Ils ne sont pas fiers.

L'HUISSIER, à Bigredon.

Qu'est-ce que vous voulez que je constate?

PHILIBERT.

Rien. Il se conduit très bien, maintenant... (Sort l'huissier. A Bigredon.) Je trouve même qu'il se conduit trop bien. C'est un serviteur modèle. Je vais être obligé de le garder pendant vingt ans!

ALBERT, au plongeur.

Me voilà garçon de café pour vingt ans, maintenant... avec quarante mille livres de rentes! Moi qui voulais me mêler à la vie parisienne, voir des gens de mon monde avec des grues épatantes... faut que je serve des bocks à des margoulins. Mais j'aime mieux être garçon de café que de flanquer deux cent mille francs à cette crapule!

ISABELLE, à Veauchenu.

Une autre partie?

VEAUCHENU.

C'est la quinzième...

ISABELLE.

C'est la dernière. (A Albert.) Donnez-nous encore des bocks, Albert!

ALBERT, sombre.

Je ne m'appelle plus Albert; je m'appelle « Ruy Blas »! « Ruy Blas ou vingt ans de domesticité! »

---

# ACTE DEUXIÈME

La scène représente un salon de restaurant de nuit très élégant. A gauche, premier plan, une table de plusieurs couverts; au deuxième plan, à droite, une autre table. Une porte au premier plan, à droite, et une autre au deuxième plan, à gauche. Au fond, une large baie donnant sur un couloir à proximité d'autres salons.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LE GÉRANT; au premier plan, à droite, UN MONSIEUR en habit et UNE DAME décolletée. On entend une musique de tziganes.

LE MONSIEUR.

Ah! voilà une table!

LE GÉRANT.

Cette table est retenue, monsieur et madame.

LA DAME.

Celle-là aussi?

LE GÉRANT.

Celle-là aussi!... Je vais vous trouver de la place dans d'autres salons.

LA DAME.

Oh! comme c'est ennuyeux! Moi j'aime bien mieux

être ici, c'est plus gai... nous y étions si bien l'autre jour... (Au monsieur.) Tu aurais dû retenir une table!

LE MONSIEUR.

Mais voyons, chère amie, puisque tu ne t'es décidée à sortir que tout à l'heure!... Puisque nous voulions rester à la maison...

LA DAME.

Tu es toujours le même! Tu trouves toujours des raisons...

LE MONSIEUR, timidement.

Mais oui, puisque ces raisons existent...

LE GÉRANT.

Venez donc par ici, messieurs, dames, je vous assure que vous serez très bien.

Il fait signe à un maître d'hôtel de les conduire un peu plus loin.

## SCÈNE II

AGATHE, IRMA, LE GÉRANT.

AGATHE, au gérant.

Bonjour, mon petit Léonce. Il n'y a pas de table ici?

LE GÉRANT.

Non, tout le monde en veut. Mais il y en a d'aussi bien par là.

AGATHE.

Dites donc?

IRMA.

On a quelque chose à vous dire...

AGATHE.

Oui, une chose un peu délicate...

IRMA.

Dis-lui, toi...

AGATHE.

Non, toi plutôt.

IRMA.

Tout à l'heure, nous soupons ici avec l'ami de mon amie...

AGATHE.

Oui, le commandant Béchut...

LE GÉRANT.

Oui, je sais.

AGATHE.

Et nous ne voulons pas rester longtemps.

IRMA.

Parce que, comprenez-vous, nous sommes attendues ailleurs.

LE GÉRANT.

Je comprends.

AGATHE.

Seulement, nous ne voulons pas avoir l'air pressé. Vous comprenez?

LE GÉRANT.

Mais oui, je comprends...

AGATHE.

Alors il faut que ce soit vous qui preniez la commande.

IRMA.

Et que vous ne poussiez pas trop à la consommation.

AGATHE.

Je sais bien que ce n'est pas l'intérêt de la maison.

IRMA.

Mais on se rattrapera un autre soir.

LE GÉRANT.

Mais oui, mais oui... Allez donc!

AGATHE.

Merci, mon petit Léonce!

IRMA.

On va souper par là...

Elles sortent. Entrent Veauchenu et Isabelle.

## SCÈNE III

LE GÉRANT, VEAUCHENU, ISABELLE, très élégante.

ISABELLE, à la cantonade.

Eh bien, Gabriel?...

VEAUCHENU, entrant, au gérant.

Vous n'avez pas de table par ici?

LE GÉRANT.

Non, messieurs, dames. (Montrant la table de droite.) Celle-ci va être prise immédiatement : les clients sont pour arriver dans un instant. L'autre est retenue pour minuit et demi, et il est déjà minuit passé.

ISABELLE.

Eh bien, celle-là ira très bien; nous ne voulons pas rester plus de quelques minutes. (A Veauchenu.) Je ne soupe pas...

VEAUCHENU, désappointé.

Pourquoi ça?

ISABELLE.

Tu sais très bien qu'il vaut mieux que tu ne soupes pas.

VEAUCHENU.

Mais tu m'avais dit qu'on souperait.

ISABELLE.

J'ai changé d'avis. (Au gérant). Vous donnerez simplement du chocolat... Comme ça, ça ira, ce sera très bien.

VEAUCHENU, boudeur.

Oui, oui.

ISABELLE.

Je te dis que ce sera très bien. Et tu me conduiras chez moi à minuit et demi, puis tu rentreras te coucher immédiatement.

VEAUCHENU.

Si tôt?

ISABELLE.

A minuit et demi, ce n'est pas tôt. Il faut que tu travailles demain matin. Tu sais bien que tu as une séance de ton conseil d'administration...

VEAUCHENU.

Demain matin?

ISABELLE.

Certainement.

VEAUCHENU.

Tu es mieux renseignée que moi.

ISABELLE.

Oui, je me suis renseignée. Tu me mentais. Tu me disais que tu n'avais pas conseil, quand tu avais conseil... Et je veux que tu assistes très régulièrement à tes conseils d'administration. Tu n'es vraiment pas d'âge à faire le feignant. Et puis, c'est écœurant de voir un vieillard ne pas s'occuper de ses affaires, alors qu'il a, je ne dis pas toute sa force ni toute son intelligence, mais encore quelques petites facultés... Tu travailleras tant que tu pourras, entends-tu?

VEAUCHENU.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

ISABELLE.

Qu'est-ce qu'il y a : Oh! mon Dieu! mon Dieu?

VEAUCHENU.

Comme tu as changé en moins de trois semaines!

ISABELLE.

Dame! On a beau être jeune, on devient sérieux à force de fréquenter des gens sérieux. (Levant les épaules.) Des gens sérieux! sérieux comme tu étais, parce que maintenant, tu as changé encore plus que moi. Tu es devenu un vieux fêtard!

VEAUCHENU, gaîment.

Oui, oui, c'est vrai, je suis devenu un vieux fêtard!

ISABELLE.

Oh! écoute, je te défends de prendre ces airs-là! Je

déteste ça, entends-tu? Moi qui étais si contente d'avoir trouvé un camarade respectable, si je m'aperçois que tu n'es qu'un vieux marcheur, je ne serai pas longue à te plaquer.

VEAUCHENU.

Tu étais si gentille au café, il y a trois semaines!

ISABELLE.

Mais tu m'as fait de la morale tout le temps, et je m'en suis souvenu...

VEAUCHENU.

Trop! ça me plaisait de te faire de la morale. Maintenant, je n'ai plus le même agrément à te morigéner. Tu es d'une sagesse décourageante, tu es plus sage que la Sagesse elle-même. Tu étais si gaie! Il faudra y retourner, dans ce petit café.

ISABELLE.

Non, non! je n'y vais plus, et, tu sais, je te défends d'y aller. Je ne veux pas que tu ailles au café pendant la journée. Si on te laissait faire, tu deviendrais un pilier de café.

VEAUCHENU.

Tout de même, Isabelle, si nous y retournions : ne serait-ce que pour voir Albert, le fameux garçon de café?

ISABELLE.

Mais nous n'avons pas besoin d'aller là pour le voir, nous le rencontrons dans tous les restaurants de nuit.

VEAUCHENU.

C'est curieux, tout de même!

ISABELLE.

Mais non, ce n'est pas curieux! Son patron n'a pas voulu lui rendre sa liberté, alors, comme il veut profiter de sa fortune, il fait la noce toute la nuit, aussitôt qu'il a terminé son service au café. Il m'a expliqué ça l'autre jour à « la Paix », quand je l'ai rencontré au lavabo. Il m'a même demandé le secret sur toute cette histoire-là, parce qu'il est maintenant avec Bérengère d'Aquitaine... oui, cette grue épatante qu'il aimait déjà lorsqu'il était garçon de café! Seulement comme il a eu peur de se faire chiner par Bérengère, il ne lui a pas dit ce qu'il était. Il s'en cache même soigneusement. Elle le prend pour un jeune fils de famille, très occupé dans une banque où l'on travaille jusqu'à minuit.

VEAUCHENU.

C'est une jolie femme?

ISABELLE.

Je te crois! Bérengère, c'est une des grues les plus en vue de Paris... Il a voulu l'avoir, il l'a eue. Oh! quand on a de l'argent!...

VEAUCHENU.

Ah! la fête!...

ISABELLE, le regardant.

Si ça ne fait pas pitié! (Au garçon.) Garçon! recevez. (A Veauchenu.) J'ai payé. Je te mène chez toi.

VAUCHENU.

Mais non, voyons! Puisque c'est convenu que c'est moi qui te ramène.

ISABELLE, avec autorité.

Pas du tout, comme ça je serai sûre que tu te coucheras de bonne heure, que tu n'iras pas godailler à droite et à gauche, après m'avoir reconduite.

VEAUCHENU.

Oh! voyons, Isabelle!... Penses-tu que je vais aller faire la fête sans toi?

ISABELLE.

Je n'ai aucune confiance!... (S'apercevant qu'elle a oublié son sac.) Mon sac? Eh bien, Gabriel!...

Ils sortent par la baie, au moment où Bigredon et le gérant entrent par la porte à gauche.

## SCÈNE IV

### BIGREDON, LE GÉRANT.

BIGREDON.

Je vous entends dire que cette table est retenue. C'est peut-être pour un ami à moi. Dites-moi donc le nom.

LE GÉRANT, regardant sur un calepin.

Loriflan... monsieur Loriflan.

BIGREDON, à part.

Bon!

LE GÉRANT.

Vous connaissez?

BIGREDON, vivement.

Non, non, je ne connais pas. (Haut.) Et cette autre table?

LE GÉRANT.

Retenue aussi. Par monsieur Plouvier, un vieil habitué d'ici.

BIGREDON.

Eh bien, je vais en chercher une autre par là. J'attends une personne avec qui je dois souper.

LE GÉRANT.

Une dame?

BIGREDON.

Pensez-vous que je vais me faire payer à souper par une dame?

LE GÉRANT.

Non, mais vous auriez pu payer.

BIGREDON, entre ses dents.

Il n'en est pas question... Dans l'après-midi, il n'est pas venu un monsieur Philibert pour retenir une table.

LE GÉRANT.

Je n'ai pas de table à ce nom-là.

BIGREDON.

Et il n'arrive pas! Et j'ai faim... je n'ai pas dîné...

LE GÉRANT.

Pour acheter des gants?

BIGREDON, étonné.

Pourquoi ça?

LE GÉRANT.

Pour rien, c'est une phrase qu'on dit comme ça.

BIGREDON.

Non, je n'ai pas dîné pour pouvoir manger davantage.

LE GÉRANT.

Faites-vous servir une douzaine d'ostendes en attendant votre ami.

BIGREDON.

C'est que... (A part.) Oh! il viendra sûrement. (Haut.) L'idée n'est pas mauvaise. Je vais prendre deux ou trois douzaines d'huîtres.

LE GÉRANT.

Avec une bouteille de Pouilly?

BIGREDON.

Voyons... (A part.) Il viendra... (Haut.) Oui, du vieux Pouilly.

Il sort à droite premier plan.

## SCÈNE V

### LE GÉRANT, ARTHUR.

LE GÉRANT.

Te voilà encore, toi? Mon vieux, on se connaît, on a été amis, c'est entendu, mais ce n'est pas pour moi que je parle, c'est pour l'établissement... Si tu te figures que c'est agréable d'avoir ici un coco comme toi, et qu'on s'aperçoive que tu touches à la préfecture!

ARTHUR.

Mais personne n'en sait rien.

LE GÉRANT.

Personne n'en sait rien?... tu prends des airs mystérieux qui font que tout le monde s'aperçoit tout de suite de quoi il retourne et qu'on dit sans hésitation : « En voilà un qui en est! »

ARTHUR.

Je vais faire un de ces soirs un de ces coups... qui va t'épater.

LE GÉRANT.

Écoute, je souhaite en tout cas que ce ne soit pas ici. Ce n'est pas agréable pour l'établissement. Au revoir, mon vieux, au revoir. Je t'aime bien, mais file! Voilà du monde qui arrive par ici.

Sort Arthur.

Entrent Bérengère d'Aquitaine, Jacqueline Cœur et le jeune Bouzin.

## SCÈNE VI

### LE GÉRANT, BÉRENGÈRE, JACQUELINE, BOUZIN.

BÉRENGÈRE.

C'est bien ici la table qu'a fait retenir monsieur Loriflan?

LE GÉRANT.

Oui mademoiselle.

BÉRENGÈRE, aux autres.

C'est ici.

BOUZIN.

Loriflan n'est pas arrivé?

Ils s'assoient autour de la table.

BÉRENGÈRE.

Non! non! non! voyons! ce n'est pas son heure.

BOUZIN.

Où est-il donc!

BÉRENGÈRE.

Il va venir! Il va venir!

BOUZIN.

Mais enfin, où est-il!

JACQUELINE.

Tu ne peux pas nous dire où il est!

BÉRENGÈRE, les attirant à part, à mi-voix.

Eh bien, je vais vous dire la vérité : je n'en sais rien.

JACQUELINE.

Comment, toi, sa bonne amie!

BÉRENGÈRE.

Entre nous, je ne suis pas plus renseignée que les autres. Quand il y a du monde, je fais semblant de savoir où il est... ce qu'il fait... pour n'avoir pas l'air poire, mais la vérité, c'est qu'il y a dans sa vie un mystère qui m'intrigue terriblement quand j'y pense.

JACQUELINE, intéressée.

Un mystère?

BÉRENGÈRE.

C'est stupéfiant, mais je ne le vois jamais que la nuit. Je ne le vois ni le matin, ni l'après-midi, ni le soir; de huit heures du matin à minuit, il est invisible pour moi.

JACQUELINE.

C'est bizarre!

BÉRENGÈRE.

Il me donne rendez-vous et il arrive à minuit et demi, quelquefois à une heure moins le quart. Il est toujours fatigué, un peu énervé. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement? C'est un homme qui ne dort presque pas. Nous soupons ici jusqu'à deux, trois heures. A trois heures, on se couche et, jusqu'à ce qu'on dorme, il est encore plus tard. Et savez-vous à quelle heure il se lève? A sept heures un quart, tous les matins, il est réveillé par un petit réveille-matin qu'il met toujours à côté de lui.

JACQUELINE.

Oh! mais, tu sais ma chère, c'est effrayant, ça! A ta place, je ne serais pas tranquille du tout. Si c'était un employé de banque qui fasse des détournements! je serais très embêtée. Je suppose qu'on l'arrête, tu serais poursuivie comme complice.

BÉRENGÈRE.

J'ai eu peur de ça un moment... mais je ne crois pas. C'est de l'argent à lui, va, qu'il a.

JACQUELINE.

Qu'est-ce qui te fait croire ça?

BÉRENGÈRE.

C'est parce qu'il ne le gâche pas. Je ne dis pas qu'il n'est pas généreux. Mais il est regardant. Ainsi, je lui avais demandé un collier de perles, c'était à peu près promis. Eh bien, il m'a apporté une bague. Il m'a dit : « Je préfère te donner une belle perle, une perle vraiment belle de quinze mille francs qu'une soixantaine de perles médiocres à mille francs. »

BOUZIN.

Ça se soutient.

BÉRENGÈRE.

Il dépense son argent largement, mais il ne perd pas la boule. Il joue. Il s'était mis en tête de gagner deux cent mille francs, je ne sais pas pourquoi. Il me disait : « Je voudrais gagner deux cent mille francs! » Et puis il a commencé par perdre quelques billets de mille, il l'a trouvée mauvaise; alors il s'est arrêté net. Ce n'est pas un homme qu'on peut taper facilement. L'autre jour, le petit Dangeac a essayé de le taper de deux mille francs. Il lui a donné cinq cents francs, rien de plus...

Il n'ose pas refuser, parce que ce n'est pas un mauvais garçon, mais, quand une fois il est tapé, il fait une figure d'une tristesse! Et puis, il ne faut pas y revenir, parce qu'il s'arrange à mettre les tapeurs à l'écart, comme s'ils avaient une maladie contagieuse.

JACQUELINE.

Enfin, moi, tout de même, à ta place je tâcherais de savoir ce qu'il fait de huit heures du matin à minuit. En admettant qu'il soit occupé dans une banque, il ne serait pas occupé jusqu'à minuit. Pourquoi ne le fais-tu pas filer?

BÉRENGÈRE.

Oh! je ne veux pas m'en mêler. Sur cette question, tu sais, cette question du mystère de sa vie, il est tellement terrible! Qu'est-ce que tu veux, j'ai un amant gentil qui me plaît assez; en admettant que j'en trouve un autre beaucoup mieux, eh bien, je verrai. Évidemment, celui-là n'est pas l'idéal, d'autant qu'il est un peu embêtant tout le temps à me demander si je l'aime pour lui-même. Comme si j'en savais quelque chose! Puis il a des idées : il veut que j'apprenne le piano, il voudrait que je prenne des leçons d'anglais. Il me rase.

JACQUELINE.

C'est tout de même utile de savoir l'anglais.

BÉRENGÈRE.

Pourquoi ça?

JACQUELINE.

Parce que, quelquefois, on rencontre des Anglais qui ne savent pas le français.

BÉRENGÈRE.

Eh bien, ce sont les meilleurs. Jamais je n'ai vu un homme m'écouter avec autant d'attention que lorsqu'il

ne comprenait pas ce que je disais... Il y en avait un comme ça : un Italien. Il était en admiration, il voulait toujours que je lui parle, et il disait à un monsieur, qui m'a traduit la phrase, que j'étais la femme la plus intelligente qu'il connaissait.

JACQUELINE.

Mes enfants, je pense à une chose!

BÉRENGÈRE.

Tu m'étonnes.

JACQUELINE.

C'est que je suis toute défrisée... Je vais aller me mettre de la poudre.

BÉRENGÈRE.

Oh! ce qu'elle est coquette, cette femme-là! Je vais avec toi.

Elles sortent ainsi que Bouzin.

## SCÈNE VII

PHILIBERT, BIGREDON, rentrant chacun par un côté.

BIGREDON.

Enfin, vous voilà! Pourquoi est-ce que vous n'êtes pas venu retenir une table, comme je vous avais dit?

PHILIBERT.

Quand on retient une table, il faut consommer beaucoup. Et puis, je ne sais pas vraiment ce que nous venons faire ici?

BIGREDON.

Mais nous venons surveiller Albert, ou plutôt le troubler dans son plaisir.

PHILIBERT.

Monsieur Bigredon, vous êtes un homme de la plus vaste intelligence, c'est entendu, mais vous êtes trop compliqué et trop ténébreux. A quoi ça nous sert-il de le troubler dans son plaisir?

BIGREDON.

A quoi cela sert-il? Mais quand il vient s'amuser et faire la fête dans les établissements de nuit, il oublie qu'il est garçon de café... Nous venons nous dresser devant lui...

PHILIBERT.

Comme des fantômes, je sais, vous me l'avez dit. Mais qu'est-ce que ça peut bien lui faire?

BIGREDON.

Eh bien, il finira par se lasser de la vie qu'il mène et vous donnera son congé. Je sais que ça le travaille et qu'il est allé consulter un homme de loi pour lui montrer son traité. Mais il se trouve que ce soi-disant homme de loi lui avait été indiqué par une de mes créatures, et que, de connivence avec moi, il lui a déclaré qu'il n'y avait rien à faire et que son traité était parfaitement valable.

PHILIBERT.

Monsieur Bigredon, vous êtes trop ténébreux! Le résultat de tout ça, c'est qu'il va rester à mon service pendant vingt ans. Je vais être forcé prochainement de lui verser son mois, qui s'élève au douzième de cinq mille francs, soit quatre cent seize francs et des centimes. Jamais un garçon de café n'a eu un fixe pareil, et il a encore les pourboires en plus. Il y a bien des gens qui font les farauds ici et qui n'ont pas une aussi belle situation. Par-dessus le marché, vous me conduisez dans les restaurants chers où je viens

consommer en une soirée ma sueur de toute une quinzaine. Vous allez me faire le plaisir de prendre simplement une tasse de chocolat.

BIGREDON.

Après trois douzaines d'huîtres et une bouteille de Pouilly? Non, non, il faut faire un souper sérieux. Est-ce que vous seriez content si on vous retenait une table pour ne rien consommer?

PHILIBERT.

Jamais le patron du restaurant ici n'aurait l'idée de retenir une table dans mon établissement. Est-ce que c'est l'affaire d'un patron de venir payer de la nourriture dix ou douze fois plus cher qu'aux Halles?

BIGREDON.

Ils ont des frais généraux.

PHILIBERT.

Mais ce n'est pas à moi à les payer. Il ne manque pas de clients pour ça.

BOUZIN, à la cantonade.

Garçon!... Garçon!...

PHILIBERT, allant au fond.

Garçon!

UN GARÇON.

Qu'est-ce qu'il y a?

PHILIBERT, lui montrant une table mal arrangée.

Voyez donc là. (A Bigredon.) Allons-nous-en! Le service est mal fait, ça m'énerve!

BIGREDON.

Mais non, monsieur Philibert. J'ai mon plan. Nous le poursuivrons. Nous ferons au besoin tous les restaurants de Paris.

PHILIBERT.

Vous les ferez sans moi. Monsieur Bigredon, vous êtes un homme de la plus vaste intelligence, mais, outre que vous êtes trop ténébreux, vous aimez trop faire des enquêtes dans les restaurants.

BIGREDON.

C'est mon faible. Et je pousse le dévouement jusqu'à ne rien manger chez moi pour pouvoir manger ici.

PHILIBERT.

On s'en aperçoit. (En sortant, au garçon.) Garçon... Un coup de cachemire sur cette table.

Le garçon le regarde étonné. Sortent Philibert et Bigredon. Entre Edwige, suivie des quatre chanteuses hongroise

## SCÈNE VIII

EDWIGE, LE GÉRANT, QUATRE CHANTEUSES.

EDWIGE.

Non! Ce n'est pas possible! Ce n'est pas possible!

LE GARÇON.

Qu'est-ce qu'il y a!

EDWIGE.

Nous ne pouvons pas rester près de la porte d'entrée, il y a un va-et-vient perpétuel.

LE GÉRANT, arrivant.

Mais qu'est-ce que c'est que ça?

EDWIGE.

Eh bien, c'est nous, les cinq sœurs magyares!... Nous avons été engagées cet après-midi par votre patron à l'Exposition des Arts de l'Ameublement. Nous chantions tous les soirs dans un restaurant du Bois, nous en avions pour un mois encore, mais il ne vient presque personne là-bas, en ce moment. En quinze jours, nous avons fait trois francs de quête. Alors je n'ai pas hésité, je les ai plaqués pour venir ici...

LE GÉRANT, au garçon.

Il a toujours des idées comme ça, le patron. Moi, je trouve que ça n'est pas bon genre, des orchestres de dames.

LE GARÇON.

Des violonistes tziganes, tout au plus!

EDWIGE.

Où allez-vous nous mettre? Près de la porte d'entrée, il y a trop de courants d'air.

LE GÉRANT.

Eh bien, vous allez vous installer sous le grand escalier. (Après l'avoir regardée.) Attendez donc! Mais il me semble que je vous connais, vous... Ces dames, ce sont vos sœurs?

EDWIGE.

Oui, monsieur, ce sont mes quatre sœurs magyares.

LE GÉRANT.

Qu'est-ce que vous faites de vos quatre autres sœurs?

EDWIGE.

Mes quatre autres sœurs?

LE GÉRANT.

Oui, vos quatre autres sœurs norvégiennes... que vous aviez l'année dernière, à la Taverne Anglaise?

EDWIGE.

Vous les avez connues?

LE GÉRANT.

Mais oui.

EDWIGE.

Elles ne sont plus mes sœurs... ce sont ces dames qui sont mes sœurs, qui le sont depuis le mois dernier...

LE GÉRANT.

Mais ce sont de vraies magyares?

EDWIGE.

Oh! naturellement! voyons! cette vieille histoire de prendre des gens des Batignolles pour figurer des chanteuses étrangères!... Comme si ce n'était pas les femmes de Paris qui coûtent le plus cher! Celles-là arrivent directement du pays. Elles sont vierges toutes les quatre... Elles ont une très jolie voix, vous savez!... Et elles obéissent! Je n'ai qu'à lever mon archet pour les faire partir et les mener militairement. Vous allez voir.

Elle lève son archet, elles se mettent à chanter à tue-tête quelques mesures d'une chanson hongroise.

LE GÉRANT, interrompant.

Assez! assez! Dites donc, vous ne chanterez pas des morceaux trop longs...

EDWIGE.

Non, non, très courts, c'est mon système. On chante plus souvent, voilà tout, et on fait une quête après chaque morceau.

LE GÉRANT.

Ah! non, non! Je ne veux pas de ça! Ici, vous n'allez pas raser les gens tout le temps... vous ferez la quête pas plus de trois fois dans la nuit.

EDWIGE.

C'est pas bésef! Enfin!

LE GÉRANT.

Venez par là...

EDWIGE.

Attendez, il faut avoir bien ma petite troupe dans la main. Il faut que je la conduise en musique, et puis, il faut qu'elles chantent le plus possible, autrement elles ont le mal du pays. (En hongrois.) *La Petite Sœur*. Attention!

Elles s'en vont en chantant, suivies d'Edwige qui reste seule en scène et répète l'air de sortie en l'accompagnant sur son violon. A ce moment, Bérengère et Jacqueline s'arrêtent sur le pas de la porte.

## SCÈNE IX

BÉRENGÈRE, JACQUELINE, LE GÉRANT, puis GASTONNET et PLOUVIER, puis BOUZIN.

BÉRENGÈRE, au gérant.

Elle a une très jolie voix, cette femme-là!

LE GÉRANT.

Oui, oui, c'est des femmes hongroises que le patron a engagées aujourd'hui. Ça n'est peut-être pas une très bonne idée...

JACQUELINE.

Si, si, c'est très amusant... (A Bérengère.) C'est très gentil ce qu'elle chante!

BÉRENGÈRE.

Oh! j'ai faim!...

JACQUELINE.

Et Albert qui n'arrive pas!

Elles vont s'asseoir à une table. Entrent Henri de Gastonnet et Plouvier. Henri est un jeune homme de province et Plouvier, un clubman un peu fatigué.

LE GÉRANT, à Plouvier.

Voilà votre table... Mais vous avez bien fait de la retenir, vous savez, parce que nous avons un monde, ce soir...

GASTONNET.

Vous l'aviez retenue cet après-midi?

LE GÉRANT.

Oui, par téléphone! Ah! monsieur Plouvier la connaît. Il sait qu'il doit y avoir presse, ce soir. C'est un jour à ça. Je ne demande pas ce qu'il faut servir à ces messieurs. C'est toujours le souper de monsieur Plouvier...

GASTONNET.

Comme vous êtes connu partout! Ça me flatte de sortir avec vous, un vieux Parisien... non, non, un vrai Parisien...

PLOUVIER, accent du Midi très prononcé.

Vous pouvez dire un vieux Parisien!

GASTONNET.

Mais ça me donne l'impression d'être si obscur... Ah! quand on arrive de Poitiers à Paris, vous savez, on est impatient de se sentir en vue...

PLOUVIER.

Bah! laissez donc, mon ami... Avec l'intelligence naturelle que vous avez, vous serez connu en moins de six mois.

GASTONNET.

C'est long! c'est long! Croyez-vous qu'il faille six mois?

PLOUVIER.

A moins d'avoir tout de suite une histoire retentissante... Ah! mais ça, ça n'existe plus, c'était bon sous l'Empire. Maintenant, les gens qui s'amusent ne s'occupent pas beaucoup les uns des autres... Et puis, c'est tellement mêlé partout, il y a du monde de tous les pays, de toutes les classes de la société, personne de la même éducation, personne ne parle la même langue. Ainsi moi, qui suis un Parisien de race, le croiriez-vous, je ne suis même pas né à Paris.

GASTONNET.

Vraiment! Ah! c'est égal! Si vous pouviez trouver une façon de me mettre en évidence, ça me ferait tellement plaisir. Tenez, si j'étais l'amant d'une grue célèbre!

PLOUVIER.

Oh! mais, ça, c'est plus difficile que tout ce que vous me demandez là... Ce serait plus aisé d'être l'amant d'une femme du monde.

GASTONNET.

Qu'est-ce que c'est que ces femmes-là, à côté?

PLOUVIER, après avoir regardé au salon.

La grande blonde, c'est Bérengère d'Aquitaine, une des femmes de Paris les plus en vue... Eh bien, tenez, celle-là, elle doit avoir un amant nouveau : je la vois, depuis une quinzaine, avec un jeune homme que je ne connais pas, ça doit être évidemment un garçon très bien.

GASTONNET.

Et l'autre petite, avec elle?

PLOUVIER.

On l'appelle Jacqueline Cœur. C'est un oiseau de second ordre... de l'avenir! Voulez-vous que je vous présente?

GASTONNET.

Si je le veux!

PLOUVIER, se levant et allant à Bérengère.

Bonjour, comment allez-vous? (A Bouzin qui entre.) Bonjour, Bouzin! (Faisant les présentations.) Mon ami le vicomte Henri de Gastonnet, mademoiselle Bérengère d'Aquitaine, monsieur Bouzin, mademoiselle Jacqueline...

JACQUELINE.

Cœur!

PLOUVIER.

Cœur?

JACQUELINE.

Jacqueline Cœur!

PLOUVIER.

Jacqueline Cœur.

LE GÉRANT.

Ces messieurs sont servis. Les œufs à la Napoule doivent être mangés très chauds.

BÉRENGÈRE.

Vous allez manger? Vous avez de la veine, vous!

PLOUVIER.

Si le cœur vous en dit?...

BÉRENGÈRE.

Oh! non... nous sommes obligées d'attendre Albert... (Plouvier et Gastonnet s'inclinent et se mettent à table. Bérengère, se levant.) Ah! tu sais, tu sais, cet Albert!...

JACQUELINE, l'apercevant.

Ah! le voilà!

Le gérant, qui était sorti par la droite, rentre, précédant Albert.

## SCÈNE X

LES MÊMES, ALBERT, LE GÉRANT, puis LE GARÇON. Albert est très chic, en chemise molle, en macfarlane doublé de soie; il donne son chapeau à un maître d'hôtel qui vient derrière lui; Albert paraît assez ennuyé.

BÉRENGÈRE, à Albert.

Enfin, te voilà! Tu ne pouvais pas arriver plus tard?

ALBERT.

Non, ne me dispute pas. Je suis déjà assez embêté de la vie que je mène; je marronnais assez de ne pas pouvoir venir, j'étais retenu par de grands industriels anglais... (A part.) Trois gaziers au café qui faisaient une manille, ces cochons! Ils ne s'en allaient pas, j'avais beau leur dire qu'on fermait! Oh! oh! quelle existence!

LE GÉRANT.

Qu'est-ce que je dois vous faire servir?

ALBERT.

Envoyez-moi un garçon, je lui donnerai la commande. (Le gérant s'incline.) Bon! Bon! (S'asseyant, pendant que le gérant s'éloigne.) Il me dégoûte ce gérant-là! je déteste les gérants! J'aime encore mieux les patrons que les gérants... C'est vrai! C'est toujours à faire les malins avec le garçon, et qu'est-ce que c'est de plus qu'un garçon, un gérant, je vous le demande? C'est un salarié comme les autres!

BÉRENGÈRE.

Albert! Ne te fais pas de bile avec ça!

ALBERT, convaincu.

Je déteste les gérants.

LE GARÇON.

Qu'est-ce que ces messieurs et ces dames désirent?

ALBERT.

Qu'est-ce que vous proposez? (A Bérengère.) Je lui demande ça pour savoir ce que je ne dois pas prendre.

LE GARÇON.

Des croquettes de volaille...

ALBERT.

Tu peux les garder tes croquettes, je les connais!... (A Bérengère.) Je vous dirai un jour ce qu'ils fourrent là-dedans. (Au garçon.) Tu vas commencer par nous donner des œufs brouillés... pas au fromage! Tes vieux morceaux de fromage, tu les serviras à quelqu'un d'autre. A nous, donne-nous des pointes, des pointes d'asperges, ça ne se truque pas.

LE GARÇON.

Après ça?... de la viande froide?

ALBERT.

Non! tu ne m'as pas regardé, toi et ta viande froide qui s'est baladée sur toutes les tables!... qui a traîné dans le garde-manger depuis deux jours, que ton sale cuisinier a attrapée avec ses doigts pour la poser dans le plat. Non, mon vieux, tu me prends pour un autre!

BÉRENGÈRE.

De la viande chaude, alors?

ALBERT.

Prenez-en si vous voulez, moi, je n'ai même pas confiance dans la viande chaude.

LE GARÇON.

Un chateaubriand aux pommes?

BÉRENGÈRE.

Je veux bien.

LE GARÇON.

Et comme dessert? Des fruits rafraîchis?

ALBERT, avec dégoût.

Ah!

BÉRENGÈRE, à Albert.

Mais tu es dégoûtant, voyons! nous avons faim, nous!

ALBERT.

Tout ce qui reste de fruits sur les assiettes, les grains de raisins oubliés, les prunes entamées qu'on a mordues, tout ça, ça passe aux fruits rafraîchis.

LE GARÇON.

Je demande pardon à monsieur, ça dépend des maisons. Ici, monsieur n'a qu'à venir voir comment on les fait.

ALBERT.

Enfin! Servez des fruits rafraîchis à ces dames. Moi, je m'en vais prendre un camembert non entamé... comme ça, en enlevant la croûte je serai sûr de manger quelque chose de propre.

Le sommelier s'approche.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, LE SOMMELIER,

LE SOMMELIER.

Et en vins, que désirent ces messieurs et dames?

JACQUELINE.

Du champagne, très sec, pas?

BERENGÈRE.

Moi, j'aimerais bien un verre ou deux de bon bourgogne.

LE SOMMELIER.

Nous avons du Pommard 81.

ALBERT.

Comment que tu dis?

LE SOMMELIER.

81.

ALBERT.

Ça fait trente ans! Je te demande l'âge de ton Pom-

mard, je ne te demande pas l'âge de ta sœur!... Combien que tu le fais payer ton Pommard?

LE SOMMELIER.

Quinze francs la bouteille.

ALBERT.

Ah! mon vieux, tu sais, ce n'est pas assez cher : tu ne me feras jamais croire qu'il a trente ans. Enfin, donne à ces dames de ce Pommard qui est si bien conservé pour son âge. Moi, je vais me payer une bouteille de vin blanc ordinaire à trois francs. Comme ça, je ne serai refait que de deux francs vingt-cinq...

BÉRENGÈRE.

Dépêchez-vous de nous servir tout de suite. (Le sommelier et le garçon s'éloignent. A Albert.) Tu sais que tu es insupportable avec ce garçon, à chipoter, à le taquiner. Comme tu finis toujours par payer!

ALBERT.

C'est vrai que je finis toujours par payer... et ce n'est pas ce qu'il y a de plus drôle!...

BÉRENGÈRE.

Tu sais, mon vieux, si tu en as assez, tu n'as qu'à le dire!

ALBERT, douloureusement, à lui-même.

Toujours le marché en main!... Je ne sens chez cette femme aucune affection, aucune expansion... Rien que le vil intérêt... la cupidité.

BÉRENGÈRE.

Qu'est-ce que tu as à mâchonner?

ALBERT.

Je fais des comptes... (Reprenant, à lui-même.) Le vil intérêt! la cupidité! la sordide cupidité! le grappin sur moi! je suis celui qu'on exploite!... Pas un élan du cœur!

BÉRENGÈRE.

Tu n'as pas bientôt fini?

ALBERT.

Dans un instant. (A lui-même.) Pas un élan du cœur, pas un mouvement généreux! Et cependant, tel est l'empire de la beauté sur la pauvre âme masculine, que, lâchement, bassement, je reste attaché à elle... Tout ça, c'est bien triste... Allons! allons! fouettons-nous... n'en parlons plus. (Haut, d'un air sombre.) Nous sommes ici pour festoyer, festoyons! Vive la joie!... Bon, voilà monsieur Philibert! Qu'est-ce qu'il vient faire ici, celui-là?

## SCÈNE XII

BÉRENGÈRE, JACQUELINE, BOUZIN, GASTONNET, PLOUVIER, à leurs tables; à l'avant-scène, PHILIBERT, ALBERT.

ALBERT.

Tiens! du monde de connaissance. (A mi-voix.) Bonjour, patron.

PHILIBERT.

Bonjour, Albert.

ALBERT.

Comme on se rencontre!

PHILIBERT.

Vous aimez faire la fête, à ce que je vois?

ALBERT.

Pas mal, pas mal! Et vous aussi, à ce que je vois?

PHILIBERT.

Pas mal, pas mal!... Je suis venu souper avec... avec un ami. Mais il a meilleur appétit que moi... Et vous, vous êtes aussi avec des personnes de connaissance?

ALBERT.

Oui, oui, elles ont aussi bon appétit.

PHILIBERT, regardant Bérengère.

Une jolie femme, fichtre! Et elle vous aime beaucoup?

ALBERT.

Énormément.

PHILIBERT.

Est-ce qu'elle sait que vous êtes... employé dans un café?

ALBERT.

Je l'ignore. Mais s'il y a des gens qui sont venus ici pour lui raconter des choses, je suis bien capable de leur casser la figure.

PHILIBERT, le calmant.

Il n'est pas question de ça. Qu'est-ce que vous allez chercher?... Non, je suis venu ici pour m'amuser.

ALBERT.

A la bonne heure. Et vous vous amusez?

PHILIBERT.

Énormément.

ALBERT.

Allons, tant mieux!

PHILIBERT.

Ça ne vous fatigue pas trop de vous coucher si tard, quand vous êtes obligé de vous lever si matin?

ALBERT.

Je n'ai pas besoin de sommeil.

PHILIBERT.

Vous n'avez pas bonne mine.

ALBERT.

Si vous trouvez que je me fatigue trop et que je ne fais plus l'affaire, vous n'avez qu'à vous rendre au bureau de placement. Vous trouverez bien à me remplacer.

PHILIBERT.

Il n'est pas question de ça... Enfin, si vous voulez vous éreinter, c'est votre affaire. Vous pouvez faire la fête, vous en avez les moyens. Vous devez même savoir ce que ça vous coûte.

ALBERT.

Hé bien, oui. Ici, ce n'est pas les prix des Ternes.

PHILIBERT.

Quarante sous un verre de fine!

ALBERT.

Ils la paient aussi plus cher que vous.

PHILIBERT.

Guère plus!

ALBERT.

Et puis, les verres sont plus grands.

PHILIBERT.

Dix-huit au litre, au lieu de vingt-cinq ou trente. A quarante sous, on s'y retrouve quand même.

ALBERT.

Il doit y avoir du coulage.

PHILIBERT.

Les garçons...

ALBERT.

Et le gérant... Mais il faut que chacun gagne sa vie. Les garçons ne sont pas bien payés. Ils ne gagnent pas quatre cent seize francs par mois.

PHILIBERT, sombre.

Quatre cent seize francs...

ALBERT.

Voyez-vous, depuis que je fais la fête et que je vois comment l'argent file, je me trouve assez heureux... Une supposition que je vienne à me ruiner, d'avoir toujours cette bonne petite place chez vous pendant vingt ans...

PHILIBERT, suffoqué.

C'est honteux!... Mais ça ne se passera pas comme ça! Vous verrez, vous aurez beau me menacer...

ALBERT.

Je ne vous crains pas. (Inquiet, à part.) Qu'est-ce qu'il va me faire? J'ai bien envie d'aller dans un autre restaurant...

UN GARÇON, s'approchant de Philibert.

Monsieur, il y a votre ami, le monsieur qui soupe avec vous...

PHILIBERT.

Monsieur Bigredon?

LE GARÇON.

Je ne sais pas comment vous l'appelez. Mais il n'est pas bien... Comprenez-moi. Il est un peu parti, mûr, si vous voulez. Enfin, il a le nez sale...

PHILIBERT.

Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?

LE GARÇON.

Il faudrait le ramener chez lui. Et puis, voici l'addition... (Le garçon présente l'addition sur une assiette. Philibert soulève le papier avec précaution, y jette un coup d'œil et se hâte de le replier, pendant que son visage exprime un grand stoïcisme.) Il faudrait emmener ce monsieur. Nous n'avons pas l'habitude de faire payer la casse aux clients, mais il y a une glace derrière lui qui est en danger, et, s'il la cassait, nous serions forcés...

PHILIBERT.

Je vais l'emmener!

LE GARÇON.

Il n'est vraiment pas bien, vous savez!

PHILIBERT.

Mais moi non plus!

Il sort à droite, avec le garçon.

ALBERT.

Enfin! Un bon débarras! Je n'étais pas tranquille!

BÉRENGÈRE.

Eh bien, est-ce que tu es avec nous, maintenant?

ALBERT.

Oui, je viens d'avoir un petit souci... Mais c'est passé... Nous sommes ici pour nous amuser. Nous sommes dans un restaurant chic, avec des créatures superbes... (La musique commence doucement.) On boit, on mange. On entend de la jolie musique... C'est joli, ce morceau...

BÉRENGÈRE.

Mais tu vas entendre chanter la violoniste : elle a une voix prenante!

ALBERT.

Je ne sais pas si elle a une voix prenante, mais elle est toujours moins épatante que la voix d'une femme que j'ai connue et qui chante au Pavillon du Bois!

BÉRENGÈRE.

Attends un peu, tu verras...

ALBERT.

Nous allons rester ici le plus longtemps possible, ce soir, je veux me griser de ce bruit de fête... nous allons rester toute la nuit, toute la nuit! (A ce moment, on entend la voix d'Edwige qui chante. Albert se lève, effaré.) Allons-nous-en!

BÉRENGÈRE.

Mais qu'est-ce que tu as?

ALBERT.

Rien! rien!... C'est une chanson de mon enfance que chantait ma grand'mère...

BÉRENGÈRE, à Bouzin.

Est-il impressionnable!

ALBERT.

Je vais m'en aller!

BÉRENGÈRE.

Tu es fou!

La voix continue à chanter.

ALBERT, à un garçon.

Garçon!... Donnez-moi mes vêtements! (A Bérengère.) Nous allons dans un autre café.

BÉRENGÈRE.

Ah! non par exemple. Nous avons commandé maintenant, nous restons ici.

ALBERT.

Je t'en prie! Je ne veux pas rester ici. Quand j'entends cette chanson, je suis malade.

BÉRENGÈRE, bas, au garçon, pendant qu'Albert se lève.

N'apportez pas ses vêtements et allez dire à la chanteuse qu'elle s'arrête, qu'il y a quelqu'un de malade...

BOUZIN.

Mais restez donc avec nous.

ALBERT, au garçon.

Eh bien, mon chapeau? mon pardessus?

BÉRENGÈRE, se levant.

Tu vas me faire le plaisir de rester ici, maintenant... Tu es bête, avec ta chanson! D'abord, c'est fini, elle ne chante plus, elle ne chante plus.

ALBERT.

C'est égal, je veux m'en aller.

BÉRENGÈRE.

Oh! tu m'embêtes, je veux souper. On apporte les œufs...

Le garçon entre en effet avec le plat.

ALBERT.

Pourquoi n'apporte-t-il pas mes vêtements?

Il remonte un peu vers le fond. A ce moment, Edwige paraît, tenant une assiette à la main pour la quête.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, EDWIGE.

EDWIGE, avec un mouvement de surprise, à mi-voix.

Tiens! qu'est-ce que tu fais ici?

ALBERT, troublé.

Eh bien...

EDWIGE.

Tu es employé ici, maintenant?

ALBERT, mettant vivement sur son bras la serviette qu'il tient à la main.

Oui, oui!

EDWIGE.

Elle est bonne, celle-là! Depuis quand?

ALBERT.

Hé bien... depuis tout à l'heure.

EDWIGE.

Moi aussi, j'ai quitté le Pavillon du Bois aujourd'hui et on m'a engagée ici... Ah! tu as quitté ton café?

ALBERT.

Non, non... je ne viens ici qu'à minuit, pour remplacer quelqu'un.

EDWIGE.

Mais tu vas te crever, mon pauvre vieux!

ALBERT.

Oh! non, non, je suis courageux...

EDWIGE.

Crois-tu! quel heureux hasard de se trouver ici tous les deux?

ALBERT.

Oui, oui, oui... c'est un heureux hasard!

EDWIGE.

Mais ce qui m'embête, c'est que tu vas voir des femmes ici, des tas de grues.

ALBERT.

Oh! non, non, non! il n'y a pas de danger!

PLOUVIER, à table.

Garçon!

EDWIGE, à Albert.

On appelle!...

ALBERT, effaré, va pour aller à la table de Plouvier.

Non, non, ce n'est pas ma table...

BÉRENGÈRE.

Qu'est-ce qu'il a donc à causer avec la chanteuse? (Tout haut.) Albert!

ALBERT.

Voilà!

EDWIGE.

Elle connaît déjà ton nom?

ALBERT.

Oui, oui, ces femmes-là aiment bien appeler les garçons par leur nom. Elle m'a demandé le mien, tout à l'heure...

EDWIGE.

Attention! Ces grues-là sont beaucoup trop familières avec les garçons, méfie-toi!

Elle s'approche de la table de Plouvier en tendant son assiette.

BÉRENGÈRE, à Albert.

Eh bien, Albert!...

ALBERT, s'approchant et restant debout.

Qu'est-ce qu'il y a?

BÉRENGÈRE.

Tu ne t'assois pas?

ALBERT, regardant encore du côté d'Edwige.

Je vais m'asseoir... tout à l'heure!

BÉRENGÈRE.

Qu'est-ce que tu as donc à lui dire, à cette chanteuse?

ALBERT, légèrement troublé.

Quelques renseignements sur la Hongrie...

BÉRENGÈRE.

Donne-moi donc un louis que je lui donne.

ALBERT.

Un louis?

BÉRENGÈRE.

Oui, parce que je lui ai fait dire de s'arrêter, tout à l'heure. Elle s'est arrêtée tout de suite. Elle est très gentille. Je lui ai dit de ne plus chanter parce que ça te rendait malade.

ALBERT.

Non, non! il faut qu'elle chante, il faut qu'elle chante tout le temps... (A part.) Au moins quand elle chante, elle n'est pas ici...

BÉRENGÈRE.

Eh bien, vrai! tu en changes d'avis, tu sais, dans une soirée!... Allons, assieds-toi donc!

ALBERT.

Non, non, non, j'aime mieux pas, j'ai des crampes dans les jambes.

Il s'éloigne un peu de la table.

EDWIGE, revenant de la table de Plouvier, et allant à Albert.

Les types, là-bas, m'ont donné quarante sous...

Elle s'approche de la table de Bérengère.

BÉRENGÈRE.

Tenez, voilà vingt francs. C'est moi qui vous ai priée de cesser, tout à l'heure, mais vous pouvez continuer... mon ami va mieux.

EDWIGE.

Je vous remercie, madame, vous êtes bien aimable...

(Elle s'incline et s'éloigne. En passant devant Albert.) Devine un peu ce qu'elle m'a donné, la grue, là-bas?

ALBERT, sombre.

Vingt francs!

EDWIGE.

Tout juste... Tiens, prends donc ces quarante sous là.

ALBERT, se défendant.

Je te remercie.

EDWIGE.

Tu es bête! c'est de bon cœur. (Lui mettant les deux francs dans la main.) Veux-tu bien prendre ça... Si tu ne les prends pas, je suis fâchée...

ALBERT, les empoche.

Allons! Ça ne m'aura coûté que dix-huit francs!

Sort Edwige.

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, moins EDWIGE.

BÉRENGÈRE.

Eh bien, Albert?

ALBERT, regardant autour de lui, avec inquiétude.

Je viens! Je viens!

BÉRENGÈRE.

Eh bien, tu ne t'assois pas?

ALBERT.

Pas encore. (Il entend tout à coup la musique, tranquillement. il s'assoit.) Ça y est... elle joue...

BÉRENGÈRE.

Tu ne manges pas?

ALBERT.

Je n'ai pas faim...

BÉRENGÈRE.

Oh! tu es gai, ce soir! Tu devrais bien te mettre en frais pour Bouzin et Jacqueline.

BOUZIN.

Mais non, ça ne fait rien.

JACQUELINE.

Laisse-le donc!

BÉRENGÈRE.

Écoute-moi : j'en ai assez de ces histoires-là! Tu vas me faire le plaisir de souper très gentiment avec nous et d'être un peu moins nerveux.

ALBERT.

Je n'ai pas faim!

BÉRENGÈRE.

Tu sais que, si tu te conduis comme ça avec moi, je ne serai pas longue à te plaquer!

ALBERT.

Mais non!

BÉRENGÈRE.

Tu crois peut-être que je serai en peine de trouver un autre ami? Je n'aurai pas quinze pas à faire. Regarde ce petit jeune homme du Poitou, qui est à la table là-bas : il s'appelle Gastonnet... ou Gasconnet, je ne sais plus; Plouvier me l'a présenté tout à l'heure.

ALBERT.

Tu es méchante avec moi! tu profites de ce que je

suis un homme tendre et délicat, et de ce que je ne peux pas quitter les femmes. Mais si tu m'exaspères, je te quitterai!

BÉRENGÈRE.

Moi, je ne veux pas qu'on me quitte. Je te quitterai si je veux, mais je ne supporterai pas que tu me plaques! Dans ma position, on n'a pas le droit de se laisser plaquer. Si tu me plaques, je te tire dessus un coup de revolver. Je m'arrangerai pour ne pas te tuer; je t'enverrai une balle dans le bras, par exemple, mais quelque chose qui fasse un peu de bruit à Paris. Ça me suffira...

ALBERT.

Et à moi aussi.

BÉRENGÈRE.

Veux-tu me faire le plaisir de souper avec nous?

Albert va se mettre à manger, mais il se gratte l'oreille et n'entendant plus la musique, il se lève de nouveau.

ALBERT, à part.

Ça y est! Elle ne joue plus!

BÉRENGÈRE.

Voilà que tu te lèves encore! C'est trop fort! (Appelant.) Plouvier!

PLOUVIER.

Qu'est-ce qu'il y a?

BÉRENGÈRE.

Venez donc à notre table, on fera de la place : ce sera plus amusant.

PLOUVIER.

Je veux bien, d'autant que nous avons fini.

Il s'approche.

BÉRENGÈRE, faisant les présentations.

Monsieur Albert Loriflan... monsieur Plouvier... monsieur Gasconnet.

GASTONNET, reprenant.

Gastonnet!...

BÉRENGÈRE.

Gastonnet! Ça ne fait rien. Asseyez-vous donc, messieurs. (Ils s'assoient. A Albert.) Assieds-toi, maintenant!

ALBERT.

Oui.

Il va pour s'asseoir, mais apercevant Edwige, au fond, qui vient faire la quête, il reste debout et s'éloigne un peu de la table.

## SCÈNE XV

### Les Mêmes, EDWIGE.

JACQUELINE.

Tiens! la chanteuse!

BÉRENGÈRE.

Ah! mes enfants, puisque la chanteuse est là, nous allons lui faire chanter pour nous seuls une chanson! Oh! elle en chantait une charmante tout à l'heure! (Haut, à Edwige.) Madame!

EDWIGE, rectifiant.

Mademoiselle!

BÉRENGÈRE.

Hé! bien, mademoiselle... mademoiselle la chanteuse, voulez-vous nous chanter une chanson, une

chanson pour nous... de préférence une chanson sentimentale?

EDWIGE.

Je veux bien.

Elle va faire un signe aux quatre chanteuses. Le gérant paraît à droite avec Arthur.

## SCÈNE XVI

LES MÊMES, ARTHUR, LE GÉRANT.

ARTHUR, au gérant.

Tu vois, celui-là qui est debout : d'après les conversations qu'on a entendues tout à l'heure, il est tout à fait suspect... on ne sait pas ce qu'il fait de ses journées; je lui ménage quelque chose.

LE GÉRANT.

Oh! tu m'embêtes, tu sais! Va-t'en! Va t'asseoir! Je ne veux pas de scandale dans cet établissement.

Arthur sort par la gauche.

## SCÈNE XVII

LES MÊMES, moins ARTHUR.

LE GÉRANT, à Albert.

Monsieur n'a pas commandé le café?

Edwige écoute le gérant avec stupeur. Les chanteuses sont entrées et se sont rangées à droite.

ALBERT.

Non, tout à l'heure. (Le gérant s'éloigne. Albert à Edwige.)

Il m'a demandé si le monsieur de là-bas n'a pas commandé le café...

EDWIGE.

C'est étrange! Il te parle d'une façon bizarre! Il est poli, plein de respect...

ALBERT.

C'est pour se moquer de moi.

Il passe à la table de Bérengère et reste debout derrière une chaise.

PLOUVIER, à Albert.

Vous ne vous asseyez pas?

ALBERT.

Non, non... Oh! moi, pour entendre la musique, j'aime mieux être debout!

BÉRENGÈRE.

Albert, assieds-toi!

ALBERT.

Oui... oui... (A Edwige.) Ils sont un peu partis, qu'est-ce que tu veux! Ils me demandent maintenant de m'asseoir à leur table : une fantaisie de fêtards!

TOUS.

Eh bien, voyons, asseyez-vous!...

ALBERT.

Oui, oui. (A Edwige.) Ils veulent que le maître d'hôtel s'assoie à leur table... (Sourire forcé.) C'est drôle!...

EDWIGE.

Je te le défends!

ALBERT.

Oh! il faut, il faut. Ils seraient mécontents, ils ne

reviendraient pas... Il ne faut pas les contrarier. (Aux autres.) Je m'assois.

Il s'assoit timidement sur le bord de la chaise.

EDWIGE commence à chanter une chanson tendre, en s'accompagnant sur le violon.

Votre bouche est une fleur éclose
Où le papillon ravi se pose,
Écoutant dans un frémissement
Votre voix berceuse infiniment...

Mais Edwige s'est aperçue que Bérengère caressait les cheveux d'Albert et le vers précédent a fini sur une fausse note, qui a fait sursauter tout le monde. Edwige s'excuse d'un geste et reprend sa romance.

De vos yeux une caresse à peine...

Mais comme Bérengère continue à caresser Albert, la romance devient un chant d'abord haletant.

Rive à vous les cœurs mieux qu'une chaîne...

Puis la voix d'Edwige crie furieusement les deux derniers vers.

Dans l'attrait de vos vingt ans
Le ciel mit tout son printemps.

Tous les assistants, stupéfaits, se lèvent à la fin du couplet.

PLOUVIER.

Qu'est-ce qu'il y a?

EDWIGE, montrant Bérengère.

Il y a que madame est un chameau!

BÉRENGÈRE, suffoquée.

Chameau! Chameau! Elle m'appelle chameau!... C'est la première fois qu'on se permet de m'appeler chameau! Qu'est-ce que c'est que cette vieille saltimbanque?

EDWIGE.

Saltimbanque!... Saltimbanque!... (A Albert.) Tu me laisses traiter de saltimbanque!

BÉRENGÈRE, à Albert.

Elle te tutoie, maintenant?

EDWIGE, à Albert.

Elle te tutoie, maintenant? (A Bérengère.) Qui est-ce qui t'a permis de tutoyer mon ami?

BÉRENGÈRE.

Ton ami?... Ton ami?... (A Albert.) Voilà que tu es son ami, à présent! Eh bien, je ne te félicite pas! Un vieux laissé pour compte comme ça!...

Les soupeurs, attirés par le bruit, accourent.

EDWIGE.

Viens donc!... Je vais te montrer si je suis un vieux laissé pour compte. (Elle relève ses manches.) Il y a cinq ans, j'ai fait un numéro de force à l'Olympia...

BÉRENGÈRE, à Jacqueline et à Bouzin qui la retiennent.

Pensez-vous que je vais me commettre avec cette femme-là?... Sa perruque en poil de chien me resterait dans les doigts. Qu'est-ce qu'elle a là-dessous? Une pomme d'escalier, je ne tiens pas à la voir. Je laisse ça à monsieur, qui a du goût pour ça?

EDWIGE, à Albert.

Tu vas me laisser traiter comme ça? (Elle s'avance vers Bérengère.) Moi, je veux un peu lui rebrousser les plumes à cette volaille-là!...

GASTONNET, s'interposant.

Voulez-vous ne pas toucher madame!...

EDWIGE.

Quoi?

GASTONNET.

Voulez-vous...

Edwige veut passer tout de même. Gastonnet l'arrête. Edwige feint d'avoir été frappée.

EDWIGE, pousse un cri. A Albert.

Ah! Il m'a frappée!... Si tu ne le gifles pas, tu es le dernier des mufles!

ALBERT, très ennuyé, s'inclinant devant Gastonnet.

Monsieur, considérez-vous comme giflé!

GASTONNET.

Bien, monsieur, nous réglerons ça demain... (A Plouvier, d'un air triomphant.) La voilà, mon affaire retentissante!

ARTHUR, entrant suivi d'un sergent de ville. Au sergent de ville

Priez ce monsieur de nous suivre...

TOUS.

Oh!

ALBERT.

Moi?

ARTHUR.

Oui!

LE SERGENT DE VILLE.

Suivez-moi au commissariat!

ALBERT.

Oh! merci!

Il embrasse le sergent de ville et l'entraîne avec empressement.

EDWIGE.

Mais moi, je n'ai pas fini de régler mon affaire...

Elle se précipite du côté de Bérengère, que protège Gastonnet. Elle lève son archet pour la frapper au visage. A ce moment, les quatre chanteuses hongroises, attirées par le bruit, se mettent à chanter à tue-tête

---

# ACTE TROISIÈME

Même décor qu'à l'acte premier. Il est huit heures du matin.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

### LE PLONGEUR, LA CAISSIÈRE.

LE PLONGEUR, tout en balayant le café et replaçant les chaises qui sont autour des tables.

Eh bien, madame Mirmain, vous arrivez de bonne heure, aujourd'hui. Vous êtes plus matinale qu'Albert.

LA CAISSIÈRE, qui est entrée du fond à droite.

C'est que je ne veux pas rester. Je suis de noce. Mademoiselle a la complaisance de me remplacer ce matin et alors, je suis venue de bonne heure... Mais c'est Albert qui n'est pas encore ici. Il va se faire attraper par le patron. Vous savez qu'il est huit heures cinq?

LE PLONGEUR.

Oh! il ne sera pas long avant de venir. Je suis allé jusqu'à un hôtel des Champs-Elysées où c'est qu'il couche quelquefois... Il ne s'était mis au lit qu'à cinq heures. Figurez-vous qu'il n'était pas même déshabillé. Il m'a raconté je ne sais pas quelle aventure... qu'on l'avait conduit chez le commissaire...

LA CAISSIÈRE.

Chez le commissaire?

LE PLONGEUR.

Que le commissaire s'était trouvé là, justement... que mon Albert lui avait dit comme ça son histoire, et que le commissaire l'avait relâché.

LA CAISSIÈRE.

Ah! on l'a relâché?

LE PLONGEUR.

Oh! oh! vous parlez qu'il avait l'air d'avoir mal aux cheveux, notre Albert! Et ce qu'il fait des dépenses!.. Croyez-vous qu'il avait une voiture de remise à la porte avec un cocher épatant. Il ne l'avait pas lâchée depuis minuit.

LA CAISSIÈRE.

Oh! mais c'est que c'est un grand seigneur! Tiens, voilà déjà des clients.

Elle va à son comptoir.

LE PLONGEUR.

Dites donc, je vais pourtant pas pouvoir les servir comme ça... je suis sale, dégoûtant!... Je vais m'habiller. Faites-les patienter en attendant que je sois prêt ou que notre Albert arrive.

LA CAISSIÈRE.

Oui, mais dépêchez-vous.

LE PLONGEUR.

Oh! Albert sera là avant moi!

Il sort.

## SCÈNE II

### LA CAISSIÈRE, UN JOURNALISTE, XAVIER, puis ALBERT et PHILIBERT.

XAVIER, s'asseyant avec le journaliste.

Monsieur le journaliste, la meilleure chose était de se rendre compte *de visu*.

LE JOURNALISTE.

Attendez que je tire mon carnet, d'abord, et que je note votre titre exact.

XAVIER.

Je suis secrétaire de la Chambre syndicale des garçons de café. Je suis garçon de café depuis plus de vingt ans.

LE JOURNALISTE, écrivant.

Bien.

XAVIER.

En venant ici, dans ce café, où nous sommes entrés au hasard, vous allez vous rendre compte, monsieur, de l'existence de martyrs que mènent les garçons de café... Notez qu'il est huit heures du matin et qu'à cette heure-ci, où les banques ne sont pas encore ouvertes le garçon de café, qui doit veiller jusqu'à minuit et même davantage, le garçon de café est déjà à son poste.

LE JOURNALISTE.

Où est-il?

XAVIER.

Il va venir. (A la caissière.) Eh bien, et le garçon?

LA CAISSIÈRE.

Il va venir.

XAVIER, impatient.

Il devrait déjà être ici... Qui est-ce qui va servir les clients? C'est insupportable!

LE JOURNALISTE.

Mais ne soyez pas exigeant pour quatre minutes de retard.

XAVIER, sec.

Cela ne devrait pas arriver.

LA CAISSIÈRE.

Attendez un peu... Je ne sais pas comment ça se fait qu'il ne soit pas là... Une voiture qui s'arrête... Le voilà qui arrive.

LE JOURNALISTE.

Il arrive en voiture?

XAVIER.

C'est probablement un cocher de ses copains qui aura eu la gentillesse de le déposer en passant... Oh! vous savez, ce n'est pas une complaisance inutile... le pauvre diable doit être fatigué! Attention, monsieur le journaliste, vous allez voir un des martyrs de la civilisation moderne!

LA CAISSIÈRE.

Eh bien, Albert!

ALBERT, avant d'entrer.

Voilà! Voilà!

Il entre, un chapeau huit-reflets sur la tête, son macfarlane laissant voir son habit et son plastron.

LE JOURNALISTE.

Comment, c'est lui?

XAVIER.

Je crois...

ALBERT, s'approchant.

Qu'est-ce qu'il faut servir à ces messieurs?

XAVIER.

Deux cafés nature.

ALBERT.

Une petite seconde. (Entre le plongeur. Albert à la caissière.) Donnez quarante francs à mon compte au plongeur, c'est pour mon cocher. (Au journaliste.) Je l'ai depuis hier soir minuit, ça vaut bien ça pour une voiture de cercle... (A la caissière.) Deux cafés nature, deux!

LE JOURNALISTE, à Xavier.

Quarante francs de voiture!

XAVIER.

Il va expliquer ça... ça ne doit pas être pour lui.

LE JOURNALISTE.

Il est superbement vêtu.

XAVIER.

Ils sont très soigneux de leurs effets.

ALBERT, au plongeur qui revient.

Ma veste et mon tablier, vite! (Le plongeur va lui chercher sa veste et son tablier pendant qu'il ôte son macfarlane et son habit. Le plongeur lui rapporte sa veste.) Ah! je me sens si bien, là-dedans! Je retrouve avec tant de plaisir cette veste et ce tablier! (Au moment où le plongeur emporte son habit.) Attendez, mon carnet de chèques!

Il prend un carnet dans la poche de son habit et le met dans sa veste.

LE JOURNALISTE, à Xavier.

Il a un carnet de chèques!

XAVIER, étonné.

Je... je ne sais pas... Il a peut-être quelques économies qu'il met dans une banque au lieu de les placer à la caisse d'épargne.

LE JOURNALISTE.

C'est intéressant, ça! (A Albert.) Dites-donc, vous préférez mettre votre argent dans une banque qu'à la caisse d'épargne?

ALBERT.

Le maximum des dépôts à la caisse d'épargne est de quinze cents francs... Me voyez-vous m'amener au bureau de poste avec des paquets de trente ou quarante mille francs?

LE JOURNALISTE.

Eh bien, je vois que vous avez pas mal d'argent de côté.

ALBERT.

Oh! un peu!

XAVIER.

Et malgré ça vous n'êtes pas heureux?

ALBERT.

Ah! fichtre non!

XAVIER, au journaliste.

Vous voyez... (A Albert.) Dites un peu à monsieur le martyre de votre existence.

ALBERT.

Martyre! C'est le mot! Monsieur ne me croira jamais.

LE JOURNALISTE.

Je vous écoute.

ALBERT.

Si je vous disais ce que j'ai dormi cette nuit : deux heures un quart!... Et tout habillé!

LE JOURNALISTE.

Vous n'avez même pas le temps de vous déshabiller? Mais à quelle heure sortez-vous d'ici?

ALBERT.

A minuit, mais d'ici que je sois au café de Paris, à la Paix ou chez Maxim's, ça fait une belle pièce d'une heure moins le quart.

LE JOURNALISTE.

Ah! vous êtes aussi au café de Paris et chez Maxim's? Après votre service d'ici, vous allez faire le maître d'hôtel dans les restaurants?

ALBERT, servant les cafés.

Le maître d'hôtel!... Ah! là là là là!... je voudrais bien!... Ça me rapporterait, au lieu de me coûter. Et je ne serais pas engueulé...

LE JOURNALISTE, prenant des notes.

Engueulé...

ALBERT, sombre.

Et trahi...

LE JOURNALISTE, de même.

Trahi!...

ALBERT.

Par-dessus le marché.

LE JOURNALISTE.

Qu'est-ce que vous racontez?

XAVIER.

Procédons par ordre... ne parlons pas de ce que vous êtes obligé de faire la nuit. (Au journaliste.) Ça, c'est exceptionnel... les garçons de café s'en tiennent à leur service de jour, ce qui est bien suffisant! Dites simplement à monsieur combien vous êtes malheureux le jour, ici, au café.

ALBERT.

Ici, au café? Mais c'est la partie agréable de ma vie. Je trime, je me fatigue, mais je suis tranquille. Je sers des bocks, des apéritifs, mais, monsieur, je trouve ça idéal!... Je sais que les garçons de café se plaignent, je le sais. Mais s'ils avaient mené comme moi la vie de fêtard et de noctambule, s'il leur était arrivé le quart de ce qui m'est arrivé à moi, ils reprendraient avec joie leur tablier!

Il reporte la cafetière.

XAVIER, se levant.

Celui-là n'est pas intéressant.

LE JOURNALISTE.

Mais si, mais si... Tout ce qu'il dit est très curieux. Ça va me faire un papier excellent.

XAVIER, agacé, payant Albert.

Tenez! deux soucoupes à trente... Voilà douze sous. (Au journaliste.) Ce n'est pas un garçon de café, c'est une espèce de toqué, d'imbécile... Nous avons autre chose à faire qu'à écouter ses bêtises.

ALBERT.

Ah! bien... dites donc!

XAVIER, au journaliste.

Allons, venez!

LE JOURNALISTE.

Moi, je le trouvais très drôle.

XAVIER.

C'est un garçon de café à la manque : il déshonore la corporation.

ALBERT, recevant.

Voilà tout ce qu'il me donne comme pourboire.

XAVIER.

Nous prendrons un café autre part.

PHILIBERT, entrant par la droite, pendant que Xavier et le journaliste s'apprêtent à sortir par la gauche.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à s'en aller comme ça?... Pardon, messieurs, qu'est-ce qui vous a mécontentés?

XAVIER.

Il y a que vous devriez faire un peu plus attention au recrutement de vos garçons... J'en connais qui sont sans place et qui sont excellents. Au lieu de cette espèce de toqué! Mais je suis sûr que, si vous le gardez, c'est que vous le payez un prix dérisoire.

PHILIBERT, suffoqué.

Un prix dérisoire!

XAVIER.

Prenez garde! Si j'apprends que vous le payez au-dessous du tarif des chambres syndicales...

PHILIBERT, écumant.

Quatre cent seize francs par mois, est-ce que c'est au-dessous du tarif? Et avec un traité de vingt ans!

LE JOURNALISTE.

Quatre cent seize francs par mois? Un traité de vingt ans? (Il prend son calepin.) Voilà qui est intéressant.

XAVIER, vivement, lui enlevant son carnet.

Mais non! Ce n'est pas intéressant! Allons dans un autre café! Ici, c'est une boîte.

Il l'entraîne et sort.

PHILIBERT, vivement.

Dites donc! dites donc! (A Albert.) C'est encore vous qui m'attirez ça! Allez ranger le vin que j'ai mis en bouteilles et faites attention, je les ai comptées.

ALBERT.

Pour qui me prenez-vous? Je suis un honnête serviteur! (A la caissière, à mi-voix, en sortant.) Et je n'ai pas soif!

## SCÈNE III

PLOUVIER, LE GÉNÉRAL, PHILIBERT LA CAISSIÈRE, puis ALBERT et YVONNE.

LE GÉNÉRAL, à Plouvier.

Alors c'est au café qu'il habite, notre homme?

PLOUVIER.

Je n'y comprends rien, mon général... Après cette altercation avec monsieur de Gastonnet, notre client, monsieur Loriflan, a été emmené au poste par un agent trop zélé. Il était parti sans laisser sa carte à monsieur de Gastonnet, mais nous avons eu son

adresse par la chanteuse hongroise qui se trouvait là. Et le concierge de la maison vient de me dire qu'il faut s'adresser au café.

LE GÉNÉRAL.

Mais enfin, quoi! vous ne le connaissez pas plus que ça?

PLOUVIER.

Soyez tranquille, mon général, c'est un gentleman. Bérengère me l'a affirmé... D'ailleurs, Bérengère n'a jamais été qu'avec des gens très bien... Voici probablement le patron du café. (A Philibert.) Pardon, monsieur, nous cherchons monsieur Loriflan... N'est-il pas ici?

PHILIBERT, renfrogné.

Il est à la cave, en train de mettre du vin en bouteilles. Il ne va pas tarder à remonter. Qu'est-ce qu'il faut vous servir?

LE GÉNÉRAL.

Du madère.

PHILIBERT.

Deux madères, deux!

Il s'éloigne.

LE GÉNÉRAL, à Plouvier.

En train de mettre du vin en bouteilles. Singulière occupation!...

PLOUVIER, rappelant Philibert.

Vous seriez bien aimable de lui faire remettre nos cartes.

PHILIBERT.

Je vais y descendre moi-même. Ce n'est pas que je le soupçonne de boire mon vin. Mais il n'est pas plus adroit que ça, vous savez!

LE GÉNÉRAL.

Alors il est presque tout le temps ici?

PHILIBERT, en s'éloignant.

Dame! de huit heures du matin à minuit!

LE GÉNÉRAL, à Plouvier.

C'est un pilier de café. J'ai connu un nommé Bertoulier, à Montauban, qui était dans ce goût-là. (Songeur.) Un garçon brillant, qui a bien gâché sa carrière...

PLOUVIER.

Je ne saurais trop vous remercier, mon général, d'avoir bien voulu assister mon client dans cette affaire. C'est pour monsieur de Gastonnet une consécration. Le général baron de Kerkoadec accepter d'être témoin!... Quand on sait que vous ne vous dérangez plus que pour les duels tout à fait sélects.

LE GÉNÉRAL.

Il est bien entendu, Plouvier, que nous n'acceptons pas d'excuses, et que l'on va sur le terrain en tout état de cause! Je ne suis pas l'homme des palabres et des conciliations.

PLOUVIER.

C'est entendu, mon général, pas d'excuses!

LE GÉNÉRAL.

Ce serait trop commode. On gifle un monsieur...

PLOUVIER.

Il n'a pas été giflé... On lui a dit simplement : Considérez-vous...

LE GÉNÉRAL.

C'est la même chose!

PLOUVIER.

Et puis, mon jeune Poitevin est trop content d'avoir un duel sensationnel avec un adversaire très chic, qui choisira probablement, pour le représenter, deux témoins à la hauteur...

A ce moment Albert entre. Il s'approche de la table où sont assis les témoins. Plouvier lui tourne le dos.

ALBERT, au général.

Vous m'avez demandé, monsieur?

LE GÉNÉRAL.

Nous avons demandé monsieur Loriflan.

ALBERT.

C'est moi, messieurs... Albert Loriflan.

PLOUVIER, se retournant.

Comment, c'est vous?

ALBERT.

Bonjour, cher monsieur. (Il s'essuie la main pour la lui tendre. Plouvier lui tend une main hésitante.) Ah! au fait, vous ne saviez pas que j'étais dans la limonade... (En prenant son parti.) Eh bien, vous le savez, maintenant! Je vous demande pardon. Je suis à vous dans la minute. Je suis seul au café du moment et voilà un consommateur...

Il va à une table au fond pour prendre la commande d'un client qui vient d'entrer.

LE GÉNÉRAL, à Plouvier.

Qu'est-ce que ça veut dire?

PLOUVIER.

Je n'y comprends rien. C'est pourtant l'homme qui est avec Bérengère et qui l'entretient très richement...

LE GÉNÉRAL.

Qu'elle dit... Mais ça m'a tout l'air d'être le contraire. (A Philibert qui entre.) Dites donc, patron, arrivez un peu ici...

PHILIBERT.

Qu'est-ce que c'est, messieurs?

LE GÉNÉRAL.

Est-ce que vous connaissez bien les ressources de votre garçon?

PHILIBERT, douloureusement.

Ah! je vous crois!

LE GÉNÉRAL.

C'est un Alphonse, n'est-ce pas?

PHILIBERT.

Un Alphonse?

LE GÉNÉRAL.

Enfin, quoi, il vit aux crochets d'une femme?

PHILIBERT.

Ah! je ne pense pas. Sans parler de ce qu'il gagne ici, il a peut-être plus que vous d'argent de côté.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes sûr de ça?

PHILIBERT, de mauvaise humeur.

Oui, mossieu, oui, mossieu.

Il s'éloigne.

LE GÉNÉRAL.

C'est une histoire à nous faire foutre de nous dans tout Paris!

PHILIBERT, à Albert.

Qu'est-ce que c'est que ces clients-là?

ALBERT.

Attendez donc! Je me doute enfin pourquoi ils viennent. C'est pour une affaire d'honneur... Je suis à vous, messieurs. (A Philibert.) C'est deux témoins d'un type à qui j'ai dit : considérez-vous comme giflé!

PHILIBERT.

Eh bien, qu'est-ce que ça peut leur faire, ça?

ALBERT.

Il va falloir me battre.

PHILIBERT.

Vous allez vous battre?... Pas dans le café!

ALBERT.

Soyez tranquille. On se bat le matin de bonne heure, et je serai là pour l'ouverture.

PHILIBERT.

Vous n'avez pas la frousse?

ALBERT.

Un peu... Mais on ne se fait jamais bien mal. (Au général et à Plouvier qui se lèvent pour partir.) Pardon, messieurs, je suis honteux de vous avoir fait attendre... Vous venez de la part de ce monsieur que j'ai giflé hier soir?

Le général et Plouvier se regardent embarrassés.

LE GÉNÉRAL.

Oh! giflé!

PLOUVIER.

Vous avez simplement dit : considérez-vous...

ALBERT, simple et digne.

C'est la même chose. Je lui dois une réparation.

LE GÉNÉRAL.

Il ne la demande pas... Une dispute d'après boire... Vous étiez très gais l'un et l'autre...

ALBERT.

Moi, très gai? Je n'étais pas gai du tout! Je n'avais rien bu et, quand je n'ai rien bu, c'est effrayant ce que j'ai le vin triste! Non, messieurs, je connais les usages du monde. Et puis, d'abord, si ce monsieur ne veut pas de réparation, pourquoi est-ce que vous êtes venus?

PLOUVIER.

Eh bien, nous avons réfléchi que ce n'était pas grave...

PHILIBERT, qui s'est approché depuis un instant, bas à Albert.

Ils ne veulent pas parce que vous êtes garçon de café.

Il s'éloigne.

ALBERT.

Ah! c'est comme ça! Ah! c'est comme ça!... Messieurs, vous êtes venus me demander une réparation, eh bien, je vous réponds que vous l'aurez! Et puis, d'abord, je ne veux pas causer avec vous! Je vais vous mettre en rapport avec deux de mes amis... Je n'ai pas sous la main des messieurs huppés, mais je connais deux braves garçons, un facteur des postes, employé du gouvernement, et le petit officier.

LE GÉNÉRAL.

Un petit officier?

ALBERT.

Oui, le plongeur.

PLOUVIER.

Le plongeur?

ALBERT.

Enfin, le jeune homme qui s'occupe de laver la vaisselle. Ils viendront vous trouver à votre club. (Au plongeur qui paraît.) J'aurai besoin de toi cet après-midi. (Au général.) Je connais les usages. Je vais demander au facteur quelles sont ses heures de tournée.

LE GÉNÉRAL.

Mais enfin, vous insistez pour pousser cette affaire, et vous êtes l'offenseur...

ALBERT.

Je n'ai pas à savoir, moi, si je suis l'offenseur. Ça regarde le plongeur et le facteur. Je vais tout de suite prévenir le facteur.

Il s'éloigne.

LE GÉNÉRAL.

Évitons ça au plus vite... Garçon!... (Se reprenant.) Monsieur Loriflan! (Albert revient.) Eh bien... notre client vous fait des excuses...

ALBERT.

Bien! bien! Mais des excuses écrites?

LE GÉNÉRAL, irrité.

Des excuses écrites... (Avec effort.) C'est entendu!... (Soulevant son chapeau.) Au revoir, monsieur.

ALBERT, poliment.

Au revoir, messieurs.

LE GÉNÉRAL, furieux.

C'est une histoire... vous savez!

PLOUVIER.

Pardonnez-moi, mon général...

LE GÉNÉRAL.

Pour sûr que non, je ne vous pardonnerai pas!

Il sort.

PLOUVIER, gêné.

A qui dois-je payer les deux consommations?

ALBERT.

Mais à moi! Je vous les offrirais bien... Mais c'est contre les usages.

PLOUVIER.

Voici vingt sous.

ALBERT.

J'ai vingt centimes à vous rendre... Les voici.

Il met vingt centimes sur la table.

PLOUVIER, après avoir fait le geste de les laisser en pourboire, paraît gêné et les prend.

Merci, monsieur.

Ils se dirigent vers la sortie. Philibert s'en va également par une autre porte.

ALBERT.

Ils n'ont pas osé me laisser de pourboire... Heureusement que j'ai un fixe important!

YVONNE, entrant, à la caissière.

Je viens vous remplacer dans un instant. Si je ne suis pas là quand vous serez obligée de sortir, allez-vous-en tout de même, je ne tarderai pas... Qu'est-ce que ces messieurs voulaient à Albert?

LA CAISSIÈRE, à Albert.

Albert, qu'est-ce que vous voulaient ces messieurs?

ALBERT.

Pour un duel... Ils m'ont fait des excuses...

YVONNE.

Naturellement! ils ne voulaient pas se battre avec vous.

Elle sort.

ALBERT.

Elle a toujours des choses aimables à vous servir!

LA CAISSIÈRE.

Ça vous affecte?

ALBERT.

Ce n'est pas ça!... mais je ne suis pas en train.

LA CAISSIÈRE.

Voilà quelqu'un pour vous.

ALBERT.

Edwige! Elle manquait à la fête!

## SCÈNE IV

EDWIGE, ALBERT, LA CAISSIÈRE.

EDWIGE.

Eh bien, me voilà.

ALBERT.

Je te vois.

EDWIGE.

Ne perdons pas de temps en conversations inutiles. D'abord, tu m'as trompée... avec une créature. Ensuite, tu ne m'as pas dit que tu avais fait un héritage considérable... J'avais deux raisons pour te tuer. Mais j'ai parlé de la situation à ma mère. C'est une femme d'un

grand bon sens. Elle m'a dit qu'humainement je n'avais pas le droit de tuer un homme qui possédait huit cent mille francs. Je consens donc, non seulement à te pardonner, mais encore à t'épouser. Inutile de me remercier. Ne t'imagine pas que c'est pour toi que je fais cela : tu ne le mérites certainement pas... (Albert s'éloigne un peu.) Je ne veux pas que tu m'embrasses, j'ai trop de mépris pour toi! Je suis simplement venue te prévenir pour que tu prépares sans retard tes papiers. Moi, je vais envoyer, dès à présent, une dépêche en Bulgarie et une autre en Suède, pour avoir mon extrait de naissance.

ALBERT.

Vous êtes donc née en deux pays différents?

EDWIGE.

Ma sainte mère ne sait plus au juste... Elle n'a jamais rien compris à la géographie... Je vais au télégraphe et je reviens.

Elle sort.

ALBERT, à la caissière.

Ça y est! Je vais être forcé d'épouser Edwige... Je l'ai séduite, je dois l'épouser. Le temps d'arrêter quelques dispositions testamentaires et j'en finirai avec la vie.

LA CAISSIÈRE.

Vous êtes fou!

ALBERT.

Non, je suis las, je ne trouve que déceptions... Il n'y a qu'une seule femme au monde qui m'aime : c'est elle. Vous comprenez qu'il ne me reste plus qu'à me tuer. Elle sera d'ailleurs bien attrapée.

LA CAISSIÈRE.

Voilà deux autres personnes.

ALBERT.

C'est encore pour moi. Tous les clients du café, ce matin, c'est pour moi.

## SCÈNE V

LES MÊMES, BÉRENGÈRE, entrant, suivie de JACQUELINE, puis EDWIGE, puis PHILIBERT, puis YVONNE.

BÉRENGÈRE, à la caissière.

Monsieur Albert Loriflan?

LA CAISSIÈRE.

Albert!

BÉRENGÈRE, stupéfaite, apercevant Albert.

Garçon de café.

JACQUELINE.

Garçon de café!

ALBERT, paisiblement.

Garçon de café.

BÉRENGÈRE.

Eh bien, me voilà fraîche!

ALBERT.

Pourquoi vous voilà-t-il fraîche?

BÉRENGÈRE.

Parce que je vais être la risée de tout Paris.

JACQUELINE.

Quand on saura qu'elle a été la bonne amie d'un garçon de café...

BÉRENGÈRE.

Ça ne se passera pas comme ça.

JACQUELINE.

Ça ne peut pas se passer comme ça.

BÉRENGÈRE.

Tu me coûtes ma situation, il faut que tu répares cela : tu m'épouseras... tu m'épouseras!

ALBERT.

Ah! bon... Eh bien, il faut vous arranger avec madame...

Il montre Edwige qui entre.

EDWIGE.

Qu'est-ce qu'il y a?

BÉRENGÈRE.

La chanteuse hongroise!

EDWIGE.

La créature!

ALBERT, à Bérengère, en désignant Edwige.

Mademoiselle désire déjà m'épouser. Discutez toutes les deux, faites valoir vos droits; quand vous vous serez mises d'accord, vous me direz ce qui aura été décidé. Attendez. (Il leur apporte des bouteilles et des verres.) Tenez, voilà des consommations... c'est une tournée à mon compte. (Il s'éloigne et va près de la caissière. A la caissière.) C'est égal, j'aime mieux qu'elles soient deux à m'épouser : comme ça, j'ai des chances de n'en épouser aucune.

Il reste derrière le comptoir et écoute.

EDWIGE, à Bérengère.

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie? Est-ce que vous vous imaginez qu'il va vous épouser?

BÉRENGÈRE.

Et vous donc?

EDWIGE.

Moi, c'est autre chose; il m'a connue innocente, il me doit une réparation.

BÉRENGÈRE.

Il vous a connue innocente? Eh bien, il a fallu qu'il se lève de bonne heure.

EDWIGE.

Insolente!

BÉRENGÈRE.

Ça prend peut-être avec lui, mais pas avec moi... J'ai eu des renseignements précis sur vous, depuis hier... Les quatre chanteuses hongroises d'hier, ce n'étaient pas vos sœurs.

EDWIGE.

Ce n'étaient pas mes sœurs?

BÉRENGÈRE, à mi-voix.

C'étaient vos filles! (Edwige reste suffoquée. Bérengère, continuant.) Vous avez encore trois autres enfants connus, dont le géant russe qui était l'année dernière aux Folies-Bergère...

EDWIGE s'évanouit, et tombe sur un siège.

Ah!... (Se relevant.) J'aime mieux m'en aller.

Elle sort très exaltée.

ALBERT, à la caissière.

Oh! alors, je ne me tue plus... Sept enfants, dont un géant!...

LA CAISSIÈRE.

Et vous pensiez l'avoir connue jeune fille?

ALBERT.

Comme il y a des physionomies trompeuses!

Il sort.

BÉRENGÈRE, à Jacqueline.

Je pense que son mariage est plutôt compromis.

JACQUELINE.

Mais le tien?

BÉRENGÈRE.

Je n'y crois pas énormément non plus.

Philibert entre et va à la caisse.

LA CAISSIÈRE.

Ah! monsieur Philibert, j'ai oublié de vous remettre tout à l'heure, un mot de M. Bigredon.

La caissière sort. Yvonne la remplace.

PHILIBERT, ouvrant le mot, lit.

Nouveau plan de campagne. (A part.) Il m'embête, celui-là! (Lisant.) « Pour vexer Albert, vous lui soufflez sa maîtresse. J'ai envoyé ce matin à Bérengère d'Aquitaine un bouquet de deux louis avec une carte de vous »... Oh! il m'embête, celui-là.

JACQUELINE, à Bérengère.

En somme, qu'est-ce que tu vas faire?

BÉRENGÈRE.

Eh bien, je n'en sais rien.

JACQUELINE.

Tu vas te trouver bien seule!

BÉRENGÈRE.

J'espère que ça ne durera pas longtemps, mais je ne serais pas fâchée de savoir qui est le nommé Philibert qui habite précisément dans la maison et qui m'a écrit ce matin en m'envoyant des fleurs (A Philibert.) Pardon, monsieur, connaîtriez-vous monsieur Philibert?

PHILIBERT.

C'est moi, madame.

JACQUELINE.

Eh bien, j'espère que tu en as du succès dans la limonade!

BÉRENGÈRE.

Si le patron est aussi chic qu'Albert, je ne m'embêterai pas. (Souriant, à Philibert.) Cela ne vous étonne pas de me voir ici?

PHILIBERT.

Non, madame, nous avons eu souvent du beau monde. (A part.) J'ai déjà vu cette femme-là.

BÉRENGÈRE.

C'est vous qui m'avez envoyé des fleurs, ce matin?

PHILIBERT.

Ah! oui!... (A part.) Ça y est! C'est la poule à Albert!.. Eh bien, madame, c'est une erreur!

BÉRENGÈRE.

Ce n'était pas pour moi?

PHILIBERT.

Si, si, madame, vous pouvez garder le bouquet. Mettez-le dans un vase, mais n'y faites pas attention.

BÉRENGÈRE, tirant une carte de son réticule et lisant.

Vous me disiez sur votre carte que vous aviez pour moi la plus vive admiration.

PHILIBERT.

Mais ce n'est pas vrai, madame, ce n'est pas vrai!

BÉRENGÈRE.

Et que vous désiriez vivement être reçu chez moi...

PHILIBERT.

Non, madame, mais non, madame, je n'y tiens pas... Et puis, que voulez-vous? moi, il ne faut pas venir me parler de ça dans mon établissement. Je suis un commerçant, j'ai beaucoup à faire. Je sais bien qu'il y a des débitants qui sont à courailler à droite et à gauche, ce n'est pas mon numéro.

BÉRENGÈRE.

Eh bien, vous êtes encore poli!

PHILIBERT.

Je vous demande pardon, madame, je n'ai rien d'impoli à vous dire... et vous êtes une femme; puis, d'autre part, vous venez consommer, mais il ne faut pas venir chercher autre chose ici, madame.

BÉRENGÈRE.

Eh bien, dites donc, vous en avez un toupet!

PHILIBERT.

Depuis que je suis veuf, je vous avoue, madame, que

je n'ai pas pensé à la bagatelle... et je ne veux pas commencer aujourd'hui. Je ne dis pas que vous ne soyez pas appétissante, vous, et la petite aussi, mais c'est comme ça!

BÉRENGÈRE.

Mais qu'est-ce qu'il a, celui-là? Est-ce que c'est moi qui ai été vous chercher? qui vous ai dit de m'envoyer un bouquet?

PHILIBERT.

Certainement que non! Car vous auriez pu me le dire, je ne vous l'aurais jamais envoyé. (A part.) Attrape ça et mets ton mouchoir là-dessus!

BÉRENGÈRE, à Jacqueline.

Qu'est-ce que tu dis de ça, toi?

JACQUELINE.

Je n'y comprends rien!

BÉRENGÈRE.

Eh bien, si on m'y repince à mettre les pieds dans cette maison! Ah!

PHILIBERT.

Elle ne vous réclame pas, cette maison. (Elles sortent.) Allez-vous-en, fleurs vénéneuses! (A Yvonne qui entre et l'embrassant.) Voilà ma fleur d'innocence.

## SCÈNE VI

PHILIBERT, YVONNE.

PHILIBERT.

Voyons les comptes, maintenant. Dis donc, la caissière doit avoir de l'argent à me remettre?

YVONNE.

Oh! non, papa, je crois que c'est le contraire.

PHILIBERT.

Comment ça?

YVONNE.

Je vois qu'elle a laissé une note là. Il paraît qu'elle a payé une facture de tailleur pour monsieur Bigredon.

PHILIBERT.

De tailleur?

YVONNE.

Oui, un habit de soirée.

PHILIBERT.

Eh bien, il a plutôt un certain toupet!

YVONNE.

Hier, il est venu avec sept ou huit personnes de ses amis; on leur a servi trois tournées.

PHILIBERT.

Il a payé?

YVONNE.

Non, il a dit que c'était à ton compte à toi... que ça rentrait dans son plan de campagne, qu'il faisait ça pour fatiguer Albert et qu'il n'ait pas la vie trop douce. Enfin qu'est-ce que c'est que ces manigances-là? Papa, m'expliqueras-tu ça un jour?

PHILIBERT.

C'est des choses que tu ne peux pas comprendre. Ah! misère de misère! Pourquoi me suis-je embarqué là-dedans?

YVONNE.

Le voilà, monsieur Bigredon.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, BIGREDON.

BIGREDON, aimable.

Bonjour, bonjour!

PHILIBERT, sèchement.

Bonjour!

BIGREDON.

Je vais mieux, vous savez.

PHILIBERT.

Ça me fait bien plaisir.

BIGREDON.

Hier soir, au restaurant, j'étais mal à mon aise; c'est parce que j'avais trop attendu pour souper. Ce matin, j'ai fait venir votre médecin...

PHILIBERT.

Mon médecin?

BIGREDON.

Oui. Il m'a donné une drogue excellente...

PHILIBERT.

Que vous avez fait prendre chez mon pharmacien?

BIGREDON.

Parfaitement... et me voici remis.

PHILIBERT.

Allons, tant mieux!

BIGREDON.

Et prêt à recommencer ce soir.

PHILIBERT.

Ça, c'est moins sûr, c'est moins sûr! Monsieur Bigredon, le moment est venu de vous parler sérieusement... Je crois que, si vous voulez continuer à être le bienvenu ici, il vaut mieux ne plus remettre les pieds dans mon établissement... Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire de bouquet que vous m'avez fabriquée? Voilà que vous me faites offrir des fleurs à des grues, maintenant?... Ce matin, c'était un défilé de poules dans la maison... (A mi-voix.) dans cette maison... où habite ma fille!... Ah! si je ne me retenais pas! (A Yvonne, avec une voix tremblante.) T'as bien pris ta leçon d'anglais?

YVONNE.

Il ne s'agit pas de ça, papa... Je désirerais te parler au sujet d'Albert... Depuis quelque temps, il n'est plus possible, je lui fais observations sur observations...

BIGREDON.

C'est très bien, ça.

PHILIBERT.

Pourquoi est-ce très bien?

BIGREDON.

Il faut lui faire beaucoup d'observations pour qu'il finisse par être excédé et par rendre son tablier.

YVONNE.

Ah! c'est comme ça! Ah! c'est comme ça! Eh bien,

vous pouvez être tranquille! Monsieur, je ne comprends rien à vos combinaisons, mais il ne faut pas que vous comptiez sur moi pour les faire aboutir; je trouve ça dégoûtant, si vous voulez le savoir... monsieur Bigredon! Au revoir, monsieur Bigredon!

Elle s'en va.

PHILIBERT.

Elle a raison!... Elle a raison!... Je suis un fou de vous avoir suivi dans cette affaire-là!

BIGREDON, inspiré.

Monsieur Philibert, il me pousse une idée merveilleuse qui va sauver la situation.

PHILIBERT.

Je ne veux pas la savoir.

BIGREDON.

Vous ne voulez pas la savoir... Eh bien, vous ne la saurez pas...

PHILIBERT.

Dites-la toujours, ça n'engage à rien.

BIGREDON,

Vous connaissez la jeune fille qui vient de sortir?

PHILIBERT.

Ma fille?

BIGREDON, fatidique.

Il faut qu'Albert épouse votre fille.

PHILIBERT.

Épouser ma fille?

BIGREDON.

Eh bien, est-ce que ce n'est pas une idée géniale?

PHILIBERT.

Oh! voyons! voyons! voyons! (Il reste immobile, en proie à un travail de réflexion.) Pour un homme intelligent, vous n'êtes pas si bête que ça... Vous savez qu'Albert ne manque pas de qualités, au fond... Il ne boit plus, et il a plus d'instruction qu'il n'en a l'air. Je le soupçonne même de n'être pas sans délicatesse... Non, mais voilà, ma fille n'en voudra jamais.

BIGREDON.

Pourquoi ça?

PHILIBERT.

Ah! la fierté! la fierté! Il suffit qu'Albert ait été garçon de café ici...

BIGREDON.

Ah! voilà bien le résultat des leçons d'anglais... Est-ce qu'on fait prendre des leçons d'anglais aux jeunes filles?

PHILIBERT.

J'ai peut-être eu tort?

BIGREDON.

Quelle idée vous avez eue de lui faire apprendre l'anglais, pour habiter les Ternes!

PHILIBERT.

D'autant que tous les Anglais des Ternes parlent français.

BIGREDON.

Monsieur Philibert, mon vieux monsieur Philibert, il faut la décider... Dites-lui qu'Albert a un pépin pour elle...

PHILIBERT.

Ce n'est pas vrai!

BIGREDON.

Dites-le-lui toujours, vous verrez ce que ça donnera.

PHILIBERT.

Ça m'embête d'entamer cette conversation avec elle...

BIGREDON.

Voulez-vous que je m'en charge?

PHILIBERT.

Non, vous la dégoûtez... Je lui parlerai ce soir ou demain.

BIGREDON.

Le plus tôt possible.

PHILIBERT.

Si ça s'arrange et qu'il veuille rester comme garçon de café sans être payé... au fond, je ne suis pas mécontent de son service.

BIGREDON.

Venez par là, le voici.

Ils sortent premier plan à droite, comme Albert entre.

## SCÈNE VIII

ALBERT, LE PLONGEUR. Albert les regarde s'en aller d'un air défiant. Au bout d'un instant, le plongeur, qui était entré sournoisement pendant la scène de Bigredon et de Philibert, montre sa tête au-dessus du comptoir.

LE PLONGEUR.

Mon vieux! oh! mon vieux! mon vieux! j'ai quelque chose à t'avertir.

ALBERT.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE PLONGEUR.

Le père Philibert et le père Bigredon machinent contre toi une combine. Oh ! mon vieux ! mon vieux !

ALBERT.

Mais qu'est-ce que c'est ?

LE PLONGEUR.

Tu demandes qu'est-ce que c'est ?

ALBERT.

Mais dis-le donc ?

LE PLONGEUR.

Ils veulent te faire épouser Mademoiselle. (Albert, ému, s'assoit.) « Il faut qu'il épouse votre fille, que disait le père Bigredon ! Il ne consentira jamais, que disait le père Philibert ! Oh ! les leçons d'anglais ! que disait le père Bigredon ! J'oserai pas lui parler, que disait Philibert ! Il faut y parler tout de suite, que disait le père Bigredon ! »

Le plongeur passe devant le comptoir.

ALBERT.

Faut-il que ça soit une paire de canailles pour imaginer ça !

LE PLONGEUR.

Qu'est-ce que tu dis ?

ALBERT.

Je dis : Faut-il que ça soit une paire de canailles pour imaginer ça !

LE PLONGEUR.

Oui, te faire marier à une personne que tu détestes !

ALBERT.

Oui... Certainement que je la déteste, mais encore ça ne serait pas une raison... Pour un mariage, on peut passer là-dessus. Mais vouloir marier un garçon de café comme moi à une jeune demoiselle qui sait l'anglais, le piano, tu vois ça d'ici?

LE PLONGEUR.

Tout de même, ça se pourrait bien. Avec ça que tu n'es pas encore plus riche qu'elle?

ALBERT.

Oh! tu te fais sur la richesse des idées... de plongeur. Tu vois ça de ta cuisine! Si tu avais fait la fête comme moi, si tu avais fréquenté des riches, tu verrais que ce n'est pas ça qui fait la différence des personnes... Ainsi, avec la Bérengère, on a logé et couché dans des meubles autrement beaux que ceux du père Philibert... Et Bérengère, si tu voyais ce qu'elle a comme bagues : les doigts tout enflés. Jamais mademoiselle n'a eu de bagues comme ça. Tout ça n'empêche pas que Bérengère n'est pas au-dessus d'un plongeur... Je ne dis pas ça à cause de ses mœurs qui ne valent pas les tiennes, mais je parle pour son éducation qui est kif-kif avec toi. Tandis que mademoiselle... eh bien, c'est mademoiselle... pas parce qu'elle est la fille du père Philibert... le père Philibert, je ne le respecte pas plus qu'un litre entamé... Il faut vraiment qu'il ne doute de rien et qu'il n'ait pas peur pour vouloir marier une belle demoiselle comme ça avec un galvaudeux, même doré sur tranches, comme mézig.

LE PLONGEUR.

Albert, tu te méprises trop.

ALBERT.

Mais non!

LE PLONGEUR.

Mais si. Évidemment, quand tu me causes, tu as l'air d'un pédezouille, mais je t'ai déjà entendu converser avec des gens chics; je ne m'y connais pas en intelligence, mais je te réponds que tu peux y faire avec n'importe qui.

ALBERT.

Tu ne t'y connais pas.

LE PLONGEUR.

J'en tiens pour ce que j'ai dit.

ALBERT.

En tout cas, je me demande comment ils vont s'y prendre pour parler à mademoiselle.

LE PLONGEUR.

Oh! je sais comment, moi. Ils vont lui dire que tu as un pépin pour elle.

ALBERT.

Ah! tu vas me faire rougir jusqu'à la peau du crâne... Tu crois qu'ils diraient ça? Mais, du coup, je ne vais plus savoir où me fourrer. Non, non, il ne faut pas qu'on aille lui colporter une chose pareille.

LE PLONGEUR.

Il n'y a qu'un moyen d'empêcher ça.

ALBERT.

Lequel?

LE PLONGEUR.

Que tu causes à mademoiselle et que, tout en cau-

sant, tu lui fasses comprendre qu'elle ne t'a jamais donné dans l'œil.

ALBERT.

Eh bien, tu as raison, il faut que je lui parle... D'abord, depuis que je la connais, et pourtant je la déteste bien, je suis à chercher ce que je pourrais lui dire... Cette fois-ci, j'ai de quoi lui parler... je vais lui dire ça tout de suite... sans réfléchir... en me pinçant le nez et en fermant les yeux.

LE PLONGEUR.

Il est bientôt l'heure qu'elle va rentrer de sa leçon d'anglais.

ALBERT, avec un effort d'énergie.

Je vais lui parler, je vais lui parler!

## SCÈNE IX

LES MÊMES, UN CLIENT.

ALBERT.

Zut! voilà un client!

LE PLONGEUR.

Il faut le sacquer.

ALBERT, au client.

Qu'est-ce qu'il y a, monsieur?

LE CLIENT.

Un bock, d'abord, et de quoi écrire!

ALBERT.

De quoi écrire?

LE PLONGEUR.

Il en a pour deux heures.

ALBERT.

Monsieur, nous attendons de la bière en retard.

LE PLONGEUR.

Nous n'avons plus qu'un fond de tonneau.

ALBERT.

Si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'aller à la brasserie en face. Ils ont de la Pilsen extraordinaire.

LE CLIENT.

Je ne tiens pas à de la bière. Donnez-moi un café noir.

ALBERT, hésitant.

Eh bien... eh bien...

LE PLONGEUR, à mi-voix, à Albert.

Ouvriers!... On attend des ouvriers.

ALBERT.

Oui, on attend des ouvriers, avec des échelles... Ils vont repeindre tout l'établissement.

LE PLONGEUR.

Au milieu d'un courant d'air terrible.

LE CLIENT.

Ah! zut! Il fallait fermer votre boîte, alors... J'ai donné rendez-vous à un de mes amis ici.

ALBERT.

Eh bien, on l'enverra vous rejoindre en face.

LE PLONGEUR, allant ouvrir la porte.

Comment est-ce qu'il est?

LE CLIENT.

Un grand monsieur avec une barbe grise.

ALBERT.

Soyez tranquille, on vous enverra tout ce qui vient ici comme barbes grises. (Sort le client.) Et même comme barbes blanches, barbes noires et pas de barbe du tout...

## SCÈNE X

LES MÊMES, YVONNE.

YVONNE, qui a vu sortir le client.

Qu'est-ce que ça veut dire? Il est parti sans consommer?

LE PLONGEUR.

Oh! Il demandait des choses impossibles. Il ne sait pas ce qu'il veut, cet homme-là.

YVONNE, au plongeur.

Oui, les clients s'en vont sans consommer... parce que le café est très mal tenu!... Je sais bien que ce n'est pas vous que ça regarde.

ALBERT, à part.

Elle ne me le dira pas directement! Je suis un paria, comme on dit dans les Indes.

LE PLONGEUR, bas.

Eh bien, vas-y, maintenant, c'est peut-être le moment.

ALBERT.

Ça ne va pas être commode...

LE PLONGEUR.

Vas-y tout de même.

Il sort.

## SCÈNE XI

YVONNE, ALBERT.

ALBERT, s'approchant du comptoir.

Vous êtes dure pour moi, mademoiselle.

YVONNE.

Qu'est-ce que c'est?

ALBERT, ému.

Mademoiselle, avec le plus grand respect... avec le respect... qui se doit... voulez-vous me donner la licence de vous parler pendant... pendant cinq minutes, montre en main, et de vous dire ma respectueuse façon de penser... Les cinq minutes écoulées, bouche cousue, je serai muet comme une statue. Voilà : je sais pourquoi vous êtes si dure avec moi. C'est à cause d'un sentiment de votre part qui est tout à fait bien... D'ailleurs, vous n'êtes capable que de ça... (Geste d'Yvonne.) Laissez-moi parler. Je ne dépasserai pas ces cinq minutes que vous m'avez permises.

YVONNE.

Vous avez pris la permission tout seul.

ALBERT.

Mettons que vous ne l'avez pas défendu... Mais je dépense mes cinq minutes à parler pour ne rien dire.

(Avec une grande rapidité de débit.) Je disais donc que vous n'êtes capable que de sentiments très bien, et que c'est à cause d'un sentiment très bien que vous êtes dure pour moi. (Reprenant un débit ordinaire.) Vous vous dites : « Maintenant que ce garçon est riche, je ne veux pas avoir l'air de changer mon air que j'ai toujours eu vis-à-vis de lui. »

YVONNE, vivement.

Pas du tout.

ALBERT.

Vous vous défendez de ça. Encore un sentiment très bien. Je vous dis que vous n'avez que ça! (S'asseyant et douloureusement, à lui-même.) Ah! mon Dieu! mon Dieu!

YVONNE.

Qu'est-ce qui vous prend?

ALBERT.

Je parle au bon Dieu, au bon Dieu qui n'est pas fier et qui laisse les garçons de café lui parler comme ils veulent... Seigneur!... (A Yvonne.) Ça ne compte pas dans les cinq minutes... (Les yeux au ciel.) Seigneur!... (A Yvonne.) Mais vous pouvez écouter ce que je lui dis... (De nouveau les yeux au ciel.) Seigneur, je suis destiné à être malheureux toute ma vie. Dites à la Providence qu'elle soit un peu plus douce pour moi. Elle m'envoie la fortune, c'est entendu, des centaines et des centaines de mille francs qui ne me font aucun plaisir. Elle me met en relations avec des personnes très brillantes... qui m'embêtent... Elle me dit après ça, la Providence, avec son petit air malin : « De quoi que tu te plains, Albert? » Elle sait bien que les seuls bonheurs qui seraient de vrais bonheurs, ce n'est pas pour moi! Interdit à Albert. Le public n'entre pas ici. (S'approchant du comptoir.) Mademoiselle, je vous le

demande en grâce. Dites-moi, une fois pour toutes, que vous me méprisez!

YVONNE.

Monsieur Albert, assez sur ce sujet!

ALBERT.

Vous ne voulez même pas me dire que vous me méprisez. Je me rends bien compte que j'aurais encore plus de fortune, je serais un garçon mal élevé... Ce qui serait gentil de votre part, et ce qu'on peut vous demander, car, en somme, c'est des choses qu'une demoiselle patronne peut très bien dire à un garçon employé, c'est de m'adresser des observations quand je fais des choses qui ne sont pas suivant la bonne éducation... Ce que je demande là, ce n'est pas pour m'élever au-dessus de ma condition... Ah! fichtre non! Il y a quinze jours que, tous les soirs à minuit et demi, je m'élève au-dessus de ma condition. Ça ne me réussit pas du tout. (Avec véhémence.) Je veux rester dans ma condition! Mais ce que je ne supporte pas, c'est que vous me considériez comme un mal élevé. (Les larmes aux yeux.) C'est des choses bien douloureuses pour moi.

YVONNE, un peu moins sèchement.

Allons! Calmez-vous, je vous ferai des observations...

ALBERT.

Oui, n'est-ce pas?... Mais des observations dures, dures... Parce que, n'est-ce pas, quand on n'est pas en position d'entendre d'une jeune dame les choses... que l'on voudrait entendre, eh bien, à défaut de ça, on souhaite qu'elle vous attrape, comme le dernier des derniers, avec de la cruauté!... (Yvonne fait un geste de dénégation.) Si! si! de la cruauté!... Oh mademoiselle,

comme je regrette que votre papa ne puisse pas me flanquer à la porte!

YVONNE.

Pourquoi ça?

ALBERT.

Parce que, dans ce cas, je me dirais : « Eh bien! allons-y! vaille que vaille! brûlons nos vaisseaux! Tout le monde sur le pont! Faisons-nous flanquer à la porte, mais lâchons le paquet, disons ce que nous avons sur le cœur... » Seulement, voilà... voilà ma destinée... Je ne peux pas me débarrasser du secret qui m'étouffe. Je suis forcé de rester ici jusqu'au 15 avril 1931, et si je disais ce que j'ai dans le cœur, ma situation serait un enfer. Et, en plus, voulez-vous que je vous dise ce qui me fait encore souffrir?... Eh bien, c'est que je n'ai pas le courage de perdre tout espoir... Si j'avais perdu tout espoir, je serais plus tranquille. Je me dirais : « Eh bien! tant pis! Tu es dans le seau, reste au fond du seau... Tu as eu tort d'aimer une femme au-dessus de ta condition... » (Vivement sur un geste d'Yvonne.) Une personne que vous ne connaissez pas... On dit qu'on a vu des rois épouser des bergères. Encore, quand on dit qu'on a vu... j'aurais voulu être là, moi!... Mais ce qu'on n'a jamais vu, c'est un garçon de café ignorant, bête, grossier, sans éducation, jeter les yeux sur une personne savante, distinguée, qui a plus d'esprit dans le plus petit de ses cinq doigts que cet énorme et grossier garçon de café dans toute sa personne... Seulement, hé! hé!... cette personne savante, distinguée, ne se doute pas que ce garçon de café n'est pas si complètement bête qu'il en a l'air... il a toutes sortes d'idées dans sa tête... des idées assez gentilles, pas très bien rangées... enfin elles y sont, elles ne sortent pas souvent, mais elles sortent quelquefois... Il suffirait pour cela qu'on le

regarde avec indulgence... Et puis, ce garçon de café est ignorant, mais ça se corrige, ça. Il apprendrait peut-être le piano et l'anglais tout comme un autre... (Yvonne sourit malgré elle.) Quant à son éducation, eh bien, ça se corrigera aussi, ça! Il suffirait de lui faire une observation de temps en temps... On ne dirait pas : « Quel malheur d'être avec un butor pareil! » on dirait simplement au butor : « Butor, attention! Il vaut mieux ne pas faire ça, ce n'est pas élégant. » Alors le butor se le tiendrait pour dit, car il aurait tellement peur de déplaire à cette personne qu'il serait capable de changer complètement et de devenir quelque chose comme un monsieur. (Avec exaltation.) Car l'amour, savez-vous bien, suffit à changer un homme, à condition que cet amour soit très fort, mais, pour ça, il n'y a pas d'erreur, l'amour que je ressens est un amour tout puissant... et je le dis maintenant : j'aime quelqu'un et personne ne m'empêchera de dire qui... (Il regarde Yvonne et reste intimidé.) Les cinq minutes sont écoulées, je crois... et voilà des clients...

Entrent un client, Philibert et le plongeur. Yvonne se lève précipitamment.

## SCÈNE XII

LES MÊMES, PHILIBERT, LE CLIENT.

LE PLONGEUR.

Tu lui as dit que tu n'avais pas de pépin pour elle.

ALBERT.

Oui... Oui, c'est-à-dire que je lui ai dit le contraire.

LE PLONGEUR.

Eh bien, merci!

Il sort.

YVONNE, appelant à droite.

Papa!

ALBERT, au client qui rentre.

Ah! c'est vous, monsieur! Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

LE CLIENT.

Eh bien, je suis revenu parce que je suis sûr que mon ami va venir me prendre ici... Est-ce qu'il est venu un monsieur à barbe grise?

ALBERT, distrait.

Un monsieur à barbe grise?...

LE CLIENT.

Oui.

ALBERT, distrait.

Avec un chapeau haut de forme?

LE CLIENT.

Non, un chapeau melon!

ALBERT.

Un chapeau melon et un pardessus?

LE CLIENT.

Un pardessus marron!

ALBERT.

Un pardessus marron?... Non, il n'est venu personne depuis que vous êtes venu tout à l'heure.

LE CLIENT, le regardant d'un air méfiant.

Donnez-moi un café noir.

ALBERT.

Tout de suite!

Il va à la table du fond, essuie la table avec sa serviette. Il épie du coin de l'œil Yvonne et Philibert.

YVONNE, au comptoir, à Philibert.

Papa, j'ai quelque chose à te dire de très grave... viens tout près... Je n'ai jamais compris pourquoi ce garçon ne pouvait pas s'en aller d'ici.

PHILIBERT.

Ce serait trop long à t'expliquer.

YVONNE, nerveuse.

Il faut qu'il s'en aille, tout de suite.

PHILIBERT.

C'est que je vais te dire... j'ai des conventions spéciales avec lui. S'il s'en va d'ici, il faut qu'il me donne une grosse somme...

YVONNE.

Pourquoi ça?

PHILIBERT.

Nous avons fait un traité.

YVONNE.

Eh bien, papa, fais-lui grâce de cette somme.

PHILIBERT.

Comme tu y vas!

YVONNE, décidée.

Papa, si ce garçon ne s'en va pas, c'est moi qui m'en irai...

PHILIBERT.

Qu'est-ce que c'est que cette façon de parler à son père?... D'abord tu n'es pas majeure.

YVONNE.

Ce n'est pas ça qui m'empêcherait de m'en aller.

PHILIBERT.

Écoute, je vais tout arranger avec lui... Au fond, toute cette histoire m'embête... je vois qu'il ne veut pas s'en aller, et je lui donne cinq mille francs par an... Je vais lui parler.

YVONNE.

J'y compte bien.

Albert s'est approché du comptoir. Il a pris la cafetière et s'apprête à se diriger vers le client. Philibert l'arrête au milieu de la scène.

PHILIBERT.

Albert!

ALBERT.

Qu'est-ce qu'il y a?

PHILIBERT.

J'ai réfléchi. Je vous demandais deux cent mille francs pour vous laisser vous en aller, eh bien, si vous voulez seulement me rembourser les petits frais que j'ai faits pour monsieur Bigredon, vous pourrez quitter la maison sans indemnité.

ALBERT.

Non!

PHILIBERT.

Ce n'est pourtant pas moi qui peux payer ces frais.

ALBERT.

Il ne s'agit pas de ça... On me proposerait de quitter la maison pour rien que je ne le ferais pas.

PHILIBERT.

Ah! mais je vois ce que vous voulez...

LE CLIENT.

Eh bien? Ce café?

ALBERT.

Voilà! Voilà!

Il se dirige vers le client. Philibert l'arrête.

PHILIBERT, au client.

Voilà! Voilà! (Il retient Albert par le bras. A Albert.) Je vois ce que vous voulez... que ce soit moi qui vous renvoie et qui vous donne les deux cent mille francs?

ALBERT, sursautant avec indignation.

Jamais je ne prendrai cette somme... jamais je ne prendrai votre argent. Jamais je ne consentirai à dépouiller... (Il regarde du côté d'Yvonne.) votre famille... Mais je profite de ce qu'il vous est impossible de me renvoyer de cette maison que je ne peux quitter... J'ai éprouvé toutes sortes d'amertumes dans votre café (Avec émotion.) mais je l'aime, votre petit café... je ne peux pas m'en aller d'ici...

PHILIBERT, allant au comptoir.

C'est bien! c'est bien!

LE CLIENT.

Eh bien, ce café? (Albert va jusqu'au client et lui verse le café distraitement à côté de son verre, sur la table.) Eh bien! Faites donc attention, nom d'un chien!

ALBERT.

Oh! je vous demande pardon! Je vais essuyer ça.

Il va dans le fond pour chercher une serviette.

LE CLIENT.

Eh bien, vous pourriez me verser le café, en attendant.

Albert va poser la cafetière dans le fond et revient avec sa serviette, essuie la table avec conviction, et plus longtemps qu'il ne faut.

PHILIBERT, au comptoir, à Yvonne.

Il ne veut pas s'en aller... Il profite de ce que j'ai un dédit à payer, deux cent mille francs, tu comprends... je ne peux pas lui payer cette somme.

YVONNE.

Alors, c'est moi qui vais lui parler.

PHILIBERT.

Tu ne réussiras pas.

YVONNE.

Je crois que si. Appelle-le.

Albert a été chercher la cafetière, il est revenu près du client et s'apprête à verser le café.

LE CLIENT, levant le nez d'un journal.

Enfin!

PHILIBERT.

Albert! Venez par ici!

Albert quitte le client précipitamment.

LE CLIENT.

Eh bien, ce café?

PHILIBERT.

Je vais vous verser, monsieur.

Il prend la cafetière, mais il reste au milieu du café, la cafetière à la main, pendant l'entretien d'Yvonne et d'Albert.

YVONNE, à Albert.

C'est vrai, ce que dit mon père? Je ne puis le croire. Il paraît que, pour quitter la maison, vous voulez deux cent mille francs.

ALBERT.

Je ne veux rien du tout... Je ne veux pas un sou de son argent. Jamais, pour rien au monde, je ne vous ferai tort d'un sou, à plus forte raison de deux cent mille francs... Je ne veux pas quitter cette maison.

YVONNE.

Vous ne voulez pas quitter cette maison?

ALBERT, intimidé.

Eh bien, je ne sais pas... si c'était vous qui me le disiez... si cela vous faisait un énorme plaisir que je m'en aille?... ou même un petit plaisir?...

YVONNE.

Rendez-moi le service de vous en aller!

ALBERT.

Bien, mademoiselle... Bien! Je vais m'en aller!

YVONNE.

Qu'est-ce que vous avez dans les yeux?

ALBERT.

Rien! Rien du tout.

YVONNE.

Si! Si! Vous avez quelque chose.

ALBERT.

Eh bien, j'ai un peu d'émotion... (Sanglotant.) à cause de ce petit café... (Sanglotant.) Chaque fois, d'ailleurs, que je quitte une place, c'est comme ça... (Sanglotant.) mais ça va passer... ça va passer!

YVONNE.

Albert!

ALBERT.

Mademoiselle?

Il se met à pleurer plus fort.

YVONNE.

Monsieur Albert!

ALBERT.

Yvonne! (Se reprenant.) Mademoiselle Yvonne!

YVONNE.

Ça vous fait beaucoup de peine de quitter cette maison? (Albert pousse un soupir.) Une peine sincère? (Albert pousse un soupir énorme.) Ce n'est pas un caprice, un sentiment passager qui vous fait aimer ce petit café?... Ce n'est pas parce que vous avez éprouvé des déceptions du côté d'un grand restaurant?

ALBERT, la regardant.

Mademoiselle, j'ai toujours adoré ce petit café... je m'en rendais plus ou moins compte, mais je l'adorais

malgré ses dédains, malgré sa dureté... et si j'ai été du côté des grands restaurants faciles, c'était pour m'étourdir, parce que ce petit café me semblait au-dessus de moi... Il était trop distingué... mademoiselle... trop divin!

YVONNE.

Eh bien, monsieur Albert, puisque ce petit café vous tient tant à cœur... puisque c'est sérieux, puisque c'est sincère, ne quittez pas ce petit café.

LE CLIENT, qui était resté le nez dans son journal, se lève à ce moment.

Alors il n'y a pas moyen?

PHILIBERT.

Voilà! Voilà! (Il s'approche d'Albert et d'Yvonne et pose la cafetière sur une table.) Eh bien?

YVONNE.

Eh bien, papa, il reste!

PHILIBERT.

Tu vois, je vais l'avoir pendant vingt ans.

ALBERT.

Oh! non, monsieur, pas vingt ans.

YVONNE.

Pas vingt ans!...

PHILIBERT.

Combien de temps, alors?... Vous avez transigé?

Albert regarde Yvonne.

YVONNE.

Nous avons transigé... pour toute la vie...

Albert s'apprête à lui baiser la main. Mais elle le regarde et lui tend la joue, puis elle va à son père. Pendant ce temps le client s'est approché doucement de la table, a pris la cafetière et l'emporte à sa table pour se verser lui-même son café.

---

# DU VIN DANS SON EAU

OU

# L'IMPÔT SUR LE REVENU

## COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois,
au Théâtre de la Comédie des Champs-Élysées,
le 5 mars 1914.

## PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| BRISSET, député | MM. | Beaulieu. |
| FABREGANT, son secrétaire | | Berthier. |
| RABLOT, chef du parti modéré | | Arvel. |
| GASTON, neveu de Rablot | | R. Got. |
| PINSAC, député | | M. André. |
| CAMUS, reporter | | Ducar. |
| MADAME BRISSET | Mmes | Jalabert. |
| LUCIENNE, dactylographe | | Sodi. |
| Un domestique | M. | Godefroy. |

# DU VIN DANS SON EAU

La scène est à Paris, de nos jours, dans le cabinet de travail de Brisset. Mobilier très riche. Fabregant, au bout d'un assez grand bureau placé sur la gauche, dicte des lettres à une dactylographe assise à l'autre bout.

## SCÈNE PREMIÈRE

FABREGANT, LUCIENNE, puis PINSAC.

FABREGANT.

Allons! la douzième lettre à l'électeur... Douzième lettre... Nous gâtons le métier... Et le patron ne m'en aura aucune reconnaissance!

LUCIENNE.

Il avait l'air préoccupé, le patron...

FABREGANT.

Il est déjà levé?

LUCIENNE.

Oui, il était ici ce matin, quand je suis arrivée.

FABREGANT.

Il n'a rien dit que je n'étais pas là?

LUCIENNE.

Non, il ne m'a parlé de rien.

FABREGANT.

Alors, il n'était pas en colère de me voir en retard? Oh! si je vous demande ça, ce n'est pas parce que ça me trouble, c'est pour lui. J'aime autant qu'il ne se donne pas d'émotions inutiles... La douzième lettre de l'électeur : (Lisant.) « Monsieur le député... » Charmante écriture de femme... « Veuve Pirandal »... Je la connais, c'est la veuve du percepteur de Saint-Urbain.

LUCIENNE.

Une femme, ce n'est pas une voix.

FABREGANT.

Non, ce n'est pas une voix; mais quand elle est jeune et jolie, c'est plusieurs voix... La veuve Pirandal représente à elle toute seule quatre électeurs... Écrivons aux Finances, à notre ami du cabinet...

LUCIENNE.

Mais le ministre est démissionnaire.

FABREGANT.

Le nouveau ministère sera constitué demain, et je crois que le nouveau ministre gardera le même cabinet.

LUCIENNE.

On pourrait écrire demain... Parce que si votre ami n'y reste pas...

FABREGANT.

Je sais que tous les prétextes vous sont bons pour ne pas travailler. Écrivez-lui la formule des bureaux de tabac.

LUCIENNE.

Chaleureuse ?

FABREGANT.

Oui. Première chaleur... Quel travail stupide, vraiment... Si je n'étais pas poussé par le lucre... un lucre modeste...

LUCIENNE, tout en écrivant.

Hé! hé! lucre modeste, mais convenable : quatre cents francs par mois...

FABREGANT.

Qu'est-ce que c'est que ça, pour un ancien candidat à la députation! Car j'ai été candidat, oui, candidat contre le patron...

LUCIENNE, d'un air intéressé.

Ah?

FABREGANT.

Vous le savez, je vous l'ai déjà dit... et c'est inutile de feindre l'étonnement pour vous arrêter d'écrire.

LUCIENNE.

Non, je ne savais pas, je vous assure.

FABREGANT.

J'étais candidat en 1902 contre le patron que je ne connaissais pas. C'est comme ça que nous sommes entrés en relations. Après son élection, nous sommes devenus tout à fait amis. Et alors je l'ai combattu une seconde fois, en 1906, dans une campagne loyale, c'est-à-dire à la gomme, pour empêcher un autre candidat de se présenter contre lui. C'est donc le patron qui a payé les frais de mon élection. Et ce qu'il y a de mieux, c'est que, cette fois-là, j'ai failli passer, et que j'ai eu quinze cents voix de plus qu'à la précédente élection... Vous comprenez, je n'avais pas regardé aux affiches. J'étais en excellents termes avec l'imprimeur. Seulement, maintenant, monsieur Brisset préfère avoir contre lui des adversaires véritables, qui marchent à leurs frais. Il m'a pris comme secrétaire... Vous avez fini? Écrivez maintenant à la dame Pirandal.

LUCIENNE, avec un geste de lassitude.

C'est peut-être une de ces personnes à qui il vaut mieux ne pas écrire à la machine. Quelques lignes de votre écriture...

FABREGANT.

Je vous vois venir avec vos petits souliers fins... Vous pouvez écrire à la machine à écrire à madame Pirandal, c'est une personne très moderne... Allez, écrivez, belle Lucienne. Je dicte; et si cela peut vous consoler, je vous dirai que ça m'embête autant de dicter que vous d'écrire... (Dictant.) « Madame, depuis le triste deuil qui vous a frappée, et auquel j'ai pris une très grande part...

Chantant.

Depuis le triste deuil
Qui vous a frappée,
Et auquel j'ai pris
Une très grande part...

Il faut bien égayer par des fredons cette besogne monotone. (Dictant.) « ...et bien avant d'avoir reçu votre lettre...

Chantant d'un air grave.

Et bien avant d'avoir reçu votre lettre...
Pom, pom, pom, pom!

LUCIENNE.

Pom, pom, pom, pom!

FABREGANT.

N'écrivez pas ça. (Dictant.) « ... j'avais déjà songé à faire allouer à la veuve d'un dévoué serviteur de la République...

LUCIENNE.

Bon! Il faut que je recommence! J'ai trop espacé cet interligne!

FABREGANT.

Vous me coupez mon inspiration. Quand nous reprendrons, je n'aurai plus aucun élan de pitié pour la veuve Pirandal.

LUCIENNE, tout en changeant sa feuille.

Dites donc, est-ce que le patron ne va pas passer ministre, cette fois-ci?

FABREGANT.

Ça m'étonnerait. On forme un ministère très à gauche et Brisset est trop notoirement modéré.

LUCIENNE.

Mais il n'est donc pas capable de changer un peu d'opinion?

FABREGANT.

Il en change tout le temps, seulement, il ne faut pas qu'il s'en aperçoive... Savez-vous pourquoi, moi, j'ai toujours été un raté en politique? Je me rendais compte de mes changements d'opinions... Cela m'impressionnait, et je n'exécutais plus ces mouvements gracieux avec la même désinvolture. C'est pour cette raison que les étiquettes sont bien dangereuses, qu'un modéré avéré ne peut pas devenir d'une heure à l'autre un radical-socialiste. Aussi le mot d'indépendant devient-il très en faveur. Il n'engage à rien. Indépendant, ça veut dire : à la disposition. Aujourd'hui, jour de crise, la plupart des indépendants restent chez eux. Malheureusement, les indépendants ne représentent pas une force numérique, puisqu'ils n'appartiennent à aucun groupe... Aussi déjà quelques-uns d'entre eux ont formé un petit groupe secret et qu'on appelle les « Camembert », parce qu'ils sont dirigés par un facteur des Halles, marchand de fromages, qui n'est pas député, et à qui ces indépendants obéissent au doigt et même, paraît-il, à l'œil.

LUCIENNE.

Alors le patron ne risque rien de sortir! On ne viendra pas lui offrir le portefeuille...

FABREGANT.

Il restera chez lui tout de même, car on ne sa jamais. C'est-à-dire qu'il ne restera pas à proprement parler chez lui, mais il s'organisera pour ne pas sortir.

LUCIENNE.

Il ne ferait pas un plus mauvais ministre qu'un autre. C'est un homme intelligent.

FABREGANT.

Il est riche. Toutes les fois qu'un homme très riche n'est pas une brute légendaire, son entourage ne demande pas mieux que de le trouver intelligent. On dit de lui : « Mais, vous savez, c'est un garçon de valeur! » A son arrivée à la Chambre, notre patron, gros manufacturier — deux mille ouvriers — s'est vu entouré d'un certain nombre d'honorables. Ils ne voulaient pas s'avouer à eux-mêmes qu'ils s'approchaient de lui parce qu'il était riche. Alors ils lui ont trouvé toutes sortes de qualités. Puisqu'on les lui a trouvées, n'est-ce pas? c'est qu'il les avait... Mais vous me faites parler, vous me faites parler, et vous vous fichez de ce que je vous raconte. Seulement, pendant ce temps-là, je ne dicte rien... Écrivez à madame Pirandal... ou plutôt ne lui écrivez pas. Nous avons fait nos douze lettres, c'est suffisant. Pas de précédents fâcheux.

PINSAC, entrant.

Bonjour Fabregant.

FABREGANT.

Monsieur le député!

PINSAC.

Mademoiselle!

LUCIENNE.

Monsieur le député!

PINSAC.

Le patron n'est pas sorti?

FABREGANT.

Non. Il est là.

PINSAC.

Alors je reviens. Je trimballe un conseiller d'arrondissement de chez moi. Je vais l'envoyer tout seul visiter les catacombes. A tout de suite...

Il sort.

FABREGANT.

Encore un employé du patron, ce député-là. Une de ses créatures.

LUCIENNE.

C'est une espèce de forban.

FABREGANT.

Je ne crois pas.

LUCIENNE.

C'est un honnête homme?

FABREGANT.

Je ne crois pas.

LUCIENNE.

C'est un homme sans scrupules.

FABREGANT.

Il ne sait pas.

LUCIENNE.

Je crois que voilà le patron.

FABREGANT.

Eh bien, entamons quelque chose. Il faut qu'il nous trouve toujours à la besogne.

## SCÈNE II

### FABREGANT, LUCIENNE, BRISSET, MADAME BRISSET.

BRISSET, entrant.

Ah! vous voilà? Vous êtes en train de travailler?

FABREGANT.

Nous avons écrit onze lettres. J'achève la douzième, mais elle n'est pas pressée.

Il va jusqu'à la table où se trouve Lucienne, et tous deux classent des papiers.

MADAME BRISSET.

Tu n'as pas Chambre, aujourd'hui?

BRISSET.

Puisque nous sommes en pleine crise.

MADAME BRISSET.

C'est vrai, suis-je bête!... Eh bien, c'est Lourien qui fait le ministère?

BRISSET.

C'est Lourien. Ce sera un ministère radical... Programme avancé... Ils n'insistent pas trop sur la question des syndicats. Mais ils remettent l'impôt sur le revenu sur le tapis.

FABREGANT.

Pour donner satisfaction aux partisans de la marche en avant...

MADAME BRISSET.

Tu sors tout à l'heure?

BRISSET, après une hésitation.

Non, je suis enrhumé.

MADAME BRISSET, d'un air fin.

Je parie que je devine pourquoi tu ne sors pas...

Parce que tu veux qu'on te trouve ici si on vient te chercher pour le ministère.

FABREGANT, bas à Lucienne.

La bonne femme! Je savais bien qu'elle ne le raterait pas!

BRISSET, très irrité.

C'est incroyable! Vous entendez, Fabregant?... Comment voulez-vous que je sois épargné par mes ennemis, si les miens eux-mêmes se livrent à de telles imputations... Moi, modéré, je ne sors pas parce que j'attends chez moi la visite d'un radical!... Eh bien, si c'est comme ça, je sors... Je sors avec mon rhume...

MADAME BRISSET.

Écoute, je t'en prie! ne fais pas attention à ce que je t'ai dit. Reste ici, comme tu en avais l'intention. Ce n'est pas parce que tu es enrhumé, tu n'as presque plus rien. Il fait très beau temps, en somme...

BRISSET.

Je ne suis pas enrhumé, maintenant! J'ai toussé toute la nuit comme un malheureux! Mais je suis obligé de sortir, s'il ne m'est plus permis de rester chez moi sans que ça ait une signification... (Un domestique est entré, à ce moment, et a apporté un paquet de journaux qu'il dépose sur la table, à côté de Fabregant.) Ça va m'obliger à donner des ordres, et à dire que je n'y suis pas. (Le domestique sort. A madame Brisset.) Allons, fais-moi apporter mon pardessus et mon chapeau, je vais sortir. J'irai n'importe où, dans un square, mais il faut que je sois en dehors de chez moi.

MADAME BRISSET, timide.

Je ne dirai plus rien...

BRISSET.

Mon parti est pris. Je sors.

MADAME BRISSET.

Mais mon bon ami, je ne veux pas t'empêcher de sortir... Tu as bien le droit de faire ce qu'il te plaît.

BRISSET.

Et même, ce qui me déplaît... Je n'avais pas l'idée de sortir, mais je sors maintenant.

MADAME BRISSET.

Je vais t'envoyer ton chapeau et ton pardessus.

Exit madame Brisset.

## SCÈNE III

LES MÊMES, moins MADAME BRISSET, qui rentre quelques instants après.

FABREGANT, bas à Lucienne.

Il est très embêté. C'est le moment de lui tendre une perche de salut... (A Brisset.) Patron, je ne comprends pas que vous vous laissiez influencer et que vous sortiez contre votre gré, sous prétexte que le fait de rester chez vous donne lieu à des insinuations injustes... Vous n'en avez pas fini si vous ne prenez pas le parti d'agir à votre idée sans vous soucier de ce qu'on dira.

BRISSET, vite convaincu.

Vous avez raison.

FABREGANT.

On dira que vous attendez votre collègue Lourien? A quoi ça rimera-t-il, puisqu'on sait bien que vous n'êtes pas disposé à entrer en pourparlers... à moins de certaines concessions...

BRISSET.

Il n'y a pas de concessions qui tiennent. Je n'entrerai pas dans un ministère avec des radicaux-socialistes...

C'est contraire à la discipline de mon parti. D'ailleurs, ils n'oseront jamais venir me voir. (Tirant sa montre.) S'ils avaient osé, ils seraient déjà venus...

Le domestique entre.

LE DOMESTIQUE.

Voilà le pardessus de monsieur et son chapeau.

FABREGANT.

Monsieur ne sort pas.

MADAME BRISSET, entrant.

Je t'ai fait donner ton pardessus et ton chapeau.

BRISSET.

Je vois, mais j'ai changé d'avis... Je ne sors pas.

LE DOMESTIQUE.

Ah! bon!

BRISSET.

Pourquoi : ah! bon?

LE DOMESTIQUE.

Je viens de dire à quelqu'un que monsieur n'y était pas.

BRISSET.

Qui est-ce qui vous a permis de dire cela?

LE DOMESTIQUE.

C'est monsieur qui a dit comme ça que vous alliez donner des ordres.

BRISSET.

Eh bien, vous allez quitter la maison tout de suite. Cela vous apprendra à attendre des ordres précis.

MADAME BRISSET.

Tu lui as reproché l'autre jour de manquer d'initiative. Il a cru bien faire, ce garçon!

BRISSET.

Comment était-il, ce monsieur?

LE DOMESTIQUE, troublé.

Un monsieur d'une cinquantaine d'années, avec une barbe grise.

BRISSET, à Fabregant.

C'est Lourien. (Au domestique.) Vous allez vous en aller tout de suite... On vous règlera vos huit jours...

MADAME BRISSET, à mi-voix.

Il ne pouvait pas savoir que tu tenais à voir ce monsieur...

BRISSET, éclatant.

Mais je ne tenais pas à voir ce monsieur! Qu'est-ce que tu me fais dire? Je suis enchanté de ne pas l'avoir vu! Mais, pour le principe, je flanque ce garçon à la porte.

LE DOMESTIQUE.

J'avais cru bien faire... D'autant que monsieur, l'autre jour, m'avait disputé pour l'avoir laissé entrer...

BRISSET, sursautant.

Il n'est jamais venu avant aujourd'hui.

LE DOMESTIQUE.

C'est ce vieux monsieur qui place du vin...

BRISSET.

Ah! bon! ce n'était pas Lourien! (A Fabregant.) Ce n'était pas Lourien...

MADAME BRISSET.

Alors il faut que je fasse le compte de ce pauvre garçon?

BRISSET.

Eh bien, c'est bon. Je verrai... La chose a moins d'importance que je ne croyais...

MADAME BRISSET.

Tu disais que c'était pour le principe...

FABREGANT, bas à Lucienne.

Cette femme est vraiment terrible à lui rappeler ainsi tout ce qu'il dit!

LE DOMESTIQUE.

Je crois qu'on a sonné... Cette fois-là, je fais entrer tout le monde.

BRISSET.

Mais non, demandez le nom, et venez voir si j'y suis... (Il va pour sortir.) Je ne crois pas que ce soit lui...

FABREGANT.

Qui ça peut-il être?

BRISSET.

Nous allons voir.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, PINSAC, entrant suivi du domestique qui veut le retenir.

PINSAC, fort accent du Midi.

Allons! allons! son collègue Pinsac... il y est toujours pour moi... Bonjour, ami, comment vas-tu? Quelles formalités pour entrer chez toi!..

BRISSET.

J'avais donné des ordres au domestique. On ne sait pas ce qui peut arriver un jour de crise ministérielle.

PINSAC.

Lourien, peut-être? Oh! sois tranquille! il ne viendra pas.

BRISSET.

Comment le sais-tu?

PINSAC.

Il connaît trop ce qui l'attend. Rappelle-toi ce que tu

nous as dit hier, à la Chambre, la façon dont tu l'éconduirais s'il avait le front de venir te demander ton concours... Eh bien, j'ai rapporté tes propos à un ami de Lourien, et à l'heure actuelle, il doit être fixé... Il ne viendra pas ici chercher son paquet.

FABREGANT, bas à Lucienne.

Autre gaffeur...

PINSAC.

N'ai-je pas bien fait?

BRISSET.

Si fait, tu as bien fait, tu as certainement bien fait... Quoique... je ne sais pas si tu as bien fait... Je n'aurais pas été fâché qu'il vienne le chercher ici, son paquet. Il aurait mieux valu lui laisser faire cette fausse démarche... Tu as peut-être eu tort. D'autant plus que, je ne t'en fais pas un reproche, mais je ne t'avais chargé de rien... Mais c'est un peu extraordinaire, ces façons-là!... On parle librement devant ses amis politiques, on s'abandonne... Ils colportent vos paroles à droite et à gauche, si bien qu'elles prennent une autre signification.

PINSAC.

Je suis toujours d'accord avec toi et je m'incline devant ton avis, mais je ne vois pas l'utilité qu'il y a à ce que tu aies un entretien avec Lourien. Il y a eu, il n'y a pas longtemps, entre Lourien et Rablot une entrevue qui montre que nous sommes irréconciliables, et Rablot est en ce moment le chef de notre parti.

BRISSET.

Le chef! le chef!... Mais nous ne sommes pas un troupeau!

PINSAC.

La discipline...

BRISSET.

La discipline n'est pas la servitude.

PINSAC.

Ce n'est pas sûr que Lourien ne vienne pas. On ne lui a peut-être pas répété encore tes paroles, ou peut-être feindra-t-il de ne pas les connaître...

On entend sonner. Silence.

BRISSET, négligemment.

On a sonné.

PINSAC.

C'est peut-être lui?

BRISSET.

Fabregant, et vous, mademoiselle, laissez-nous.

FABREGANT, à Lucienne.

Il nous renvoie, ce n'est pas gentil. Pour une fois qu'il est amusant à voir.

Ils sortent.

BRISSET.

Pourvu que mon animal de domestique ne fasse pas encore une fois une bêtise!

Le domestique entre, remet une carte à Brisset.

BRISSET, sursautant.

Tiens! c'est Rablot.

PINSAC.

Qu'est-ce qu'il veut?

BRISSET.

Nous allons voir. (Au domestique.) Faites entrer ce monsieur et dites-lui d'attendre quelques instants. (A lui-même.) Qu'est-ce qu'il me veut?

Il sort précédé de Pinsac. Un instant après, Rablot et Gaston entrent par le fond.

## SCÈNE V.

### RABLOT, GASTON.

GASTON.

Alors, mon oncle, j'écoute avec impatience. Tu m'as promis de me dire ce que nous venons faire ici.

RABLOT.

Nous venons faire l'ange gardien, empêcher Brisset de succomber à la tentation, au cas où on lui proposerait de faire partie d'une combinaison Lourien.

GASTON.

Je ne croyais pas que Brisset fût ministrable.

RABLOT.

Moi, je n'aurais pas l'idée de lui confier un portefeuille. Ce n'est pas un modéré pour ministère modéré. C'est ce qu'on appelle un modéré transfuge pour ministère avancé. Seulement, il faut l'empêcher à toutes forces d'entrer dans un ministère d'extrême-gauche. Il dispose d'une douzaine de voix, et cela ferait une majorité au cabinet Lourien. Oui, il a bien douze ou quinze voix. Les députés de son département, de quelques régions voisines, et trois ou quatre autres qui voyagent sur sa ligne et avec qui il fait des parties de bridge en chemin de fer. Le bridge crée des liens plus solides que n'importe quelles idées. On veut bien se séparer d'un ami politique : on ne veut pas perdre un partenaire. Ajoute à cela que sa situation de fortune lui a créé au Parlement quelques bonnes relations.

GASTON.

Il est riche?

RABLOT.

Très.

GASTON.

Une fortune de bon aloi?

RABLOT.

Elle remonte à son grand-père.

GASTON.

Alors il n'y a plus rien à dire...

## SCÈNE VI

LES MÊMES, BRISSET.

BRISSET, entrant.

Bonjour, mon cher Rablot.

RABLOT.

Bonjour, mon ami. Vous connaissez mon neveu qui me sert de secrétaire?

BRISSET.

Un futur chef de cabinet.

RABLOT.

Dieu sait quand! Enfin, pas pour le moment, toujours!... Mon cher Brisset, j'arrive tout de suite au fait... Vous savez les dernières nouvelles?

BRISSET.

De la crise? Non. Je vous dirai que j'ai travaillé toute la matinée à mon rapport des chemins de fer. (Négligemment.) Où ça en est-il.

RABLOT.

Lourien se démène. D'après sa dernière entrevue avec le président, il sent le besoin de «panacher» un peu le ministère, et d'y appeler un ou deux modérés. On m'a dit que votre nom avait été prononcé. Vous n'en saviez rien?

BRISSET.

Pas du tout, et j'avoue que j'étais loin d'y penser.

RABLOT.

Je ne viens pas vous dire de ne pas accepter; je ne me permettrais pas de vous faire une recommandation si injurieuse... Mais ne trouvez-vous pas qu'il serait bon que ceux qui peuvent être pressentis s'entendissent pour arrêter ensemble une formule de refus.

BRISSET.

Oui! une formule de refus!

RABLOT.

Qui serait communiquée à la presse!

BRISSET.

Ah! oui! vous en voyez la nécessité?

RABLOT.

Ce serait l'occasion de faire un manifeste...

BRISSET.

Oui. Est-ce bien utile? D'une façon générale, ne vaut-il pas mieux laisser à chacun de nous sa liberté d'action?

RABLOT.

Vous auriez raison, Brisset, si nous n'avions avec nous que des partisans absolument sûrs comme vous, par exemple. Mais nous pouvons le dire entre nous, il y a certains de nos collègues qui ne seraient pas insensibles à l'appât d'un portefeuille...

BRISSET.

Oui, oui. Comment peut-on être tenté par cela? Je ne sais pas si je serai jamais ministre, mais j'irai là comme un patient, la corde au cou, et il faudra bien qu'on m'affirme que c'est pour le bien...

RABLOT.

Pour le bien du parti.

BRISSET.

... Oui, pour le bien de la République...

RABLOT.

On vous le dira, Brisset, on vous le dira.

BRISSET.

On n'aura peut-être pas tort. On ne doit pas songer qu'à soi. On peut se dire qu'une fois au pouvoir, on ne sera pas mal placé pour aider au succès de ses idées, ou pour empêcher le triomphe des idées adverses. Le rôle d'un modéré, au sein d'un ministère avancé, ne serait peut-être pas négligeable.

RABLOT.

Comment, Brisset! C'est vous qui tenez ce langage? Vous qui nous avez toujours prêché la solidarité!

BRISSET.

La solidarité, la solidarité doit être un soutien, elle ne doit pas être une entrave. Je ne sais plus qui a dit cela?

RABLOT.

Quelqu'un qui avait envie de lâcher son parti. Non, Brisset, notre rôle est tout tracé. Laisser les radicaux former à eux tout seuls un ministère qui n'a aucune chance de durer. Leur majorité est fragile, ne la renforçons pas. Et puis, il y a la question de l'impôt sur le revenu, qui est au programme de Lourien. Un modéré ne peut accepter ça. Mais ce n'est pas à vous qu'il faut dire ces choses, à vous qui, maintes fois avec une compétence financière si remarquable, nous avez montré, en des expressions saisissantes, les dangers de l'impôt sur le revenu...

BRISSET.

Oui, oui! Mais n'ai-je pas trop insisté sur ces dangers?

RABLOT.

Vous le regrettez sans doute aujourd'hui?

BRISSET.

Mon cher Rablot, vous saurez que je ne regrette jamais rien de ce que j'ai pu prononcer, même si par la suite j'ai l'air de me contredire. Mais le jour où je vous ai montré les arguments contre l'impôt, peut-être n'ai-je pas envisagé suffisamment l'autre face de la question. Peut-être ne me suis-je pas suffisamment placé, moi, l'élu de la démocratie, au point de vue démocratique, et ne me suis-je pas penché, comme il convenait sur les petites gens.

RABLOT.

Le vent qui souffle à gauche vous penche brusquement sur eux.

BRISSET.

Que voulez-vous dire par là, Rablot?

RABLOT.

Que vous voulez tâter du pouvoir, Brisset!

BRISSET.

Moi? Moi?

RABLOT.

Oui, vous, vous!

BRISSET.

Pour un homme qui passe pour connaître ses semblables, votre psychologie est bien en défaut. Il n'y a pas d'ailleurs que votre psychologie qui fasse fausse route. Permettez-moi de vous le dire, depuis quelque temps, nous stationnons, nous faisons frein. Et à force de freiner, nous faisons machine arrière.

RABLOT.

Et vous voulez que l'on vous laisse aller de l'avant!

BRISSET.

Je ne veux et ne souhaite qu'une chose . un peu de liberté de mouvements.

RABLOT.

Alors quoi? Si on vous offre un portefeuille, vous l'accepterez?

BRISSET.

Je refuserai certainement... C'est infiniment probable...

RABLOT.

Vous accepterez!

BRISSET.

Il n'est pas question d'accepter ou de refuser. Il ne s'agit pour moi que d'être libre. L'heure est très grave.

RABLOT.

C'est le moment d'abandonner son chef!

BRISSET.

C'est le moment de se déployer en tirailleurs pour le salut du parti.

RABLOT.

Alors plus de mot d'ordre?

BRISSET.

Du moment que je discute le mot d'ordre, ma conscience m'interdit de l'accepter.

RABLOT.

Vous rompez donc avec nous?

BRISSET.

Je n'ai pas prononcé le mot de rupture. Je ne romps aucunement avec mes collègues du parti. S'ils com-

prennent comme moi qu'ils sont dirigés d'une façon imprudente, ils me suivront. Et l'avenir nous dira bien...

RABLOT.

Quand le présent nous donne tort, on ne risque rien de faire appel à l'avenir!

BRISSET.

Moi, je l'attends avec confiance!

Il s'en va fièrement du côté de son bureau. Il s'y appuie, les bras croisés, non sans un certain souci de l'attitude.

GASTON, bas, à Rablot.

Tu l'as bien démasqué.

RABLOT, bas.

C'est peut-être maladroit ce que j'ai fait là, mais c'est mon défaut en politique... Je m'emballe, je m'emballe et j'ai tort... Enfin, tant pis! Adieu, Brisset.

BRISSET.

Adieu, Rablot.

Sortent Rablot et Gaston.
Brisset va à la porte de gauche.

## SCÈNE VII

### BRISSET, PINSAC, FABREGANT.

BRISSET, à Pinsac et à Fabregant.

Arrivez un peu! (Ils entrent.) Mes chers amis, il vient de se passer quelque chose qui m'a fait rudement plaisir : j'ai rompu avec Rablot...

PINSAC.

Rompu?

FABREGANT

Rompu avec Rablot?

BRISSET.

Et je me sens heureux et vraiment satisfait dans ma conscience. Je me suis séparé d'un homme qui est un homme néfaste... vous entendez, néfaste... Le parti modéré, avec lui, court à sa ruine... Sous prétexte d'attachement à nos idées, nous restions avec des gens qui nous entraînaient en arrière, qui nous entraînaient sans que nous nous en doutions... Ce ne sont pas des modérés, ce sont des réactionnaires. Il fallait s'émanciper. Je m'émancipe!... Tu es content, mon vieux Pinsac?

PINSAC.

Attends, je ne comprends pas encore. Tu sais que je te suis toujours dans tes évolutions... Mais je te suis à une certaine distance.

BRISSET.

Ce n'est pas une évolution... Moi, je n'ai pas évolué... C'est plutôt eux, c'est Rablot et son entourage qui ont évolué, et en arrière!

PINSAC.

Mais enfin, tu te maintiens toujours dans ton programme? Toujours pas d'impôt sur le revenu? Tu sais qu'ils n'en veulent pas chez nous?

BRISSET.

Certainement, voyons! Seulement, il faut étudier la question. Une algarade comme celle-là, ça déchire pour moi bien des voiles... On a tort de ne parler de ces choses-là qu'avec des gens de son parti.

FABREGANT.

On s'approuve trop entre soi; on ne voit pas le pour ou le contre...

BRISSET.

Je n'ai jamais causé de ça amicalement avec des radicaux... C'est pour cela que je n'aurais pas été fâché

d'avoir une entrevue avec Lourien... Il avait vraiment songé à venir me voir, tu sais? C'est Rablot qui me l'a dit tout à l'heure... Mais ce qui m'effraye, ce sont ces ragots qu'on lui a faits, par ta faute, et qui vont l'empêcher de venir ici.

PINSAC.

Ah! ça, c'est embêtant, par exemple...

FABREGANT.

Qui pourrait-on charger de rétablir les faits là-dessus?

BRISSET.

Je ne sais pas. La personne même à qui Pinsac a fait ces potins...

PINSAC.

Je ne sais pas où la trouver...

FABREGANT.

Eh bien, monsieur Pinsac qui est si dévoué pourrait très bien parler à Lourien... sans dire, naturellement, que le patron l'envoie... Une idée qui lui aura passé... Lourien en croira ce qu'il voudra...

PINSAC.

Moi je veux bien. Mais c'est bien entendu : on incline à gauche?

BRISSET.

Qui est-ce qui te parle de cela? On laisse venir à nous tous les gens de gauche.

FABREGANT, à lui-même.

En allant les chercher.

PINSAC.

Mais ce n'est pas tout ça. Où vais-je trouver Lourien? Il court Paris en ce moment pour trouver sa combinaison! (On sonne.) C'est certainement lui.

BRISSET.

Mais non, mais non!

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est un tout jeune monsieur journaliste qui voudrait parler à monsieur.

BRISSET.

Faites entrer.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, CAMUS.

PINSAC.

Tiens! Camus! Il va nous dire où est Lourien.

CAMUS.

Lourien? Oh bien! il doit être rentré chez lui, pour jouir d'un repos bien gagné.

BRISSET.

Il a terminé ses négociations?

CAMUS.

Comment? Vous n'êtes pas au courant? Il les a rompues, au contraire...

PINSAC.

Rompues?

CAMUS.

Ce n'est plus lui qui est chargé de former le cabinet. Le groupe des Indépendants a flanché. Le Président de la République est d'avis maintenant que le vote ne donne pas une orientation à l'extrême-gauche.

PINSAC.

Ah! ah!

CAMUS.

Il a fait appeler Rablot il y a dix minutes.

PINSAC.

Rablot?

CAMUS.

Et Rablot accepte.

PINSAC.

Rablot accepte?

CAMUS.

Le groupe des Indépendants marche avec lui... comme un seul indépendant. Rablot va constituer un ministère purement modéré... Hé bien, je vous quitte! Je venais chercher des tuyaux et c'est moi qui vous en donne! Au revoir, monsieur Brisset, au revoir, messieurs!

Il sort. Un silence.

## SCÈNE IX

LES MÊMES moins CAMUS, puis MADAME BRISSET.

BRISSET, avec effort.

Eh bien, tant mieux, mes amis. Ce sont les modérés qui triomphent. Réjouissons-nous.

MADAME BRISSET, entrant.

Qu'est-ce que vous avez tous, là? Comme vous êtes silencieux! Quelles nouvelles? Est-ce que le ministère Lourien est constitué?

BRISSET, bas.

Non, Lourien a renoncé.

MADAME BRISSET.

Et qui est chargé maintenant de constituer le cabinet?

Un silence.

FABREGANT, d'un ton éteint.

Rablot.

MADAME BRISSET, joyeusement.

Rablot? (A Brisset.) Hé! mais dites donc! Hé! mais dites donc! Tu vas peut-être... (A Pinsac.) Il va peut-être?...

PINSAC.

Non.

MADAME BRISSET.

Comment non? Ton ami Rablot? Vous qui êtes si d'accord?

BRISSET.

Nous ne sommes pas tout à fait d'accord.

MADAME BRISSET.

Mais tu es content qu'il soit au ministère?

BRISSET.

Oui... On ne sait jamais... On ne sait jamais si c'est un bien ou si c'est un mal... Ah! je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui... J'ai mal à la tête... Ça ne va pas. (On sonne.) Et voilà qu'on sonne. Un journaliste encore?... Venez par là. Si c'est un journaliste, je lui ferai dire que je n'y suis pas. (Avec explosion.) Ces histoires de politique! Ces tripotages, ces intrigues! Ces marchandages louches. Ah! quelles illusions on se fait! On arrive de sa province plein de zèle et de chaleur, prêt à s'immoler pour la République, et personne n'en parle et personne ne vous parle du pays!... Je suis las, écœuré, à bout! Allons, venez par là...

Ils sortent à gauche.

## SCÈNE X

### RABLOT, GASTON.

RABLOT, entrant avec Gaston, au domestique.

Dites que je suis là. Annoncez monsieur Rablot. Je voudrais voir monsieur Brisset, tout de suite.

Le domestique sort à gauche.

GASTON.

Mon oncle, je ne te comprends plus. Tu disais cet après-midi que tu n'avais jamais songé à offrir un portefeuille à Brisset, et maintenant...

RABLOT.

Quand je t'ai dit cela, Brisset était un ami. Maintenant c'est un adversaire. Il faut en faire un allié. J'ai un besoin absolu de ses quinze voix.

## SCÈNE XI

### Les Mêmes, FABREGANT, BRISSET, PINSAC.

RABLOT, à Brisset.

Brisset, nous nous sommes quittés en mauvais termes... Je me suis emballé, selon ma mauvaise habitude... Je viens vous dire simplement que je compte sur vous pour les Travaux publics... Je ne vous demande pas si vous acceptez : nous avons besoin de vous... Un refus serait une désertion... C'est l'avis de Pinsac?

PINSAC.

Absolument.

RABLOT.

J'ai donné rendez-vous à nos amis ici. Toute ma combinaison est faite. Nous allons rédiger ensemble notre déclaration... Veuillez me faire mettre au net ce petit projet que j'ai préparé.

FABREGANT.

La dactylographe est par là... Lucienne! (A lui-même.) Elle écrira tout ce qu'on voudra avec sa machine à écrire...

Il sort.

## SCÈNE XII

LES MÊMES, MADAME BRISSET.

MADAME BRISSET, entr'ouvrant la porte.

Bonjour, monsieur Rablot...

RABLOT, s'inclinant.

Madame!

BRISSET, à sa femme.

Si tu savais ce qui m'arrive... Ma pauvre femme, me voilà ministre des Travaux publics...

RABLOT.

Maintenant, Brisset, nous avons à parler ensemble de l'impôt sur le revenu. Nous pourrions... sous forme d'allusion... en rédigeant le programme...

BRISSET.

A aucun prix, mon cher! Nous sommes un ministère modéré.

---

# LA GLOIRE AMBULANCIÈRE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée le 10 mai 1913,
au Théatre de la Comédie des Champs-Élysées.

## PERSONNAGES

| | |
|---|---|
| EDOUARD, mari de la malade. . . | MM. Dumény. |
| ROBERT, frère de la malade . . . | H. Beaulieu. |
| SAGINET, cousin d'Edouard. . . . | Arvel. |
| CHARLES, cousin d'Edouard . . . | Herman. |
| DOCTEUR LEHASQUET. . . . | Gorieux. |
| ALPHONSINE, tante de la malade. | Mmes J. Darcourt. |
| MADAME LE BLEU, mère d'Edouard. | Miller. |
| CLARA, belle-sœur de la malade. . | Madeleine Lyrisse. |
| LA BONNE . . . . . | Catherine Fontenay. |
| DOCTEUR HERCHET. . . . . | R.-L. Fugère. |

# LA
# GLOIRE AMBULANCIÈRE

---

La scène est à Paris, dans un salon assez bien meublé. Au fond, une porte donnant sur la chambre de la malade. A gauche, porte de la salle à manger; à droite, porte donnant sur l'antichambre.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LA BONNE, puis MADAME LEBLEU.

LA BONNE, sortant de la porte du fond.

Madame dort.

MADAME LEBLEU.

Mon fils est près d'elle?

LA BONNE.

Oui, monsieur est auprès d'elle. Le médecin y est aussi. Il y a donné un carmant.

MADAME LEBLEU.

Un calmant?

LA BONNE.

Oui, un carmant... Dès qu'elle sera réveillée, que le médecin a dit, on y prendra sa température. On y a déjà pris une fois, vous savez, madame : cinquante-neuf degrés, qu'elle avait!

MADAME LEBLEU.

Cinquante-neuf degrés?

LA BONNE, tendant le thermomètre.

C'est encore marqué ici.

MADAME LEBLEU, regardant le thermomètre.

Trente-neuf degrés, voyons! C'est bien suffisant!

LA BONNE, secouant le thermomètre.

Je ne suis pas capable de faire descendre ce machin là.

MADAME LEBLEU.

Donnez-moi ça. (Elle prend le thermomètre et le secoue). J'étais tranquille chez moi, mon Dieu! à mille lieues de m'attendre à ça... A quelle heure est-ce arrivé?

LA BONNE.

Ce matin, madame, à six heures. Et voilà qu'il est bientôt onze heures. Donc, je descends sur les six heures et demie, j'entends du bruit dans la cuisine : ça peut pas être la cuisinière, jamais elle ne descend à si bonne heure... J'ouvre la porte de la cuisine, et qu'est-ce que je vois? Monsieur qui était en train de faire chauffer des linges... « Je vous ai sonnée au sixième », qu'il me dit. La sonnette ne marche pas; on l'a « rarrangée » trois fois, il faudrait remplacer le fil : il est pourri perdu. Alors, pour vous finir, je demande à monsieur ce qui arrive. Il me répond que madame a très mal dans le ventre... Je me suis trottée tout de suite chez le docteur...

MADAME LEBLEU.

Quel docteur?

LA BONNE.

Le docteur Lehasquet.

MADAME LEBLEU.

Ah! toujours ce petit docteur de rien du tout!

LA BONNE.

Oh! il est savant, madame!

MADAME LEBLEU.

Il n'a aucune clientèle, je l'ai dit assez souvent à mon fils et à ma belle-fille.

LA BONNE.

Madame, je vas m'en retourner dans la chambre, au cas que monsieur le médecin aurait besoin de moi... Mais devant ça, il faut que je dise à la cuisinière d'entretenir le feu dans la salle à manger.

MADAME LEBLEU.

Pourquoi du feu dans la salle à manger?

LA BONNE.

Parce qu'il y a déjà deux personnes qui sont là; c'est plus grand qu'ici, n'est-ce pas? Alors pour ne pas encombrer, j'ai fait entrer dans la salle à manger monsieur Robert, le frère de madame, et monsieur Saginet, le cousin de monsieur.

MADAME LEBLEU.

Faites-moi le plaisir de leur dire de venir ici. Ce n'est vraiment pas la peine d'entretenir du feu dans toutes les pièces.

LA BONNE.

Bon, madame. Il faudra tout de même qu'il fasse chaud dans la salle à manger au moment du déjeuner Il est vrai que, dans cette bagarre, on se demande quand et comment on déjeunera.

Elle va dans la salle à manger, à gauche, au moment où Édouard entre par la porte du fond.

## SCÈNE II

### MADAME LEBLEU, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, sortant de la chambre.

Ah! ma pauvre maman! quelle nuit, si tu savais quelle nuit j'ai passée!

MADAME LEBLEU.

Mon pauvre petit! (Elle l'embrasse.) La bonne me disait que ça n'avait commencé qu'à six heures.

ÉDOUARD.

Oui, maman, seulement, nous nous étions couchés à deux heures et demie.

MADAME LEBLEU.

Elle avait souffert jusque-là.

ÉDOUARD.

Mais non, nous avions été souper.

MADAME LEBLEU.

Ah! tu m'en diras tant! Si elle va se donner des indigestions!

ÉDOUARD.

Comme tu y vas! Se donner des indigestions! Elle n'a pour ainsi dire rien pris.

MADAME LEBLEU

Enfin elle a tout de même mangé quelque chose?

ÉDOUARD.

On a servi un peu de caviar, elle y a à peine touché; de la langouste, elle en a pris un petit morceau; de la salade de pommes de terre, deux ou trois cuillerées à peine; un rien de viande froide et du fromage.

MADAME LEBLEU.

Il y a de quoi se charger l'estomac. Moi, je peux tomber malade d'une façon on d'une autre, mais je n'attraperai jamais d'indigestion en allant souper.

ÉDOUARD, légèrement impatienté.

Oui, maman, je sais que tu ne vas pas souper. Mais, qu'est-ce que tu veux! Nous allons souper quelquefois... Et nous ne nous en sommes jamais mal trouvés.

MADAME LEBLEU.

La preuve!

ÉDOUARD.

Enfin, tu sais bien que c'est une chose qui remonte à plus loin que ça. Elle ne veut pas se soigner. Elle n'a pas... d'habitudes régulières. En dépit des laxatifs, voilà six jours... Je me tuais à lui répéter qu'il faut faire attention à ça, que c'est d'une importance capitale, et que ça finirait par lui jouer un mauvais tour.

MADAME LEBLEU.

Alors, elle a des douleurs violentes dans le ventre?

ÉDOUARD.

Oui, je crois que c'est le gros intestin, seulement on ne peut pas savoir au juste : le ventre est ballonné. Le docteur a toutes les peines du monde à la palper, il ne peut pas se rendre compte.

MADAME LEBLEU.

C'est un âne, ton docteur!

ÉDOUARD, nerveux.

Ce n'est pas exact. Je t'en prie, maman, je le connais et je sais parfaitement ce qu'il vaut. Je voudrais bien que tu me dises ce qu'on peut faire quand le ventre est ballonné. Quelle heure est-il?

MADAME LEBLEU.

Il est bientôt onze heures.

ÉDOUARD.

Je n'ai rien pris ce matin.

MADAME LEBLEU.

Eh bien, fais-toi servir quelque chose.

ÉDOUARD.

Je ne serais pas capable d'avaler une miette. (Il va s'asseoir, accablé, sur un canapé au fond.) Moi qui ne peux pas supporter de ne pas me laver en me levant, je ne me suis pas lavé, et, ce qu'il y a de plus fort, c'est que je n'y pense même pas. (Il se lève.) Onze heures! il va falloir envoyer quelqu'un chez le docteur!

MADAME LEBLEU.

Tu penses à faire venir un docteur en consultation?

ÉDOUARD.

J'ai demandé au médecin, là, avec des ménagements, tu penses...

MADAME LEBLEU.

Des ménagements! des ménagements!... Il doit bien se rendre compte qu'il ne suffit pas pour un cas grave...

ÉDOUARD, impatienté.

Enfin j'ai tenu à le ménager tout de même. Je lui ai dit : « Docteur, nous avons parfaitement confiance en vous... »

MADAME LEBLEU.

Ce n'est pas vrai.

ÉDOUARD.

Je le lui ai dit tout de même... « Nous avons parfaitement confiance en vous, mais nous voulons tranquilliser la famille... » Alors il m'a répondu tout de suite :

« Très volontiers; faites venir qui vous voudrez en consultation. » Je lui ai dit : « Docteur, c'est à vous d'indiquer la personne dont vous voudriez avoir l'avis. » Alors, il m'a nommé le docteur Herchet, et il a paru très satisfait.

MADAME LEBLEU.

Je te crois, ces petits docteurs-là ne demandent que ça. Il ne faut pas t'imaginer que ça les ennuie d'appeler un grand docteur en consultation. Ils rendent des services à des gros bonnets et il y en a qui ont l'habitude de se faire payer le même prix que le docteur célèbre à qui on demande son avis... D'ailleurs, tu me feras le plaisir de lui payer, à lui, sa visite ordinaire...

ÉDOUARD.

Je me conformerai aux usages. (Avec émotion.) Ce n'est pas le moment... quand cette pauvre petite est en danger... (Il pleure.) d'agiter des questions de gros sous.

MADAME LEBLEU

Elle n'est pas en danger, sans cela, le docteur aurait dit tout de suite d'envoyer une dépêche à sa mère qui est à Wiesbaden...

ÉDOUARD.

Eh bien, maman, quand je lui ai parlé d'envoyer une dépêche, il n'a dit ni oui ni non... Il m'a dit simplement : « Attendez à ce soir... » Que dois-je faire à ce sujet? Faut-il que je télégraphie? J'ai peur de causer une émotion terrible à ma belle-mère.

MADAME LEBLEU.

Eh bien, c'est sa fille. Nous sommes tous ici dans l'inquiétude, elle doit avoir sa part de nos soucis.

ÉDOUARD, tombant assis.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

MADAME LEBLEU, secouant le thermomètre.

Je ne peux pas faire descendre ce machin-là.

ÉDOUARD.

Attends. Il faut donner un coup sec. (Il prend le thermomètre et le secoue. A Saginet, qui entre.) Bonjour, Aristide!...

## SCÈNE III.

LES MÊMES, SAGINET, ROBERT, puis ALPHONSINE, puis CLARA et CHARLES.

SAGINET.

Je ne vais peut-être pas pouvoir rester. J'ai des rendez-vous au magasin.

ÉDOUARD, sans l'écouter, à Robert qui entre.

Ah! mon pauvre Robert! Ta sœur est bien malade!

ROBERT.

Calme-toi! Calme-toi!

ÉDOUARD.

Que dois-je faire avec ta mère? Faut-il lui envoyer une dépêche à Wiesbaden?

ROBERT.

Il vaut peut-être mieux attendre. Si on effraie maman... si on la fait revenir et si ce n'est rien...

ÉDOUARD, pénétré.

Ah! je voudrais bien la voir revenir pour rien et je supporterais joyeusement ses reproches! (Prêtant l'oreille.) Qui est-ce qui vient encore? Oh! moi, ça me fait mal de voir du monde. (A Saginet et à Robert.) Des proches, des amis comme vous, ça va encore.

ROBERT.

Ça doit être ma tante Alphonsine.

ÉDOUARD.

Je vais lui demander si je dois envoyer la dépêche.

Entre Alphonsine.

ALPHONSINE, serrant les mains et saluant de la tête, elle est très essoufflée.

Eh bien? Qu'est-ce qui arrive?

ÉDOUARD.

Ah! si nous savions au juste! Ma femme a été prise d'une crise dans le ventre ce matin à six heures; le médecin ne se prononce pas. Elle a le ventre ballonné...

ALPHONSINE.

Quel médecin?

ÉDOUARD, timide.

Le docteur Lehasquet.

ALPHONSINE.

Votre petit docteur!

MADAME LEBLEU.

Tu vois? Je ne le lui fais pas dire : « Votre petit docteur! »

ÉDOUARD, avec empressement.

Je vais faire venir quelqu'un en consultation, le docteur Herchet.

ALPHONSINE.

Qui est-ce qui vous l'a indiqué?

ÉDOUARD.

Mon médecin.

ALPHONSINE, nettement.

Vous ne pouvez pas faire venir Herchet. Vous allez vous mettre mal avec tante Rosalie. Elle ne peut pas

souffrir le docteur Herchet depuis qu'il n'a pas voulu se déranger pour son petit garçon...

ÉDOUARD, irrité.

Mais enfin, c'est insensé! Nous nous trouvons en présence d'une maladie peut-être mortelle et on discute ces misérables questions d'amour-propre! On m'a indiqué le docteur Herchet, je prendrai le docteur Herchet. (Énergique.) C'est mon devoir de faire appel à l'homme que l'on me désigne comme étant le plus capable et le plus fort.

ALPHONSINE.

Oh! mais, mon Dieu! faites ce que vous voulez. Je ne dis plus rien. Tenez, je vais rentrer chez moi. Robert me tiendra au courant, heure par heure, de ce qui se passera chez la malade.

MADAME LEBLEU, à Édouard, à mi-voix.

Retiens-la.

ÉDOUARD.

Ah! non, par exemple!

MADAME LEBLEU.

Tu verras que si tu ne la retiens pas, ta femme t'en voudra.

ÉDOUARD.

Je lui expliquerai ce qui s'est passé. Elle me donnera raison.

MADAME LEBLEU.

Retiens-la, mon petit, ça vaut mieux!

ÉDOUARD, avec héroïsme.

Ma tante, excusez-moi. Je vous demande pardon. Faites-moi le plaisir de rester.

ALPHONSINE.

Je reste parce que ma sœur est à Wiesbaden et qu'elle ne me pardonnerait pas d'abandonner ma

nièce... (A Édouard, ironiquement.) Est-ce qu'il est permis d'entrer dans la chambre?

EDOUARD.

C'est qu'elle dort en ce moment.

ALPHONSINE, même ton.

Bon! Bon! J'attendrai.

ÉDOUARD, à Madame Lebleu.

Oh! maman! ce qu'elle m'agace! Tu sais, ce qu'elle m'agace!

MADAME LEBLEU.

Tais-toi! tu lui diras son fait une autre fois.

ÉDOUARD.

Non, parce que ma colère sera tombée...

SAGINET, s'approchant d'Alphonsine.

Je suis le cousin d'Édouard, madame. J'ai eu l'avantage de vous être présenté il y a trois ans au mariage... C'est un bon petit ménage... Pourvu que ça ne soit pas grave... (Regardant sa montre.) Malheureusement, je ne pourrai pas rester longtemps, je crois que je vais être obligé de m'en aller, j'ai du monde qui m'attend au magasin... (Alphonsine hoche la tête et le quitte. Il va doucement à madame Lebleu.) Je disais que j'avais peur de ne pouvoir rester longtemps ici. J'ai du monde qui m'attend au magasin. (Madame Lebleu hoche la tête et le quitte. Il va à Édouard, qui ne le laisse pas parler, lui tape simplement sur l'épaule et s'éloigne. A Robert.) Je crois que si je m'en vais dans un instant, on comprendra que je n'ai pas pu faire autrement... Vous savez, quand on est dans le commerce...

Robert lui tape sur l'épaule et s'éloigne. Entre Clara.

CLARA, à Édouard, qu'elle embrasse.

Bonjour, frère. Bonjour, maman... Bonjour, madame... Bonjour, Robert...

ROBERT, qui s'est levé avec empressement.

Bonjour, Clara... comment va votre mari?

CLARA.

Il va bien.

ROBERT.

Nous n'aurons pas le plaisir de le voir?

CLARA.

Non, il est à Lille.

ROBERT, à demi-voix.

Ah! bon! bon!... On ne se voit plus. Vous n'avez pas repris votre jour? (Clara fait non de la tête.) J'ai tellement de choses à vous dire...

CLARA.

Oui, oui, je les connais, les choses que vous avez à me dire... Et je vous en fais grâce...

ROBERT.

Allons tous les deux dans la salle à manger. On sera mieux.

CLARA.

Restez tranquille. A quelle heure votre sœur a-t-elle eu mal?

ROBERT, très rapidement, à mi-voix.

Ce matin, à six heures. On n'est pas rassuré. Le médecin ne peut pas la palper, elle a le ventre ballonné... On va demander un docteur en consultation. (Silence.) Venez dans la salle à manger avec moi.

CLARA.

Non, certainement.

ROBERT, suppliant.

Si!... Venez dans la salle à manger avec moi!

CLARA.

Mais non, vous avez été trop mal élevé l'autre jour.

Et puis, vous n'avez pas honte de faire la cour aux femmes quand votre sœur est si souffrante?

ROBERT.

Ça n'est pas grave... Je suis sûr que ce n'est rien... Allons donc causer gentiment dans la salle à manger. Ici, c'est insupportable.

ÉDOUARD, s'approchant.

Robert, mon vieux, il faut que tu ailles chez le docteur Herchet que l'on voudrait avoir en consultation.

ROBERT, ennuyé.

Bien! Bien! On pourrait peut-être y envoyer ton cousin Aristide.

ÉDOUARD.

Mais non, c'est un empoté. Il ne trouverait pas le docteur. Il lui courrait après jusqu'à ce soir...

ROBERT, avec un empressement forcé.

J'y vais... J'y vais... (Entre Charles.) Ah! tiens, voilà le petit Charles. Il est très adroit, lui, tout ce qu'il y a de plus malin... Moi, tu comprends, j'aime mieux rester ici, en cas de besoin...

ÉDOUARD, à Charles.

Charles, tu vas me rendre un service! (Lui serrant la main avec effusion.) Bonjour, mon petit Charles. Tu vas aller chercher le professeur Herchet. Je vais te donner son adresse.

CHARLES, très suffisant.

Je trouverai! Je trouverai!

ÉDOUARD.

Il vaut mieux que je te la donne. Ce sera plus vite fait.... Tu lui diras...

CHARLES, allant vers la porte.

Oui, oui...

ÉDOUARD, lui courant après.

Mais tu ne sais pas ce que tu vas lui dire. Tu lui diras que tu viens de la part du docteur Lehasquet et qu'on l'attend en consultation le plus tôt possible. Tâche de le ramener.

CHARLES.

Sois tranquille. Tu peux compter sur moi. C'est comme s'il était déjà là.

ÉDOUARD.

Tiens, voilà l'adresse.

Il lui tend un papier.

CHARLES.

J'aurais bien trouvé, tu peux être tranquille! (A Madame Lebleu.) Soyez tranquille! (A Alphonsine.) Ayez confiance en moi!

ÉDOUARD, secouant le thermomètre.

C'est effrayant ce que c'est difficile de faire descendre ça! J'ai beau donner un coup sec...

ROBERT.

Passe un peu ça. Tu n'as pas le truc. (Il secoue le thermomètre. Édouard s'éloigne. A Clara.) Je vais dans la salle à manger. Vous viendrez m'y rejoindre.

CLARA.

Homme insupportable!

Robert sort par la gauche.

ÉDOUARD.

Je vais voir si elle dort toujours et demander au docteur (A Madame Lebleu et à Alphonsine.) si vous pouvez entrer...

Il entre dans la chambre du fond au moment où Saginet va l'aborder. Saginet, inquiet, regarde sa montre et se rassoit.

MADAME LEBLEU.

Je ne sais pas ce qu'ils ont à être entichés de ce petit docteur de rien du tout.

ALPHONSINE.

Je n'en voudrais certainement pas pour soigner mon petit chien... Je leur ai dit bien des fois de prendre mon médecin à moi, le docteur Tostil, un homme de grande valeur, qui vous fait faire des régimes. Jamais de drogues. Pas charlatan du tout.

MADAME LEBLEU.

Moi, j'ai pour médecin... (Dans l'extase.) un homme extraordinaire, qui me soigne depuis trente ans, le docteur Borzade, rue de Clichy. C'est un homme qui se lève à quatre heures du matin. Il a haut comme ça de livres sur son bureau. Il est savant comme on ne l'est pas, et il n'arrête pas d'étudier. Mais, ce petit Lehasquet, il ne sait rien de rien, vous savez.

ALPHONSINE.

Il a dû passer ses examens par protection, et il a fait faire sa thèse de docteur par un pauvre diable du quartier latin. C'est connu.

Entre Lehasquet, venant de la chambre du fond.

## SCÈNE IV

### MADAME LEBLEU, ALPHONSINE, CLARA, LE DOCTEUR LEHASQUET.

MADAME LEBLEU.

Ma belle-fille dort toujours, docteur?

LE DOCTEUR LEHASQUET.

Elle est encore assoupie.

Il est entouré par Madame Lebleu, Alphonsine et Clara.

MADAME LEBLEU.

Docteur, vous savez, s'il y a danger, parlez-moi franchement pendant que mon fils n'est pas là.

ALPHONSINE.

A moi aussi, docteur. Je suis la tante de la malade mais j'ai beaucoup de sang-froid, il faut me parler.

CLARA.

Vous pouvez me parler. Je suis la belle-sœur de la malade et je ne suis pas une femmelette... Parlez-moi.

LE DOCTEUR LEHASQUET.

Mais, mesdames, je vous assure que je ne peux encore rien vous dire. La palpation est difficile.

ALPHONSINE, d'un air averti.

Elle a le ventre ballonné.

LE DOCTEUR LEHASQUET.

Justement. Tout est sensible. Allez vous prononcer dans ces conditions! Est-ce de la typhlite, de l'appendicite?

CLARA.

C'est peut-être simplement nerveux?

LE DOCTEUR LEHASQUET.

Nerveux! Nerveux! Qu'est-ce que cela veut dire, nerveux? Ce n'est qu'un mot qui n'explique rien... Va-t-elle nous faire une fièvre muqueuse? Va-t-elle nous faire une crise de paratyphus? Si je me trouvais en présence d'une appendicite certaine, j'essaierais des applications de glace. Il y a d'autres affections pour lesquelles le traitement à la glace est contre-indiqué.

CLARA.

Le docteur Herchet va peut-être nous le dire... Attendons le docteur Herchet...

LE DOCTEUR LEHASQUET.

Espérons surtout que jusqu'à son arrivée les muscles du ventre se relâcheront un peu et nous permettront

— à lui comme à moi — une palpation exacte. Pour le moment, mesdames, il n'y a qu'à attendre.

MADAME LEBLEU.

C'est bizarre, ces affections intestinales... Moi, j'ai surtout des rhumatismes à la jambe droite... On m'a recommandé le salicylate... (Le docteur ne répond rien.) Je crois que c'est bon, le salicylate, n'est-ce pas, docteur?...

LE DOCTEUR LEHASQUET.

C'est le médicament classique... Il a ses avantages comme il a ses inconvénients.

CLARA.

Moi, c'est drôle, je n'ai jamais eu de rhumatismes, mais j'ai quelque chose de plus curieux : une petite toux sèche tous les soirs pendant une heure, quelquefois davantage... Ce n'est pas que ce soit très douloureux, mais ça chatouille, ça chatouille, c'est gênant... J'ai été obligée de faire chambre à part pour ne pas empêcher mon mari de dormir... On m'a recommandé une chose qui, paraît-il, est très bonne : des gargarismes au menthol... Je crois que ça n'est pas mauvais, n'est-ce pas, docteur?

LE DOCTEUR LEHASQUET.

C'est un traitement qui me paraît judicieux, mais on ne peut guère se prononcer sans examiner la gorge. (Clara ouvre la bouche toute grande.)... Et il faut des réflecteurs et des instruments spéciaux.

ALPHONSINE.

Moi, heureusement, je n'ai pas de ces petits tracas-là. Et si je n'avais pas, de temps en temps, de l'urticaire, je serais parfaitement tranquille... (D'un ton enjoué.) Pour l'urticaire, pas de poisson, n'est-ce pas, docteur?

LE DOCTEUR LEHASQUET.

Le moins possible.

ALPHONSINE, minaudière.

N'y a-t-il pas un remède préventif qui vous permette de manger de bonnes choses sans risquer d'attraper de vilains boutons?

LE DOCTEUR LEHASQUET, un peu sèchement.

On n'en a pas encore trouvé, madame... Je vous demande pardon, mesdames, j'ai besoin de téléphoner. Je crois que c'est de ce côté-ci!

MADAME LEBLEU.

Oui, oui, c'est par là.

LE DOCTEUR LEHASQUET.

Au revoir, mesdames.

Il sort.

MADAME LEBLEU.

Il ne sait rien!

CLARA.

Si, il sait, mais il ne veut rien dire. Il ne veut pas donner de consultations pour rien.

ALPHONSINE.

Et pourtant, ce sont les seules qu'il ait l'occasion de donner.

## SCÈNE V

LES MÊMES, CHARLES, qui entre en coup de vent.

CHARLES, très agité.

Voici le docteur Herchet! il est chez un client, tout près. Et il sera ici dans cinq minutes, avec son auto. Je l'ai eu d'une façon épatante... Figurez-vous que

j'arrive chez lui. Son domestique me dit qu'il n'y est pas. « Où est-il? Je veux le savoir. » On m'indique le nom d'un client. J'arrive chez le client. « Il me faut le docteur! » Je le vois. Je lui dis ce qui est. Nous descendons ensemble. Il m'emmène dans son auto. L'auto le dépose chez un autre client, m'amène ici, et va le rechercher... Voilà qui a été un peu expédié! Où est Édouard, que je lui raconte ça?

MADAME LEBLEU.

Il est dans la chambre de sa femme. Je vais le prévenir.

ALPHONSINE.

Et vous entrez dans la chambre?

MADAME LEBLEU.

Mais oui, il faut bien que j'aille le prévenir.

ALPHONSINE.

J'y vais avec vous.

MADAME LEBLEU.

Ce n'est pas la peine que nous y entrions à deux.

ALPHONSINE.

Je tiens tout de même à voir ma nièce.

MADAME LEBLEU.

Bien! Bien!... Ce que j'en disais, c'était dans l'intérêt de la malade.

Elle entre dans la chambre suivie d'Alphonsine. A ce moment, Robert sort de la porte de droite, en agitant le thermomètre.

ROBERT, à Clara, à mi-voix.

C'est bien! Je vous retiens, vous!...

CHARLES, à Robert.

Je viens de ramener le docteur Herchet. Il est en train de donner des ordres à son chauffeur... Figurez-

vous que j'arrive chez lui : il n'y était pas ; le domestique ne voulait pas me dire chez quel client il se trouvait. Seulement, ça ne prend pas avec moi. J'ai fini par lui sortir les vers du nez. J'arrive chez le client. J'attrape mon docteur de force et je l'ai ramené dans son auto.

ROBERT.

Très bien, très bien! Mes félicitations.

CHARLES.

Je vais le guetter sur le palier.

Il sort par la droite.

## SCÈNE VI

ROBERT, CLARA, SAGINET, assis au fond.

ROBERT, à Clara, à mi-voix.

Vous allez venir par là avec moi.

CLARA.

Vous êtes ennuyeux, vous savez.

ROBERT.

Ou ce qui serait mieux, notre présence ici n'est pas nécessaire, n'est-ce pas? c'est que vous veniez tout bonnement avec moi jusque chez moi. C'est à deux pas.

CLARA.

Qu'est-ce que vous voulez que j'aille faire chez vous?

ROBERT.

C'est très important. Je suis en train de m'installer et il y a très longtemps que je voulais vous demander

— comme vous êtes une personne de beaucoup de goût — de me donner des conseils pour mon ameublement.

CLARA.

Voyons, nous n'allons pas nous en aller d'ici pendant que votre sœur est malade.

ROBERT.

Mais ce n'est pas si grave que ça.

CLARA.

Cette pauvre Berthe! elle n'est que ma belle-sœur, je l'aime comme une sœur.

ROBERT.

Ça n'a rien d'étonnant. Ainsi vous n'êtes pas ma belle-sœur et je vous aime plus qu'une sœur.

CLARA.

Oui, vous m'aimez surtout autrement.

ROBERT.

Mais non, je vous assure. J'ai pour vous beaucoup de tendresse et beaucoup de respect... Venez dans la salle à manger. Qu'est-ce que vous craignez? Je n'ai que des choses très convenables à vous dire.

CLARA.

Alors vous pouvez me les dire ici.

ROBERT.

Ici, il y a du monde. Ce qu'on dit n'a pas le caractère d'intimité que je souhaite, même pour des paroles très convenables. C'est curieux que vous ne me compreniez pas.

CLARA.

Mais si, je vous comprends.

ROBERT.

Vous ne croyez pas à ma sincérité.

CLARA.

Mais si, j'y crois... Ça lui a pris subitement. Avant, elle n'avait jamais rien eu... C'est curieux...

ROBERT, distraitement.

C'est curieux. Venez dans la salle à manger...

## SCÈNE VII

LES MÊMES, LA BONNE, puis ÉDOUARD, puis CHARLES, puis MADAME LEBLEU.

LA BONNE, sortant de la chambre.

Voilà une automobile. C'est bien possible que ça soye la sienne au docteur.

Elle sort par la droite.

ÉDOUARD, entrant par le fond, à Charles qui entre par la droite.

Voilà le docteur!

CHARLES.

Je te crois que voilà le docteur! C'est à moi que tu dois ça! Sans vouloir me donner de gants, ça n'a pas été commode... Il n'était pas chez lui, figure-toi. (Édouard essaie de s'éloigner, mais Charles le retient.) Je me trouve en présence d'un domestique dont il n'y avait rien à tirer. Comment je suis arrivé à savoir chez quel client il était, ça, c'est presque impossible à imaginer! Je l'ai cueilli, je l'ai pour ainsi dire porté dans son auto et je l'amène...

MADAME LEBLEU, sortant de la chambre.

Je n'ai jamais vu faire tant de bruit dans une chambre de malade que cette Alphonsine... Oh! je sors,

parce que je n'y tiens plus!... Elle est à se regarder dans la glace, à se mettre de la poudre... Elle ne peut pas voir une glace sans se mettre de la poudre.

ÉDOUARD.

Dis donc, maman, qu'est-ce qu'il faut que je donne au docteur?

MADAME LEBLEU.

Je ne sais pas, moi : il t'enverra sa note.

ÉDOUARD.

Non, il faut que je lui remette tout de suite un billet de cent francs.

MADAME LEBLEU.

Tu es fou? Un billet de cent francs?... Trente francs, c'est bien suffisant.

ÉDOUARD.

Non, il faut que je lui donne au moins cinquante francs... Ce qui m'ennuie, c'est que je n'ai pas de billet de cinquante francs. (Il regarde dans sa poche.) Je n'ai qu'un louis et six pièces de cent sous... Tu n'as pas de billet de cinquante francs?

MADAME LEBLEU.

Non, je n'ai pas d'argent sur moi.

ÉDOUARD, à Saginet.

Tu n'as pas de billet de cinquante francs sur toi?

SAGINET.

Non, je n'en ai pas... Je crains bien, tu sais, que je sois obligé de m'en aller, parce qu'il y a mon courrier qui m'attend à la maison...

ÉDOUARD.

Voilà le professeur Herchet!

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE DOCTEUR HERCHET.

LE DOCTEUR HERCHET, entrant.

Mon confrère Lehasquet n'est pas ici?

MADAME LEBLEU, CLARA et ÉDOUARD, s'approchant de lui en même temps.

Il est en train de téléphoner, docteur.

LE DOCTEUR HERCHET.

Ah! voulez-vous le faire prévenir que je suis ici?

ÉDOUARD, avec empressement.

Robert, vas-y donc!

CHARLES.

J'y vais! J'y vais!

Il sort par la droite.

ÉDOUARD, écartant madame Lebleu et Clara. Avec satisfaction

C'est moi qui suis le mari de la malade, docteur.

LE DOCTEUR HERCHET.

Très bien!

ÉDOUARD.

Figurez-vous que, cette nuit, ou plutôt ce matin, vers six heures, ma femme a été prise de douleurs...

LE DOCTEUR HERCHET.

Mon confrère va m'expliquer, monsieur.

Il se retourne du côté de madame Lebleu.

MADAME LEBLEU.

Je suis la belle-mère de la malade, monsieur.

ÉDOUARD, impatienté, derrière le docteur.

C'est bon! C'est bon!

CLARA.

La belle-sœur de la malade.

ÉDOUARD.

Ça va bien! ça va bien!

SAGINET, à Édouard.

Présente-moi, veux-tu?

ÉDOUARD, après un geste de refus, prenant son parti.

Mon cousin... monsieur Saginet...

LE DOCTEUR HERCHET, intéressé.

Monsieur est sans doute parent de monsieur Saginet, le conseiller d'Etat?

ÉDOUARD, vivement, écartant Saginet.

Non, non, aucun rapport. (Rapidement.) Monsieur est fabricant d'oiseaux pour chapeaux de dames... Mais voilà le docteur Lehasquet...

Entre Lehasquet, suivi de Charles.

## SCÈNE IX

### Les Mêmes, LEHASQUET.

LE DOCTEUR LEHASQUET, à Herchet.

Bonjour, mon cher maître. Voulez-vous que nous voyions tout de suite la malade?

LE DOCTEUR HERCHET.

Mais oui, mais oui, je suis là pour ça.

Ils se dirigent vers la chambre de la malade, suivis d'Edouard. Madame Lebleu va pour les suivre.

ÉDOUARD.

Maman, il vaut peut-être mieux que tu n'entres pas. Ça va faire beaucoup de monde dans la chambre.

MADAME LEBLEU.

Bien, bien! Mais alors, fais sortir Alphonsine!

ÉDOUARD.

Je vais lui dire de sortir : je ne sais pas si elle sortira.

Ils entrent dans la chambre.

CHARLES, à madame Lebleu.

S'il y a une opération urgente à faire, je me charge de tout. J'irai chercher une automobile, je retiendrai une chambre à la maison de santé... Comment a-t-on fait pour ne pas effrayer Irma à l'idée qu'il allait arriver un médecin en consultation?

MADAME LEBLEU.

Édouard a été très adroit. Il lui a dit que le docteur avait justement un de ses amis qui était venu le demander pour aller chez un autre malade en consultation, alors que Lehasquet en avait profité pour demander un avis à cet homme qui était un spécialiste des maladies d'intestins. Elle a très bien pris ça et a eu l'air de le croire. (A Clara.) Tu vois, il devait faire sortir Alphonsine, mais il ne lui a rien dit, j'en suis sûre. Et moi, qui suis la belle-mère de la malade, je ne suis pas dans la chambre pendant que les médecins y sont... De quoi est-ce que j'ai l'air?

Madame Lebleu va s'asseoir sur une chaise à droite de la scène. Clara suit, s'assoit à gauche. Robert s'assoit à côté d'elle

ROBERT, à mi-voix.

Vous n'êtes pas gentille. Je suis très malheureux à cause de vous... Ce n'est pas humain, ce que vous faites. On ne fait pas souffrir un homme comme ça. Venez jusque chez moi, vous verrez, j'ai besoin, besoin de vos conseils. Autrement, savez-vous ce qui arrivera? Je me meublerai sans goût et horriblement.

CLARA.

Je vous en prie! Vous me direz ça une autre fois,

mais ne me parlez pas comme ça, à mi-voix, maman va se demander ce que cela veut dire...

ROBERT.

Eh bien, écoutez, allons dans la salle à manger.

CLARA.

Mais non, mais non!

ROBERT.

Mais si! Mais si! Allons dans la salle à manger, sous un prétexte quelconque. Dites que vous allez téléphoner, et j'irai vous y rejoindre. Puisque vous ne voulez pas venir jusque chez moi, allons dans la salle à manger. Qu'est-ce que vous risquez?... Je veux vous parler simplement.

CLARA.

Oh! qu'il est embêtant! Allons, je vais aller dans la salle à manger, mais je vous assure que je n'y resterai pas plus de cinq minutes.

ROBERT.

Eh bien, oui, venez! venez!

Clara se lève. A ce moment, la porte du fond s'ouvre. Sortent les docteurs et Edouard derrière eux.

ÉDOUARD.

Voulez-vous venir par ici, messieurs? Tenez, si vous voulez, dans la salle à manger.

ROBERT.

Bon!

MADAME LEBLEU, s'approchant du docteur Herchet.

Est-ce que vous pensez qu'il y a lieu à une opération, docteur?

LE DOCTEUR HERCHET.

Nous allons voir, madame, nous allons en parler avec mon confrère.

Ils entrent dans la salle à manger, suivis d'Edouard.

MADAME LEBLEU.

Oh! du moment qu'il envisage la possibilité d'une opération, c'est qu'il y en aura une.

CHARLES, vivement.

C'est moi qui m'occupe de la maison de santé...

MADAME LEBLEU, à Edouard, qui revient.

Qu'est-ce qu'ils ont dit?

ÉDOUARD, marchant avec un peu d'agitation, entouré de madame Lebleu, Clara, Robert, Saginet, qui le suivent en troupeau.

Ils n'ont rien dit devant la malade; mais, tu sais, ils n'ont toujours pas pu la palper, le ventre était dur! dur!... Ils n'ont pas voulu parler devant elle, bien entendu; je leur ai tout expliqué, je leur ai dit qu'elle n'avait pas d'habitudes régulières, qu'il y avait six jours que ça n'était pas arrivé... Oh! que c'est énervant! que c'est énervant! que je voudrais que cette consultation soit finie!... Je leur ai dit qu'elle avait tout fait pour faire cesser cet état de choses anormal, qu'elle avait pris des laxatifs, tous les laxatifs indiqués dans les journaux et tous ceux qui lui avaient été indiqués par des personnes de sa connaissance... Ils n'avaient pas l'air très rassurés, tu sais, les docteurs... Oh! mon Dieu! (On entend du bruit dans la chambre du fond.) Qu'est-ce que c'est? On fait du bruit dans la chambre, maintenant?

ALPHONSINE, ouvrant la porte brusquement.

Elle est sauvée! Elle est sauvée!

ÉDOUARD.

Elle est sauvée?

ALPHONSINE.

Oui, la vue du docteur a produit son effet... A peine était-il sorti que... (Triomphalement.) enfin ça y est! elle

est sauvée! Oh! je suis contente! Et elle est jolie! Venez la voir, elle n'a jamais été si jolie... Elle qui était si pâle, elle qui avait des sueurs froides tout à l'heure, elle est rose! elle est reposée! elle est souriante! Venez! Venez!

CLARA.

Oh! que je suis contente! Si vous saviez, je suis heureuse! Je suis contente!

ROBERT.

Eh bien, maintenant que vous êtes délivrée de tout souci, venez un peu jusque chez moi, vous ne resterez que quelques minutes seulement.

CLARA.

Je viendrai... Oh! Elle est sauvée! Je suis heureuse... (Elle va à la porte, à Edouard.) Ah! qu'elle est jolie! Ah! qu'elle est jolie!

ROBERT, tendant le thermomètre à Saginet.

Prenez ça...

Il suit Clara dans la chambre, où sont entrées madame Lebleu et Alphonsine.

LE DOCTEUR HERCHET, sortant de la salle à manger, suivi de Lehasquet, à Edouard.

Eh bien! ne vous effrayez pas! Mais, après mûr examen, le principe de l'opération nous paraît s'imposer...

ÉDOUARD.

Elle est sauvée, docteur!

LE DOCTEUR HERCHET.

Comment? Elle est sauvée?

Il entre dans la chambre suivi de Lehasquet.

ÉDOUARD, à Saginet qui veut entrer dans la chambre.

Non, pas toi, mon vieux... Il y a tellement de monde...

Il entre dans la chambre. Saginet s'assoit sur une chaise et secoue machinalement le thermomètre.

# JEANNE DORÉ

PIÈCE EN TROIS ACTES ET SEPT TABLEAUX

Représentée le 16 décembre 1913, au Théatre Sarah-Bernhardt.

## PERSONNAGES

| | |
|---|---|
| JEANNE DORÉ | Mme SARAH BERNHARDT. |
| JACQUES DORÉ | MM. RAYMOND BERNARD. |
| CALMARD | VICTOR HENRY. |
| MONSIEUR MAURICE | DECŒUR. |
| MONSIEUR HENRY | LAGARDE. |
| FANNY | Mmes JEANNE COSTA. |
| MADAME TISSOT | SEYLOR. |
| UNE JEUNE FEMME | M. THOMAS. |
| MONSIEUR CHARLES | MM. MAXUDIAN. |
| MORCET | CLARENS. |
| MADAME GERBAUT | Mmes B. BOULANGER. |
| MADAME EUGET | CARLOWNA. |
| MADAME BERNIN | ALISSON. |
| LA CUISINIÈRE | SARLIZE. |
| MADEMOISELLE JOLY | Mme JANE MAYLIANES. |
| LE COMMISSAIRE | MM. PAUL LAURENT. |
| LE VIEUX MONSIEUR | BOÉJAT. |
| L'INSPECTEUR | LA BRUYÈRE. |
| L'AVOCAT GÉNÉRAL | MM. DENEUBOURG. |
| LE PRÉSIDENT | GUY FAVIÈRES. |
| PREMIER AVOCAT | FÉLIX GROUILLET. |
| DEUXIÈME AVOCAT | GUIDÉ. |
| L'OFFICIER DE PAIX | JEHAN LE GAL. |
| Me PÉRODOT | COULOMBON. |
| L'HUISSIER | LANSON. |
| LE PRÉSIDENT DU JURY | JACQUELIN. |
| LE GARÇON DE BUREAU | PRIKA. |
| MOILU | VILLA. |
| L'HOMME GRISONNANT | CHAMEROY. |
| L HOMME DE PARIS | DAUVILLIER. |
| PELLOT | L. DÉAN. |
| GOBET | FELD. |
| L'HOMME BLOND | PÉGIANE. |
| LE COCHER D'OMNIBUS | LANDEL. |

| | |
|---|---|
| TROIS HOMMES | MM. Roudy.<br>Gauthier.<br>Marguery. |
| LA FEMME DE L'ADJUDANT | Mmes Louna. |
| LES VOYAGEUSES | Bos.<br>J. Lhéry.<br>G. Dury.<br>Déan.<br>Leroy.<br>Bacon. |
| LE GARDIEN CHEF | MM. Laroche. |
| LE DÉTENU | L. Dayle. |
| MARIE | Mme Delys. |

MM. Mariaval, Maugeot, Charley.
Mmes Margaritat, Dianette, Simonne, Maritza.

# JEANNE DORÉ

## ACTE PREMIER

### PREMIER TABLEAU

Dans une ville de l'Ouest, un magasin de papeterie et de journaux. Au fond, une façade donnant sur la rue. A gauche, premier plan, une porte communiquant avec le logement. A droite, également au premier plan, une sorte de recoin où se trouve une petite fontaine accrochée au mur; une serviette de toilette pend à un clou ; il y a un savon dans une petite soucoupe placée à droite de la fontaine. De chaque côté, deux comptoirs descendent de la façade jusqu'à l'avant-scène le long des deux murs de droite et de gauche. Ces murs supportent des casiers renfermant des fournitures de papeterie.

Au lever du rideau, Madame Tissot est à la caisse, à droite, près de la devanture. Calmard est assis sur une chaise. C'est un agent d'assurances très vieux et asthmatique. Monsieur Henry, employé à la préfecture, est assis sur une autre chaise. Monsieur Maurice, chauffeur, patron du garage voisin, est debout, appuyé contre un des comptoirs de gauche.

### SCÈNE PREMIÈRE

MADAME TISSOT, MONSIEUR HENRY, CALMARD, MONSIEUR MAURICE, puis JACQUES.

MONSIEUR HENRY, regardant sa montre.

Eh bien, nos journaux sont en retard aujourd'hui. Il est quatre heures moins vingt et le train de Paris doit arriver à deux heures trente.

CALMARD.

Deux heures trente-deux, depuis le service de printemps.

MONSIEUR HENRY.

Ce n'est pas ces deux minutes-là qui entrent en ligne de compte.

MONSIEUR MAURICE.

Qui est-ce qui est allé chercher les journaux à la gare?

MADAME TISSOT.

Eh bien, c'est le fils à madame Doré...

MONSIEUR HENRY.

Et la patronne, où est-elle?

MADAME TISSOT.

Elle est venue à ma boutique pour me prier de la remplacer durant qu'elle allait jusqu'à la poste. Je crois bien qu'elle est partie mettre de l'argent à la caisse d'épargne.

MONSIEUR MAURICE.

Hé! Hé! on fait ses affaires en vendant du papier et des journaux!

MONSIEUR HENRY.

Oh! non, la pauvre femme, elle n'a pas encore mis de côté une fortune.

MONSIEUR MAURICE.

Elle a bien du mérite, madame Doré!

MONSIEUR HENRY.

Je vous crois! Vous l'avez bien connue, monsieur Calmard?

CALMARD.

Si je l'ai connue! Si je l'ai connue! Je vous crois que je l'ai bien connue. Et avant vous! J'ai connu sa famille du temps qu'ils étaient bien à leur aise. Vous savez qu'elle a eu de l'éducation, cette femme-là!

MONSIEUR MAURICE.

Et comment se fait-il qu'ils ont perdu leur fortune?

CALMARD.

Oh! ce serait trop long à vous expliquer. Il y a vingt ans que ça c'est passé. Elle venait d'épouser son cousin germain, qui s'appelait Doré, comme elle, un gros, bon garçon...

MONSIEUR MAURICE.

Un mariage d'amour?

CALMARD.

Un mariage d'amour? Pourquoi un mariage d'amour?

MONSIEUR MAURICE.

Ils ne s'aimaient pas?

CALMARD.

Je ne sais pas s'ils s'aimaient ou s'ils ne se s'aimaient pas; on les a mariés. C'étaient deux enfants l'un et l'autre, deux gosses : il avait peut-être vingt ans et elle pas plus. Au bout de six mois, il est mort, on n'a pas dit comment. La vérité est qu'il s'est fait sauter la cervelle : oui, il avait joué, il avait fait des spéculations, puis les parents, de leur côté, s'étaient lancés dans de mauvaises affaires. Tout ce monde-là s'est trouvé ruiné.

MONSIEUR MAURICE.

C'est des choses qui se voient.

CALMARD.

Oui, mais ce qui ne se voit pas souvent, c'est une femme courageuse comme cette bonne femme-là. Elle qui n'avait jamais rien fait de ses dix doigts, avec le peu qu'il lui restait, elle a acheté un fonds de librairie. A ce moment-là, elle était installée dans la rue... là-bas, près du marchand de chevaux... Voyons, voyons,

voyons! Comment est-ce qu'on appelle cette rue-là? C'est malheureux... Je suis du pays. Mon père est du pays... il était du pays, je veux dire. Mon grand-père aussi est du pays... il en était, bien entendu. Eh bien, je ne sais pas le nom des rues. J'irais les yeux fermés partout, mais je ne sais pas le nom des rues. Oh! je l'ai su, bien sûr, que je l'ai su. Eh bien, pour vous dire, elle avait donc ouvert sa petite boutique, là-bas, dans la rue...

MONSIEUR HENRY.

Dans la rue... Saint-Jean?

CALMARD.

La rue Saint-Jean? C'est bien possible... Ça n'a aucune importance. Elle est donc restée là pendant dix-huit ans, puisqu'il y a deux ans qu'elle est déménagée ici. Elle avait mis quelque chose de côté, pas grand'chose. Tout à peu près est parti dans l'emménagement. Depuis deux ans, elle recommence à faire des petites économies.

MONSIEUR MAURICE.

Mais elle est restée veuve, comme ça, à vingt ans? Et c'est une femme qui a dû être jolie! Je suis sûr que les amoureux ne lui ont pas manqué.

CALMARD.

Pour sûr qu'on lui a fait la cour, moi comme les autres!... Elle n'était pas longue à vous envoyer promener.

MONSIEUR MAURICE.

Elle vous a peut-être envoyé promener, vous, mais il ne faut pas juger d'après ça qu'elle a envoyé promener les autres.

CALMARD.

Elle a envoyé promener tout le monde, que je vous dis! Elle était bien trop comme il faut. On commençait

à tournailler autour d'elle... On voit une personne jolie, n'est-ce pas? on ne va pas manquer une occasion. Mais au bout d'un instant on se rendait bien compte que ça n'irait pas loin. Alors on disait : « Eh bien, tant pis! » Et l'on n'insistait pas!

MONSIEUR MAURICE.

Et son petit garçon? Quel âge a-t-il maintenant?

CALMARD.

Il a une vingtaine d'années. Elle a considéré qu'elle n'aurait jamais assez d'argent pour en faire un monsieur, alors elle lui a donné une éducation moitié de bourgeois, moitié d'ouvrier. Oh! c'est une femme qui a du bon sens, il n'y a pas à dire!

MONSIEUR HENRY.

Avec tout ça, mes journaux n'arrivent pas. Et moi, il faut que je retourne au bureau.

CALMARD.

Les affaires de la préfecture se feront bien sans vous. Moi je devrais y être aussi, à mon bureau.

MONSIEUR HENRY.

Oh! vous, vous êtes votre patron! Dans les assurances, on n'est pas tenu comme dans une administration.

MONSIEUR MAURICE.

Moi, j'étais pressé de voir les journaux parce que je voulais savoir si oui ou non ils vont faire un circuit automobile dans le pays.

CALMARD.

Ils en sont bien capables. On était tranquilles, mais il y a un syndicat d'initiative qui veut tout le temps nous remuer, comme si on avait besoin de ça!

MONSIEUR MAURICE.

Eh bien, dites donc! Dans mon garage on ne demande que ça, qu'on se remue un peu! On commence à être bien endormis pour les automobiles dans la ville.

MONSIEUR HENRY.

Mais n'ayez pas de crainte, on le fera, votre circuit, puisque la subvention a été votée par le conseil municipal. Moi, j'attends le journal pour quelque chose de plus intéressant... à mon point de vue, parce que c'est toujours une affaire de point de vue... Il y a un mouvement judiciaire qui se prépare. J'espère que mon ami Choffin, qui est à Albi, va venir de ce côté. Je n'ai pas un seul joueur d'échecs ici, je voudrais bien qu'on nous l'envoie.

CALMARD.

C'est une raison comme une autre. Vous n'avez qu'à faire dire ça au ministre.

Madame Tissot, qui est allée sur le pas de la porte, revient.

MADAME TISSOT.

Voilà Jacques qui arrive avec les journaux. Il en a sa charge, mais, tout mince qu'il est, il est fort, ce garçon-là!

MONSIEUR MAURICE.

Elle a bien de la chance avec ce jeune homme!

MADAME TISSOT.

Oh! ils ne sont pas tous les jours d'accord, vous savez, oh! mais non! C'est un petit garçon qui a l'air doux, mais il ne faut pas le contrecarrer, parce qu'il entre dans des colères terribles... Chut, le voilà!

Entre Jacques qui porte un paquet de journaux; il le dépose sur le comptoir.

JACQUES.

Voilà les nouvelles du jour!

Les trois hommes se précipitent sur les journaux.

CALMARD.

Il n'y a rien de sensationnel aujourd'hui?

JACQUES.

Oh! je n'ai rien lu, et je ne lirai probablement rien. S'il y a quelque chose d'intéressant, il y aura toujours quelqu'un pour me le dire. (A Madame Tissot.) Maman n'est pas de retour?

MADAME TISSOT.

Elle va arriver. Elle est allée jusqu'à la poste.

JACQUES.

Madame, voulez-vous être assez gentille pour rester encore quelques minutes à la caisse?

MADAME TISSOT.

Mais oui, mais oui...

JACQUES.

Il faut que j'aille me nettoyer un peu! Quelle saleté dans cette gare! Une poussière de charbon qui vous arrive de tous les côtés... Compliments, messieurs, dames...

Il sort au premier plan à gauche par la porte qui conduit au logement.

MONSIEUR HENRY, parcourant un journal.

Pas encore de mouvement judiciaire.

MONSIEUR MAURICE, même jeu.

On ne parle pas du circuit.

CALMARD, pliant son journal.

Enfin, on va lire ça chez soi à tête reposée.

MADAME TISSOT, sur le pas de la porte.

Voilà Madame Doré.

CALMARD.

Il faut l'attendre pour lui dire bonjour.

## SCÈNE II

JEANNE DORÉ, LES MÊMES, moins JACQUES.

JEANNE DORÉ, entrant.

Bonjour, messieurs, bonjour! Hé bien, monsieur Calmard, ça va comme vous voulez?

CALMARD.

Pas mal, pas mal, à part que ça me tient toujours un peu dans les reins.

JEANNE DORÉ.

Vous ne voulez pas faire ce que je vous dis? Essayez de l'air chaud. Il y avait un article médical là-dessus dans je ne sais plus quel journal... Monsieur Maurice, j'ai mis une carte postale de côté pour offrir à votre petit bonhomme.

MONSIEUR MAURICE.

Vous êtes trop gentille, madame Doré.

JEANNE DORÉ.

Quel âge a-t-il maintenant? Cinq ans?

MONSIEUR MAURICE.

Six ans.

JEANNE DORÉ.

Vous avez de la chance! Quand ils sont petits, ils sont vraiment à nous.

CALMARD.

Vous n'avez pas à vous plaindre, madame Doré!

JEANNE DORÉ.

Mettons. Mettons que je n'aie pas à me plaindre... D'abord à quoi ça servirait-il?

MONSIEUR HENRY.

Madame Doré, vous ne pouvez pas dire que votre garçon n'est pas gentil.

JEANNE DORÉ.

Il est gentil, mais il a parfois des accès de colère...

MONSIEUR HENRY.

Ce n'est pas de vous qu'il tient ça.

JEANNE DORÉ.

Je sais malheureusement de qui... Son pauvre papa a fini de la façon que vous savez... Hé bien, deux heures avant cette chose abominable, il était gai, joyeux, il dînait avec nous de très bonne humeur... Jacques a des moments où il est tellement doux!

MONSIEUR HENRY.

Et puis il vous aime bien. Et vous aurez toujours sur lui une bonne influence.

JEANNE DORÉ.

Tant qu'il ne subira que la mienne, d'influence... Enfin, chacun a ses petits ennuis.

TOUS.

Au revoir, madame Doré.

JEANNE DORÉ.

Au revoir, messieurs. (Ils sortent. A madame Tissot.) Madame Tissot, je viens vous délivrer.

MADAME TISSOT.

Vous avez fait votre commission à la poste?

JEANNE DORÉ.

Mais non, je ne l'ai pas faite. Il y a un monde fou. Les guichets sont assiégés. Je ne sais pas ce qu'ils ont en ce moment. Ma foi, je n'ai pas voulu attendre davantage : je savais que vous étiez occupée chez vous;

j'abuse de votre complaisance. (A madame Tissot.) Mon fils est rentré? Je suis bête, puisqu'il a apporté les journaux!

MADAME TISSOT.

Il est par là-bas. Il a dit qu'il allait se nettoyer un peu.

JEANNE DORÉ.

Il va se nettoyer à quatre heures de l'après-midi? Qu'est-ce que c'est que cette coquetterie? Au revoir, madame Tissot, je vous remercie.

Elle va jusqu'à la porte. Au moment où sort madame Tissot, entre Jacques.

## SCÈNE III

JEANNE DORÉ, JACQUES, UNE DAME.

JACQUES.

Maman! Tu es déjà revenue de la poste?

JEANNE DORÉ.

Oui, je n'ai pas pu approcher des guichets. Il y a trop de monde. J'y retournerai demain.

JACQUES, légèrement énervé.

Demain? Pourquoi demain? Tu peux y aller aujourd'hui, puisque je suis là. Je garderai le magasin.

JEANNE DORÉ.

Mais non, j'irai demain.

JACQUES.

C'est absurde! Alors, demain, tu auras encore une fois recours à madame Tissot. Elle ne peut pas constamment te remplacer, cette brave femme, surtout à ces heures-ci. Vas-y maintenant, puisque je suis là; je te le dis, demain je ne pourrai peut-être pas te remplacer.

JEANNE DORÉ.

Pourquoi? Ce n'est que lundi que tu rentres à l'atelier.

JAQUES.

Oui, mais, demain, j'ai beaucoup à faire. Vas-y donc, maman, voyons!

JEANNE DORÉ.

Mais pourquoi tiens-tu absolument à m'éloigner d'ici?

JACQUES, impatienté.

Mais quelle idée te fais-tu maintenant? Pourquoi veux-tu que je t'éloigne d'ici? Je te dis une chose bien simple et bien raisonn ble. Puisque je puis te remplacer en ce moment, va faire tes courses, je recevrai tes clients aussi bien que toi... Tiens...

Entre une dame.

LA DAME.

Est-ce que vous avez des livres à images pour les enfants?

JACQUES.

Oh! madame, nous avons tout ce que vous voulez. On vient justement d'en recevoir de Paris de tout nouveaux. Vous allez voir comme ils sont jolis (En passant près de sa mère.) Est-ce que je fais bien l'article?

JEANNE DORÉ.

Très bien, très bien. Alors je vais là-bas, que veux-tu?

JACQUES.

Au revoir, maman! (Elle sort. Jacques à la dame.) Voici une série à deux francs quatre-vingt quinze. C'est peut-être un peu cher?

LA DAME.

Je ne veux pas mettre autant.

JACQUES.

Nous en avons à un franc quarante-cinq, très gentils.

LA DAME.

Ils sont bien moins bien que les autres.

JACQUES.

Ah! dame! il y a une différence de prix assez conséquente; mais je vous assure qu'ils sont encore très bien. Et puis, c'est solide, c'est du carton fort que les enfants déchirent très difficilement.

LA DAME.

Ils les déchirent tout de même.

JACQUES.

C'est justement pour ça qu'il faut en prendre de meilleur marché.

LA DAME.

Eh bien, alors, voulez-vous avoir l'obligeance de me faire un paquet de ceux-là....

Entre Fanny.

## SCÈNE IV

JACQUES, LA DAME, sort au bout d'un instant; FANNY.

JACQUES, à Fanny.

Madame, voulez-vous avoir la bonté de vous asseoir, je suis à vous à l'instant.

Il fait le paquet et, avec un peu de nervosité qui trahit sa hâte, il emmène la dame jusqu'au seuil du magasin.

LA DAME, regardant la devanture.

Oh! mais vous en avez encore de gentils à l'étalage.

JACQUES, vivement.

Non, ce sont des livres incomplets que nous ne pouvons pas vendre. Nous les laissons là pour faire l'étalage seulement.

LA DAME.

Peut-être, un jour, les donnerez-vous au rabais?

JACQUES.

Certainement, certainement, madame. A ce moment-là, vous pourrez passer.

LA DAME.

Voilà un franc, une pièce de vingt-cinq centimes et deux gros sous. Je voudrais vous demander encore : avez-vous des crayons de couleur?

JACQUES.

Oui, oui, mais écoutez, madame, moi je ne suis pas très au courant de la vente. Je crois qu'il vaut mieux que vous repassiez un jour que maman sera là...

LA DAME.

Bon, bon!

Elle sort. Il referme vivement la porte et vient près de Fanny.

JACQUES.

Ah! Je croyais qu'elle ne s'en irait pas! Toi, Fanny! Fanny! j'ose à peine prononcer ton nom. Et cette peur que tu avais, cette peur qu'on te voie entrer dans le magasin! Tu ne crains pas, aujourd'hui, que des gens mal intentionnés le racontent à ton mari... On m'a changé ma Fanny... ma petite amie... Mais ça m'inquiète un peu que tu sois si hardie aujourd'hui?... Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

FANNY, gênée.

Rien, rien.

JACQUES.

Fanny, tu as quelque chose!

FANNY.

Des petits ennuis.

JACQUES, inquiet.

Rien qui nous menace tous les deux?

FANNY.

Quelque chose qui me tracasse beaucoup.

JACQUES.

Mais quoi?

FANNY.

Il faut que je m'en aille à Beauvais voir mes parents

JACQUES, vivement.

Il faut que tu t'en ailles? Qu'est-ce que tu me dis là?

FANNY.

J'ai des ennuis, des ennuis, je te dis... qui ne t'intéresseraient pas et qui me forcent à aller voir mon père.

JACQUES.

Des ennuis qui ne m'intéresseraient pas? Qu'est-ce que tu dis là? Mauvaise que tu es, je veux que tu me dises tout, entends-tu? Je veux savoir tout ce qui t'arrive. La voilà maintenant qui me cache sa vie!

FANNY.

Eh bien... Eh bien, voilà... Oh! mais non, ça me gène de te dire ça...

JACQUES, impérieusement.

Fanny!

FANNY.

Voilà: c'est une bêtise. Mon mari m'avait donné de l'argent à lui pour mettre dans mon armoire... Il met son argent à la banque; mais souvent, quand ce n'est pas une somme bien importante, il me la donne et me dit de la mettre de côté. J'avais comme ça quelque chose comme mille à onze cents francs, onze cents francs exactement. Il y a longtemps que j'ai ça, il y a bien quinze ou dix-huit mois... J'ai fait des dépenses... J'ai commencé par prendre un jour cent ou deux cents francs pour une facture dont je ne voulais pas lui parler... Et

puis... petit à petit... j'ai fini par prendre presque tout... Je te dis ça à toi, je ne le dirais à aucune autre personne au monde! Seulement, le malheur, c'est qu'il a une grosse échéance dans quatre ou cinq jours. Tu sais, dans le commerce des vins, ils sont souvent obligés de payer les propriétaires de Bordeaux avant d'avoir reçu de l'argent des clients, qui ne paient pas toujours comptant, je te prie de le croire. Alors mon mari se trouve en retard, il faut qu'il retire son argent de la banque et il m'a demandé de lui remettre ce que j'avais à lui. Moi, je ne peux absolument pas lui dire ce qui s'est passé. C'est un homme qui en ferait une affaire d'État! Il est tellement violent, tellement irritable! Il a en moi une grande confiance... Tu sais qu'il n'a jamais rien soupçonné de nous deux : il suffira qu'il ait un reproche à m'adresser au sujet de cet argent pour perdre sa confiance et me croire capable de tout. Alors, ce serait un soupçon continuel, une surveillance terrible... Je ne sais pas si nous pourrions continuer à nous voir! Tu vois que je suis obligée de partir demain pour Beauvais, pour demander l'argent à mon père.

JACQUES.

Mais tu ne peux pas lui écrire, à ton père?

FANNY.

Non, parce qu'ils sont furieux chez moi que je n'aie pas été les voir depuis plus d'un an. Il serait capable, si je lui écrivais pour lui demander un service d'argent, de me le refuser. Tandis que si je vais leur rendre une visite, mon père sera content et je pourrai plus facilement lui parler.

JACQUES, impatienté.

Oui, oui, mais... Je ne veux pas que tu ailles à Beauvais... Je n'ai pas oublié ce que tu m'as dit... Avec ça que tu ne te rappelles plus! Tu as ton beau-frère à Beauvais, tu m'as raconté ce qu'il t'a dit pendant les

vacances... Il te fait la cour, et tu m'as assez répété que c'était un vilain individu. Il est capable de tout pour arriver à ce qu'il désire, c'est toi qui me l'as dit.

FANNY.

Mais non... J'ai exagéré, j'ai exagéré...

JACQUES, se montant.

Je ne veux pas que tu ailles là-bas, Fanny.

FANNY.

Mon petit, c'est très gentil de me dire ça. Mais il faut que j'y aille, il n'y a pas à chercher.

JACQUES, exalté.

Écoute, Fanny, je ne sais pas ce que je serais capable de faire si tu y allais! Je me tuerais!

FANNY.

Tu es un enfant, tu ne sais pas ce que tu dis. Je ne veux à aucun prix avouer la vérité à mon mari et je n'ai que cette façon de me procurer cet argent.

JACQUES, décidé.

Je te le procurerai!

FANNY.

Tu plaisantes, tu ne l'as pas. Et, en admettant que tu l'aies, je ne l'accepterais pas.

JACQUES.

Qu'est-ce que ça signifie : « Je ne l'accepterais pas! » Pourquoi dis-tu une chose pareille? C'est méchant!

FANNY.

Je ne veux pas recevoir d'argent de toi.

JACQUES.

Comme c'est gentil de me dire ça! Ça prouve ta confiance en moi! Nous savons pourtant que l'amour que

nous avons l'un pour l'autre est sincèrement désintéressé. Quand on est bien sûr de soi l'un et l'autre... Mais si j'avais besoin d'argent, je t'en demanderais!

FANNY.

Ce n'est pas vrai.

JACQUES.

Je te jure que je t'en demanderais et que je ne considérerais pas que je fais une chose mal en t'en demandant. (Tendrement.) Voyons, toi c'est moi, et moi c'est toi! Et puis, en admettant même que tu ne veuilles pas recevoir de l'argent que je te donnerais, tu peux bien admettre que je puisse t'en prêter. Tu iras chez tes parents pendant les vacances. A ce moment-là, ils t'en donneront et tu me le rendras.

FANNY.

Mais pourquoi attendre les vacances? Je peux aussi bien y aller maintenant.

JACQUES.

Ce n'est pas la même chose. Je sais ce que je dis. Pendant les vacances, ton beau-frère n'est pas à Beauvais, tu m'as dit qu'il était employé de mairie et qu'il allait passer un mois au bord de la mer; eh bien, pendant ce temps-là, je te donne la permission. Pour le moment, va, retourne très gentiment chez toi, et puis je me charge de tout. Je ne pourrai plus te voir ce soir, mais demain on se rencontrera là-bas, et je te donnerai ce qu'il faudra. Compte ce qu'il te faut.

FANNY.

Il m'avait donné onze cents francs, il ne me reste plus que cent vingt francs.

JACQUES.

Je t'apporterai mille francs.

FANNY.

Oh! ça m'ennuie; j'aurais préféré aller à Beauvais...

JACQUES.

Eh bien, je préfère, moi, que tu n'ailles pas à Beauvais. Et vois-tu, je suis très content de te rendre un service. Ça me fait un plaisir inouï, inouï! C'est tellement simple!

FANNY.

Mais comment peux-tu avoir de l'argent.

JACQUES.

Ne t'occupe pas de ça? On m'en donnera.

FANNY.

Qui ça?

JACQUES.

Une personne qui ne m'en refusera pas. Je sais qu'elle peut disposer de cette somme en ce moment.

FANNY.

Allons, au revoir!

JACQUES.

Au revoir, madame!

FANNY.

Monsieur!

Elle sort. Jacques la reconduit à la porte. Il va pour l'embrasser, mais elle l'arrête. Il lui prend la main, qu'il baise avec passion. Une fois seul, il paraît animé et nerveux. Il va jusqu'à la porte, regarde au dehors. Il aperçoit sa mère qui vient. Sa nervosité redouble. Entre Jeanne Doré qui va au comptoir de droite.

## SCÈNE V

### JEANNE DORÉ, JACQUES.

JACQUES.

Maman, écoute... J'ai quelque chose à te dire...

JEANNE DORÉ.

Qu'est-ce que c'est?

JACQUES.

Tu m'aimes bien, maman?

JEANNE DORÉ, souriant.

Mais oui, je t'aime bien. Pourquoi?

JACQUES, avec une gravité un peu enfantine.

Écoute, maman, je vais faire appel à ton amour maternel et je veux te demander un service important. Fais-moi la faveur de ne pas exiger d'explications, d'avoir confiance en moi...

JEANNE DORÉ.

Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça?

JACQUES.

Maman, pour une raison que je ne peux pas t'expliquer, j'aurais besoin d'avoir tout de suite mille francs.

JEANNE DORÉ.

Mille francs?

JACQUES, avec un grand effort d'énergie.

Maman, veux-tu me donner mille francs.

JEANNE DORÉ.

Mais non, mon petit, je ne veux pas te donner une pareille somme. D'abord, est-ce que tu te figures que je le peux?

JACQUES.

Mais maman, tu as cet argent, puisque je sais qu'il y a près de deux mille francs à la caisse d'épargne.

JEANNE DORÉ.

C'est possible que je les aie à la caisse d'épargne, mais je ne veux pas te donner mille francs. Tu ne sais pas ce que c'est que mille francs. Tu ne t'imagines

pas ce que ça représente d'économies et de privations pour moi...

JACQUES.

Maman, je t'en supplie, donne-moi ce que je te demande! C'est très grave... Donne-moi ce que je te demande.

JEANNE DORÉ.

Non, mon enfant, je ne te donnerai pas ce que tu me demandes. Et je veux même te dire une chose, c'est que, si je le pouvais, je ne te donnerais en aucun cas mille francs sans explication. Tu me dis d'avoir confiance en toi, mais tu peux avoir confiance en moi aussi. Si tu as besoin d'argent, tu peux bien me dire pourquoi.

JACQUES.

Maman, ne m'oblige pas à te le dire. Évidemment, si tu me demandes de te le dire et si tu exiges cette condition-là, je serai bien forcé de te donner des explications.

JEANNE DORÉ.

Non, non! Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. Je ne veux pas te les donner, et ce n'est pas une raison parce que tu me diras à qui tu les destines que je changerai d'avis. D'ailleurs, je n'ai pas besoin que tu me le dises : je le sais.

JACQUES.

Comment tu le sais?

JEANNE DORÉ.

Oui, je le sais. Cet argent, que j'ai eu tant de peine à mettre de côté, je sais à qui tu veux le donner.. C'est à une personne qui sort d'ici... Je t'assure que j'aurais autant aimé ne pas la voir. Si j'avais été en mesure de te donner mille francs, tu aurais bien fait de ne pas me dire que c'était pour elle, car je t'assure que, pour elle, je ne te les aurais pas donnés.

JACQUES, qui s'irrite.

Maman, ne dis pas ça! Maman ne dis pas ça! Je t'assure que je ne veux pas que tu me dises des choses pareilles...

JEANNE DORÉ.

Qu'est-ce que ça signifie : je ne veux pas?

JACQUES, suppliant.

Maman! Je ne veux pas que tu me parles comme ça. (Il s'assied sur le comptoir.) Je t'aime trop pour que tu me parles comme ça. Encore une fois, donne-moi ce que je te demande, je t'en supplie! Je te jure qu'il faut que j'aie cet argent. Si tu me le donnes, je ferai des heures supplémentaires à l'atelier, je m'arrangerai n'importe comment, je travaillerai tous les soirs pour arriver à te les rembourser, de sorte que tu n'y perdras rien...

JEANNE DORÉ.

Je ne tiens pas à ce que tu travailles pour que tu t'abîmes la santé.

Elle s'assied.

JACQUES, penché vers elle.

Voilà, voilà! Tu ne penses qu'à ma santé et tu ne penses pas à la peine que j'ai en ce moment!

JEANNE DORÉ.

Oh! à la peine! à la peine! Je ne suis pas en peine de cette peine-là, et je sais bien qu'elle passera.

JACQUES.

Maman, je t'en supplie! Que veux-tu, je ne suis qu'un tout jeune homme, je ne sais pas m'y prendre pour demander ce qu'il me faut, mais toi qui es ma mère, tu devrais te dire que si j'insiste tellement, ma petite maman, c'est que j'y tiens. Donne-le-moi, je t'assure, j'en ai besoin...

JEANNE DORÉ.

Faut-il que cette femme ait de l'influence sur toi, tout de même, pour arriver à te soutirer de l'argent!

JACQUES, se lève.

Ah! maman, ce que tu me dis là, c'est affreux! Je ne veux pas que tu dises ça, maman!

JEANNE DORÉ.

Je crois bien, tu vas m'empêcher de dire ma façon de penser.

JACQUES.

Ta façon de penser est injuste. Elle est mauvaise, maman! Jamais cette jeune femme n'a voulu me soutirer de l'argent...

JEANNE DORÉ.

Oh! bien sûr qu'elle n'en a pas l'air, et qu'elle sait s'y prendre avec un grand nigaud comme toi!

JACQUES.

C'est abominable ce que tu dis, maman, tu entends, c'est abominable! Je ne veux plus rien de toi, entends-tu? Je ne veux plus rien! Après ce que tu viens de me dire, tu me le donnerais, que je le refuserais.

JEANNE DORÉ.

Oh! tu n'auras pas cette peine...

JACQUES.

Je ne te le demande plus. (Il remonte vers le fond.) Mais je vais le chercher ailleurs.

JEANNE DORÉ.

Je voudrais bien savoir où, par exemple.

JACQUES.

Je vais le demander à mon parrain.

JEANNE DORÉ, se lève.

Au père Michaud?

JACQUES.

Oui, au père Michaud!

JEANNE DORÉ.

C'est parfait, mon garçon! C'est une bonne idée que tu as là! Il te refusera et tu le fâcheras contre toi. Je n'ai jamais compté sur sa fortune, mais tu as un bon moyen de renoncer à tout, et de le mettre mal avec toi : c'est d'aller lui demander de l'argent.

JACQUES.

Il ne me le refusera pas. C'est un homme, lui! Il y a des choses qu'il comprend et que les femmes ne veulent pas comprendre!

JEANNE DORÉ.

On voit bien que tu ne le connais pas. Tu n'as jamais eu à parler avec lui de questions d'argent. Je te défends d'y aller, tu entends? Je ne veux pas que tu fasses cette bêtise.

JACQUES, prend son pardessus et son chapeau. Nerveusement.

Tu me le défends? Tu me le défends? Eh bien, j'y vais tout de même!

JEANNE DORÉ, douloureusement.

Oh! tu es capable de tout! Tu n'es pas à une désobéissance près.

JACQUES.

J'y vais tout de suite.

Il va vers la porte, très agité.

JEANNE DORÉ.

Jacques! Je te le défends!

JACQUES.

J'y vais!

Il sort précipitamment.

JEANNE DORÉ.

Oh! cette femme, cette femme! Elle m'a abîmé cet enfant-là!

## DEUXIÈME TABLEAU

L'intérieur d'un magasin de comestibles.
A droite, l'entrée du magasin donnant sur des rues assez animées.

### SCÈNE VI

MONSIEUR CHARLES, MADAME EUGET, MADAME BERNIN, CALMARD, MÉLANIE, MONSIEUR HENRY, MORCET.

MONSIEUR CHARLES.

Voilà Madame Euget qui vient pour son confit d'oie. Il est en gare, madame.

MADAME EUGET.

Mais je voudrais bien l'avoir pour ce soir.

MONSIEUR CHARLES.

Mais vous l'aurez avant, madame. Si vous ne l'avez pas pour midi, il sera chez vous avant deux heures du tantôt. On sort de partir à la gare tout à l'heure. Seulement, il est probable qu'on ne l'aura qu'au second voyage. Le garçon a toujours pris la feuille. Mais ils sont tellement encombrés du moment à la grande vitesse !

MADAME EUGET.

Est-ce que je l'aurai pour ce soir, au moins ?

MONSIEUR CHARLES.

Voulez-vous vous asseoir un instant, le garçon va peut-être vous le rapporter du premier coup. Je vous dis, il est parti à la gare il y a environ quarante minutes, le temps d'aller et de charger, il peut être ici avant la demie.

MADAME EUGET.

Alors, je vais attendre... J'ai les jambes qui me rentrent dans le corps. Ce que c'est esquintant de trotter sur le marché.

MONSIEUR CHARLES.

Vous avez été rôdailler autour des étoffes, hein? Ce qui est fatigant, c'est de stationner près de ces marchands en plein vent?

MADAME EUGET.

Je n'ai rien vu d'avantageux.

MONSIEUR CHARLES.

C'est pour ça que ça vous a fatiguée. Si vous aviez vu quelque chose d'avantageux, vous l'auriez pris tout de suite, et vous seriez revenue.

Entrée de Madame Bernin.

Bonjour, madame Bernin... Vous arrivez du marché? Je vois qu'il y a encore beaucoup de monde sur la place...

MADAME BERNIN.

Oui, j'arrive du marché... Vous savez, il y a deux marchands là-bas qui vendent des œufs à quinze sous la douzaine.

MONSIEUR CHARLES.

Je n'empêche personne de gagner sa vie, madame. Allez leur acheter des œufs. Sur les douze, vous en trouverez neuf de bons. Chez moi, ils sont plus chers, mais la douzaine est de douze. C'est à considérer.

MADAME BERNIN.

Avec ça que vous les payez plus de douze sous!

MONSIEUR CHARLES.

Peut-être moins que ça, madame. Mais je ne vous dis pas ceux que je jette au panier. Moi, je ne suis pas comme les gens du marché. Je suis établi, et je ne m'en moque pas d'avoir des reproches.

MADAME BERNIN.

Ça vous arrive quelquefois, pourtant?

MONSIEUR CHARLES.

Ça peut arriver de donner à un client un œuf un peu passé. Je fais attention, seulement je ne suis pas dedans. Mais toutefois que vous emportez quelque chose de chez moi, vous pouvez être sûre que j'ai fait mon possible pour vous satisfaire... Bonjour, monsieur Calmard. Ça va toujours? Et Madame?

CALMARD.

Ma femme?

MONSIEUR CHARLES.

Comment est madame?

CALMARD.

Toujours patraque de ses rhumatismes.

MONSIEUR CHARLES.

Elle souffre beaucoup?

CALMARD.

Elle se plaint... surtout la nuit... Je l'entends du bout de l'appartement où j'ai fait installer ma chambre...

MONSIEUR CHARLES.

Et le jour, ça va mieux?

CALMARD.

Oui... oui... Je vous dirai que, le jour, je suis dehors. Ce que j'en fais, c'est en grande partie pour elle. Dès que je suis là, elle se croit obligée de se plaindre. Quand je suis sorti, elle est un peu en colère après moi. Alors elle ne pense pas autant à son mal.

MONSIEUR CHARLES.

Et vous, vous vous portez mieux?...

CALMARD.

Les reins... On me défend la viande et le poisson.

MONSIEUR CHARLES.

J'ai reçu du saumon fumé, ça va faire votre affaire.

CALMARD.

Non, le médecin ne veut plus que j'en prenne maintenant.

MONSIEUR CHARLES.

Oh! le médecin n'y connaît rien! Est-ce que vous aimez ça?

CALMARD.

Je vous crois que j'aime ça!

MONSIEUR CHARLES.

Eh bien, ça ne peut pas vous faire de mal.

CALMARD.

Oh! vous, vous avez une façon commode d'arranger les choses. Vous savez, quand j'aurai mes douleurs, ce n'est pas vous qui souffrirez pour moi.

MONSIEUR CHARLES.

J'irai vous frictionner, monsieur Calmard. Si vous aviez un bon masseur qui vous bouchonnerait sérieusement, eh bien, je vous réponds que vous pourriez manger tout ce que vous voudriez. Pensez que de manger du saumon fumé, ça va vous donner des douleurs! Comme c'est compréhensible! Un coup de froid, je ne dis pas, la transpiration qui sèche trop vite, mais la bonne nourriture ça ne peut pas faire de mal à personne. (A une cuisinière qui entre.) Voilà votre paquet préparé, madame Mélanie. Je vous ai mis là-dedans un camembert. Je serais bien surpris que vous en auriez des reproches.

MÉLANIE.

Oh! c'est que mes patrons, vous savez, ils ne sont pas comme vous, ils sont difficiles!

MONSIEUR CHARLES.

Ce sont des fines bouches! Faut des gens comme ça, autrement on ne vendrait que de la camelote.

CALMARD.

Et on gagnerait moins dessus.

MONSIEUR CHARLES.

Comme vous dites, monsieur Calmard. Oh! qui est-ce qui vient là-bas en courant?

MONSIEUR HENRY.

C'est monsieur Morcet, l'employé des poids et mesures... Il faut qu'il soit pressé.

CALMARD.

Oui, parce que, d'habitude, il a plutôt peur des points de côté...

MONSIEUR CHARLES.

Qu'est-ce qu'il a donc?

CALMARD.

Vous allez le savoir. Il vient par ici.

Entre Morcet.

MONSIEUR CHARLES.

Eh bien, monsieur Morcet? Il y a la guerre?

MORCET.

Il y a du nouveau, ce matin! Vous connaissez le père Michaud?

MONSIEUR CHARLES.

Le père Michaud, l'ancien tonnelier, celui qui habite au faubourg Saint-Gabriel?

CALMARD.

Qui était retiré des affaires, et qui faisait de l'eau-de-vie de marc?

MORCET.

Il n'en fera plus... On l'a assassiné cette nuit!

CALMARD, MONSIEUR CHARLES et MONSIEUR HENRY qui est entré après Morcet.

On l'a assassiné cette nuit?

Tout le monde se rapproche.

MORCET.

Figurez-vous que ce vieux était toujours levé à cinq heures et que c'était lui qui ouvrait au laitier. Ce matin, le garçon laitier s'amène. Il frappe à la porte. On ne vient pas. Il s'aperçoit que la porte était tout contre, mais pas fermée... Il entre, il appelle. Il voit que l'appartement était un peu en désordre... Il entre dans le cabinet du père Michaud, et qu'est-ce qu'il voit? Le vieux bonhomme qui était par terre, tout plié en deux, la figure en sang, les cheveux collés... quelque chose de vilain! Moi, je l'ai vu tout à l'heure... J'aurais mieux fait de ne pas le regarder.

CALMARD.

Les agents sont là-bas?

MORCET.

Depuis deux heures, agents, commissaire et tout le tremblement! Un remue-ménage dans la maison... Je fais un saut au bureau dire qu'on m'excuse et je retourne là-bas pour avoir des nouvelles...

MONSIEUR CHARLES.

Vous viendrez nous les dire, hein!

MORCET.

Je ne manquerai pas!

Il sort, très affairé.

MONSIEUR CHARLES.

C'est tout de même curieux qu'on ait assassiné ce vieux bonhomme-là!

CALMARD.

C'est pour lui prendre son argent.

MONSIEUR CHARLES.

Mais enfin, quoi, en plein faubourg! Ce n'est pourtant pas une maison isolée. Je vois très bien où c'est qu'il demeurait : il avait sa petite maison blanche, qui était soutenue par deux autres maisons à côté. Comment se fait-il qu'on n'ait rien entendu?

MONSIEUR HENRY.

Ils ont peut-être entendu quelque chose. On verra ça à l'enquête. Attendez.

CALMARD.

C'est bien le tonnelier qui était dans le temps dans la Grand'Rue, près du pont?

MONSIEUR CHARLES.

C'est celui-là. Il avait bien gagné sa vie parce qu'en dehors des tonneaux il avait toutes sortes de petites affaires qui lui avaient permis de mettre beaucoup d'argent de côté. Oh! c'est tout de même raide cette histoire-là!

CALMARD.

Mais ce vieux Michaud... où est-ce que j'ai entendu parler de lui?

MONSIEUR HENRY.

Chez madame Doré, la marchande de journaux; elle le connaissait, c'était le parrain de son fils.

CALMARD.

Ah! oui, oui, en effet!

MONSIEUR CHARLES.

Assassiné en pleine ville! C'est inquiétant, vous savez, une histoire pareille! De ce coup-là, je suis sûr

qu'on va renforcer la police et que le conseil municipal ne va plus renâcler sur les crédits.

MONSIEUR HENRY.

Pour une ville comme ici, c'est tout de même un peu dérisoire le nombre d'agents que l'on a dans les rues!

MONSIEUR CHARLES.

Qu'est-ce que vous voulez? ils sont tellement occupés de leurs travaux de voirie!

CALMARD.

Les adjoints ne pensent qu'à mettre du pavé en bois! Comme c'est raisonnable pour un pays où il passe tant de voitures de charge. Les chevaux glissent là-dessus comme sur du verre!

MADAME BERNIN.

Tiens! voilà madame Doré qui vient faire ses provisions.

Entre madame Doré.

## SCÈNE VII

JEANNE DORÉ, MADAME GERBAUT, MONSIEUR HENRY, CALMARD, MONSIEUR CHARLES, MORCET, MONSIEUR MAURICE.

JEANNE DORÉ, à madame Gerbaut.

Je vais prendre mon beurre et mes œufs et je vais retourner tout de suite à la maison... Je suis inquiète, je suis inquiète de cet enfant!

MADAME GERBAUT.

Mais qu'est-ce qui est donc arrivé?

JEANNE DORÉ.

Écoutez, ne le dites pas, je sais que c'est une chose pas avantageuse pour un jeune homme; il n'est pas rentré cette nuit à la maison...

MADAME GERBAUT.

Il a découché?

JEANNE DORÉ.

Oui, il a découché. Je sais bien qu'il a plus de vingt ans et qu'on ne doit pas faire attention à ça, mais ça n'est pas dans ses habitudes... Et puis, ce qui me tracasse, c'est qu'on s'est disputés hier au soir.

MADAME GERBAUT.

Oh! vous savez, les jeunes gens! Il aura voulu bouder. Suffit que vous n'étiez pas d'accord, il s'est dit : « Je vais mettre maman dans l'inquiétude. » J'avais un gosse, il était aussi très fort pour ça; mais, moi, ça ne prenait pas avec moi, parce que je ne me bile pas facilement. J'avais fini pas ne plus faire attention... Monsieur Charles...

Charles la sert, ainsi que madame Doré.

JEANNE DORÉ, à monsieur Charles.

Vous m'avez mis six œufs?

MONSIEUR HENRY, à Calmard.

Mais enfin, est-ce un apache qui a fait le coup?

CALMARD.

C'est probable. Il y a des ouvriers qui travaillent au canal, vous savez. Là-dedans, il y a des gens qui arrivent on ne sait de quels pays. On leur aura dit que ce vieux monsieur Michaud avait de l'argent. Il suffit de ça pour qu'il y en ait un qui ait songé à lui faire son affaire.

JEANNE DORÉ, qui a eu un mouvement en entendant prononcer le nom de Michaud.

Qu'est-ce que c'est?

CALMARD, à madame Doré.

Mais oui... Justement un vieillard comme ça, qui vivait seul et qui avait de l'argent... Oh! mais, vous n'êtes pas au courant... Alors, j'ai eu tort de vous dire ça brutalement, parce que je sais que c'est un peu votre parent.

JEANNE DORÉ.

Qu'est-ce qui lui est arrivé?

CALMARD.

Vous l'apprendrez tout de même tout à l'heure, il faudra bien que vous le sachiez : on a assassiné cette nuit ce pauvre monsieur Michaud.

Madame Doré tombe assise sur une chaise.

MONSIEUR CHARLES.

Ça vous fait tant d'impression que ça, madame Doré? Comme vous êtes sensible! Je sais bien que c'est impressionnant qu'on vous dise ça, comme ça, tout d'un coup... Ecoutez-moi un peu... Il vient de mourir, ce n'est pas le moment d'en dire du mal; mais, vous savez, ce vieux-là, il ne vaut pas la peine qu'on le regrette autant. (A un garçon.) Donnez donc un verre d'eau sucrée pour madame.

JEANNE DORÉ, vivement, d'une voix faible.

Ce n'est pas la peine, ce n'est pas la peine...

MADAME GERBAUT, à mi-voix.

Oh! oui, pensez! ça fait trop d'émotions dans la même journée : cette histoire-là que vous apprenez et puis aussi l'idée que votre fils a découché.

JEANNE DORÉ, précipitamment.

Non! non! j'ai dit qu'il avait découché! Je ne crois

pas qu'il ait découché; c'est une idée que je m'étais faite comme ça. Je me rappelle maintenant; j'ai vu ses effets en rentrant. Je me rappelle que j'ai vu ses effets près de la porte de sa chambre, sur un fauteuil... Je croyais que c'étaient d'autres vêtements, mais je me souviens maintenant que c'était bien son vêtement gris qu'il avait mis hier pour sortir...

MORCET, entrant.

Ah! ah! voilà encore des nouvelles! On a mis la main sur l'assassin!

Madame Doré, qui s'était relevée, retombe assise sur la chaise.

MONSIEUR CHARLES et CALMARD.

Et qui c'est? qui c'est?

MORCET.

C'est un soldat de la garnison, un mauvais sujet, qui a déjà passé deux fois en conseil de guerre.

JEANNE DORÉ, se levant.

Ah! (Très oppressée, elle veut parler, son visage s'éclaire de joie et de soulagement.) Ah! monsieur! vous êtes au courant! Dites-moi?... Ah! vous savez, j'ai eu de la peine... ce pauvre monsieur Michaud... c'était un parent à moi... Alors... on a retrouvé... son assassin... et c'est un soldat?... Racontez-moi un peu, monsieur, racontez-moi...

MORCET.

C'est tout ce que j'ai pu savoir. J'ai su qu'il y avait un soldat à la caserne qui avait une très mauvaise réputation. Il avait passé deux fois en conseil de guerre, une fois pour avoir volé et une fois pour avoir blessé un de ses camarades. Ce soldat a été trouvé dans une maison du faubourg. Il avait de l'argent sur lui, ça a paru suspect. On l'a coffré...

JEANNE DORÉ, à madame Gerbaut.

Ah! oui, n'est-ce pas? Il y a des mauvais sujets

comme ça dans les régiments. On ne devrait pas les mettre avec les autres... Mais ils sont adroits à la police d'avoir si vite arrêté cet assassin! (Entre monsieur Maurice.) Tiens, voilà monsieur Maurice. On vous a dit ce malheur, monsieur Maurice?

MONSIEUR MAURICE.

Oh! mais, je vous crois! J'ai été un des premiers informé. J'étais par-là ce matin pour livrer une automobile qu'on venait de réparer, que je traînais à la remorque; je la menais au château, là-bas, dans la grande maison de campagne, près de la porte Saint-Gabriel, monsieur Machin... En passant dans le faubourg, j'ai appris l'histoire. Croyez-vous! Tout de même! En pleine ville, comme ça! Il y a de quoi s'effrayer...

JEANNE DORÉ.

C'est tout de même moins effrayant si c'est un mauvais sujet de la garnison qui a fait ça et qu'on ait mis la main dessus.

MONSIEUR MAURICE.

Ah! mais vous n'êtes pas au courant!

JEANNE DORÉ.

Comment ça?

MONSIEUR MAURICE.

Le soldat qu'on a arrêté est relâché! Non, il n'a pas bougé de la nuit de l'endroit où il était et il y a quinze témoins qui ont justifié de son alibi. On l'a seulement mis à la salle de police pour avoir sauté le mur de la caserne. Non, ce soldat arrêté, c'est déjà de la vieille histoire! Ils sont maintenant sur une autre piste bien plus sérieuse!

MONSIEUR CHARLES.

Un de ces vagabonds qui sont employés aux travaux?

MONSIEUR MAURICE.

Oh! non, pas du tout ça! Il paraît que c'est quelqu'un de la ville.

MONSIEUR CHARLES.

C'est quelqu'un de la ville?

MONSIEUR MAURICE.

Et ce n'est pas, paraît-il, un apache de profession. Ils ne veulent rien dire, parce qu'ils ne veulent pas donner l'éveil... Mais il ne va pas tarder à y avoir du nouveau.

JEANNE DORÉ, à monsieur Charles, d'une voix faible.

Voulez-vous me donner mon paquet, s'il vous plaît?

Elle cherche dans son porte-monnaie pour payer, mais elle a les doigts qui tremblent tellement qu'elle ne peut pas prendre sa monnaie.

MONSIEUR CHARLES.

C'est bon, madame Doré, vous me paierez une autre fois, je vais vous porter ça en compte.

MADAME GERBAUT.

Vous n'êtes pas bien, madame Doré... Je vais vous accompagner jusque chez vous.

JEANNE DORÉ.

Mais si, mais si, je suis bien. Je m'en irai toute seule.

MADAME GERBAUT.

Je vais vous accompagner tout de même.

Elle l'accompagne malgré elle.

## TROISIÈME TABLEAU

La papeterie du premier tableau.
Au lever du rideau, Madame Tissot est à la caisse.
Entre une jeune fille.

## SCÈNE VIII

MADAME TISSOT, LA JEUNE FILLE, JACQUES.

LA JEUNE FILLE.

Je voudrais une boîte de plumes, madame. Tiens c'est encore vous qui gardez le magasin?

MADAME TISSOT.

Oui, Madame Doré est au marché. Mais elle ne va pas tarder à revenir. A cette heure-ci, il ne vient pas beaucoup de monde.

LA JEUNE FILLE.

Oui, c'est plutôt vers midi, à la sortie des classes, que les écoliers viennent acheter des fournitures.

MADAME TISSOT.

A ce moment-là, je viens souvent donner un coup de main à madame Doré. Vous savez, dans mon petit magasin d'herboristerie, je suis des heures sans voir de clients. Alors je viens aider ici.

LA JEUNE FILLE.

Dites donc, madame, vous avez su la nouvelle de ce vieux monsieur qu'on a assassiné hier soir?

MADAME TISSOT.

On vient de me dire ça tout à l'heure. Croyez-vous, hein?

LA JEUNE FILLE.

La ville est en remue-ménage. Tout le monde se dirige vers le faubourg pour voir la maison du crime.

MADAME TISSOT.

On ne sait pas encore qui est l'assassin?

LA JEUNE FILLE.

Il paraît qu'ils sont sur une piste. J'irais bien jusque sur la place de la Mairie, pour tâcher d'avoir des nouvelles, mais je n'ai pas le temps d'aller me promener; en ce moment, je travaille mon examen.

MADAME TISSOT.

Ah! c'est vrai! vous allez passer votre brevet. Vous allez réussir.

LA JEUNE FILLE.

Je ne suis pas si sûre que vous. Il y a des tas de noms de géographie à apprendre. Si vous croyez que c'est facile à retenir!

MADAME TISSOT.

Pour sûr que je ne les retiendrais jamais, moi! Enfin, il n'est pas question de passer mon brevet. Au revoir, mademoiselle Joly!

LA JEUNE FILLE.

Au revoir, madame Tissot...

Sur le pas de la porte, la jeune fille se croise avec Jacques.

JACQUES, à madame Tissot.

Maman n'est pas rentrée, madame, n'est-ce pas?

MADAME TISSOT.

Elle est au marché, monsieur Jacques.

JACQUES, après un moment d'hésitation.

Eh bien, alors, madame, si vous voulez vous en aller, je resterai là et je garderai le magasin.

MADAME TISSOT.

Oh! je n'ai rien à faire chez moi en ce moment.

JACQUES.

Il vaut mieux que vous vous en alliez. Maman ne serait pas contente d'abuser de votre complaisance si elle savait que je suis là pour garder le magasin.

MADAME TISSOT.

Eh bien, à votre aise, monsieur Jacques, mais vous savez, ça ne me gênait pas... (S'attardant.) Votre maman a défait ce matin une caisse d'enveloppes commerciales. Si quelquefois on vous en demandait, vous sauriez que la caisse est là-dessous, sous le comptoir.

JACQUES, pressé qu'elle s'en aille.

Oui, madame, je vous remercie.

Jacques reste seul. Il va d'abord sur le seuil de la boutique, regarde au dehors, puis vient à l'avant-scène et enlève avec précaution son pardessus. Il va dans le petit recoin et regarde la manche droite de son veston. Il secoue la tête nerveusement. Après avoir regardé si personne ne le voit, il met sa manche sous le petit jet d'eau du robinet et la frotte avec du savon, sans détacher les yeux de la devanture. Au bout d'un certain moment, comme un passant longe la façade, il craint d'être vu, va jusqu'à la porte d'entrée et la pousse, puis il revient au premier plan à droite et, les yeux toujours tournés vers la devanture, emporte le broc d'eau, le savon, et sort à gauche par la porte qui donne sur le petit logement. Quelques instants après, madame Doré arrive, soutenue par madame Gerbaut.

## SCÈNE IX

### JEANNE DORÉ, MADAME GERBAUT.

JEANNE DORÉ.

Tiens, madame Tissot est partie... (Elle regarde autour d'elle avec inquiétude.) Je vous remercie, madame. Retournez donc chez vous, je vous assure que je me sens très bien.

MADAME GERBAUT.

Mais non, vous n'êtes pas bien, madame Doré.

JEANNE DORÉ.

Mais si! Je vous assure, je me sens très bien, je me sens tout à fait bien.

MADAME GERBAUT.

Puisque vous voulez qu'on vous laisse, je ne veux pas vous importuner.

Elle sort.

JEANNE DORÉ vient jusqu'à l'avant-scène, près du petit recoin. Elle voit le pardessus de Jacques, qu'il a laissé sur une chaise. A voix presque indistincte.

Ah! il est là... Il est là!... C'est toujours ça!... (Elle se dirige vers la porte du petit logement, elle va pour l'ouvrir, mais la porte résiste. Elle murmure.) La porte est fermée... qu'est-ce que ça veut dire?... (Élevant faiblement la voix.) Jacques! (Plus haut, au bout d'un instant.) Jacques!... (Jacques se décide à ouvrir. Madame Doré, la voix brisée.) Voilà que tu t'enfermes maintenant?

## SCÈNE X

### JEANNE DORÉ, JACQUES.

JACQUES, balbutiant.

J'ai fermé la porte... sans m'en apercevoir...

Silence. Elle n'ose lui parler.

JEANNE DORÉ.

Tu n'es pas rentré cette nuit?

JACQUES, avec brusquerie.

Non! (Puis, avec effort.) Je te demande pardon!...

JEANNE DORÉ, d'une voix incolore.

Tu sais le malheur qui est arrivé?

JACQUES.

Quel malheur?

JEANNE DORÉ.

Ton parrain...

JACQUES, d'un ton neutre.

Quoi?

JEANNE DORÉ ne peut plus parler; elle est très oppressée Puis, au bout d'un instant, très vite, à voix basse, d'une voix incolore.

Il a été assassiné...

Silence.

JACQUES fait un effort, et répète d'une voix machinale et angoissée.

Assassiné?

JEANNE DORÉ.

On ne te l'avait pas dit en ville?

JACQUES.

Je n'ai parlé à personne.

Silence.

JEANNE DORÉ.

Jacques, Jacques, écoute. Est-ce que... tu n'étais pas chez lui hier soir? (Jacques remue lentement la tête en signe de négation. Madame Doré, avec espoir.) Non! Tu n'as pas été chez lui hier? (Elle se précipite avec joie sur cette déclaration, et s'approche de lui, le prend dans ses bras et l'embrasse frénétiquement. Il se débat; elle ne voit pas son regard fixe. Puis il se laisse faire.) Tiens! comme tu as ta manche mouillée!

JACQUES, brusquement.

Ce n'est rien, ce n'est rien!

JEANNE DORÉ.

Tu as comme du savon, sur ta manche. Qu'est-ce que c'est?

JACQUES.

Mais ce n'est rien, voyons! ce n'est rien du tout... (Avec trop d'empressement.) Je vais t'expliquer, c'est bien simple : de la peinture. (Vivement.) Je me suis mis de la

peinture contre un magasin. Alors, j'ai lavé tout de suite pour que ça ne tache pas.

JEANNE DORÉ, qui a remarqué son ton étrange.

Oui, oui, de la peinture, c'est très bien... tu deviens soigneux... (Avec des larmes dans la voix.) Oh! mon petit! mon petit! tu vois bien que tu ne peux pas tromper ta mère!... Dis-moi... dis-moi ce qui s'est passé...

JACQUES, sanglotant.

Mais rien, maman, mais rien!

Il se met à pleurer douloureusement.

JEANNE DORÉ, en hochant la tête, le contemplant.

Comment est-ce que c'est possible? Je ne comprends pas... je ne comprends pas... c'est comme si on me disait que c'est moi... qui ai fait ça... Comment est-ce que c'est possible?... Tu es mon petit... tu n'es pas un monstre... Quand tu étais petit... et que tu te roulais par terre, il n'y avait qu'à attendre que ça se passe, je ne te grondais même pas...

Elle reste un instant en silence. Lui, toujours en silence, elle toujours égarée. Au bout d'un instant il semble pleurer plus librement. Tout à coup, sans transition, il commence sa confession.

JACQUES.

J'ai été comme un fou, je vais te dire...

JEANNE DORÉ.

Non, non, ne dis rien...

JACQUES.

Si, il faut que je te dise... En sortant d'ici, je n'y suis pas allé tout de suite. J'ai tourné autour de chez lui et je ne me suis décidé à entrer qu'à neuf heures. Il avait dîné depuis longtemps. Il était seul dans la salle à manger... Il a passé dans son bureau avec moi... Sa bonne était partie... Alors nous avons parlé, je lui ai dit ce que je t'avais dit... qu'il me fallait absolument de l'argent...

JEANNE DORÉ.

Mon Dieu! mon Dieu!... Dire que je t'ai refusé! Je ne savais pas, mon Dieu!... je ne savais pas!

JACQUES.

Je lui raconte que j'avais besoin d'argent... Il m'a regardé si durement, il a commencé par ne rien me dire, puis il s'est mis à me parler... Si tu savais comme il m'a parlé!... Il me reprochait ce qu'il a fait pour nous... Comme il m'a humilié!... C'est ça qui m'a tourné la tête... Je me suis senti comme soulevé de colère... Je voulais lui faire du mal... Je le détestais... Je ne me disais pas que je voulais le tuer... J'étais à cent lieues de là! Je voulais le battre... je voulais le faire souffrir... J'ai tapé dessus avec le crochet de fer que j'ai pris près de la cheminée. Comme il se défendait, j'ai frappé à la tête... Je ne savais plus ce que je faisais... car c'était fini depuis longtemps que je tapais encore...

JEANNE DORÉ.

Oh! mon Dieu! Mon Dieu!

JACQUES.

Quand il a glissé par terre, je me suis écarté, je ne me rendais pas compte de ce que j'avais fait. Puis, tout à coup, je me suis dit que j'étais un assassin... C'est alors, maman, que j'ai pensé à toi... J'ai eu tout à coup pitié de toi... pitié de toi.. et je me suis mis à pleurer!... J'étais tombé assis sur une chaise... Je ne sais même pas si je dormais ou si j'étais éveillé. Je suis resté là je ne sais pas combien de temps... Je serais resté là, tout le temps... quand voilà que j'ai eu froid. Je me suis mis à grelotter... Je n'ai même pas regardé de son côté par terre. Je suis sorti de la maison, en tirant la porte sans la fermer... je n'ai même pas regardé s'il y avait des gens qui me voyaient sortir...

JEANNE DORÉ.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!... On t'a peut-être vu sortir!

JACQUES.

J'allais droit devant moi, le long du quai, et par moments je sanglotais tout fort, comme quand j'étais petit et que tu me mettais à la porte de la maison... Il y a peut-être des gens qui m'ont vu pleurer, je n'ai pas fait attention.

JEANNE DORÉ, sanglotant

On l'a vu! On l'a vu!...

JACQUES.

Un moment, je me suis dit que je ne l'avais peut-être pas tué, qu'il n'était qu'évanoui... J'ai eu l'idée de retourner...

JEANNE DORÉ, vivement.

Tu n'es pas retourné?

JACQUES.

Non... Je me suis dit qu'on me remarquerait. C'est à ce moment, pour la première fois, que j'ai pensé à la police, et que j'allais être poursuivi... Alors, je n'ai eu qu'une idée, c'était qu'il fallait me cacher... « Il faut me cacher »... que je me disais... Je n'ai plus pleuré. Je me suis dépêché de mettre mon mouchoir dans ma poche, puis je suis allé du côté de la campagne. Arrivé dans les champs, j'ai traversé une haie, et je me suis couché sur la terre... Quand il a fait grand jour, j'ai senti que ma manche était mouillée, et j'ai vu que j'avais quelque chose de foncé dessus. Alors je n'ai pensé qu'à une chose : c'était à me laver. Oui, mais si je me lavais à la rivière, j'avais peur qu'on me voie et qu'on me demande pourquoi... Alors, je suis revenu ici...

Madame Doré regarde autour d'elle, surtout du côté de la rue, avec effroi.

JEANNE DORÉ, d'un ton décidé.

Il faut t'en aller.

JACQUES.

M'en aller?

JEANNE DORÉ.

Je ne sais pas où, mais il faut t'en aller d'ici... Paris, oui, Paris!... Écoute, tu vas prendre ta bicyclette, tu t'en iras par le chemin du jardin, tout droit, le plus loin que tu pourras, en ne t'écartant pas de la ligne du chemin de fer...

UN HOMME, entrant.

Le *Nouvelliste*, madame?

Il prend un journal sur la porte et met un sou sur la caisse.

JEANNE DORÉ, d'un air dégagé.

Merci, monsieur. Jacques, range donc cette boîte. Il y a des paquets qui traînent...

L'HOMME.

Au revoir, madame.

JEANNE DORÉ.

Bonjour, monsieur... (Il sort.) Tu prendras un train pour Paris. Seulement, ne descends pas à Paris, descends deux ou trois gares avant. Puis tu rentreras à Paris en vélo; on ne te remarquera pas. Tu iras dans un hôtel... Paris, c'est si grand qu'on ne trouve personne... Il faudra que tu descendes dans un hôtel assez bien, pas un hôtel borgne, parce que ceux-là, la police doit les fouiller constamment. Et puis ne m'écris pas. Un petit mot peut-être sans dire l'hôtel où tu es descendu... Non, non, il vaut mieux qu'on ne sache pas que tu es à Paris, ça se voit sur les cachets de la poste. Ne m'écris pas... à moins que tu ne sois malade. Je vais te donner de l'argent.

JACQUES.

Maman, ne t'occupe pas de moi, tu es comme si tu étais ma complice! C'est abominable!... Je suis un assassin!

JEANNE DORÉ.

Il ne s'agit pas de ça, dépêche-toi.

JACQUES.

Faut-il que j'aille si loin?

JEANNE DORÉ.

Je le veux! Il n'y a qu'à Paris que tu te cacheras. (Impérieusement.) Et puis, tu vas faire ce que je te dis!

JACQUES.

Oh! ils peuvent me prendre, ça m'est égal!

JEANNE DORÉ.

Misérable enfant! Moi, je ne veux pas qu'ils te prennent, veux-tu m'écouter! Tu vas prendre dans mon tiroir, dans ma chambre, tout ce qu'il y a : il y a près de huit cents francs... Ne t'occupe pas de moi, j'en ai à la poste. Économise, parce qu'il faut que tu sois le plus longtemps possible sans avoir besoin de moi. Sans ça, si on essayait de te retrouver, ça serait dangereux. Dépêche-toi. (Il lui tend le front, elle ne s'approche pas tout de suite de lui, elle le regarde fixement.) Ce n'est pas possible! Ce n'est pas possible! (Elle l'embrasse frénétiquement.) Ce n'est pas possible! Mon petit! Mon pauvre petit! Il avait perdu la tête, mais personne ne voudra le croire qu'il n'avait pas son raisonnement!... Va-t-en!... Ils pourraient venir!

Elle le pousse dehors, écoute pendant quelques instants avec angoisse. Entre un vieux monsieur.

## SCÈNE XI

JEANNE DORÉ, LE VIEUX MONSIEUR.

LE VIEUX MONSIEUR.

Bonjour, madame Doré. Comment ça va-t-il?

JEANNE DORÉ, d'une voix blanche.

Ça va bien, monsieur, ça va bien.

Elle prête l'oreille à ce qui se passe dans la chambre à côté.

LE VIEUX MONSIEUR.

J'ai besoin de papier à lettres, madame Doré. Qu'est-ce que vous allez m'offrir de beau?

JEANNE DORÉ, lui montrant des boîtes.

J'en ai de différentes sortes.

LE VIEUX MONSIEUR.

Oh! ce n'est pas la question de choisir à mon goût, c'est pour écrire à mes petits-neveux qui m'ont souhaité ma fête. Alors il faut, avant tout, prendre un papier qui les amuse... Oui, c'était ma fête avant-hier, mon anniversaire. Quel âge est-ce que vous me donnez?

JEANNE DORÉ.

Je... je ne peux pas vous dire...

LE VIEUX MONSIEUR.

Soixante-douze ans...

JEANNE DORÉ, répétant machinalement.

Soixante-douze ans...

LE VIEUX MONSIEUR.

Ça ne vous étonne pas plus que ça? Vous êtes la première. Personne ne veut me croire quand je le dis.

JEANNE DORÉ n'y peut plus tenir. Elle va ouvrir la porte du petit logement. A voix basse, soulagée.

Parti! (Au vieux monsieur d'une voix plus affermie.) Tenez, monsieur, voilà quelque chose qui ferait tout à fait votre affaire. C'est élégant, de bonne qualité et pas cher du tout.

LE VIEUX MONSIEUR.

Sérieusement, vous me conseillez celui-là? En effet, c'est peut-être d'une couleur qui plaira aux enfants.

JEANNE DORÉ.

Tout à fait, monsieur, tout à fait.

Entre madame Tissot, elle a un air embarrassé. Elle regarde le vieux monsieur.

## SCÈNE XII

JEANNE DORÉ, LE VIEUX MONSIEUR, sort au bout d'un instant, MADAME TISSOT, LE COMMISSAIRE, L'INSPECTEUR.

MADAME TISSOT.

Je vous demande pardon, monsieur, une commission à faire à madame Doré... (Elle s'approche d'elle à l'écart et, à voix basse.) Madame Doré, une chose à vous dire — il ne faut pas s'en effrayer — il y a le commissaire qui vient chez vous. Figurez-vous que c'est un homme qui a dit ça dans ma boutique. Je ne sais pas comment il le savait, mais toujours est-il qu'il a dit : « Le commissaire va venir chez madame Doré ».

JEANNE DORÉ, qui a eu un saisissement, a le temps de se remettre et d'une voix presque gaie.

Le commissaire? qu'est-ce qu'il me veut?

MADAME TISSOT, qui sait sans doute quelque chose, mais ne veut rien dire.

Je ne sais pas pourquoi il a cette idée de venir chez vous... (Après une hésitation.) Peut-être parce que vous connaissiez ce vieux bonhomme qui a été assassiné et qu'il veut vous demander des renseignements sur son compte?

JEANNE DORÉ.

Eh bien, qu'il vienne, le commissaire! Je lui dirai tout ce que je savais du vieux monsieur Michaud.

LE VIEUX MONSIEUR.

Je crois que je vais me décider pour ce papier gris pâle. C'est moins fantaisie si vous voulez, mais c'est plus distingué.

JEANNE DORÉ, avec enjouement.

Mais oui, prenez celui-là. Et puis ça ne presse pas, un franc quarante-cinq, prenez celui-là et vous me le paierez en passant.

Le vieux monsieur salue et sort. Il s'est croisé sur le pas de la porte avec deux messieurs.

LE COMMISSAIRE.

Madame Doré? J'aurais besoin de vous parler en particulier.

JEANNE DORÉ, gaiement.

Très bien, monsieur le commissaire.

MADAME TISSOT.

Je m'en vais, madame Doré. (A part.) Ne vous émouvez pas.

JEANNE DORÉ.

Pourquoi voulez-vous que je m'émeuve?

Sort madame Tissot.

LE COMMISSAIRE.

Madame Doré, j'ai tenu à entrer chez vous comme un simple client, pour ne pas faire de rassemblement et exciter la curiosité des voisins, mais vous vous doutez de ce qui m'amène?

JEANNE DORÉ, innocemment.

Non, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Vous n'avez pas entendu parler de l'assassinat de monsieur Michaud?

JEANNE DORÉ.

Si fait. Ce pauvre homme, je le connaissais bien.

LE COMMISSAIRE.

N'était-il pas le parrain de votre fils?

JEANNE DORÉ.

Si fait, monsieur le commissaire. Il était le parrain de mon garçon.

LE COMMISSAIRE.

Votre fils n'était-il pas allé le voir hier soir?

JEANNE DORÉ.

Non, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Des témoins cependant l'ont vu entrer dans la maison du crime.

JEANNE DORÉ.

Oh! c'est bien possible, après tout, qu'il y soit allé. Il allait de temps en temps faire visite à son parrain.

LE COMMISSAIRE.

Mais ce qu'il y a de plus grave, c'est que d'autres témoins l'ont vu sortir, un peu plus de deux heures après le moment où, selon les constatations, le crime a été commis.

JEANNE DORÉ, souriant.

Qu'est-ce que vous voulez dire par là, monsieur le commissaire? Est-ce que vous croyez mon garçon capable d'avoir assassiné son parrain, ou n'importe qui?

LE COMMISSAIRE.

Madame, je comprends très bien que vous, sa mère vous ne puissiez pas imaginer une chose pareille. Mais je dois vous dire que nous nous trouvons en face de témoignages tellement concordants que nous sommes bien obligés d'envisager cette hypothèse de la culpabilité.

JEANNE DORÉ, toujours souriante.

Alors mon garçon aurait assassiné son parrain?

LE COMMISSAIRE.

Est-ce que nous pourrions lui parler?

JEANNE DORÉ.

Il vient de sortir... Il ne va pas être long, monsieur le commissaire, si vous voulez bien l'attendre.

LE COMMISSAIRE.

Savez-vous, madame, à quelle heure il est rentré cette nuit?

JEANNE DORÉ.

Ah! monsieur le commissaire, je ne peux rien vous dire : je dormais, vous savez, et je n'ai pas le sommeil léger.

LE COMMISSAIRE.

Mais vous l'avez vu ce matin, et il vous a semblé...

JEANNE DORÉ.

Comme à son ordinaire, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE, après un silence.

Eh bien, madame, je ne peux pas attendre. Je reviendrai plutôt tout à l'heure.

JEANNE DORÉ.

A votre aise, monsieur le commissaire.

Elle va ranger les articles qu'elle avait sortis tout à l'heure d'un air absolument calme.

LE COMMISSAIRE, à l'inspecteur.

Vous resterez à proximité de la maison avec Chaignol.

L'INSPECTEUR.

Oui, monsieur le commissaire. (A voix basse.) Eh bien, monsieur le commissaire est toujours dans les mêmes idées?

LE COMMISSAIRE.

J'avoue que la confiance de cette femme m'impressionne un peu.

Jeanne Doré relève la tête l'instant d'après. Elle les voit sortir. Elle voit des têtes de gens qui se sont approchés et qui regardent dans la boutique. Elle s'en va à pas lents jusqu'au recoin, où les gens de la rue ne peuvent la voir. Elle s'appuie la tête et l'épaule contre le mur, et pleure silencieusement.

# ACTE DEUXIÈME

## QUATRIÈME TABLEAU

La scène représente la cour d'assises d'une grande ville de province. Le rideau se lève pendant une suspension d'audience. Brouhaha de la foule répandue dans le prétoire. A un moment donné, le bruit augmentant, le chef des gardes du palais, une sorte d'officier de paix en uniforme, tape avec énergie, avec une canne, sur la table des pièces à conviction.

### SCÈNE PREMIÈRE

L'OFFICIER DE PAIX, LE PREMIER AVOCAT, LE DEUXIÈME AVOCAT.

L'OFFICIER DE PAIX.

Eh bien, voyons, voyons! voyons! Un peu de silence! (Le bruit ne se calmant pas, il crie plus fort.) Un peu de silence, s'il vous plaît! (Le bruit se calmant un peu, d'une voix qui le domine,) Ce n'est pas une raison parce que l'audience est suspendue pour qu'on fasse du bruit comme ça. Le président n'est pas là pendant les suspensions d'audience, mais il y a tout de même quelqu'un ici, puisque je fais la police du palais. Si ce bruit continue, je vais faire évacuer la salle : c'est mon droit.

Le bruit continue, mais en diminuant toutefois notablement.

LE PREMIER AVOCAT, à l'avant-scène à un autre avocat.

Quel foin, ce Clavier! Est-il content, hein? Il n'a pas souvent l'occasion de faire son chef des gardes.

DEUXIÈME AVOCAT.

Vous voilà tout à fait installé ici?

PREMIER AVOCAT.

Oui, je suis resté à Paris pour mon doctorat, mais je compte ne plus bouger d'ici maintenant. Papa cessera bientôt de plaider et il me cédera ses clients du pays.

DEUXIÈME AVOCAT.

Eh bien, ce petit Doré n'a pas été mal pendant l'interrogatoire! Il est intelligent. Comment se fait-il qu'il se soit laissé pincer?

PREMIER AVOCAT.

D'après ce qu'on m'a dit, il était parti de chez sa mère avec son vélo. S'il avait voulu s'en aller, je ne crois pas qu'on l'aurait revu. Seulement il est rentré dans la ville, on ne sait pourquoi. Il est probable qu'il avait quelqu'un qui l'attirait et qu'il ne voulait pas quitter. Toujours est-il que les agents l'ont trouvé au coin de la place Saint-Pierre et n'ont eu qu'à le prendre avec la main. Du reste, pour que les agents d'ici arrivent à arrêter quelqu'un, il ne faut pas qu'il soit très difficile à pincer.

DEUXIÈME AVOCAT.

Comment ça va-t-il finir? Est-ce que vous croyez que c'est la guillotine?

PREMIER AVOCAT.

J'en ai peur. Moi, bien entendu, je lui flanquerais sans aucune hésitation des circonstances atténuantes.

DEUXIÈME AVOCAT.

Ce n'est pas évidemment un assassin de profession

PREMIER AVOCAT.

Mais c'est une raison pour qu'avec ce jury-là, il soit salé davantage.

DEUXIÈME AVOCAT.

Ils n'ont pas l'air commode.

PREMIER AVOCAT.

Ce sont des petits rentiers de la ville, et puis des hommes de la campagne. Je n'ai pas une grande confiance dans leur mansuétude.

DEUXIÈME AVOCAT.

Il ne sera pas très bien défendu.

PREMIER AVOCAT.

Oh! que non!

DEUXIÈME AVOCAT.

Enfin, quelle idée a-t-elle eue, la mère, d'aller choisir Pérodot?

PREMIER AVOCAT.

Voyons! Est-ce qu'elle a choisi! Est-ce que ce n'est pas lui qui est allé la chercher? Regardez Pérodot! Regardez-le s'agiter. Il s'agite tout le temps comme ça dans la vie. Il a travaillé, travaillé l'entourage; il a fait dire à la maman qu'il valait mieux ne pas faire venir un avocat de Paris, qu'ils ne réussissaient pas en province auprès des jurés...

DEUXIÈME AVOCAT.

Qu'il valait mieux choisir un avocat du pays...

PREMIER AVOCAT.

Théorie assez juste, à condition de ne pas choisir parmi les avocats du pays une nullité comme Pérodot.

DEUXIÈME AVOCAT.

Vous êtes sévère!

PREMIER AVOCAT.

Vous savez bien que je suis juste. Pérodot est très en vue : c'est lui qui a organisé toutes nos sociétés

pour la protection des vieux avocats, pour l'encouragement des jeunes avocats; il monopolise la prévoyance, la bienfaisance, les secours mutuels.

DEUXIÈME AVOCAT.

Et les sports.

PREMIER AVOCAT.

Et les sports, n'oublions pas les sports!

DEUXIÈME AVOCAT.

Il est au mieux avec tous les journaux de la ville.

PREMIER AVOCAT.

On ne voit que lui dans les salles de rédaction. Il a toute la notoriété et même la célébrité locale qu'un avocat peut acquérir sans avoir le moindre soupçon d'éloquence...

DEUXIÈME AVOCAT.

Ou de science du droit.

PREMIER AVOCAT.

Qu'est-ce que vous voulez? Il y a des gens qui travaillent, puis il y en a d'autres qui font de la poussière. Pérodot est pour la poussière. Il va faire, dans ce procès, le plus de poussière possible. Ça ne servira pas à son client, mais ça lui servira à lui.

DEUXIÈME AVOCAT.

Où en est-on, maintenant?

PREMIER AVOCAT.

On va entendre les témoins à décharge. Ils vont venir nous raconter qu'il aimait bien sa mère. On le sait, ça. Il a avoué son crime; ce ne sont pas les témoins à décharge avec leurs bons petits certificats de moralité qui vont diminuer sa peine.

DEUXIÈME AVOCAT.

Qui sait? Si on dit qu'il a été bien élevé, le jury...

PREMIER AVOCAT, l'interrompant.

Mon bon, c'est une arme à deux tranchants. On le représente comme un fils de famille. Alors le jury se dit : « Il n'a pas été corrompu par une mauvaise éducation, il n'a donc aucune excuse ». Et ça lui retombera sur le dos. D'autant que c'est le procureur général qui prononce le réquisitoire, et il a la main plutôt dure, le père Fleury... Tenez, voilà la Cour qui revient.

La Cour entre, puis les jurés.

## SCÈNE II

L'HUISSIER, JACQUES, entre deux gendarmes, LE PRÉSIDENT, L'AVOCAT GÉNÉRAL, LE PREMIER AVOCAT, LE DEUXIÈME AVOCAT MAITRE PÉRODOT, LES JURÉS, MONSIEUR CHARLES, CALMARD, MONSIEUR MAURICE.

L'HUISSIER.

La Cour, messieurs! Levez-vous et découvrez-vous.

LE PRÉSIDENT.

L'audience est reprise. Faites entrer l'accusé. (Entre Jacques, entre deux gendarmes.) Faites entrer le premier témoin.

L'HUISSIER, appelant.

Monsieur Charles!

Entre monsieur Charles, le marchand de comestibles.

LE PREMIER AVOCAT, qui s'est assis au banc des avocats avec son confrère.

C'est le marchand de comestibles. Il est moins à l'aise que dans sa boutique.

LE PRÉSIDENT, à monsieur Charles.

Votre nom, votre âge, votre qualité?

MONSIEUR CHARLES.

Ludovic Charles, trente-sept ans, marchand de comestibles.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'êtes pas parent de l'accusé? Vous n'êtes pas à son service? Il n'est pas au vôtre?

MONSIEUR CHARLES.

Non, monsieur Morasson.

LE PRÉSIDENT.

Appelez-moi monsieur le président... Dites ce que vous savez.

MONSIEUR CHARLES.

Eh bien, monsieur Moras... (Se reprenant.) monsieur le président, j'ai appris le crime le matin comme tout le monde... (Souriant.) je venais justement de servir votre bonne...

LE PRÉSIDENT.

C'est bien, arrivez au fait. Et puis il ne s'agit pas de savoir comment vous avez appris le crime : vous êtes cité par la défense pour parler de la moralité de l'accusé. Qu'est-ce que vous en savez?

MONSIEUR CHARLES.

C'est un jeune homme tout à fait bien, monsieur le président. Mon avis sincère est qu'il n'a pas commis le crime dont on l'accuse.

LE PRÉSIDENT.

Mais il a avoué, voyons! Je répète que ce n'est pas cela qu'on vous demande.

MONSIEUR CHARLES.

Alors, monsieur Mor... je vous demande pardon, monsieur le président Morasson... il me semble, je me permettrais de vous dire qu'il est étonnant qu'il ait pu commettre ce crime, car c'est un garçon tout ce

qu'il y a de mieux élevé, tout ce qu'il y a de plus doux et tout ce qu'il y a de plus tranquille...

LE PRÉSIDENT.

C'est tout ce que vous avez à dire?

MONSIEUR CHARLES.

Oui, monsieur le président, tout ce qu'il y a de plus tranquille, de plus doux et de mieux élevé...

LE PRÉSIDENT.

Maître Pérodot, vous n'avez pas de questions à poser au témoin?

MAÎTRE PÉRODOT.

Non, monsieur le président.

Le président se tourne vers l'avocat général qui fait signe de la tête qu'il n'a pas de questions à poser.

LE PRÉSIDENT.

Au suivant!

L'HUISSIER, appelant.

Monsieur Calmard.

Entre Calmard.

LE PRÉSIDENT.

Vos nom, prénoms, qualité?

CALMARD.

Louis-Aubépin Calmard, soixante-dix-huit ans, inspecteur d'assurances.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce que vous savez sur la moralité du prévenu?

CALMARD.

Monsieur le président, je connais la famille de ce malheureux jeune homme depuis vingt-huit ans, et peut-être trente ans. Je connais non seulement sa mère, mais j'ai connu son grand-père et sa grand'mère. Les grands-parents habitaient dans la rue... Voyons, dans quelle rue habitaient-ils?

LE PRÉSIDENT.

Peu importe!

CALMARD.

Je voudrais tout de même trouver... Voyons... voyons...

LE PRÉSIDENT.

Enfin, nous ne sommes pas ici pour cela. Veuillez dire à messieurs les jurés ce que vous savez de l'accusé.

CALMARD.

Monsieur le président... messieurs les jurés, je sais de l'accusé que c'est un jeune homme tout à fait convenable et bien élevé. Sa mère s'est imposé de gros sacrifices pour son éducation. Je puis même vous donner un détail : c'est qu'il y a près de sept ans, il avait quatorze ans à l'époque, on m'a demandé si je ne connaissais pas un professeur pour lui, parce qu'il avait été souffrant et que pendant une année il n'avait pu suivre les cours du lycée. Je lui ai indiqué le fils d'un de mes amis, colonel d'artillerie et qui est actuellement en garnison... voyons... voyons... où diable est-il en garnison?

LE PRÉSIDENT.

Enfin, ça n'a aucune importance pour la cause.

CALMARD.

Je voudrais tout de même bien trouver cette ville.

LE PRÉSIDENT.

Au fait! je vous en prie.

CALMARD.

Messieurs les jurés, qu'est-ce que vous désirez savoir?

LE PRÉSIDENT.

La défense vous a cité comme témoin de moralité. Qu'avez-vous à dire à messieurs les jurés sur la moralité de l'accusé?

CALMARD.

Hé bien, monsieur le président, je n'ai à dire que des choses favorables : il est extrêmement gentil, extrêmement obéissant, extrêmement déférent pour les personnes un peu âgées... C'est un jeune homme parfait... (Brusquement.) Château-Gontier!

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce que vous dites?

CALMARD.

C'est à Château-Gontier que le père du jeune homme que j'avais présenté comme répétiteur, c'est bien à Château-Gontier que le colonel est en garnison!...

LE PRÉSIDENT.

Enfin, c'est heureux que vous ayez trouvé, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous n'avez rien d'autre à dire sur la moralité de Jacques Doré?

CALMARD.

Non, monsieur le président. Je n'en ai à dire que du bien.

Le président regarde l'avocat général.

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Je n'ai rien à demander, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

Maître Pérodot!

MAÎTRE PÉRODOT.

Je n'ai pas de questions à poser, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT, à Calmard.

Vous pouvez vous retirer. Au suivant!

L'HUISSIER, appelant.

Monsieur Maurice Gélisson!

Entre monsieur Maurice qui s'avance jusqu'à la barre d'un air très dégagé.

LE PRÉSIDENT.

Vos nom, prénoms, qualité?

MONSIEUR MAURICE.

Ambroise-Maurice Gélisson, quarante-deux ans, directeur-propriétaire du garage Saint-Pierre, représentant de la marque Zimboé, voiture légère de route avec amortisseur spécial breveté.

LE PRÉSIDENT.

Bon! bon! Qu'est-ce que vous avez à dire sur la moralité de l'accusé?

MONSIEUR MAURICE.

Monsieur le président... Messieurs les membres du jury, je vois assez souvent madame Doré, car j'ai installé mon garage, il y a environ sept mois, à proximité de son magasin. J'étais auparavant dans la rue Saint-Antoine. J'ai changé de domicile. Je suis maintenant rue Gambetta. J'ai dû en effet augmenter considérablement les dimensions de mon établissement depuis que j'ai été nommé représentant de la marque Zimboé. Il faut dire ce qui est. Ce sont des voitures très recherchées parce qu'elles sont très silencieuses et que leur entretien est peu dispendieux.

LE PRÉSIDENT.

Arrivez au fait, je vous en prie.

MONSIEUR MAURICE.

J'arrive donc au fait. Je suis, dis-je, représentant de cette maison et je me suis installé là parce que nous sommes à deux pas de la grand'route d'Angers, qui est roulante et qui offre un sol parfait pour essayer mes voitures...

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce que vous avez à dire sur Jacques Doré?

MONSIEUR MAURICE.

Monsieur le président, c'est un garçon absolument parfait et d'une éducation soignée. Je sais que sa mère s'est imposé de gros sacrifices, que c'est une femme très méritante et, pour vous donner une idée de l'énergie qu'elle déploie à son travail, je vous dirai qu'elle se refuse à prendre toute espèce de distractions. Exemple : je lui avais proposé une fois, un matin, de lui faire faire un tour en automobile pour lui montrer l'excellence de ma marque... ce n'était pas du tout intéressé... je vous prie de le croire, puisqu'elle n'est pas dans une situation à acheter une auto. Mais ces voitures sont si douces que c'est une véritable bonne action que de proposer une promenade à une personne qui n'a pas beaucoup de distractions dans la vie...

LE PRÉSIDENT.

Enfin, je le répète, ceci n'a qu'un rapport très éloigné avec la cause... Monsieur l'avocat général, vous n'avez pas de questions à poser au témoin?

MONSIEUR MAURICE, aimablement.

Ne vous gênez pas, monsieur l'avocat général.

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Je n'ai pas de questions à vous poser.

LE PRÉSIDENT.

Le défenseur?

MONSIEUR MAURICE.

Je suis à votre disposition, monsieur Pérodot.

MAÎTRE PÉRODOT.

Je n'ai pas de question spéciale à vous poser.

MONSIEUR MAURICE.

Monsieur Pérodot me connaît bien, d'ailleurs, et il connaît bien la marque Zimboé.

LE PRÉSIDENT.

Vous pouvez vous retirer.

MONSIEUR MAURICE.

Je me retire, mais je tiens à dire en m'en allant que je me tiens à la disposition de la Cour, de monsieur le greffier, de messieurs les jurés et, en général, de toutes les personnes ici présentes pour leur faire faire un tour le long des remparts...

LE PRÉSIDENT.

Allez vous asseoir... L'audition des témoins à décharge est terminée?

L'HUISSIER.

Oui, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

Je suis saisi d'une demande du défenseur aux fins de faire entendre devant la cour, madame Doré, mère du prévenu. (Mouvement dans la salle.) Maître Pérodot, vous persistez dans votre désir de faire entendre madame Doré? Vous pensez que ce témoignage est de nature à jeter quelque lumière dans le débat?

MAÎTRE PÉRODOT.

Je maintiens, monsieur le président, la demande que j'ai adressée respectueusement à la Cour.

LE PRÉSIDENT.

Le ministère public ne s'y oppose pas?

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Je ne vois pas la nécessité d'une comparution de ce genre, toujours pénible, mais je ne veux pas qu'il soit dit que nous ayons entravé les droits de la défense.

LE PRÉSIDENT.

En vertu de notre pouvoir discrétionnaire, nous ordonnons la comparution de la femme Doré... Faites entrer le témoin.

Entre Jeanne Doré.

## SCÈNE III

### JEANNE DORÉ, Les Mêmes.

L'HUISSIER, lui indique la barre.

Approchez, madame.

LE PRÉSIDENT.

La Cour a décidé de vous entendre et, comme vous êtes la mère du prévenu, vous ne déposerez pas sous la foi du serment. Veuillez, pour votre déposition, vous tourner du côté de messieurs les jurés.

JEANNE DORÉ.

Messieurs... je crois que je ne suis pas obligée de vous raconter tous les détails que vous connaissez déjà. Mon pauvre fils a tué... a tué... Le crime... qu'il a commis... vous savez comme ça s'est passé... En apprenant ça... vous avez dû penser comme tout le monde : c'est de la sauvagerie!... Le médecin... le médecin du tribunal... a examiné mon fils... Il l'a trouvé sain d'esprit... et je ne viens pas prétendre qu'il est fou... mais il faut que je vous dise, moi, sa mère, que, depuis son tout jeune âge, il a toujours eu des moments de rage où il ne se connaissait plus... Quand il sortait avec moi le dimanche, et que je lui refusais de lui acheter un joujou, il se roulait dans la poussière de la rue sans faire attention s'il avait un costume neuf et au risque de se faire écraser... Plus tard ça a continué.... Lui, si doux d'ordinaire, dès que je le contrariais, il aurait pris n'importe quoi pour me battre... Et il se calmait aussi vite qu'il se montait... Ce n'est pas des futilités que je vous dis, c'est pour vous montrer le caractère de cet enfant... On a dit des choses affreuses... c'est qu'il avait... oh! est-ce que j'aurai la force de dire ça!... on a dit qu'il avait donné dix-sept coups à sa victime... Je n'ai pas l'intelligence

d'un magistrat, mais cette barbarie, est-ce que ce n'est pas une preuve qu'il n'avait pas sa tête à lui?... Quand j'ai appris ce qu'il avait fait, moi, qui suis une honnête femme, à qui on n'a jamais rien reproché, j'aurais dû m'écarter de lui, même étant sa mère, et me dire que c'était un monstre... Mais j'ai si bien senti que c'était comme un autre que lui qui avait fait cela que je n'ai même rien pu lui dire et que je n'ai pensé qu'à le soigner... Je vous demande pardon, messieurs les juges! En chemin, j'ai pensé à beaucoup d'autres choses à vous dire... Et puis maintenant je ne vois plus... Ça me passe dans la tête sans s'arrêter... Je ne peux pas vous dire que mon fils n'est pas coupable puisqu'il a tué, mais je vous assure, je vous jure qu'il n'est pas criminel autant qu'on le dit... Je vous dis cela, non pas parce que je suis sa mère, mais parce que c'est moi qui le connaissais le mieux... Je sais que vous allez le punir... Mais si vous voulez être justes, tout à fait justes... il faut être pitoyables... C'est un... c'est un meurtrier... mais c'est aussi un pauvre petit malheureux qui mérite de la pitié...

UN JURÉ.

Monsieur le président, pourrais-je poser une question?

LE PRÉSIDENT.

La loi vous y autorise, monsieur le juré.

UN JURÉ.

L'accusé a déclaré que le meurtre avait été commis après une altercation et que cette altercation avait été précédée d'une discussion d'argent. Madame Doré peut-elle nous dire pourquoi son fils avait besoin d'argent?

Jacques se lève.

LE PRÉSIDENT.

Vous avez entendu la question : savez-vous pourquoi votre fils avait besoin d'argent?

Jeanne Doré regarde Jacques. Il la fixe quelques instants sans rien dire.

JEANNE DORÉ, détournant la tête et à voix basse.

Je ne sais pas, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez pas de questions à poser au témoin, monsieur l'avocat général? (Geste de dénégation de l'avocat général.) Ni vous non plus, maître Pérodot? (Maître Pérodot fait « non » de la tête.) Vous pouvez vous retirer, madame... L'audition des témoins est terminée... La parole est à monsieur le procureur général...

Pendant qu'on emmène Jeanne Doré, l'avocat général se lève.

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Messieurs les jurés, l'affaire que vous avez à juger aujourd'hui, par le retentissement qu'elle a eu dans la contrée, sort du cadre habituel des affaires qui nous sont soumises...

Le rideau baisse pendant qu'il prononce ces paroles.

## CINQUIÈME TABLEAU

Le rideau se relève sur le même décor.
C'est pendant la suspension d'audience qui a suivi la plaidoirie de l'avocat. Les lampes sont allumées. Le prétoire est envahi.

## SCÈNE IV

JEANNE DORÉ, dans un coin à l'écart, MAITRE PÉRODOT, PREMIER AVOCAT, DEUXIÈME AVOCAT, L'HUISSIER, MONSIEUR CHARLES, LE PRÉSIDENT, LE PRÉSIDENT DU JURY, puis JACQUES.

PREMIER AVOCAT, serrant la main de maître Pérodot.

Maître Pérodot, vous avez été remarquable!

MAÎTRE PÉRODOT.

Vous trouvez? Il m'a semblé que, sur la fin, ça flanchait un peu.

PREMIER AVOCAT.

Impression inexacte. C'est la fin qui m'a le plus frappé...

MAÎTRE PÉRODOT.

J'ai parlé deux heures un quart, vous savez!

PREMIER AVOCAT.

Vraiment? Il ne m'avait pas semblé... Encore une fois, tous mes compliments.

MAÎTRE PÉRODOT.

Merci de tout cœur.

Il s'éloigne.

DEUXIÈME AVOCAT, arrivant.

J'arrive de la correctionnelle, où je plaidais : on me dit que le jury est en train de délibérer... Comment a été Pérodot?

PREMIER AVOCAT.

Moche. La voix... que vous connaissez... les arguments .. qu'il est capable de sortir; un désordre enfantin, des éclats qui portaient toujours à faux... C'est lamentable, parce que la déposition de la mère avait produit bon effet.

DEUXIÈME AVOCAT.

Oui, j'étais là à ce moment.

PREMIER AVOCAT.

Il est vrai que le père Fleury a travaillé à effacer ça avec son réquisitoire de vieux finaud féroce. Il a flanqué la venette aux jurés. S'ils n'envoient pas Doré à l'échafaud c'est la fin du monde : tous les jeunes gens de la ville vont tuer leur parrain dans le courant de la semaine... Ces pauvres bonshommes étaient à peine remis qu'il les a accablés, aplatis, sous son

éloquence interminable. Il en a fait des brutes somnolentes. Ils sont dans un chouette état pour délibérer... Ce sont des gens qui tombent de sommeil. Ils ont besoin plus que jamais de tranquillité. Ils condamneraient à mort non seulement tous les assassins, mais tous les voleurs, tous les ivrognes et toutes les personnes qui font un peu de bruit dans la rue.

DEUXIÈME AVOCAT.

Ce qui demeure inexplicable là-dedans, c'est le mobile qui l'a fait agir.

PREMIER AVOCAT.

Oui... Le procureur prétend qu'il a tué pour voler. Le tiroir était fermé; il y restait de l'argent dedans, mais on ne sait pas au juste ce que le père Michaud avait de fonds chez lui. Peut-être en a-t-il pris une partie et n'a-t-il pas trouvé le reste.

DEUXIÈME AVOCAT.

Pour qui aurait-il volé? Pour une femme? Comment se fait-il que Pérodot n'a pas cherché à éclaircir ça?

PREMIER AVOCAT.

Il n'y a pas pensé, que voulez-vous? Mais il y aurait pensé que peut-être c'eût été une gaffe. Le jury admet très bien qu'on tue par amour, mais pas du tout qu'on vole par amour. Le meurtre passionnel, il l'acquitte, parce qu'il n'en a pas peur. Par contre, il est très dur pour ceux qui tuent pour voler. Le juré est un monsieur qui possède de l'argent, peu ou beaucoup : l'homme qui tue pour voler est un danger permanent pour ceux qui possèdent. Qu'on fasse disparaître les personnes avec qui on a des démêlés sentimentaux, ça ne regarde presque plus la société, mais qu'on tue de petits capitalistes pour donner de l'argent à sa bonne amie, ah! ah! voilà qui commence à être grave! S'il y a quelque histoire de ce genre là-dessous, il vaut peut-être mieux

qu'elle n'ait pas été connue. Je ne sais pas s'il y aura les circonstances atténuantes, je ne le crois pas, mais, en tout cas, ce n'est pas ça qui lui en aurait donné...

Il remonte vers le fond.

MONSIEUR CHARLES, au deuxième avocat.

Bonjour, maître, vous me reconnaissez?

DEUXIÈME AVOCAT.

Excusez-moi, je ne vous remets pas.

MONSIEUR CHARLES.

Je suis Charles, le marchand de comestibles de la place du Marché... Vous ne me reconnaissez sans doute pas, parce que vous me voyez d'habitude en bras de chemise...

DEUXIÈME AVOCAT.

Ah! oui, je vois maintenant!

MONSIEUR CHARLES.

Maître, je suis là avec madame Doré, la mère du prévenu.

DEUXIÈME AVOCAT.

Elle est là? On ne devrait pas la laisser ici!...

MONSIEUR CHARLES.

Elle se demande, n'est-ce pas, ce qui se passe là-bas dans la chambre des jurés.

DEUXIÈME AVOCAT.

Nous n'en savons rien. Personne ne pénètre auprès d'eux que le garçon de salle : ils le sonnent quelquefois pour avoir des lampes, parce que l'éclairage électrique du plafond est insuffisant. Ou bien ils le prient d'aller chercher le président. Cette fois-ci, ils n'ont pas encore demandé le président; on le saurait... Depuis combien de temps l'audience est-elle levée?

MONSIEUR CHARLES.

Depuis une demi-heure environ... Quand ils font demander le président, est-ce que c'est bon ou mauvais signe?

DEUXIÈME AVOCAT.

C'est plutôt un bon signe. C'est qu'ils ne veulent pas de condamnation à mort : ils veulent savoir à quelles conséquences les entraînerait leur verdict. D'autre part, ce n'est pas un bon signe certain, car ils appellent quelquefois le président pour être éclairés sur certains détails de la loi ; pour savoir si les circonstances atténuantes sont accordées à la majorité ; pour savoir si l'acquittement — ce n'est pas le cas d'ailleurs — peut être prononcé à la minorité des voix... Sait-on combien il a été posé de questions ?

MONSIEUR CHARLES.

J'ai compris qu'on en avait posé trois. Premièrement, pour le meurtre. Deuxièmement, savoir si la maison est habitée. La dernière question...

DEUXIÈME AVOCAT.

Pour la préméditation ?

MONSIEUR CHARLES.

Oui, c'est cela... Je vais retrouver madame Doré.

DEUXIÈME AVOCAT, au premier qui s'est approché, pendant que monsieur Charles s'éloigne.

Dites donc, madame Doré est là !

PREMIER AVOCAT.

Dans la salle ?

DEUXIÈME AVOCAT.

Dans la salle.

PREMIER AVOCAT.

Mais c'est insensé ! Pérodot aurait dû veiller à ça !... Mais le brave Pérodot, il a bien autre chose à faire, il est en train de soigner sa réclame... de se faire complimenter. Elle ne peut pas rester là, cette femme. Je vais lui dire de s'éloigner.

DEUXIÈME AVOCAT.

Prenez garde! Alors elle va certainement se dire que ça va mal...

PREMIER AVOCAT.

Oui, vous avez raison... Je ne le lui dirai pas tout de suite. (Il s'approche sans précipitation de Jeanne Doré.) Madame, vous ne me reconnaissez pas? Je suis entré plusieurs fois dans votre magasin...

JEANNE DORÉ, avec hésitation.

Oui, maître... Je vous remets bien. Est-ce que la délibération sera encore longue?... (Montrant monsieur Charles.) Monsieur ne me l'a pas dit exactement... Ce n'est pas mauvais signe, n'est-ce pas, qu'ils restent longtemps?

PREMIER AVOCAT.

Oh! ça n'indique rien.

MONSIEUR CHARLES.

Moi qui croyais que c'était bon signe...

PREMIER AVOCAT.

C'est difficile à interpréter... Vous savez, madame, que, régulièrement, vous ne devez pas rester ici... Si le président ou quelqu'un de la Cour vous aperçoit, on pourrait vous dire de sortir.

JEANNE DORÉ.

Je ne peux pas rester là?

PREMIER AVOCAT.

Non, madame. (A Charles.) Monsieur Charles, emmenez donc madame dans la cour du Palais ou dans la salle des Pas-Perdus...

MONSIEUR CHARLES.

Madame, venez avec moi!

JEANNE DORÉ.

Oui, je vais vous suivre.

MONSIEUR CHARLES.

Nous resterons dans le couloir à côté...

Elle va avec lui, à son bras, jusqu'auprès de la porte du premier plan à droite, où se trouve une espèce de grand poêle en fonte, derrière lequel elle s'arrête après avoir regardé s'éloigner le premier avocat.

JEANNE DORÉ.

Je ne m'en vais pas d'ici... J'ai fait semblant de lui obéir pour qu'il n'insiste pas. Je m'assois là, mettez-vous devant moi, monsieur Charles...

MONSIEUR CHARLES.

Madame, je n'ose pas vous contrarier, mais...

JEANNE DORÉ, avec calme.

C'est inutile, je ne m'en irai pas... Il faut que j'attende ici... (Elle se lève pour voir ce qui se passe du côté de l'entrée du jury. Vivement.) Monsieur Charles, voilà le garçon qui vient avec des papiers... Il sort peut-être de la chambre du jury? Allez lui parler, monsieur Charles!

MONSIEUR CHARLES.

C'est inutile, madame... Vous voyez, on l'interroge, il fait signe qu'il ne sait rien...

JEANNE DORÉ.

Oh! ils sont là-bas enfermés!... Ils parlent de lui.. Pourquoi est-ce que je ne peux pas les voir... n'est-ce pas?... et puis leur parler... Qu'est-ce qui va arriver? (A voix basse.) Qu'est-ce qui va arriver?... qu'est-ce qui va arriver?... (Elle s'assoit et se cache la tête dans ses mains. Tout à coup on entend le tintement d'une petite sonnette grêle. Elle relève la tête.) C'est fini... Ils vont revenir... Ils répondront oui, c'est certain... Dites donc, monsieur Charles, s'il y a des circonstances atténuantes, ils le disent? Et s'ils ne disent rien... je suis renseignée... s'ils ne disent rien après avoir répondu sur les trois questions, c'est qu'il n'y a pas de circonstances atténuantes... (Les jurés

entrent un à un dans la salle.) Ces hommes!... On ne sait pas ce qu'ils pensent... J'ai beau les regarder... Ils ont l'air calme... Ce n'est pas possible qu'ils aient prononcé... qu'ils aient prononcé cela...

Elle continue à les guetter anxieusement.

DEUXIÈME AVOCAT, au premier.

Vous avez demandé au garçon de salle?

PREMIER AVOCAT.

Je n'ai pas pu l'approcher. Il m'a fait oui de la tête. Veut-il dire que c'est la peine capitale, ou que la réponse du jury a été oui. Mais y aura-t-il des circonstances atténuantes?

L'HUISSIER.

La Cour, messieurs! levez-vous et découvrez-vous...

Entrent les magistrats.

LE PRÉSIDENT.

L'audience est reprise. Monsieur le président du jury, veuillez faire connaître les réponses du jury aux questions qui lui ont été posées.

LE PRÉSIDENT DU JURY.

En mon âme et conscience, la réponse du jury est, sur la première question : oui. Sur la deuxième question : oui. Sur la troisième question : oui.

Silence.

JEANNE DORÉ les écoute avec angoisse.

Eh bien, eh bien?... (D'un ton calme.) Ils ne disent plus rien... Ils ne disent plus rien... Voilà qu'il ne disent plus rien...

MONSIEUR CHARLES, suppliant.

Madame, partons... (Mais elle reste debout, absolument calme, sans mot dire.) Madame...

Jeanne Doré ne répond rien et garde la même attitude.

LE PRÉSIDENT.

Gardes, faites entrer l'accusé.

On fait rentrer Jacques.

JEANNE DORÉ, à voix basse.

Oh! petit! petit! petit!...

LE PRÉSIDENT.

Huissier, veuillez faire connaître la réponse du jury.

L'HUISSIER.

Doré, la réponse du jury est : « oui » sur les trois questions.

LE PRÉSIDENT.

Doré, qu'avez-vous à dire sur l'application de la peine?

JACQUES, à mi-voix.

Je prie qu'on me fasse mourir... le plus tôt!

Jeanne Doré pousse un grand cri. On s'empresse autour d'elle.

# ACTE TROISIÈME

## SIXIÈME TABLEAU

La scène représente le devant d'une gare de moyenne importance. Le bâtiment est placé en biais, un peu en retrait, sur la droite. On aperçoit donc deux de ses faces, l'une de gauche ornée d'une marquise. C'est la façade du départ. L'autre pan de mur, celui de droite, est censé se continuer jusqu'à la voie. C'est entre ce pan de mur et une barrière que se fait l'arrivée des voyageurs. Une autre barrière vient du second plan à gauche et se continue parallèlement à l'avant-scène jusqu'au milieu de la scène. Elle est censée séparer l'emplacement des omnibus du devant de la scène où passeront les piétons.

Sur le trottoir qui longe la façade du départ et se continue jusqu'au premier plan à gauche, sont assis quatre commissionnaires : l'homme grisonnant, l'homme blond, Gobet et Pellot. Au lever du rideau, un autre commissionnaire, Moilu, arrive au fond, et passe lentement derrière la rangée des quatre commissionnaires assis. Les cinq hommes sont très misérablement vêtus.

### SCÈNE PREMIÈRE

PELLOT, GOBET, MOILU, L'HOMME GRISONNANT, LE COCHER D'OMNIBUS.

PELLOT, à Gobet.

Tiens, voilà Moilu. Qu'est-ce qu'il a donc, Moilu? Il ne nous connaît plus? Dis donc, Moilu, tu ne nous connais plus?

MOILU.

Je te connais, je connais Gobet, je connais l'autre, là, le blond, que je sais pas son nom. L'autre individu que vous avez avec vous, je ne le connais pas.

PELLOT, à l'homme grisonnant.

C'est de toi qu'il parle?

L'HOMME GRISONNANT.

Faut croire. Déjà, hier, il m'a serché des raisons.

PELLOT, à Moilu.

Pourquoi que tu y cherches des raisons?

MOILU.

J'y cherche aucune raison. Je le connais pas. Je connais pas ceusse qui n'ont pas de médaille, et qui viennent prendre le boulot des médaillés.

PELLOT, à l'homme grisonnant.

C'est vrai que tu n'as pas de médaille?

L'HOMME GRISONNANT.

J'en aurai une le quinze, qu'on m'a promis.

PELLOT.

Qui est-ce qui t'a dit ça?

L'HOMME GRISONNANT.

L'empoyé.

PELLOT.

L'employé d'où ça?

L'HOMME GRISONNANT.

A la mairerie.

MOILU.

L'employé y a rien dit.

PELLOT.

Laisse donc! C'est possible que l'employé y a dit... Seulement, mon garçon, en attendant qu'on vous donne votre médaille, faut vous mettre un peu de côté,

laisser d'abord travailler les médaillés. Puis, au cas qu'il reste des voyageurs à servir, vous viendrez après nous pour leur proposer leurs bagages.

L'homme se lève et va s'asseoir un peu plus loin.

MOILU, venant s'asseoir à côté de Pellot.

T'es trop bon, mon Pellot. Regarde un peu cette tenue. Ça retombe sur nous. On est regardé comme des voyous.

PELLOT, regardant Gobet.

Gobet n'est pas bien propre non plus.

MOILU.

Gobet, ça ne fait rien. Il est connu dans le pays.

GOBET, sentencieux.

Pour sûr.

MOILU.

L'homme blond, là, que je connais pas son nom, n'est pas trop bien fichu. Quand est-ce que tu fais couper tes douilles?

L'HOMME BLOND.

Dimanche prochain.

PELLOT.

Y a un an que tu dis dimanche prochain.

MOILU.

Mais enfin, ce blond-là, on le connaît aussi. On ne sait pas son nom, mais on le connaît. Tant qu'à ce galvaudeux, on apprendrait qu'il sort de prison, ça n'étonnerait personne.

PELLOT.

Mais non, il ne sort pas de prison, il travaillait au canal, il aidait les maçons. Les maçons sont partis, le travail y a manqué. Dommage, tout de même, qu'il sorte pas de prison : on y causerait de Doré.

MOILU.

Qu'est-ce qu'il saurait?

PELLOT.

Il nous dirait si on va bientôt y couper le cou.

MOILU.

Mais oui, qu'on va y couper le cou, un de ces matins.

PELLOT.

Son pourvoi n'est pas accepté?

MOILU.

Rejeté. Sa grâce aussi.

PELLOT.

Comment que tu sais?

MOILU.

Toutes les semaines, je vais monter le bois chez Maître Pérodot, qui l'a défendu en justice. Maître Pérodot, que m'a dit sa bonne, il est parti pour Paris, il y a cinq, six jours. Il s'a jeté aux pieds du président de la République... Il y a baisé ses souyers : « Mon président, qu'y a dit, il faut accorder la grâce à Doré ». Le président y a dit : « Mon fils, je voudrais faire ça pour vous, mais je regrette que c'est impossible ». Testuellement, Maître Pérodot a rapporté la chose à sa bonne, il en avait encore les yeux tout rouges et tout mouillés. (A un cocher qui s'approche et qui passe derrière les commissionaires.) Monsieur le cocher de l'omnibus de l'hôtel du Lion d'Or, ça va toujours, la petite santé?

LE COCHER.

Et toi, vieille ficelle?

MOILU.

On causait de Doré. T'as pas de nouvelles?

LE COCHER.

On va y faire son affaire un de ces jours.

PELLOT.

Et sa maman, qu'est-ce qu'é devient?

MOILU.

La maman, je l'ai vue hier ici.

PELLOT.

C'était elle, cette bonne dame? Mais alors, si c'était elle, c'était encore elle avant-hier. Elle est venue attendre le train.

MOILU.

Avant-hier, j'sais pas, j'avais du travail en ville.

PELLOT.

Dis donc, l'omnibus, tu sais pas l'heure qu'il est?

LE COCHER.

La demie a sonné quand je passais devant la cathédrale avec ma voiture. Il doit être cinq heures moins le quart.

MOILU.

Le train de Paris est en retard.

PELLOT.

Penses-tu! Il est marqué pour quatre heures cinquante-deux, le nouveau service, ça fait cinq heures moins huit.

MOILU.

Je te parie qu'il a du retard.

PELLOT.

Qu'é qu'tu paries? Un sou à fumer?

MOILU.

Je parie pas d'argent. J'suis sûr de mon fait. J'ai vu le retard affiché au tableau : vingt minutes aux Aubrais.

PELLOT.

Ça veut rien dire. Il peut rattraper depuis les Aubrais.

LE COCHER.

Taisez-vous, la coterie!

MOILU, à voix basse.

Qu'est-ce que c'est?

Le cocher lui montre Jeanne Doré qui s'est avancée à pas lents le long de la barrière.

## SCÈNE II

JEANNE DORÉ, LES MÊMES, puis FANNY, L'EMPLOYÉ DE CHEMIN DE FER, VOYAGEURS, VOYAGEUSES, L'HOMME DE PARIS, TROIS HOMMES.

PELLOT.

Qu'est-ce qu'elle peut bien attendre au train? L'avocat?

MOILU.

Non, pas l'avocat. Elle sait qu'il est revenu. Il est allé chez elle la consoler d'avoir pas la grâce. En revenant, il l'a dit à sa bonne. Tiens, voilà la dame de l'adjudant-vaguemestre des dragons. Elle vient chercher son mari au train. Il est en permission à Paris.

PELLOT.

Comment sais-tu ça?

MOILU.

Par la dame elle-même. J'ai monté du bois chez elle. Elle me connaît bien. Mais dans la rue, elle ne me reconnaît pas.

LE COCHER à Pellot.

Dis donc, toi, le mal bâti, t'as des allumettes?

PELLOT.

Ah! non, mon vieux! J'ai pas ça sur moi.

MOILU.

Attends un peu. J'en avais une hier, d'allumette. (Il fouille dans sa poche.) Il y en avait que la moitié, mais c'était le bon morceau. Attends. T'as d'la veine... La

voilà. Attends que je l'allume! Non, mon pantalon est mouillé...

LE COCHER.

Donne ça un peu. (Il frotte l'allumette contre son pantalon.) Bon sang! j'ai cassé le petit bout.

MOILU.

Tu fumeras plus tard...

PELLOT.

Dites donc, si on y coupe le cou, à Doré...

MOILU.

T'y reviens toujours...

PELLOT.

Parce que je vois sa maman. Dites donc, si on est pour l'exécuter un de ces matins-ci, ils vont pas tarder à rappliquer...

MOILU.

Qui ça?

PELLOT.

Les gens de Paris, Deibler et sa bande...

LE COCHER.

Ah! bougre de bougre!

PELLOT.

Qu'est-ce qu'il y a?

LE COCHER, à mi-voix, montrant Jeanne Doré.

C'est ça qu'elle attend...

MOILU.

Qu'est-ce que t'as Pellot?

PELLOT.

Et toi, mon Moilu?

MOILU.

Je m'ennuie d'être ici.

Silence. Fanny arrive l'instant d'après. Elle va s'accoude à la barrière sans voir Jeanne Doré.

PELLOT.

Qui c'est-il que cette dame-là?

MOILU.

C'est la dame à Tisserin, le marchand de vins en gros.

PELLOT.

Tu connais tout le monde.

MOILU.

J'y ai nettoyé sa cour. Elle était encombrée de copeaux, rapport à des travaux d'ébénisterie qu'on avait faits. La madame que voilà, elle attend des parents qu'elle vient sercher à la gare. C'est sa bonne qui me l'a dit.

PELLOT.

T'en connais, des bonnes!

MOILU.

Faut ça, pour avoir de l'ouvrage.

Silence. Au bout d'un instant, Jeanne Doré aperçoit Fanny. Elle s'en vient lentement jusqu'à elle. Arrivée à deux pas, elle l'interpelle.

JEANNE DORÉ.

Madame! (Fanny se retourne, aperçoit Jeanne Doré, fait un pas en arrière. Jeanne Doré, impérieusement.) Restez là madame. Soyez tranquille. Je ne parlerai pas trop fort. Mais il faut tout de même que je vous parle. (Fanny va pour s'en aller.) Restez là, madame. Je vous dis de rester. Je vous dis que vous pouvez être tranquille. Je fais attention, je ne vous compromettrai pas. Je sais qu'il ne veut pas qu'il soit question de vous; il m'a défendu de parler de vous devant le tribunal... J'ai failli tout raconter, mais je l'ai regardé... j'ai compris qu'il ne me pardonnerait pas.

FANNY.

Madame, laissez-moi, je vous en prie! Ces hommes-là savent qui je suis.

JEANNE DORÉ.

Ils ne m'entendent pas. Ils ne savent pas ce que je vous dis. Écoutez, madame... c'est à cause de vous qu'il meurt.

FANNY.

Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai!

JEANNE DORÉ.

Ce n'est pas vous qui lui avez dit de tuer, mais vous savez pourquoi il a été chez son parrain.

FANNY.

Je ne lui avais rien demandé.

JEANNE DORÉ.

C'est entendu! C'est entendu! Vous n'êtes pour rien dans son crime... Vous pouvez dormir tranquille... Vous avez la conscience en paix, mais tout de même, il y a là-bas un pauvre garçon dans la détresse. Ce n'est pas parce qu'il va mourir : c'est d'être séparé de vous. Et vous, pendant ce temps-là... Je me disais, comme je ne vous rencontrais pas, je me disais : « Elle est peut-être chez elle à se cacher pour pleurer... » Et vous continuez à vous en aller à droite et à gauche, comme si rien n'était arrivé dans votre vie : vous venez ici chercher des parents. Vous avez gardé vos fleurs sur votre chapeau. Vous avez peut-être pensé à les enlever, mais vous vous êtes dit que si vous étiez tout en noir, ça ferait peut-être causer les gens...

FANNY.

Je vous en prie, madame, ce n'est pas ma faute, je ne pouvais pas faire autrement.

MOILU.

Le train! V'là le train!

L'EMPLOYÉ.

Écartez-vous, messieurs, dames, voilà le train qui entre en gare.

Jeanne Doré, qui allait répondre à Fanny, l'écoute et regarde avidement du côté de l'arrivée. Fanny s'éloigne et vient jusqu'à

la barrière d'arrivée. Les voyageurs sortent isolément et par groupes. L'adjudant des dragons aperçoit sa femme et s'éloigne avec elle. Moilu, Pellot, Gobet, l'homme blond, s'éloignent avec des clients. Il semble que tous les voyageurs soient arrivés. Mais la barrière reste encore ouverte. Et l'on voit apparaître quatre hommes en pardessus foncés et coiffés de chapeaux melons. L'un de ces hommes précède d'un ou deux pas le groupe des trois autres. Quand il est sorti de la gare, il s'arrête et se laisse rejoindre par les trois autres.

L'HOMME DE PARIS.

Attendez la caisse aux bagages. Moi, j'irai d'abord au greffe.

Il sort par le premier plan à gauche, et les trois autres par le fond.

L'HOMME GRISONNANT, à Jeanne Doré.

Madame, voulez-vous que je vous donne un coup de main pour aller jusque chez vous. Je sais qui vous êtes, madame. J'ai travaillé il y a deux mois, en venant ici, à la façade de votre magasin... Je vais vous aider à revenir chez vous... Mais si, mais si! Si vous tenez à m'obliger, vous me donnerez un peu de soupe, voilà tout... Ça ne vous fait rien, n'est-ce pas? que je n'aie pas de médaille?

## SEPTIÈME TABLEAU

La scène représente le couloir de la prison. Il fait sombre. Une petite lampe électrique au plafond dans un verre dépoli. La scène est vide. On entend un bruit de pas, qui se rapproche peu à peu. Entrent le gardien chef et un détenu.

### SCÈNE I

LE GARDIEN CHEF, LE DÉTENU, MARIE.

LE GARDIEN CHEF, ouvrant une porte.

Allons, mon vieux, faut rentrer en cellule... Vous devez être fatigué.

LE DÉTENU.

Ah! oui! J'ai plutôt travaillé, monsieur le chef gardien. Savez-vous combien j'ai fait de fauteuils?

LE GARDIEN CHEF.

Des petits fauteuils de poupées?

LE DÉTENU.

Bien sûr, pas des fauteuils pour des personnes. J'en ai fait quatorze, et j'avais presque fini le quinzième quand vous m'avez appelé... J'étais pas pressé d'aller me coucher... (Il va pour entrer et recule.) Oh! ce que ça sent le renfermé, là-dedans! Je vous en prie, attendez cinq minutes, que la porte reste un peu ouverte.

LE GARDIEN CHEF.

C'est qu'il est tard. Il est dix heures passées. Et demain matin on se lève de bonne heure.

LE DÉTENU, montrant la cellule à côté.

C'est demain matin?... Pourquoi m'avez-vous dit ça?... Moi, je ne dors pas déjà si bien... Je vais y penser et je ne m'endormirai pas du tout... Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive?

LE GARDIEN CHEF.

De quoi?

LE DÉTENU.

De passer la nuit à côté d'un condamné capital... C'était ici même, il y a neuf ans... Darceau, l'incendiaire...

LE GARDIEN CHEF.

Je n'étais pas encore ici...

LE DÉTENU.

Je suis plus ancien que vous dans la maison.

LE GARDIEN CHEF.

Mais vous en êtes sorti depuis?

LE DÉTENU.

Tu parles... Je finissais deux ans... pour le même motif que cette fois-ci, tiens! J'avais copié une signature... En ce temps-là, les condamnés à mort étaient dans l'autre couloir. Les murs sont, là-bas, moins épais... Je ne sais comment Darceau a su le soir qu'on allait l'exécuter le lendemain. Il a été pris de syncope. On a dû faire venir un médecin, un très bon médecin de la ville. Il l'a soigné admirablement toute la nuit et ne l'a quitté que pour le remettre au bourreau.

LE GARDIEN CHEF, après un silence.

Faut ça pour l'exemple.

LE DÉTENU.

Je ne sais pas... Moi, je ne peux pas parler de ça. Je suis un mauvais sujet, je ne vaux pas cher, j'ai subi quatre condamnations, mais je ne sais pas ce que c'est que de faire du mal au monde. Ni pour or ni pour argent, je n'aurais touché un homme avec un couteau...

LE GARDIEN CHEF.

Allons, rentrez vous coucher...

LE DÉTENU.

Encore un petit peu. Ça ne m'arrive pas souvent de causer... A l'atelier où je suis, nous ne sommes que trois, et pas moyen de se parler. Le gardien, qui s'occupe de moi, ce n'est pas qu'il soit méchant, mais il est un peu bête. Pas moyen de lui sortir une parole.

LE GARDIEN CHEF.

C'est pas comme à vous.

LE DÉTENU.

Il ne m'en sort pas comme ça tous les jours... Pourquoi est-ce vous qui m'avez ramené, ce soir?

LE GARDIEN CHEF.

Je voulais que mes gardiens se reposent. J'aurai besoin de les avoir dispos demain matin...

LE DÉTENU.

Oui... Il y a à faire dans l'établissement. (Il regarde la porte de la cellule voisine de la sienne.) Pauvre petit bougre! Il ne fait pas de bruit... Il ne remue jamais...

LE GARDIEN CHEF.

Allez vous coucher que je vous dis!

LE DÉTENU, s'arrêtant encore sur le seuil de sa cellule. Il ne peut détacher les yeux de la porte de la cellule voisine.

On l'embarque pour le grand voyage. Vous le faites partir pour un endroit que vous ne connaissez même pas. C'est rigolo! Vous lui donnez la mort, et vous ne savez pas ce que c'est. Vous vous figurez que vous le punissez. C'est peut-être une récompense.

LE GARDIEN CHEF.

On lui fait ce qu'il a fait à un autre. Il a tué comme un sauvage, c'est lui qui a commencé.

LE DÉTENU.

C'est les sauvages qui commencent et c'est les gens civilisés qui continuent. Si on attend que les sauvages s'arrêtent les premiers, ça ne finira jamais.

LE GARDIEN CHEF.

Allez vous coucher, philosophe!

LE DÉTENU.

Qu'est-ce que vous voulez? Quand on vit seul, on a quelquefois des idées à part.

Il entre dans la cellule. Le gardien chef ferme la cellule. Il entend du bruit au fond.

LE GARDIEN CHEF.

Qu'est-ce que c'est?

MARIE.

Écoute... C'est moi.

LE GARDIEN CHEF.

Qu'est-ce que tu viens faire?

MARIE.

C'est quelqu'un qui veut te parler.

LE GARDIEN CHEF.

Qu'est-ce qu'on me veut? Tu sais bien qu'on ne doit pas venir jusqu'ici.

MARIE.

J'ai voulu refuser... je n'ai pas pu... c'est madame Doré.

LE GARDIEN CHEF.

Oh! Marie! Marie! Je ne te reconnais pas. Tu es très fautive... Tu vas la reconduire dehors...

MARIE.

Je t'en prie... Je ne pourrai pas... Écoute-la. Si tu la vois, tu ne lui refuseras pas.

LE GARDIEN CHEF.

C'est pour ça que je ne veux pas la voir. Reconduis-la.

## SCÈNE IV

JEANNE DORÉ, LE GARDIEN CHEF, MARIE, JACQUES, à travers le guichet de sa cellule.

JEANNE DORÉ, apparaissant au fond.

Monsieur Bertaud!

LE GARDIEN CHEF.

Madame, excusez-moi, mais il faut vous retirer...

JEANNE DORÉ.

Monsieur Bertaud... Mon fils, c'est pour demain matin...

LE GARDIEN CHEF.

Qui est-ce qui a dit ça, madame? Qui est-ce qui a dit ça?

JEANNE DORÉ.

Je le sais... c'est pour cela que je viens... Monsieur Bertaud, je veux le revoir...

LE GARDIEN CHEF.

Madame, je ne peux pas autoriser cela, ce n'est pas seulement la question de risquer ma place. Mais je n'ai pas le droit... On ne doit voir les condamnés à mort qu'avec l'autorisation du juge ... Et à cette heure-ci, pensez donc!

JEANNE DORÉ.

Monsieur Bertaud, je veux le revoir...

LE GARDIEN CHEF.

Et puis, qu'est-ce qu'il penserait de vous voir arriver à cette heure-ci? Il ne faut pas qu'il se doute... Notez que je ne dis pas qu'il y aura quelque chose demain... Mais il suffira qu'il vous voie ce soir, en dehors des heures de visite...

JEANNE DORÉ.

Il pensera que j'ai fait votre connaissance, je ne sais pas, moi... que j'ai passé la soirée chez vous... alors que vous m'avez fait la faveur... D'ailleurs je pourrai lui dire ça. Et puis, il sera content de me voir, il ne pensera pas à de mauvaises choses... Et puis, monsieur Bertaud... dites-vous un peu... J'ai appris cet après-midi, je ne vous dis pas comment, que c'était pour demain. Or, je devais le voir après-demain... Je me disais que j'allais le voir encore une fois. Quand je l'ai quitté, hier, je me suis dit : « Je le verrai encore une fois... » Vous ne pouvez pas empêcher cela, monsieur Bertaud...

LE GARDIEN CHEF, après un silence.

Marie... redescends chez nous... Il n'y a que les enfants. Il faut qu'il y ait quelqu'un de sérieux en bas... Dépêche-toi.

MARIE.

J'y vais...

Elle sort

LE GARDIEN CHEF.

Je ne peux pas ouvrir sa porte... ça ferait du bruit, et ça s'entendrait. Je vais simplement ouvrir le guichet...

JEANNE DORÉ, vivement.

Écoutez... J'ai peur qu'il s'effraie en me voyant arriver à cette heure... Ouvrez le guichet comme si vous faisiez une tournée... Dites-lui que vous faites une tournée... Et puis, je lui parlerai...

LE GARDIEN CHEF.

Attendez... (Il ouvre le guichet et met sa lanterne à la hauteur du guichet. On aperçoit le visage de Jacques.) Doré, j'étais en train de faire une tournée dans toutes les cellules.

Jacques incline la tête.

JEANNE DORÉ, bas.

Dites-lui qu'il y a quelqu'un pour lui.

LE GARDIEN CHEF.

Ne vous en allez pas... On veut vous parler...

Jeanne Doré met sa main à la hauteur du guichet. Le gardien se tient un peu à l'écart.

JACQUES.

C'est toi, Fanny?

Le gardien fait un mouvement. Jeanne lui fait signe de se taire. Elle est oppressée.

JEANNE DORÉ, dans un souffle, d'une voix à peine distincte.

Oui, c'est moi, Fanny...

JACQUES lui baise la main à travers le guichet.

Dis-moi... pour la dernière fois... si tu m'aimes...

JEANNE DORÉ.

Je t'aime.

JACQUES.

Tu pleures... Tu pleures... Je t'aime!... Approche-toi.

Jeanne fait signe au gardien de fermer le guichet.

LE GARDIEN CHEF.

Il faut s'en aller. J'ai permis cela. Je n'en avais pas le droit. Il faut s'en aller...

JACQUES.

Adieu!

JEANNE DORÉ, faiblement.

Adieu!

Le gardien referme le guichet.

LE GARDIEN CHEF.

Il vous a prise pour une autre.

JEANNE DORÉ.

Il m'a prise pour une autre... Oui, oui... C'est mieux... Il s'en ira plus heureux.

---

# TABLE

LE DANSEUR INCONNU . . . . . 1
L'ARDENT ARTILLEUR. . . . . 149
L'INCIDENT DU 7 AVRIL. . . . . 169
LE PETIT CAFÉ. . . . . 207
DU VIN DANS SON EAU. . . . . 367
LA GLOIRE AMBULANCIÈRE. . . . . 399
JEANNE DORÉ . . . . . 431

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 1-17.

07-18 STD
8 032919 891409
www.collingsystem.com
ERT & Co.
Hafner
York

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 077636196